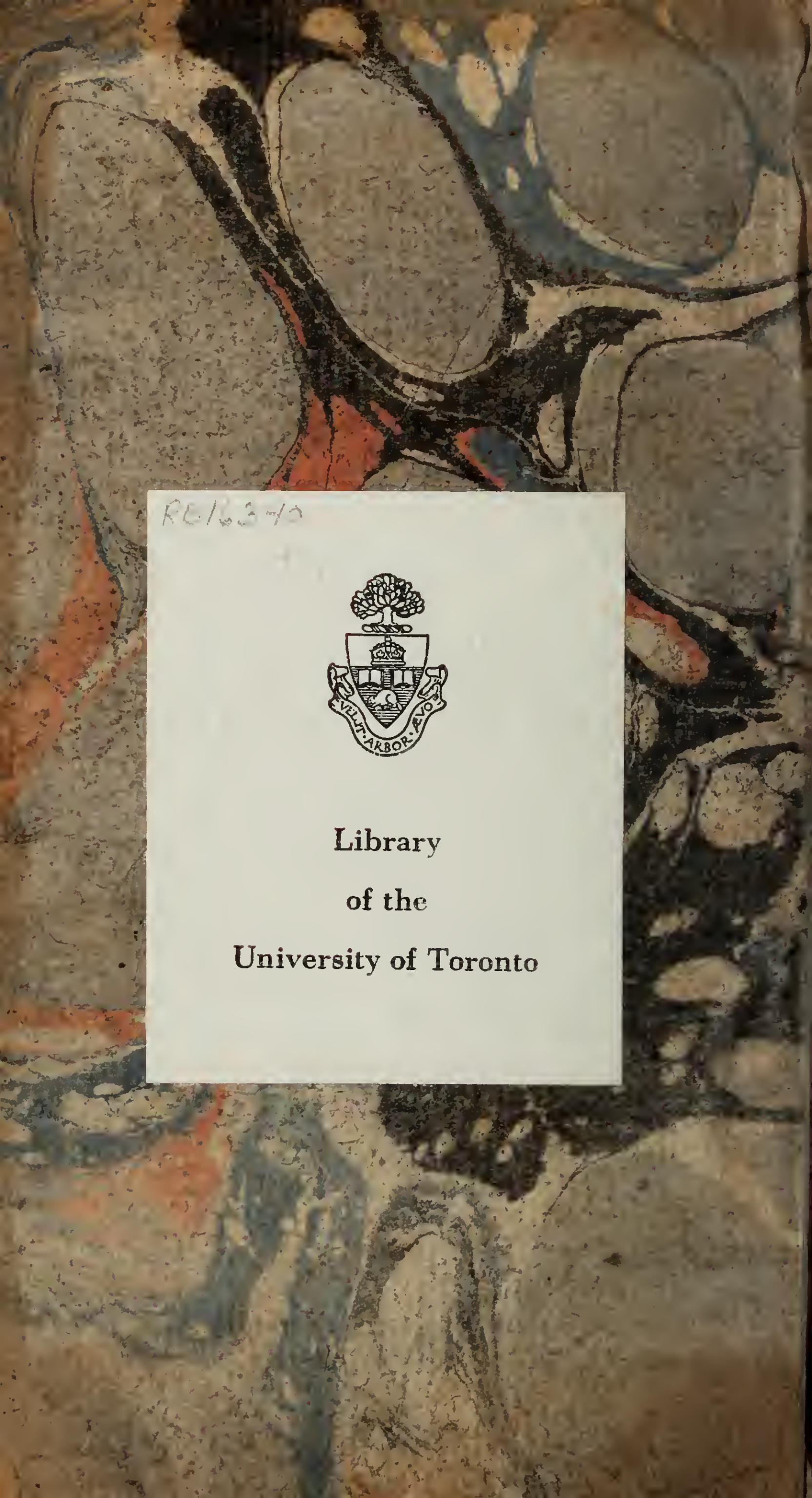




VELUT ARBOR ÆVO



First Edition
illustrated by Chodowiecki

CLARISSE HARLOWE.

TOME PREMIER.

ET SE TROUVE A PARIS,

Chez { MOUTARD, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins.
MÉRIGOT le jeune, Libraire, quai des Augustins.



Frontispice



CLARISSE HARLOWE.

Traduction nouvelle et seule complète;

PAR M. LE TOURNEUR.

Sur l'Édition originale revue par Richardson; avec figures d'après M. Chodoviecki, de Berlin.

DÉDIÉE ET PRÉSENTÉE

A MONSIEUR,

FRÈRE DU ROI.

—— Humanos mores nosse volenti
Sufficit una domus.

TOME PREMIER.



A GENÈVE,
Chez PAUL BARDE, Imprimeur-Libraire.

1788.

A MONSIEUR,

FRÈRE DU ROI.

MONSEIGNEUR,

Nul écrivain ami des mœurs n'a surpassé ce tableau de la vertu aux prises avec le vice, cette histoire de la société et du cœur humain dans les évènemens vrais ou feints d'une seule famille. Quoique la scène et les personnages soient placés dans la vie commune, la nature et le cœur y sont au fond les mêmes qu'auprès du trône; et les Princes ne sont vraiment heureux que par les mêmes sentimens qui font le bonheur de l'homme de toutes les classes, par ceux qui ont leur source et leur objet dans nos devoirs. Mon travail, pour rendre cette copie françoise moins imparfaite, plus entière et plus

ressemblante à l'original, n'eût jamais pu, MONSEIGNEUR, en faire un hommage digne de vous être offert. Mais l'auteur immortel de ce beau Code de morale mise en action, peut espérer, quoique né sous un ciel étranger, d'ajouter à sa gloire le suffrage honorable et public d'un Prince, qui accueille le génie de toute nation, dès qu'il sert la vertu, et qui a placé de bonne heure ses plus chères jouissances dans celle de l'ame et dans l'amour et la pratique de ses devoirs.

Je suis avec un très-profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,
LE TOURNEUR.

PROSPECTUS.

CLARISSE, le chef-d'œuvre des romans anglois, et devenu le premier des nôtres, n'a pas besoin d'éloges. C'est un ouvrage immortel, dont la réputation et l'intérêt ne peuvent périr, parce qu'ils sont fondés sur une profonde connoissance du cœur humain. Des hommes célèbres ont rendu à son auteur l'hommage public de leur admiration, et tout lecteur honnête et sensible lui paie chaque jour et à tout âge, dans ses larmes de plaisir et d'attendrissement, un tribut honorable et sincère, qui ne s'épuise jamais. Cependant, l'imprimerie et la gravure, depuis nombre d'années si prodigues du luxe de leurs ornemens, n'ont rien fait pour CLARISSE. On diroit que les Libraires qui en ont multiplié les éditions, pensoient constamment d'elle, ce qu'Orosmane dit à Zaïre : *l'art n'est pas fait pour toi, tu n'en as pas besoin ;* et il faut avouer qu'on n'a pas fait jusqu'à présent de grands frais pour sa parure. Rien de plus mesquin, de plus chétif et de plus défectueux que la typographie de toutes ces éditions. Quant aux figures qu'on y a associées, il faut tout le sérieux de l'intérêt et de l'attendrissement dont Clarisse remplit l'ame, pour n'en être pas distrait à leur inspection, ne pas rire d'indignation ou de pitié. Il est temps de

réparer cette longue injure, et de donner à cette aimable et intéressante production du génie, un extérieur plus décent et plus noble. Sans nous jeter dans l'autre excès d'une profusion dispendieuse et vaine, l'édition que nous imprimons se fait sur un papier et en caractères choisis. Chacun des volumes sera décoré de gravures, dignes des sujets et de l'ouvrage : il suffit de nommer le célèbre CHODOWIECKI pour leur auteur. L'on nous saura gré sans doute de montrer en tête de ce beau monument du génie de Richardson, son vrai portrait : quel lecteur n'a pas envie de connoître la physionomie de l'homme à qui il doit tant de plaisir, tant de larmes délicieuses, et peut-être des vertus ? C'est lui montrer le visage de son bienfaiteur, que cherche sa reconnoissance. Nous avons dans cette entreprise, une satisfaction précieuse à l'honnête homme, c'est de n'avoir point à craindre le reproche de prêter des charmes au vice ou à la séduction de la jeunesse. Le nom de roman est indigne de ce livre : » Je voudrois, « a dit M. Diderot, » qu'on en trouvât un autre pour les » ouvrages de Richardson, qui élèvent » l'esprit, qui touchent l'ame, qui respi- » rent par-tout l'amour du bien. » Le père de famille n'arrachera point ce roman des mains de sa fille ; et s'il faut qu'il partage ce titre impropre avec les autres productions frivoles ou dangereuses, c'est du

moins le premier, et peut-être le seul dont il puisse, dont il doive lui permettre la lecture, lorsqu'elle sera en âge de le sentir et de l'entendre.

Avec les seuls avantages dont nous venons de faire mention, cette édition pourroit déja se promettre d'être accueillie du public, qui depuis long-temps demande une forme plus agréable, et un disparate moins choquant entre la lésine typographique et le rare mérite de l'ouvrage. Elle peut donc espérer les suffrages, lorsqu'elle réunira de plus l'avantage d'être une traduction neuve et la seule complète.

On nous avoit déja restitué une portion intéressante (*) que l'abbé Prévost avoit comme dérobée à la gloire de Richardson, et à nos plaisirs, sans autre motif apparent que son empressement de sortir de l'humble rôle de traducteur, pour créer lui-même, et puiser, comme il a si heureusement fait, dans son propre fonds : on a vu avec étonnement les suppressions si gratuites du premier traducteur. On se flatte de renouveller dans cette édition la même surprise, et de faire couler de nouvelles larmes sur le tombeau de Clarisse;

(*) Le volume de supplément, ajouté à l'ancienne édition de Clarisse, avec l'éloge de Richardson par M. Diderot, a été donné par M. Périsse du Luc, d'après un manuscrit d'un ami de M. l'abbé Perneti, qui le lui avoit remis pour en disposer et en être l'éditeur.

lorsqu'on verra reparoître tout ce qui étoit laissé dans un injurieux abandon. Ces lacunes sont moins fréquentes dans le premier volume ; mais dans les suivans et sur-tout les derniers, c'est une vraie mutilation de l'ouvrage. (*) Si quelques lecteurs, d'après leur caractère, leurs goûts et leur genre d'amusemens, trouvent trop longue cette histoire rétablie dans son originale et véritable étendue, on se contentera d'opposer à leur opinion celle d'une multitude d'autres lecteurs, qui en porteront un jugement plus favorable, et ces juges ne seront pas moins honnêtes ni moins sensibles que les autres.

Ces supplémens si nombreux et si intéressans qu'il y a des lettres, des scènes où la plume du traducteur a été forcée de s'arrêter, noyée dans les larmes, suffiroient seuls pour former une édition toute neuve. Mais l'ouvrage entier qu'on propose ici, est moins une révision légère et superficielle de l'ancienne Clarisse, qu'une traduction nouvelle, où l'original a été suivi

(*) Dès le premier volume il y a des dix pages entières de supprimées, et on jugera si elles le méritoient. Dans les autres des vingt et trente pages de suite ; et le tout monte à des volumes entiers. On marquera le commencement de ces restitutions par un pied-de-mouche entre deux parenthèses (¶) ; et la fin par le même signe renversé (⅃) ; qui ne dépareront point la typographie.

pas à pas, travaillée sur une édition revue par l'auteur, et bien différente (*) de celle que l'abbé Prévost a rencontrée. D'ailleurs, en le suivant, on seroit tombé dans une foule de contre-sens, d'obscurités, de négligences, qui accusent la précipitation de son travail; comme de rendre par-tout le mot *friends*, par celui d'*amis*, qui est bien sa signification générale, mais qui signifie aussi *parens*; (le frère et la sœur Arabelle étoient bien parens de Clarisse, mais ils n'étoient pas sûrement ses amis) de prendre pour l'*Olivier Cromwel*, protecteur ou tyran de l'Angleterre, un *Sir Olivier*, vieux avare du canton, dont *Solmes* avoit hérité, etc. Ces fautes échappoient à sa plume élégante et facile, mais rapide, et qui couroit vers d'autres productions originelles plus flatteuses pour son talent et sa réputation. L'un et l'autre sont si bien établis, qu'on ne peut nous soupçonner d'aucune vue de les déprimer ici pour nous élever; et que le plaisir de lui rendre justice nous dédommage de la nécessité d'éclairer le Public sur le nouveau travail qui lui est offert. C'eût été tomber dans une autre affectation ridicule, que de s'étudier à éviter de se rencontrer avec lui dans aucune phrase, et même dans plusieurs phrases de suite. Il n'y a pas toujours plu-

(*) Il y a plus de 300 pages de différence entre les deux éditions angloises.

sieurs manières de les rendre, souvent il n'y en a qu'une : et l'abbé Prévost, même lorsqu'il traduisoit avec moins de soin et d'intérêt qu'il ne produisoit, n'est pas un écrivain d'un mérite si commun, qu'il fût possible d'engager avec lui cette lutte aussi vaine que ridicule. On jugera à la lecture, si l'on s'est traîné sur sa trace dans l'espace où il couroit, ou si l'on a traduit et suivi l'original.

Le prospectus, qu'on vient de lire, donne les motifs et une idée assez claire de mon travail ; à quoi bon l'alonger d'une préface inutile ?

Parlerois-je de Richardson ? tenterois je de faire son éloge ? M. Diderot l'a loué mieux que je ne pourrois faire (*) ; et son plus bel éloge est dans ses ouvrages.

Parlerois-je de mon travail ? on en jugera, si on relit dans cette édition Clarisse, que beaucoup de personnes ne reliront jamais, que beaucoup d'autres, je crois, ne se lasseront pas de relire : j'ai du moins rempli de nombreuses lacunes. Les uns m'en sauront gré, comme de nouvelles jouissances : peut-être les autres me les reprocheront-ils comme de nouvelles longueurs : mais elles sont marquées d'un signe typographique, qui en avertit le

(*) On trouvera ci-après cet Eloge, pag. 19.

lecteur. Il m'a toujours semblé que dans ce bel ouvrage, que Rousseau préféroit au sien, il n'étoit point de fragment qui ne tînt à l'ensemble, qui n'en reçût et ne lui rendît quelque degré d'intérêt, et qui ne portât à la masse totale sa portion de lumière et de sentiment.

J'ai du moins encore rectifié une foule d'obscurités, de contre-sens; qui ne les pardonnera pas à l'abbé Prévost en lisant ses propres romans? Il a bien fait d'épargner le temps et de se hâter de produire.

Si j'ai quelque chose de neuf à ajouter, le voici.

On a bien voulu me confier un portrait ressemblant de Richardson. (*) Peut-être obtiendrai-je encore par les soins du même ami des lettres, à qui je le dois, quelque portion des faits et anecdotes de la vie de cet écrivain immortel : si je réussis, ce sera une nouvelle jouissance que l'éditeur s'empressera de procurer au public.

Je me tairai donc pour laisser Richardson parler lui-même de son ouvrage, dans sa préface.

(*) Il ne peut être gravé pour la première livraison. Les souscripteurs aimeront mieux, sans doute, l'attendre avec la seconde, que de nous voir manquer au terme annoncé pour la distribution des premiers volumes.

“ Cette histoire est racontée dans une
» suite de lettres, formée principalement
» de deux correspondances séparées : l'une
» entre deux jeunes personnes d'honneur
» et de vertu, liées ensemble par la plus
» étroite et la plus inviolable amitié, et
» qui n'ont, en s'écrivant, pas simple-
» ment l'amusement pour objet ; mais qui
» ont aussi pour but de s'éclairer mutuel-
» lement, de se communiquer leurs senti-
» mens et leurs idées sur des sujets inté-
» ressans, et où toute famille de la société
» peut se trouvèr en effet tous les jours
» plus ou moins intéressée ;

» L'autre entre deux jeunes libertins,
» nés dans l'opulence, d'une famille et
» d'une éducation distinguées, dont l'un
» se fait gloire de son talent pour l'intri-
» gue et la séduction, et communique à
» son ami les secrets et les stratagêmes
» d'une tête inventive, et d'un cœur aussi
» entreprenant que corrompu. Sa corrup-
» tion admet pourtant certaines bornes.

» Quoiqu'une de ses maximes soit d'être
» perfide avec les femmes, il n'est cepen-
» dant ni incrédule ni frondeur indécent
» des principes et des devoirs qui unissent
» l'homme à l'homme, et qui font le lien
» de la société. Tous deux se redressent
» mutuellement, quand l'un s'écarte de
» ces grands principes : tous deux croient
» à la vertu, aux récompenses d'une autre
» vie, et ont le projet de se corriger un

» jour. Un des deux songe même déja à sa » réforme, et devient par-là le censeur des » licences que se permettent l'imagination » libertine et le cœur léger de l'autre.

» La correspondance des deux jeunes » amies offre un modèle sublime mais pra- » ticable d'une amitié raisonnable et éclai- » rée entre deux ames sensibles, imbues » des plus nobles principes de la religion » et de la vertu, avec un mêlange, sui- » vant les occasions, d'une délicatesse rare » de sentimens et de notions fines sur les » devoirs et les bienséances de leur sexe. » L'impartialité fait la base de leur liaison » et de leur commerce épistolaire : elles se » blâment, elles se louent réciproquement » avec une franchise et une raison qui peu- » vent servir d'exemple à la jeunesse de » leur sexe.

» L'une de ces deux amies, celle qui » joue le rôle principal dans cette histoire, » est proposée pour modèle. Ce n'est pas » un ange ; quoique l'homme même dont » le cœur corrompu cherche à corrompre » le sien, en ait cette idée, et ait peine » à se persuader que la nature humaine ait » pu produire une ame aussi pure : Clarisse » n'est pas impeccable : il falloit, pour que » son exemple fût utile, qu'elle fût capa- » ble de quelques erreurs, de quelques » écarts. Mais son cœur et sa volonté sont » innocens, et ses fautes même tournent » à sa gloire. Et en considérant la fragilité

» humaine, les caractères auxquels elle
» avoit affaire, et ceux auxquels elle étoit
» inséparablement attachée, elle peut
» passer pour *parfaite*.

» Outre ces quatre personnages, on en
» trouve plusieurs autres secondaires, qui
» se peignent dans leurs lettres, et qui
» offrent, sur-tout les deux principaux
» après Clarisse et Lovelace, une foule de
» traits d'imagination, de gaieté, aussi pro-
» pres à amuser le lecteur qu'à l'instruire.

» Toutes ces lettres sont écrites dans la
» chaleur même du sujet ou de l'évène-
» ment qui les occasionne; en sorte qu'elles
» abondent en descriptions, en réflexions
» instantanées, inspirées par le moment
» où l'impression est la plus fraîche et la
» plus vive; en conversations piquantes,
» en dialogues animés, et qui forment des
» scènes dramatiques. Il doit y avoir, dit
» un des principaux personnages, une bien
» plus grande énergie de sentiment et de
» vie dans le style de celui qui écrit au
» sein même de sa détresse, au moment
» où son cœur est sur la roue de l'incerti-
» tude, lorsque la suite des évènemens
» de sa destinée est encore cachée dans les
» ténèbres de l'avenir; que dans le récit
» froid, inanimé d'une personne, qui,
» le cœur à l'aise et dans le calme, ne fait
» plus que raconter à loisir des dangers
» évanouis, des obstacles surmontés; et
» si elle n'est plus elle-même que foible-

» ment émue du souvenir de sa propre
» histoire, comment fera-t-elle passer
» dans l'ame du lecteur des émotions vi-
» ves et profondes ?

» Le but moral de cet ouvrage est sur-
» tout de prémunir l'imprudence et la légè-
» reté des jeunes personnes contre les
» inventions et les artifices des séducteurs
» de l'autre sexe, propres à leur en impo-
» ser par des dehors aimables et des qua-
» lités brillantes : d'avertir les parens du
» danger d'abuser de leur autorité natu-
» relle sur leurs enfans dans l'article im-
» portant du mariage : de faire sentir aux
» enfans l'avantage de préférer l'homme
» de bien à l'homme de plaisir, et de les
» détromper de cet axiome reçu, mais bien
» dangereux, qu'*un libertin corrigé de-
» vient le meilleur des maris* : et enfin,
» d'exposer dans leur jour et dans leur
» force les plus grands principes de morale
» et de religion, en les montrant en action
» dans la conduite des caractères vertueux,
» tandis que leurs adversaires vicieux et
» corrompus, qui se piquent de braver et
» d'outrager les principes sacrés, subissent
» la peine qui leur est due, et qui en est
» comme l'effet inévitable. Cet ouvrage
» est donc le cadre intéressant d'une ins-
» truction généralement utile, et n'a pas
» eu pour l'objet l'amusement frivole et
» passager que certains lecteurs se promet-
» tent d'une *Nouvelle*, ou d'un *Roman*

» ordinaire, qui distrait quelques heures,
» pour être ensuite oublié.

» La diversité des opinions et des carac-
» tères a produit plusieurs remarques,
» plusieurs objections sur la conduite de
» l'héroïne dans certaines situations. Com-
» me ces objections ne peuvent naître que
» dans le cours de la lecture de l'ouvrage,
» la place naturelle des réponses dont elles
» sont susceptibles, est à la fin de l'ou-
» vrage même, où le lecteur les trouvera.
» L'auteur s'étant proposé d'offrir au pu-
» blic comme un tableau de la vie sociale,
» et une histoire des mœurs, tout ce qui
» doit servir d'exemple et d'instruction,
» doit être irréprochable, et se concilier
» également et avec l'ensemble du tout,
» et avec la nature de l'homme. »

ÉLOGE
DE RICHARDSON.

Par un roman on a entendu jusqu'à ce jour un tissu d'évènemens chimériques et frivoles, dont la lecture étoit dangereuse pour le goût et pour les mœurs. Je voudrois bien qu'on trouvât un autre nom pour les ouvrages de Richardson. qui élèvent l'esprit, qui touchent l'ame, qui respirent par-tout l'amour du bien, et qu'on appelle aussi des romans.

Tout ce que Montaigne, Charron, la Rochefoucault et Nicole ont mis en maximes, Richardson l'a mis en action. Mais un homme d'esprit, qui lit avec réflexion les ouvrages de Richardson, refait la plupart des sentences des Moralistes, et avec toutes ces sentences, il ne referoit pas une page de Richardson.

Une maxime est une règle abstraite et générale de conduite dont on nous laisse l'application à faire. Elle n'imprime par elle-même aucune image sensible dans notre esprit; mais celui qui agit, on se met à sa place ou à ses côtés; on se passionne pour ou contre lui; on s'unit à son rôle, s'il est vertueux; on s'en écarte avec indignation, s'il est injuste et vicieux. Qui est-ce que le caractère d'un Lovelace, d'un Tomlinson, n'a pas fait frémir? Qui est-ce qui n'a pas été frappé d'horreur du pathétique et vrai, de l'air de candeur, de dignité, de l'art profond avec lequel celui-ci joue toutes les vertus? Qui est-ce qui ne s'est

pas dit, au fond de son cœur, qu'il faudroit fuir de la société, et se refugier au fond des forêts, s'il y avoit un certain nombre d'hommes d'une pareille dissimulation?

O Richardson! on prend, malgré qu'on en ait, un rôle dans tes ouvrages; on se mêle à la conversation; on approuve, on blâme, on admire, on s'irrite. Combien de fois ne me suis-je pas surpris, comme il est arrivé à des enfans qu'on avoit menés aux spectacles pour la première fois, criant: *Ne le croyez pas, il vous trompe .... Si vous allez là, vous êtes perdu.* Mon ame étoit tenue dans une agitation perpétuelle. Combien j'étois bon! Combien j'étois juste! Que j'étois satisfait de moi? J'etois, au sortir de ta lecture, ce qu'est un homme à la fin d'une journée qu'il a employée à faire le bien.

J'avois parcouru, dans l'intervalle de quelques heures, un grand nombre de situations que la vie la plus longue offre à peine dans sa durée. J'avois entendu les vrais discours des passions; j'avois vu les ressorts de l'intérêt et de l'amour-propre jouer en cent façons diverses; j'étois devenu spectateur d'une multitude d'incidens; je sentois que j'avois acquis de l'expérience.

Cet Auteur ne fait point couler le sang le long des lambris; il ne vous égare point dans des forêts; il ne vous transporte point dans des contrées éloignées; il ne vous expose point à être dévoré par des sauvages; il ne se renferme point dans des lieux clandestins de débauche; il ne se perd jamais dans les régions de la féerie. Le monde où nous vivons est le lieu de la scène; le fond de son drame est vrai; ses personnages ont toute la réalité possible; ses

caractères sont pris du milieu de la société ; ses incidens sont dans les mœurs de toutes les nations policées ; les passions qu'il peint sont telles que je les éprouve en moi ; ce sont les mêmes objets qui les émeuvent ; elles ont l'énergie que je leur connois : les traverses et les afflictions de ses personnages sont de la nature de celles qui me menacent sans cesse ; il me montre le cours général des choses qui m'environnent. Sans cet art, mon ame se pliant avec peine à des biens chimériques, l'illusion ne seroit que momentanée, et l'impression foible et passagère.

Qu'est-ce que la vertu ? C'est, sous quelque face qu'on la considère, un sacrifice de soi-même. Le sacrifice que l'on fait de soi-même en idée, est une disposition pré-conçue à s'immoler en réalité.

Richardson sème dans les cœurs des germes de vertus qui restent d'abord oisifs et tranquilles ; ils y sont secrètement, jusqu'à ce qu'il se présente une occasion qui les remue et les fasse éclore. Alors ils se développent ; on se sent porter au bien avec une liberté qu'on ne se connoissoit pas ; on éprouve, à l'aspect de l'injustice, une révolte qu'on ne sauroit s'expliquer à soi-même : c'est qu'on a fréquenté Richardson ; c'est qu'on a conversé avec l'homme de bien, dans des momens où l'ame désintéressée étoit ouverte à la vérité.

Je me souviens encore de la première fois que les ouvrages de Richardson tombèrent entre mes mains : j'étois à la campagne. Combien cette lecture m'affecta délicieusement ! A chaque instant je voyois mon bonheur s'abréger d'une page. Bientôt j'éprouvai la même sensation qu'éprouveroient des hommes d'un com-

merce excellent, qui auroient vécu ensemble pendant long-temps, et qui seroient sur le point de se séparer. A la fin il me sembla tout-à-coup que j'etois resté seul.

Cet Auteur vous ramène sans cesse aux objets importans de la vie. Plus on le lit, plus on se plaît à le lire.

C'est lui qui porte le flambeau au fond de la caverne ; c'est lui qui apprend à discerner les motifs subtils et déshonnêtes, qui se cachent et se dérobent sous d'autres motifs qui sont honnêtes et qui se hâtent de se montrer les premiers. Il souffle sur le fantôme sublime qui se présente à l'entrée de la caverne ; et le More hideux qu'il masquoit, s'apperçoit.

C'est lui qui sait faire parler les passions, tantôt avec cette violence qu'elles ont lorsqu'elles ne peuvent plus se contraindre, tantôt avec ce ton artificieux et modéré qu'elles affectent en d'autres occasions.

C'est lui qui fait tenir aux hommes de tous les états, de toutes les conditions, dans toute la variété des circonstances de la vie, des discours qu'on reconnoît. S'il est, au fond de l'ame du personnage qu'il introduit, un sentiment secret, écoutez bien et vous entendrez un ton dissonant qui le décèlera. C'est que Richardson a reconnu que le mensonge ne pouvoit jamais ressembler parfaitement à la vérité ; parce qu'elle est la vérité, et qu'il est le mensonge.

S'il importe aux hommes d'être persuadés qu'indépendamment de toute considération ultérieure à cette vie, nous n'avons rien de mieux à faire pour être heureux que d'être vertueux, quel service Richardson n'a-t-il pas rendu à l'espèce humaine ? Il n'a point démontré cette

vérité, mais il l'a fait sentir : à chaque ligne il fait préférer le sort de la vertu opprimée au sort du vice triomphant. Qui est-ce qui voudroit être Lovelace avec tous ses avantages ? Qui est-ce qui ne voudroit pas être Clarisse malgré toutes ses infortunes ?

Souvent j'ai dit en le lisant : Je donnerois volontiers ma vie pour ressembler à celle-ci ; j'aimerois mieux être mort que d'être celui-là.

Si je sais, malgré les intérêts qui peuvent troubler mon jugement, distribuer mon mépris ou mon estime, selon la juste mesure de l'impartialité, c'est à Richardson que je le dois. Mes amis, relisez-le, et vous n'exagérerez plus de petites qualités qui vous sont utiles ; vous ne déprimerez plus de grands talens qui vous croisent ou qui vous humilient.

Hommes, venez apprendre de lui à vous réconcilier avec les maux de la vie ; venez, nous pleurerons ensemble sur les personnages malheureux de ses fictions, et nous dirons : Si le sort nous accable, du moins les honnêtes gens pleureront aussi sur nous. Si Richardson s'est proposé d'intéresser, c'est pour les malheureux. Dans son ouvrage, comme dans le monde, les hommes sont partagés en deux classes, ceux qui jouissent et ceux qui souffrent : c'est toujours à ceux-ci qu'il m'associe ; et sans que je m'en apperçoive, le sentiment de la commisération s'exerce et se fortifie.

Il m'a laissé une mélancolie qui me plaît et qui dure ; quelquefois on s'en apperçoit, et l'on me demande : qu'avez-vous ? vous n'êtes pas dans votre état naturel. On m'interroge sur ma santé, sur ma fortune, sur mes parens, sur mes amis. O mes amis ! Paméla, Clarisse et Grandisson sont trois grands drames. Arraché à

à cette lecture par des occupations sérieuses, j'éprouvois un dégoût invincible; je laissois là le devoir, et je reprenois le livre de Richardson. Gardez-vous bien d'ouvrir ces ouvrages enchanteurs, lorsque vous aurez quelque devoir à remplir. Qui est-ce qui a lu les ouvrages de Richardson, sans désirer de connoître cet homme, de l'avoir pour frère ou pour ami? Qui est-ce qui ne lui a pas souhaité toutes sortes de bénédictions?

O Richardson! Richardson! homme unique à mes yeux! tu seras ma lecture dans tous les temps. Forcé par des besoins pressans, si mon ami tombe dans l'indigence, si la médiocrité de ma fortune ne suffit pas pour donner à mes enfans les soins nécessaires à leur éducation, je vendrai mes livres, mais tu me resteras; tu me resteras sur le même rayon avec Virgile, Homère, Euripide et Sophocle, et je vous lirai tour-à-tour.

Plus on a l'ame belle, plus on a le goût exquis et pur; plus on connoît la nature, plus on aime la vérité, plus on estime les ouvrages de Richardson.

J'ai entendu reprocher à mon auteur ces détails, qu'on appeloit des longueurs: combien ces reproches m'ont impatienté!

Malheur à l'homme de génie qui franchit les barrières que l'usage et le temps ont prescrites aux productions des arts, et qui foule aux pieds le protocole de ses formules! Il se passera de longues années avant que la justice qu'il mérite lui soit rendue.

Cependant soyons équitables. Chez un peuple entraîné par mille distractions, où le jour n'a pas assez de ses vingt-quatre heures pour les amusemens dont il s'est accoutumé de les remplir,

plir, les livres de Richardson doivent paroître longs. C'est par la même raison que ce peuple n'a déja plus d'opéra, et qu'incessamment on ne jouera plus sur ses autres théatres que des scènes détachées de comédie et de tragédie.

Mes chers concitoyens, si les romans de Richardson vous paroissent longs, que ne les abrégez-vous ? Soyez conséquens. Vous n'allez guère à une tragédie que pour en voir le dernier acte. Sautez tout de suite aux vingt dernières pages de Clarisse.

Les détails de Richardson déplaisent et doivent déplaire à un homme frivole et dissipé ; mais ce n'est pas pour cet homme-là qu'il écrivoit, c'est pour l'homme tranquille et solitaire, qui a connu la vanité du bruit et des amusemens du monde, et qui aime à habiter l'ombre d'une retraite, et à s'attendrir utilement dans le silence.

Vous accusez Richardson de longueurs ! vous avez donc oublié combien il en coûte de peines, de soins, de mouvemens pour faire réussir la moindre entreprise, terminer un procès, conclure un mariage, amener une réconciliation ? Pensez de ces détails, ce qu'il vous plaira ; mais ils seront intéressans pour moi, s'ils sont vrais, s'ils font sortir les passions, s'ils montrent les caractères.

Ils sont communs, dites-vous ; c'est ce qu'on voit tous les jours. Vous vous trompez : c'est ce qui se passe tous les jours sous vos yeux, et que vous ne voyez jamais. Prenez-y garde, vous faites le procès aux plus grands poëtes, sous le nom de Richardson. Vous avez vu cent fois le coucher du soleil, et le lever des étoiles ; vous avez entendu la campagne retentir du chant éclatant des oiseaux ; mais qui de vous a senti

que c'étoit le bruit du jour qui rendoit le silence de la nuit plus touchant ? Eh bien ! il en est pour vous des phénomènes moraux ainsi que des phénomènes physiques : les éclats des passions ont souvent frappé vos oreilles ; mais vous êtes bien loin de connoître tout ce qu'il y a de secret dans leurs accens et dans leurs expressions. Il n'y en a aucune qui n'ait sa physionomie ; toutes ces physionomies se succèdent sur un visage, sans qu'il cesse d'être le même ; et l'art du grand poëte et du grand peintre, est de vous montrer une circonstance fugitive qui vous avoit échappé.

Peintres, poëtes, gens de goût, gens de bien, lisez Richardson, lisez-le sans cesse.

Sachez que c'est à cette multitude de petites choses que tient l'illusion : il y a bien de la difficulté à les imaginer, il y en a bien encore à les rendre.

Le geste est quelquefois aussi sublime que le mot, et puis ce sont toutes ces vérités de détails qui préparent l'ame aux impressions fortes des grands évènemens. Lorsque cette impatience aura été suspendue par ces délais momentanés qui lui servoient de digues, avec quelle impétuosité ne se répandra-t-elle pas au moment où il plaira au poëte de les rompre ! C'est alors qu'affaisés de douleur, ou transportés de joie, vous n'aurez plus la force de retenir vos larmes prêtes à couler, et de vous dire à vous-même : mais peut-être que cela n'est pas vrai : cette pensée a été éloignée de vous peu-à-peu, et elle est si loin qu'elle ne se présentera pas.

Une idée qui m'est venue quelquefois en rêvant aux ouvrages de Richardson, c'est que j'avois acheté un vieux château ; qu'en visitant un jour ses appartemens, j'avois apperçu dans

un angle une armoire qu'on n'avoit pas ouverte depuis long-temps ; et que l'ayant enfoncée, j'y avois trouvé pêle-mêle les lettres de Clarisse et de Paméla. Après en avoir lu quelques-unes, avec quel empressement ne les aurois-je pas rangées par ordre de dates ? Quel chagrin n'aurois-je pas ressenti s'il y avoit eu quelque lacune entr'elles ? Croit-on que j'eusse souffert qu'une main téméraire (j'ai presque dit sacrilège) en eût supprimé une ligne ?

Vous qui n'avez lu les ouvrages de Richardson que dans votre élégante traduction françoise, et qui croyez les connoître, vous vous trompez.

Vous ne connoissez pas Lovelace, vous ne connoissez pas Clémentine, vous ne connoissez pas l'infortunée Clarisse, vous ne connoissez pas Miss Howe, sa chère et tendre Miss Howe, puisque vous ne l'avez point vue échevelée et étendue sur le cercueil de son amie, se tordant les bras, levant ses yeux noyés de larmes vers le ciel, remplissant la demeure des Harlowes de ses cris aigus, et chargeant d'imprécations toute cette famille cruelle ; vous ignorez l'effet de ces circonstances, que votre petit goût supprimeroit, puisque vous n'avez pas entendu le son lugubre des cloches de la paroisse, porté par le vent sur la demeure des Harlowes, et réveillant dans ces ames de pierre, le remords assoupi ; puisque vous n'avez pas vu le tressaillement qu'ils éprouvèrent au bruit des roues du char qui portoit le cadavre de leur victime. Ce fut alors que le silence morne qui régnoit au milieu d'eux, fut rompu par les sanglots du père et de la mère ; ce fut alors que le vrai supplice de ces méchantes ames commença, et que les serpens se remuèrent au

fond de leurs cœurs et les déchirèrent. Heureux ceux qui purent pleurer !

J'ai remarqué que, dans une société où la lecture de Richardsôn se faisoit en commun ou séparément, la conversation en devenoit plus intéressante et plus vive.

J'ai entendu à l'occasion de cette lecture, les points les plus importans de la morale et du goût discutés et approfondis.

J'ai entendu discuter sur la conduite de ses personnages comme sur des évènemens réels ; louer, blâmer Paméla, Clarisse, Grandisson, comme des personnages vivans qu'on auroit connus, et auxquels on auroit pris le plus grand interêt. Quelqu'un d'étranger à la lecture qui avoit précédé, et qui avoit amené la conversation, se seroit imaginé, à la vérité et à la chaleur de l'entretien, qu'il s'agissoit d'un voisin, d'un parent, d'un ami, d'un frère, d'une sœur.

Le dirai-je ? .... J'ai vu, de la diversité des jugemens, naître des haines secrètes, des mépris cachés, en un mot, les mêmes divisions entre des personnes unies, que s'il eût été question de l'affaire la plus sérieuse. Alors je comparois l'ouvrage de Richardson à un livre plus sacré encore, à un évangile apporté sur la terre pour séparer l'époux de l'épouse, le père du fils, la fille de la mère, le frère de la sœur ; et son travail rentroit ainsi dans la condition des êtres les plus parfaits de la nature. Tous sortis d'une main toute-puissante, et d'une intelligence infiniment sage, il n'y en a aucun qui ne pèche par quelque endroit. Un bien présent peut être dans l'avenir la source d'un grand mal ; un mal, la source d'un grand bien.

Mais, qu'importe ? si, graces à cet auteur, j'ai plus aimé mes semblables, plus aimé mes devoirs ; si je n'ai eu pour les méchans que de la pitié, si j'ai conçu plus de commisération pour les malheureux, plus de vénération pour les bons, plus de circonspection dans l'usage des choses présentes, plus d'indifférence sur les choses futures, plus de mépris pour la vie, et plus d'amour pour la vertu, le seul bien que nous puissions demander au ciel, et le seul qu'il puisse nous accorder sans nous châtier de nos demandes indiscrètes.

Je connois la maison des Harlowes comme la mienne : la demeure de mon père ne m'est pas plus familière que celle de Grandisson. Je me suis fait une image des personnages que l'auteur a mis en scène, leurs physionomies sont là : je les reconnois dans les rues, dans les places publiques, dans les maisons ; elles m'inspirent du penchant ou de l'aversion. Un des avantages de son travail, c'est qu'ayant embrassé un champ immense, il subsiste sans cesse sous mes yeux quelque portion de son tableau. Il est rare que j'aie trouvé six personnes rassemblées, sans leur attacher quelques-uns de ses noms. Il m'adresse aux honnêtes gens, il m'écarte des méchans ; il m'a appris à les reconnoître à des signes prompts et délicats. Il me guide quelquefois sans que je m'en apperçoive.

Les ouvrages de Richardson plairont plus ou moins à tout homme, dans tous les temps et dans tous les lieux ; mais le nombre des lecteurs qui en sentiront tout le prix, ne sera jamais grand ; il faut un goût trop sévère ; et puis la variété des évènemens y est telle, les rapports y sont si multipliés, la conduite en est

si compliquée, il y a tant de choses préparées, tant d'autres sauvées, tant de personnages, tant de caractères ! A peine ai-je parcouru quelques pages de Clarisse, que j'en compte déja quinze ou seize ; bientôt le nombre se double. Il y en a jusqu'à quarante dans Grandisson ; mais ce qui confond d'étonnement, c'est que chacun a ses idées, ses expressions, son ton, et que ces idées, ces expressions, ce ton varient selon les circonstances, les intérêts, les passions, comme on voit, sur un même visage, les physionomies diverses des passions se succéder. Un homme qui a du goût ne prendra point une lettre de Mde. Norton, pour la lettre d'une des tantes de Clarisse ; la lettre d'une tante, pour celle d'une autre tante ou de Mde. Howe ; ni un billet de Mde. Howe, pour un billet de Mde. Harlowe ; quoiqu'il arrive que ces personnages soient dans la même position, dans les mêmes sentimens, relativement au même objet. Dans ce livre immortel, comme dans la nature au printemps, on ne trouve point deux feuilles qui soient d'un même verd. Quelle immense variété de nuances ! S'il est difficile à celui qui lit de les saisir, combien n'a-t-il pas été difficile à l'auteur de les trouver et de les peindre !

O Richardson ! j'oserai dire que l'histoire la plus vraie est pleine de mensonges, et que ton roman est plein de vérité. L'histoire peint quelques individus, tu peins l'espèce humaine : l'histoire attribue à quelques individus ce qu'ils n'ont ni dit ni fait ; tout ce que tu attribues à l'homme, il l'a dit et fait : l'histoire n'embrasse qu'une portion de la durée, qu'un point de la surface du globe ; tu as embrassé tous les lieux et tous les temps. Le cœur humain, qui a été, est, et sera toujours le même, est le modèle

d'après lequel tu copies. Si l'on appliquoit au meilleur historien une critique sévère, y en a-t-il aucun qui la soutînt comme toi? Sous ce point de vue, j'oserai dire que souvent l'histoire est un mauvais roman, et que le roman, comme tu l'as fait, est une bonne histoire. O peintre de la nature! c'est toi qui ne mens jamais.

Je ne me lasserai point d'admirer la prodigieuse étendue de tête qu'il t'a fallu pour conduire des drames de trente à quarante personnages, qui tous conservent si rigoureusement les caractères que tu leur as donnés; l'étonnante connoissance des loix, des coutumes, des usages, des mœurs, du cœur humain, de la vie; l'inépuisable fond de morale, d'expériences, d'observations qu'ils te supposent.

L'intérêt et le charme de l'ouvrage dérobent l'art de Richardson à ceux qui sont le plus faits pour l'appercevoir. Plusieurs fois j'ai commencé la lecture de Clarisse pour me former, autant de fois j'ai oublié mon projet à la vingtième page; j'ai seulement été frappé, comme tous les lecteurs ordinaires, du génie qu'il y a à avoir imaginé une jeune fille remplie de sagesse et de prudence, qui ne fait pas une seule démarche qui ne soit fausse, sans qu'on puisse l'accuser, parce qu'elle a des parens inhumains, et un homme abominable pour amant; à avoir donné à cette jeune prude l'amie la plus vive et la plus folle, qui ne dit et ne fait rien que de raisonnable, sans que la vraisemblance en soit blessée; à celle-ci, un honnête homme pour amant, mais un honnête homme empesé et ridicule, que sa maîtresse désole, malgré l'agrément et la protection d'une mère qui l'appuie; à avoir combiné dans ce Lovelace les

qualités les plus rares et les vices les plus odieux ; la bassesse avec la générosité, la profondeur et la frivolité, la violence et le sang-froid, le bon sens et la folie ; à en avoir fait un scélérat qu'on hait, qu'on aime, qu'on admire, qu'on méprise, qui vous étonne, sous quelque forme qu'il se présente, et qui ne garde pas un instant la même. Et cette foule de personnages subalternes, comme ils sont caractérisés ! combien il y en a ! et ce Belford avec ses compagnons, et Mde. Howe avec son Hickman, et Mde. Norton, et les Harlowes, père, mère, frère, sœurs, oncles et tantes, et toutes les créatures qui peuplent le lieu de débauches ! Quels contrastes d'intérêts et d'humeurs ! comme tous agissent et parlent ! Comment une jeune fille, seule contre tant d'ennemis réunis, n'auroit-elle pas succombé ? Et, encore, quelle est sa chûte ?

Ne reconnoît-on pas qu'on aime, sur un fond tout divers, la même variété des caractères, la même force d'évènemens et de conduite dans Grandisson ?

Paméla est un ouvrage plus simple, moins étendu, moins intrigué ; mais y a-t-il moins de génie ? Or ces trois ouvrages dont un seul suffiroit pour immortaliser, un seul homme les a faits.

Depuis qu'ils me sont connus, ils ont été ma pierre de touche ; ceux à qui ils déplaisent, sont jugés pour moi. Je n'en ai jamais parlé à un homme que j'estimasse, sans trembler que son jugement ne se rapportât pas au mien. Je n'ai jamais rencontré personne qui partageât mon enthousiasme, que je n'aie été tenté de le serrer entre mes bras et de l'embrasser.

Richardson n'est plus. Quelle perte pour les lettres et pour l'humanité ! Cette perte m'a

touché comme s'il eût été mon frère. Je le portois en mon cœur, sans l'avoir vu, sans le connoître, que par ses ouvrages.

Je n'ai jamais rencontré un de ses compatriotes, un des miens, qui eût voyagé en Angleterre, sans lui demander : Avez-vous vu le poëte Richardson? ensuite : Avez-vous vu le philosophe Hume? Un jour une femme d'un goût, et d'une sensibilité peu commune, fortement préoccupée de l'histoire de Grandisson, qu'elle venoit de lire, dit à un de ses amis qui partoit pour Londres : Je vous prie de voir de ma part Miss Emilie, M. Belford, et surtout Miss Howe, si elle vit encore. Une autre fois, une femme de ma connoissance, qui s'étoit engagée dans un commerce de lettres qu'elle croyoit innocent, effrayée du sort de Clarisse, rompit ce commerce tout au commencement de la lecture de cet ouvrage.

Est-ce que deux amies ne se sont pas brouillées sans qu'aucun des moyens que j'ai employés pour les rapprocher m'ait réussi, parce que l'une méprisoit l'histoire de Clarisse, devant laquelle l'autre étoit prosternée?

J'écrivis à celle-ci, et voici quelques endroits de sa réponse :

« *La piété de Clarisse l'impatiente?* Eh quoi! veut-elle donc qu'une jeune fille de dix-huit ans, élevée par des parens vertueux et chrétiens, timide, malheureuse sur la terre, n'ayant guère d'espérance de voir améliorer son sort que dans une autre vie, soit sans religion et sans foi? Ce sentiment est si grand, si doux, si touchant en elle! ses idées de religion sont si saines et si pures! ce sentiment donne à son caractère une nuance si pathétique! Non, non, vous ne me persuaderez jamais que cette

façon de penser soit d'une ame bien née. »

» *Elle rit quand elle voit cette enfant désespérée de la malédiction de son père !* Elle rit ! et c'est une mère ! Je vous dis que cette femme ne peut jamais être mon amie : je rougis qu'elle l'ait été. Vous verrez si la malediction d'un père respecté, une malédiction qui semble s'être déja accomplie en plusieurs points importans, ne doit pas être une chose terrible pour un enfant de ce caractère ; et qui sait si Dieu ne ratifiera pas dans l'éternité, la sentence prononcée par son père ? »

» *Elle trouve extraordinaire que cette lecture m'arrache des larmes !* Et ce qui m'étonne toujours, moi, quand je suis aux derniers instans de cette innocente, c'est que les pierres, les murs, les carreaux insensibles et froids, sur lesquels je marche, ne s'émeuvent pas, et ne joignent pas leur plainte à la mienne. Alors tout s'obscurcit autour de moi, mon ame se remplit de ténèbres, et il me semble que la nature se voile d'un crêpe épais. »

» *A son avis, l'esprit de Clarisse consiste à faire des phrases ; et lorsqu'elle en a pu faire quelques-unes, la voilà consolée.* C'est, je vous l'avoue, une grande malédiction que de sentir et penser ainsi ; mais si grande, que j'aimerois mieux tout-à-l'heure que ma fille mourût entre mes bras, que de l'en savoir frappée. Ma fille ! oui, j'y ai pensé, et je ne m'en dédis pas. »

» Travaillez à présent, homme merveilleux, travaillez, consumez-vous ; voyez la fin de votre carrière à l'âge où les autres commencent la leur, afin qu'on porte de vos chefs-d'œuvre des jugemens pareils ! Nature, prépare pendant des siècles un homme tel que Richardson ; pour le douer, épuise-toi, sois

ingrate envers tes autres enfans, ce ne sera que pour un petit nombre d'ames comme la mienne que tu l'auras fait naître, et les larmes qui tomberont de mes yeux seront l'unique récompense de ses veilles. »

» Et par *post-script*, elle ajoute : Vous me demandez l'enterrement et le testament de Clarisse, et je vous les envoie ; mais je ne vous pardonnerois de ma vie d'en avoir fait part à cette femme. Je me rétracte : lisez-lui vous-même ces deux morceaux, et ne manquez pas de m'apprendre que ses ris ont accompagné Clarisse jusque dans sa dernière demeure, afin que mon aversion pour elle soit parfaite. »

Il y a, comme on voit, dans les choses de goût, ainsi que dans les choses religieuses, une espèce d'intolérance que je blâme ; mais dont je ne me garantirois que par un effort de raison.

J'étois avec un ami, lorsqu'on me remit l'enterrement et le testament de Clarisse, deux morceaux que le premier Traducteur françois a supprimés, sans qu'on sache trop pourquoi. Cet ami est un des hommes les plus sensibles que je connoisse, et un des plus ardens fanatiques de Richardson : peu s'en faut qu'il ne le soit autant que moi. Le voilà qui s'empare des cahiers, qui se retire dans un coin et qui lit. Je l'examinois : d'abord je vois couler des pleurs ; bientôt il s'interrompt ; il sanglotte ; tout-à-coup il se lève, il marche sans savoir où il va ; il pousse des cris comme un homme désolé, et il adresse les reproches les plus amers à toute la famille des Harlowes.

Je m'étois proposé de noter les beaux endroits des trois poëmes de Richardson ; mais le moyen ? il y en a tant !

Je me rappelle seulement d'une lettre de Mde. Hervey à sa nièce, qui m'a paru un chef-d'œuvre : sans apprêt, sans art apparent, avec une vérité qui ne se conçoit pas, elle ôte à Clarisse toute espérance de réconciliation avec ses parens ; seconde les vues de son ravisseur ; la livre à sa méchanceté ; la détermine au voyage de Londres, à entendre des propositions de mariage, etc. Je ne sais ce qu'elle ne produit pas : elle accuse la famille en l'excusant, elle démontre la nécessité de la fuite de Clarisse, en la blâmant. C'est un des endroits, entre beaucoup d'autres, où je me suis écrié : *divin Richardson !* Mais, pour éprouver ce transport, il faut commencer l'ouvrage, et lire jusqu'à cet endroit.

J'ai crayonné dans mon exemplaire une lettre de Lovelace à son complice Leman, comme un morceau charmant : c'est là qu'on voit toute la folie, toute la gaieté, toute la ruse, tout l'esprit de ce personnage. On ne sait si l'on doit aimer ou détester ce démon. Comme il séduit ce pauvre domestique ! *C'est le bon, c'est l'honnête Leman.* Comme il lui peint la récompensé qui l'attend ! *Tu seras Monsieur l'hôte de l'Ours-blanc : on appellera ta femme Madame l'hôtesse.* Et puis en finissant : *Je suis votre ami, Lovelace.* Lovelace ne s'arrête point à de petites formalités, quand il s'agit de réussir : tous ceux qui concourent à ses vues, sont ses amis.

Il n'y avoit qu'un grand-maître qui pût songer à associer à Lovelace cette troupe d'hommes perdus d'honneur et de débauches, ces viles créatures qui l'irritent par des railleries, et l'enhardissent au crime. Si Belford s'élève seul contre son scélérat ami, combien il lui

est inférieur ! Qu'il falloit de génie pour introduire et pour garder quelque équilibre entre tant d'intérêts opposés ! Et croit-on que ce soit sans dessein que l'auteur a supposé à son héros cette impétuosité de caractère, cette chaleur d'imagination, cette frayeur du mariage, ce goût effréné de l'intrigue et de la liberté, cette vanité démésurée, tant de qualités et de vices ?

Poëtes, apprenez de Richardson à donner des confidens aux méchans, afin de diminuer l'horreur de leurs forfaits, en la partageant ; et par la raison opposée, à n'en point donner aux honnêtes gens, afin de leur laisser tout le mérite de leur bonté. Avec quel art ce Lovelace se dégrade et se relève ! Dans la même lettre où vous trouvez les sentimens d'un cannibale, le cri d'une bête féroce ; quatre lignes de post-script le transforment tout-à-coup en un homme de bien, ou peu s'en faut.

Grandisson et Paméla sont aussi deux beaux ouvrages, mais je leur préfère Clarisse. Ici l'auteur ne fait pas un pas qui ne soit de génie.

Cependant on ne voit point arriver à la porte du Lord, le vieux père de Paméla, qui a marché toute la nuit ; on ne l'entend point s'adresser aux valets de la maison, sans éprouver les plus violentes secousses.

Tout l'épisode de Clémentine, dans Grandisson, est de la plus grande beauté.

Et quel est le moment où Clémentine et Clarisse deviennent deux créatures sublimes ? Le moment où l'une a perdu l'honneur, et l'autre la raison.

Je ne me rappelle point, sans frissonner, l'entrée de Clémentine dans la chambre de sa mère, pâle, les yeux égarés, le bras ceint

d'une bande, le sang coulant le long de son bras, et dégoûtant du bout de ses doigts, et son discours : *Maman, voyez, c'est le votre.* Cela déchire l'ame.

Mais pourquoi cette Clémentine est-elle si intéressante dans sa folie? C'est que n'étant plus maîtresse des pensées de son esprit, ni des mouvemens de son cœur, s'il se passoit en elle quelque chose de honteux, cela lui échapperoit. Mais elle ne dit pas un mot qui ne montre de la candeur et de l'innocence, et son état ne permet pas de douter de ce qu'elle dit. On m'a rapporté que Richardson avoit passé plusieurs années dans la société, presque sans parler.

Il n'a pas eu toute la réputation qu'il méritoit. Quelle passion que l'envie! C'est la plus cruelle des Euménides : elle suit l'homme de mérite jusqu'au bord de la tombe; là, elle disparoît, et la justice des siècles s'assied à sa place. O Richardson! si tu n'as joui, de ton vivant, de toute la réputation que tu méritois, combien tu seras grand chez nos neveux, lorsqu'ils te verront à la distance d'où nous voyons Homère! Alors qui est-ce qui osera arracher une ligne de ton sublime ouvrage? Tu as eu plus d'admirateurs encore parmi nous que dans ta patrie, et je m'en rejouis. Siècles, hâtez-vous de couler et d'amener avec vous les honneurs qui sont dus à Richardson! J'en atteste tous ceux qui m'écoutent : je n'ai point attendu l'exemple des autres pour te rendre hommage; dès aujourd'hui j'étois incliné au pied de ta statue, je t'adorois; cherchant au fond de mon ame des expressions qui répondissent à l'étendue de l'admiration que je te portois, et je n'en trouvois point. Vous qui parcourez ces lignes que

j'ai tracées sans liaison, sans dessein et sans ordre, à mesure qu'elles m'étoient inspirées dans le tumulte de mon cœur ; si vous avez reçu du ciel une ame plus sensible que la mienne, effacez-les. Le génie de Richardson a étouffé ce que j'en avois. Ses fantômes errent sans cesse dans mon imagination ; si je veux écrire, j'entends les plaintes de Clémentine, l'ombre de Clarisse m'apparoît ; je vois marcher devant moi Grandisson ; Lovelace me trouble, la plume s'échappe de mes doigts. Et vous, spectres plus doux, Emilie, Charlotte, Paméla, chère Miss Howe, tandis que je converse avec vous, les années du travail et de la moisson des lauriers se passent, et je m'avance vers le dernier terme, sans rien tenter qui puisse me recommander aux temps à venir.

Noms des principaux personnages.

Miss Clarisse Harlowe, jeune Lady d'une grande beauté et d'un rare mérite.

Robert Lovelace, amant de Clarisse.

Jacques Harlowe, père de Clarisse.

Mde. Harlowe, sa femme.

Jacques Harlowe, leur fils unique.

Arabella, leur fille ainée.

Jules Harlowe, frère ainé de Jacques Harlowe et déja vieux.

Antoine Harlowe, autre frère de Jacques Harlowe.

Roger Solmes, amant de Clarisse, favorisé de ses parens.

Mde. Hervey, belle-sœur de Mde. Harlowe.

Miss Dolly Hervey, sa fille.

Mde. Judith Northon, femme d'une grande piété et d'une grande prudence, qui a eu la plus grande part à l'éducation de Clarisse.

Le Colonel William Morden, proche parent des Harlowes.

Miss Howe, la compagne, et la plus intime amie de Clarisse, avec laquelle elle a un commerce de lettres.

Mde. Howe, sa mère.

Charles Hickman, amant de Miss Howe.

*Le Lord M****. oncle de M. Lovelace.

Lady Sara Sadleir, *Lady Betty Lawrance*, belles-sœurs du Lord M***

Miss Charlotte Montaigue, *Miss Patty Montaigue*, nièces du même Lord.

Le Docteur Lewin, ecclésiastique savant et vertueux.

M. Elie Brand, jeune ecclésiastique, pédant.

*Le docteur H****. médecin.

M. Goddard, honnête et habile apothicaire.

Jean Belford, l'ami et l'intime confident de Lovelace.

Richard Mowbray, *Thomas Doleman*, *Jacques Tourville*, *Thomas Belton*, jeunes libertins, amis de Lovelace.

Mde. Moore, veuve tenant un hôtel garni à Hamstead.

Miss Rawlins, jeune Demoiselle des notables du même endroit.

Mde. Beris, aimable et jeune veuve du même lieu.

Mde. Sinclair, nom supposé d'une femme, tenant un lieu de prostitution dans Londres.

Le Capitaine Tomlimson, nom usurpé d'un vil agent des débauches de M. Lovelace.

Sally Martin, *Polly Horton*, compagnes et complices de l'infame Sinclair.

Dorcas Vykes, domestique maligne et rusée de cette infame maison.

NOTICE HISTORIQUE SUR RICHARDSON.

SAMUEL Richardson est né en 1689. Elevé dans les écoles vulgaires, il ne prit qu'une très-légère teinture des langues savantes, telle à-peu-près qu'on l'exige pour la profession d'Imprimeur, qu'il exerça avec distinction pendant une longue suite d'années. Il dut peu à la culture et aux arts : mais son ame, comme celle de Shakespeare, fut enrichie par la nature même et par ses propres observations. Comme lui, il reçut le génie et le rare talent d'opposer, de conduire et de faire agir ensemble une foule de personnages divers, sans que chacun d'eux perde jamais la couleur et le trait du caractère qui les distingue. La plus grande difficulté n'est pas d'en imaginer de romanesques : le grand mérite, c'est de les saisir dans la société, et de les peindre au naturel. Son odieux et intéressant Lovelace n'est pas tout entier de sa création. Il trouva le fonds de ce caractère dans un Duc d'Wharton, esprit ingénieux et pervers, qui fomenta des troubles dans Londres en 1723, et fit imprimer plusieurs de ces feuilles périodiques, qui excitent tantôt la liberté, tantôt la licence angloise. Il fut très-lié avec ce Duc, qui le favorisa

beaucoup dans sa profession. L'esprit et la reconnoissance furent le lien qui unirent quelque temps l'homme de bien et le méchant. Mais jamais il ne mêla son ame avec la sienne. Tout-à-fait opposés de caractère et de principes, tant en mœurs qu'en politique, son cœur ne pompa rien du venin de sa société, et son jugement aussi ferme qu'éclairé refusa constamment ses presses aux libelles et aux ouvrages qui pouvoient compromettre sa sûreté, et flétrir son caractère de bon et paisible citoyen. La première édition du Journal de la Chambre des Communes lui fournit une occupation plus sûre et plus honnête. En 1760 il acquit la moitié du privilège d'Imprimeur du parlement. « Mais, c'étoit bien dommage, disoit » Milady Montaigu, qu'il imprimât d'au» tres ouvrages que les siens. »

Il fut marié deux fois. De sa première femme, il eut cinq garçons et une fille, et de la seconde, cinq filles et un garçon; tous les enfans du premier lit sont morts jeunes. Il restoit trois filles de second en 1783, *Marie*, femme d'un chirurgien accrédité de Bath; *Marthe*, qui a épousé M. Edouard Bridgen, *Esquire*; et *Anne*, qui ne s'est point marié. Il seroit bien choquant que le peintre de Grandisson n'eût pas été bon époux et bon père. Il fut l'un et l'autre, et dans sa petite sphère, il n'étoit jamais si heureux, que lorsqu'il

faisoit le bonheur des autres : son cœur et sa main étoient toujours ouverts aux malheureux. Aussi sa maison de campagne qu'il eut d'abord au nord de Londres près de Hammer-smith, et ensuite à Parsons-green, étoit ordinairement remplie de ses amis des deux sexes. Il y passoit régulièrement depuis le samedi jusqu'au lundi, et y faisoit souvent d'autres séjours.

Il débuta dans la république des lettres par sa *Paméla*, le plus foible de ses trois ouvrages, mais qu'il n'avoit pas mis trois mois à composer. Jamais Roman ne fut plus universellement lu. On en recommandoit la lecture, même en chaire. On débita que M. Aaron Hill, autre habile Imprimeur, l'avoit aidé dans cette composition. Son confrère déclara qu'il n'avoit eu aucune part dans cette école de vertu. « Richardson, dit-il, en est le seul auteur, » et il est peu de mortels qui l'aient » égalé dans la vigueur de ses talens » naturels. Il paroit s'avancer, comme » une mer calme d'été, qui s'enflant sur » son immensurable profondeur, soulève » jusqu'aux cieux les masses les plus énor- » mes, et paroît n'avoir elle-même aucun » sentiment de leur poids. Dans tout ce » qu'il dit ou ce qu'il fait, il est toujours » près de la nature : il n'a qu'un seul » défaut à un excès qui n'est pas naturel, » c'est la modestie. »

Grandisson et Clarisse complétèrent sa

gloire. Clarisse sur-tout est regardée comme son chef-d'œuvre. Le docteur Johnson, dans sa préface sur les poésies de Rowe, observe que le caractère de Lothario paroît avoir servi de fonds au Lovelace de Richardson, qui l'a étendu et développé, mais en surpassant de beaucoup son original dans le but et l'effet moral de sa fiction. Lothario avec une gaieté d'esprit et d'humeur qu'on ne peut haïr, et une bravoure qu'on ne sauroit mépriser, conserve trop de l'intérêt du spectateur. Richardson seul a eu le pouvoir de nous forcer à joindre l'estime à l'exécration, de faire dominer un ressentiment vertueux sur la bienveillance qu'excitent naturellement l'esprit et le talent, la politesse et le courage. Lui seul a eu le secret d'anéantir le héros dans le scélérat. Un des grands mérites de ce sublime écrivain, est de n'avoir travaillé que pour la vertu, et d'avoir enseigné aux passions à ne s'émouvoir que pour elle. Il a souvent été comparé à Rousseau, et Rousseau étoit un de ses admirateurs déclarés. Dans sa lettre à d'Alembert, il dit, en parlant des Romans Anglois : « ils sont comme les hommes de cette nation, ou sublimes ou méprisables. Jamais on n'a écrit en aucune langue un Roman égal à Clarisse, ou même qui en approche. » Cette estime n'étoit pas réciproque. Richardson fut si dégoûté de quelques scènes et de tout

le résultat de la Nouvelle Héloïse, qu'il a chargé son exemplaire de cet ouvrage, à mesure qu'il le lisoit, de critiques et de notes sévères. Il pensoit que cet écrivain enseignoit trop aux passions à s'émouvoir au commandement du vice. Cette censure secrète de Richardson pourroit être jugée trop rigoureuse, ou trop sentir le flegme anglican. Ce n'est pas que bien des lecteurs rigides ne trouvent les conséquences des principes de Rousseau moralement vicieuses; que d'autres, quoique plus indulgens, ne regardent ses systêmes comme trop rafinés pour pouvoir être mis en exécution dans aucun siècle, tant que le globe ne sera pas peuplé de philosophes. Mais il n'en est pas moins vrai que des portions de ses idées et de ses vues se pratiquent journellement avec avantage pour la société; que ses écrits inspirent la vertu au sein même du vice, et que s'il excite les passions, toujours il les épure. Et de quel bien l'homme n'abuse-t-il pas? Ne trouve-t-on pas des lecteurs honnêtes et éclairés, qui présument que la lecture de Clarisse pourroit servir à former plus de singes de Lovelace, que d'imitatrices de son Héroïne? Une pareille opinion feroit gémir l'ombre du vertueux Richardson!

Clarisse excita tant d'intérêt parmi ses compatriotes, qu'on assure, que comme il la donnoit au public par parties, on

trembloit de plus en plus pour son sort en avançant vers le dénouement, et qu'on vit alors dans les papiers périodiques de Londres plusieurs lettres, où l'on conjuroit l'auteur de faire tout pour qu'elle ne mourût pas. Sa mémoire du moins ne mourra point. Elle est pleurée, regrettée dans le souvenir du lecteur sensible, avec un sentiment aussi vif, aussi profond que si elle eût réellement existé. Son histoire et la réputation de sa vertu ont passé les mers. Elles vivent dans toutes les langues de l'Europe, et y reçoivent un tribut inépuisable d'attendrissement et d'admiration. C'est l'héroïsme dans toute sa dignité, tempérée par une douce résignation à la providence, une humilité profonde et religieuse sous la main de Dieu, avec les mœurs pures et l'innocence d'un ange. -- Voici l'inscription que fit pour cette production un membre du collège de Cambridge : « C'est l'ouvrage de la nature : » elle en écrivoit chaque page et la don- » noit à imprimer à Richardson. » -- Son génie, uni à la bonté, reçut les hommages de ses contemporains. Mde. Sheridan lui dédia ses mémoires de *Miss Bidulph*. Le docteur Young lui adressa *ses conjectures sur la composition originale*. Son poëme de la Résignation s'imprimoit chez lui au temps de sa mort. Le poëte rendit à sa mémoire ce témoignage de son estime et de son affection : « Toucher les cordes secrètes

secrettes des passions, fut ton talent particulier. Ton heureux génie sut lire bien avant dans le cœur des belles. La nature, avare pour les autres de ses dons extraordinaires, te fit présent à ta naissance de la clef du cœur humain. »

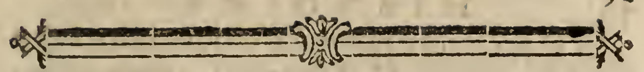
Il paya pour ce génie et sa profonde sensibilité un long et cruel tribut. Plusieurs malheurs et chagrins domestiques réalisèrent en quelque sorte dans sa personne les feintes infortunes tracées dans ses écrits. Ces secousses, jointes à la fatigue de ses travaux littéraires, dérangèrent tellement ses nerfs, naturellement foibles, de leur assiette, que plusieurs années avant sa mort sa main étoit tremblante, sa tête sujette à des vertiges au point qu'il eût tombé, s'il ne s'étoit pas appuyé sur la canne qu'il portoit ordinairement sous son habit. « N'espérez-vous donc » lui écrivoit un ami au sujet de la mélancolie où il étoit tombé en 1748 par le chagrin d'une perte chère et cruelle, « n'espérez-vous » donc aucune fin à cette persécution de » vos nerfs? Mais je suis moins étonné » que vos nerfs aient été forcés de contracter l'agitation et le trouble de vos » esprits, que je ne le suis que vous ayez » des esprits capables de soutenir le poids » de tant de fardeaux divers: et que » vous portiez une ame si expansive dans » l'étroite prison d'un corps si frêle ». Cette longue paralysie se termina à la

fin, par sa mort arrivée le 4 Juillet 1761, à l'âge de 72 ans. Il fut enterré, suivant ses dernières volontés, près de sa première femme, dans l'église de S. Bride.

Voilà tout ce qu'on a recueilli jusqu'ici sur la vie de cet homme de bien, de ce génie vraiment original. On a dit qu'étant très-susceptible et très-facile à s'affecter, il conduisoit ses ouvriers et son imprimerie par lettres, n'osant les réprimander de vive voix, et s'exposer à des impatiences qui agitoient encore plus ses nerfs tremblans. Mais quoique le fait soit vrai, on a jugé que s'il préféroit d'écrire au lieu de parler, c'étoit par une autre raison; c'étoit par bienséance et pour éviter les altercations, et aussi d'aller dans son imprimerie. D'ailleurs son premier surveillant étoit sourd.

Outre ses trois grands ouvrages, il a publié une édition des fables d'Esope avec des réflexions; et une suite de lettres entre lui et plusieurs personnes. Il a eu part au *Magasin chrétien* du Dr. James Mauclerc de 1748, et dans les additions de la sixième édition du voyage de Foe dans la Grande-Bretagne. On a imprimé après sa mort six lettres originales de lui sur le duel. Le N°. 97 du second volume du *Rambler* (*Le Rodeur*) est aussi de Richardson. — Il étoit lui-même, disent ses compatriotes, le Grandisson dont il a tracé le portrait.





HISTOIRE
DE
CLARISSE HARLOWE.

LETTRE I.

Miss ANNE HOWE à Miss CLARISSE HARLOWE.

10 *Janvier.*

JE prends le plus grand intérêt, ma très-chère amie, aux troubles qui viennent de s'élever dans votre famille. Je sens combien vous devez vous trouver blessée de devenir le sujet des entretiens du public ; et cependant, dans une aventure qui a fait autant d'éclat, il est imposible que tout ce qui concerne une jeune Lady, qui par son mérite éminent s'est rendue l'objet de l'intérêt universel, n'excite pas la curiosité et l'attention de tout le monde. Je brûle d'en apprendre de vous-même les détails, ainsi que du traitement que vous avez reçu, m'a-t-on dit, pour un accident qu'il ne dépendoit pas de vous d'empêcher, et dont, autant que j'ai pu en savoir, l'aggresseur même se trouve la victime.

A la première nouvelle de leur rencontre j'ai fait appeler M. Diggs (*), pour m'informer, par intérêt pour vous, de l'état de votre frère; il m'a dit que la blessure n'étoit pas mortelle, s'il ne survenoit pas d'autre danger de la fièvre, qui paroît augmenté par le trouble de ses esprits.

M. Wierley prit hier le thé avec nous : c'est un homme qui est bien éloigné, comme on peut le croire aisément, de prendre parti pour M. Lovelace : et cependant lui et M. Symmes blâment tous deux votre famille de la réception qu'on lui a faite lorsqu'il est allé en personne s'informer de la santé de votre frère, et marquer la peine qu'il ressent de ce qui s'est passé.

Ils disent que M. Lovelace n'a pu éviter de tirer l'épée; et que, soit mal-adresse, soit excès d'emportement, votre frère s'est livré dès le premier coup. On assure même que M. Lovelace lui a dit en reculant devant lui : « Prenez garde à vous, M. Harlowe, votre emportement vous met hors de défense : vous me donnez trop d'avantage : par considération pour votre sœur j'en passerai par tout ce que vous voudrez, si.... » mais lui, devenu encore plus furieux à ce discours, s'est témérairement précipité au-devant de son adversaire, qui, après lui avoir fait une légère blessure au bras, lui a enlevé son épée.

(*) Le Chirurgien.

Votre frère s'est fait des ennemis par son humeur impérieuse et par son caractère hautain, qui ne peut souffrir la contradiction : ceux-là disent que le courroux du jeune homme s'est appaisé à la vue de son sang ruisselant de son bras; et qu'il a souffert que son adversaire lui aidât à ôter son habit, bandât lui-même la plaie en attendant le chirurgien, et autres généreux offices, avec une patience qui devoit le faire croire très-éloigné de voir de l'indiscrétion ou de l'insulte dans la visite que lui a faite ensuite M. Lovelace pour s'enquérir de sa santé.

Quoi qu'il en soit de ces récits, tout le monde vous plaint. Vous qui avez été si constante, si uniforme dans votre conduite, qui étiez si jalouse, comme on vous l'a toujours entendu dire, de glisser à travers la vie jusqu'à son terme sans être remarquée; et je peux ajouter, qui désiriez n'être pas même apperçue dans la marche secrette de votre bienfaisance, contente du témoignage de votre conscience, et heureuse par le noble et pur sentiment qui l'accompagne : *plutôt utile que brillante*, suivant votre devise si belle! de vous voir aujourd'hui malgré vous exposée au grand jour, et cependant blâmée dans le sein de votre famille pour les fautes d'autrui! Combien doit souffrir en tout sens une vertu comme

la vôtre ! Et pourtant il faut convenir que cette épreuve, quelque grande qu'elle soit, n'est que proportionnée à votre rare prudence.

Comme tous vos amis appréhendent qu'une querelle aussi violente, dans laquelle il semble que les deux familles sont maintenant engagées, n'amène quelques événemens encore plus fâcheux, je dois vous prier de me mettre en état, par votre récit et l'autorité de votre propre témoignage, de vous rendre justice dans l'occasion.

Ma mère et nous tous, ainsi que tout le monde, nous ne nous entretenons que de vous et des suites que peut avoir le ressentiment d'un homme du caractère et de la vivacité de M. Lovelace, qui se plaint hautement d'avoir été traité par vos oncles avec la dernière indignité. Ma mère prétend que vous ne pouvez plus décemment, ni le voir ni entretenir de correspondance avec lui ; elle s'est laissé fort préoccuper l'esprit par votre oncle Antonin qui, comme vous savez, nous honore quelquefois de sa visite : il lui a représenté, à l'occasion de cette aventure, quel crime ce seroit à une sœur d'encourager un homme qui, pour arriver à son cœur, *marche dans les flots* (c'est son expression) du sang de son frère.

Hâtez-vous donc, ma chère amie, de

m'écrire toutes les circonstances de votre histoire, depuis le premier jour que M. Lovelace s'est introduit dans votre maison : racontez-moi sur-tout le détail de ce qui s'est passé entre votre sœur et lui : on en parle diversement : il est des gens qui ne font pas difficulté d'insinuer que la sœur cadette a volé à l'ainée son amant : et je vous en conjure, expliquez-vous en détail et d'une manière qui puisse satisfaire ceux qui ne sont pas autant au fait que moi de toute votre conduite. S'il arrivoit quelque nouveau malheur par la violence des caractères avec qui vous avez affaire, votre exposé sincère de tout ce qui l'aura précédé sera votre meilleure justification.

Voyez quelles obligations vous impose votre supériorité sur tout votre sexe : de toutes celles qui vous connoissent, ou qui ont ouï parler de vous, il n'en est pas une qui ne semble persuadée que vous êtes responsable de votre conduite à son tribunal, sur des points si délicats et si intéressans. En un mot, tous les yeux sont fixés sur vous comme sur le modèle dont ils attendent l'exemple. Plût au ciel que vous eussiez la liberté de suivre vos propres principes! Tout alors, j'ose en répondre, prendroit un cours facile, et n'aboutiroit qu'à l'honneur : mais je redoute vos directeurs et vos directrices; car votre mère, avec toutes

les qualités les plus admirables pour conduire les autres, est condamnée à se laisser conduire elle-même. Votre sœur, votre frère vous pousseront, j'en suis sûre, hors du chemin naturel que vous suivriez seule.

Mais je touche un article sur lequel vous ne me permettez pas de m'étendre : pardon, et je n'ajoute rien : et cependant pourquoi ce pardon, lorsque vos intérêts sont les miens, que j'attache mon bonheur au vôtre ; lorsque je vous aime comme jamais femme n'en aima une autre ; et lorsque, acceptant cet intérêt et cette tendresse, depuis un temps qu'on peut nommer long pour des personnes de notre âge, vous avez placé au premier rang de vos amies

ANNE HOWE.

P. S. Voulez-vous me faire le plaisir de m'envoyer une copie du préambule que votre grand-père a mis aux articles de son testament qui sont en votre faveur, et me permettre de le communiquer à ma tante *Harman* ? Elle a grande envie de le voir ; mais elle est si charmée de votre caractère, que sans vous connoître personnellement, elle approuve d'avance la préférence qui vous est donnée par le testament, avant même de connoître les raisons du testateur.

LETTRE II.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Au Château d'Harlowe, 13 Janvier.

QUE vous m'embarrassez cruellement, très-chère amie, par votre politesse! Je ne puis douter de votre sincérité; mais prenez garde aussi, par votre obligeante partialité pour moi, de me donner sujet de me défier de votre jugement. Vous ne faites pas attention que j'ai pris de vous quantité d'idées admirables, et que j'ai l'art de les faire passer à vos yeux pour venir de mon propre fonds. Car dans tout ce que vous faites, dans tout ce que vous dites, et jusque dans vos regards, où votre ame est si bien peinte, vous donnez, sans vous en appercevoir, d'excellentes leçons à une personne qui vous chérit et vous révère autant que je le fais. Ainsi, ma chère, soyez désormais un peu moins prodigue de vos louanges; de crainte qu'après l'aveu que je viens de vous faire, on ne vous soupçonne de l'intention secrette de vous louer vous-même en ayant l'air de n'être occupée que de l'éloge d'autrui.

Oui, il n'est que trop vrai, la tranquillité de notre famille a été étrangement troublée : ce n'est pas dire assez;

tout y est en tumulte depuis ce malheureux événement; et c'est moi qui en ai porté tout le blâme; et cependant j'avoue que j'en aurois été encore plus vivement affligée, si les autres plus justes envers moi m'avoient épargné davantage. Car soit par un mouvement répréhensible d'impatience, qui peut venir de ce qu'ayant toujours été traitée avec trop d'indulgence, je ne suis point endurcie aux reproches; soit par le regret d'entendre censurer à mon occasion des personnes dont il est de mon devoir de prendre la défense, j'ai souhaité plus d'une fois qu'il eût plu au ciel de me retirer de ce monde dans ma dernière maladie, lorsque j'avois l'estime et l'amitié de tout le monde; mais plus souvent encore, de n'avoir pas reçu de mon grand-père une distinction qui a aliéné de moi l'affection de mon frère et de ma sœur, ou du moins qui a excité leur jalousie, qui leur fait craindre de pareilles faveurs de mes deux oncles, et leur donne des alarmes qui de tems à autre font disparoître leur tendresse pour moi.

A présent que la fièvre a heureusement quitté mon frère, et que sa blessure donne toute sorte d'espérances, quoiqu'il ne se soit pas encore hasardé à sortir, je veux bien vous faire la petite histoire que vous désirez, avec tous les détails que vous me recommandez; mais

que le ciel nous préserve de tout nouvel événement qui puisse vous obliger de la produire dans les vues dont vous parlez !

(¶) Je commencerai suivant votre désir par les visites de M. Lovelace à ma sœur, et j'abrégerai. Je me bornerai à raconter les faits ; vous laissant à juger de la vérité de ce propos qui vous est revenu, que la sœur cadette avoit dérobé à son ainée le cœur de son amant (♭).

Ce fut par une suite de quelques explications entre le Lord M.... et mon oncle Antonin que M. Lovelace, mon père et ma mère ne s'y opposant pas, rendit ses premiers hommages à ma sœur Arabelle. Mon frère étoit alors en Ecosse, occupé à visiter la belle terre qui lui a été laissée par sa généreuse marraine, et une autre encore aussi considérable dans la province d'Yorck ; j'étois de mon côté à ma Laiterie (*), comme on l'appelle,

(*) Nom d'un bien où son grand-père, pour l'attirer chez lui lorsque ses autres parens vouloient bien se priver d'elle, lui avoit donné la liberté de bâtir et d'arranger une Laiterie à son goût. Quand ce bâtiment fut achevé, on en admira tant l'élégante simplicité et la distribution commode, que la terre entière, qui s'étoit toujours appelée Le Bosquet à cause de sa situation, en reçut le nom de *dairy-house, maison de la laiterie :* son grand-père, sur-tout, tenoit à cette nouvelle dénomination.

pour donner des ordres dans ce bien que mon grand-pere a eu la bonté de me léguer, et dont on me laisse une fois l'an l'inspection, quoique j'aie remis tous mes droits entre les mains de mon père.

Ma sœur vint m'y rendre visite le lendemain du jour qu'on lui avoit présenté M. Lovelace. Elle me parut extrêmement contente de ce cavalier. Elle me vanta sa naissance, la fortune dont il jouissoit déja, et qui alloit à deux mille guinées par an bien claires et bien nettes, comme Milord M.... en avoit assuré mon oncle; la riche succession de ce seigneur dont il étoit l'héritier présomptif; ses grandes espérances du côté de Lady Sara Sadleir et de Lady Betty Lawrence, qui avec son oncle souhaiteroient vivement de le voir marié, attendu qu'il est le dernier de leur ligne. « Un » si bel homme ! ô sa chère Clary ! » Car elle étoit alors prête à m'aimer tendrement, dans la surabondance de la bonne humeur que lui avoit donné cette visite... « Mais il n'est que trop bel homme pour » elle ! Que n'étoit-elle aussi aimable » que certaine personne de sa connois- » sance ! elle auroit pu alors espérer » de conserver son affection ; car elle » avoit entendu dire qu'il étoit volage ; » oui, fort volage, très-léger, aimant » les intrigues. Mais il étoit jeune ; il

» étoit homme d'esprit : il reconnoîtroit
» ses erreurs, pourvu qu'elle eût la
» patience de supporter ses foiblesses,
» si même il n'en étoit pas guéri par
» le mariage. » Après s'être ainsi livrée à toutes ses idées, elle finit par désirer que je visse cet homme charmant ; c'est le nom qu'elle lui donna ; et ensuite elle en revint à ses craintes : « qu'elle ne
» fût pas assez belle pour lui ; avec une
» réflexion, combien il étoit fâcheux
» qu'un homme eût de ce côté l'avan-
» tage sur sa femme ! » mais alors, s'avançant près d'une glace, elle se complimenta elle-même, et se trouva assez bien : « il y avoit mille femmes, réputées
» passables, qui ne la valoient pas. On
» avoit toujours jugé sa figure agréable ;
» et l'agrément, elle vouloit bien me
» l'apprendre, n'ayant pas tant à perdre
» que la beauté, duroit encore après
» que celle-ci étoit fanée ou évanouie.
» Et après tout, en se tournant encore
» vers le miroir, il n'y avoit certaine-
» ment rien d'irrégulier dans ses traits ;
» ses yeux n'étoient pas mal. » Je me rappelle en effet qu'ils étoient en ce moment plus brillans qu'à l'ordinaire. Enfin, elle n'avoit aucun défaut, quoique peut-être, craignoit-elle, elle n'eût rien d'extrêmement engageant ; « qu'en dites-vous,
» Clary ? »

Excusez-moi, ma chère, il ne m'est

jamais arrivé de révéler ces petites minuties, jamais, pas même à vous. Et je ne parlerois pas aujourd'hui si librement d'une sœur, si elle ne se faisoit pas un mérite auprès de mon frère de nier qu'elle ait jamais eu du goût pour M. Lovelace : je vous rendrai compte de cela dans la suite : et puis vous voulez toujours du détail dans mes descriptions, et vous n'entendez pas que je passe rien, l'air, le ton dont les choses sont prononcées ; d'après votre observation, très-juste, que souvent l'air et le ton sont plus expressifs que les paroles.

Je lui fis compliment sur ses espérances ; elle le reçut avec un grand retour de complaisance sur elle-même. Elle fut encore plus charmée de M. Lovelace à sa seconde visite, et cependant il n'eut avec elle aucun entretien particulier, quoiqu'on lui en eût ménagé l'occasion ; on en fut étonné, d'autant plus que mon oncle, en l'introduisant dans notre maison, avoit déclaré que ses visites étoient pour ma sœur. Mais toutes les fois que nous sommes contentes de nous, nous excusons facilement les négligences même volontaires de ceux dont nous désirons captiver l'estime, et ma sœur ne manqua pas de trouver une raison fort à l'avantage de M. Lovelace, pour expliquer son silence dans une si belle occasion : c'étoit de sa

part pure timidité : de la timidité dans M. Lovelace, ma chère ! je conviendrai bien, qu'avec toute sa gaieté, tout son enjouement, il n'a pas l'air d'un homme impudent : mais je crois qu'il s'est passé beaucoup, beaucoup d'années, depuis le tems où il étoit timide.

Cependant, voilà comment ma sœur expliquoit l'énigme : en honneur, disoit-elle, M. Lovelace ne méritoit pas la mauvaise réputation qu'on lui faisoit sur le compte des femmes. C'étoit, suivant elle, un homme *modeste* : il auroit bien désiré s'expliquer avec elle, à ce qu'elle croyoit : mais une ou deux fois, qu'il eut l'air de vouloir le faire, il fut retenu par une si agréable confusion ; il parut montrer un si profond respect pour elle ! C'étoit, à son avis, la preuve de sa parfaite vénération : elle aimoit singuliérement qu'un homme qui veut faire sa cour, témoignât un grand respect pour sa maîtresse.

Nous l'aimons toutes comme elle, à ce que je pense, et avec raison, puisque si j'en puis juger par ce que j'ai vu dans plusieurs familles, on en montre si peu après le mariage. -- Et elle dit à ma tante Hervey, qu'elle se promettoit d'être un peu moins réservée à la première fois que M. Lovelace reviendroit. « Elle n'étoit pas, non, elle n'étoit pas de ces folles, qui se plaisent à désoler un homme qui mérite

d'être bien traité ; c'étoit le chagriner d'autant plus que son estime pour nous étoit plus grande. » Je souhaite qu'elle n'eût pas alors en vue quelqu'un (*) que j'aime tendrement.

A la troisième visite, Bella (**) se conduisit d'après ce principe si raisonnable et si humain, de sorte que, suivant son propre récit, M. Lovelace auroit pu s'expliquer ; --- mais il resta toujours timide, il ne put jamais surmonter ce respect si hors de saison : et cette visite n'avança pas plus les choses que la première.

Alors elle commença à être mécontente de lui : elle compara son caractère général avec cette conduite particulière qu'il tenoit avec elle ; et elle avoua, que n'ayant jamais été courtisée auparavant, elle étoit vraiment embarrassée sur celle qu'elle devoit tenir avec un amant si bizarre. « Car enfin quelles pourroient être ses vues, disoit-elle ? Son oncle ne l'avoit-il pas présenté comme un homme qui aspiroit à sa main ? ce ne pouvoit pas être timidité de sa part, à présent qu'elle y pensoit ; puisqu'il auroit pu s'ouvrir à son oncle, supposé qu'il n'eût pas la force de s'expliquer en face avec elle. Non pas que d'ailleurs elle se souciât

(*) Cette allusion regarde la conduite de Miss Howe à l'égard de M. Hickman.

(**) Bella, diminutif d'Arabella.

autrement de l'homme : mais il étoit sûrement bien juste qu'une femme sût de bonne heure à quoi s'en tenir sur les vues d'un homme en pareil cas, et l'apprît de sa propre bouche ... mais, qu'au vrai, elle commençoit à croire qu'il songeoit moins à cultiver son estime, que celle de sa mère. --- Tout le monde, en effet, admiroit avec raison la conversation de sa mère : pourtant il se trompoit, s'il croyoit qu'il lui suffit de montrer beaucoup d'égards à la mere, pour avancer ses affaires avec la fille ; il devroit donc, pour son propre intérêt, la mettre à portée d'avoir des bontés pour lui, s'il parvenoit à lui faire agréer ses prétentions. Elle ne pouvoit s'empêcher de dire que cet excès de réserve étoit d'autant plus extraordinaire, qu'il continuoit ses visites, et qu'il se disoit extrêmement jaloux de cultiver l'amitié de toute la famille ; et comme elle ne pouvoit pas douter de son esprit, elle pouvoit dire, s'il lui étoit permis de joindre son suffrage à l'opinion générale qu'on avoit de lui, qu'il avoit très-bien remarqué et admiré quantité d'assez bonnes choses qui étoient sorties de sa bouche. Les réserves, elle étoit forcé de le dire, coûtoient beaucoup aux caractères ouverts et francs comme le sien ; et pourtant elle étoit bien-aise d'assurer ma tante (à qui tout ce discours étoit adressé) qu'elle n'oublieroit jamais

ce qu'elle devoit à son sexe et à elle-même, M. Lovelace fût-il aussi irréprochable dans ses mœurs que dans sa figure, et mît-il toute l'ardeur imaginable dans sa poursuite. »

Je n'étois pas de son conseil : j'étois encore absente ; il fut arrêté entre ma tante et elle, qu'elle montreroit de la froideur et le sérieux le plus auguste à la première visite, si rien ne lui annonçoit une ouverture plus particulière. Mais il me semble que ma sœur n'y avoit pas bien réfléchi. Ce n'étoit pas là, et l'événement l'a fait voir, la méthode qu'il falloit employer avec un homme de la pénétration de M. Lovelace, sur des points de pure omission, ni même avec tout autre homme : si l'amour n'a pas jeté dans un cœur des racines assez profondes pour produire une déclaration à la première occasion favorable, il ne faut pas s'attendre que le souffle violent de la colère ou du ressentiment puisse la faire éclore. D'ailleurs ma chere sœur n'est pas naturellement douée d'une trop belle humeur : c'est une vérité si connue, que je tenterois en vain de la cacher, surtout à vous. Elle doit donc, je le crains bien, s'être montrée sous un jour bien désavantageux, quand elle a affecté plus d'humeur encore qu'elle n'en a habituellement. Comment les choses se passèrent dans cette conversation, c'est ce que

j'ignore ; à en juger par son issue on seroit tenté de croire que M. Lovelace fut assez peu généreux (*) pour saisir l'occasion qu'on lui offroit d'irriter encore cette humeur. Cependant il jugea aussi à propos de toucher la question : mais ce ne fut, dit-elle, qu'après l'avoir conduite par degrés d'une façon ou d'une autre (elle ne se rapeloit pas bien comment) à un tel excès d'humeur et de mécontentement contre lui, qu'il lui fût impossible de se remettre dans le moment : néanmoins il reprit sa proposition en homme qui attendoit une réponse décisive, sans lui laisser le temps de se calmer, et sans rien faire pour l'adoucir ; en sorte qu'elle se trouva dans la nécessité de persister dans son refus, et, malgré tout, elle lui donna lieu de croire qu'elle ne désapprouvoit pas sa recherche, mais seulement la manière de s'y prendre, faisant plus sa cour à sa mère qu'à elle-même, comme s'il eût été sûr de son consentement dans tous les cas.

Une forme de refus, qui est plutôt un encouragement, il faut l'avouer ; et tout le reste de sa réponse étoit sur le même ton : « elle ne se sentoit pas de penchant à changer d'état : elle étoit souverainement heureuse : elle ne pouvoit jamais

(*) Voyez la Lettre de M. Lovelace, n. 31, où il explique le motif de sa conduite dans cette occasion.

l'être davantage ; et d'autres pareilles négatives, que je puis bien appeler un consentement, sans aucune intention maligne pour ma sœur : car, dans ces circonstances, que peut dire une jeune fille, lorsqu'elle n'est pas bien sûre qu'un trop long consentement ne l'exposera pas au mépris d'un sexe, qui, en général, ne mesure le prix de sa conquête que sur le plus ou moins de difficultés qu'il lui en coûte pour l'obtenir. La réponse de Miss Bidulph à quelques vers d'un homme qui reprochoit à notre sexe d'aimer la dissimulation et le déguisement, n'est pas mauvaise, quoiqu'elle puisse peut-être vous paroître un peu trop libre, trop franche dans la bouche d'une femme. »

Sexe peu généreux, qui nous méprise s'il nous trouve faciles, et qui nous blâme si nous nous montrons sevères : voulez-vous nous encourager à vous dévoiler notre cœur ? commencez vous-même par jeter le masque, et soyez sincère. Vous parlez de coquetterie ! C'est votre cœur faux qui force notre sexe à la dissimulation (*).

Je suis obligée de quitter ici la plume, mais je la reprendrai bientôt.

(*) Traduction de six vers anglois.

LETTRE III.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

13 et 14 Janvier.

ET telle fut la réponse de ma sœur à M. Lovelace, qui la prit comme il le jugea à propos. C'étoit avec le plus grand regret, disoit-il, (et je crains bien, ma chère, que cet homme ne soit un franc hypocrite) qu'il se rendit à ses raisons. « Un parti si décidé ; une si noble fer» meté dans ma sœur, qu'il n'y avoit » pas le moindre espoir de faire changer » des sentimens qu'elle n'avoit adoptés » qu'après une mûre délibération. » Il soupira, nous dit Bella, en prenant congé d'elle : il soupira profondément ; il saisit sa main, et la baisa avec tant d'ardeur ! Il se retira d'un air si sérieux, si respectueux ! Elle le voyoit encore ; et il s'en fallut peu, malgré toute l'humeur qu'il lui avoit donnée, qu'elle n'eût vraiment pitié de lui au fond de son cœur. Bonne preuve de ses intentions, bonne disposition à l'amour, que cette pitié ! car alors elle ne prévoyoit guère qu'il ne dût jamais lui renouveler ses offres.

Après avoir quitté Bella, il alla trouver ma mère, et lui rendit compte de son

mauvais succès ; mais dans des termes si respectueux, si plein d'égards pour ma sœur et pour toute la famille, et montrant tant de chagrin d'être forcé de renoncer à son alliance, qu'il laissa dans tous les esprits des impressions avantageuses, et l'idée que cette affaire ne manqueroit pas de se renouer. Je vous ai dit que mon frere étoit alors en Ecosse. Mais M. Lovelace, en nous quittant partit aussi-tôt pour Londres, où il resta quinze jours entiers. Il y rencontra mon oncle Antonin, auquel il répéta son regret de la cruelle résolution que sa nièce avoit prise de ne pas changer d'état. Alors on vit bien que c'étoit une affaire tout-à-fait rompue. Ma sœur ne se manqua point à elle-même dans cette occasion. Elle se fit une vertu de la nécessité, et l'homme fut tout-à-fait changé à ses yeux. Un personnage plein de vanité, qui sentoit trop ses avantages ; lesquels pourtant étoient loin de répondre à l'idée qu'elle s'en étoit d'abord formée ! Froid et chaud par accès et par caprice : un amoureux intermittent comme la fièvre ! Un caractère solide, un homme de vertu, un homme de bonnes mœurs valoit mille de ces partis inconséquens et dissipés. Sa sœur Clary, peut-être, pourroit regarder comme une entreprise digne d'elle, d'essayer de fixer un homme de cette espèce : elle étoit patiente ; elle avoit le don de la persuasion, et, pour lui rendre toute

la justice qui lui étoit due, elle avoit certain air, quelque chose d'une beauté; mais, pour elle, il ne lui falloit pas un homme sur le cœur duquel elle ne pouvoit pas compter un moment : non, elle n'en voudroit pas pour tout l'or du monde, et elle se sentoit une joie bien sincère de l'avoir rejeté.

Lorsque M. Lovelace fut revenu à la campagne, il jugea à propos de faire une visite à mon père et à ma mère, espérant, leur dit-il, que, malgré le malheur qu'il avoit eu d'être refusé dans une alliance qu'il avoit vivement désirée, il lui seroit permis d'entretenir la connoissance et l'amitié d'une famille pour laquelle il auroit toujours le plus grand respect; et ce jour là, malheureusement pourrois-je dire, je me trouvois au logis et présente à son arrivée : on observa sur-le-champ que son attention se fixa sur moi.

Dès qu'il fut parti, ma sœur déclara, par une sorte de bravade, que s'il s'adressoit à moi, elle favoriseroit volontiers sa recherche. Ma tante Hervey se trouvoit avec nous; elle eut la bonté de dire que nous ferions le plus beau couple de l'Angleterre... si ma sœur n'y mettoit aucune opposition. -- Un *non, en vérité*, accompagné d'un geste dédaigneux, fut la réponse de ma sœur. Il seroit, en effet, bien étrange qu'elle y mît obstacle, après son refus si mûrement réfléchi. --- Ma mère

déclara que la seule chose qui la dégoûtoit de son alliance avec l'une ou l'autre de ses deux filles, étoit la mauvaise réputation qu'il avoit sur l'article des mœurs. Mon oncle Harlowe dit que sa fille Clary, c'est le nom qu'il a pris plaisir à me donner depuis mon enfance, le réformeroit, s'il y avoit femme au monde qui pût le réformer. Mon oncle Antonin donna hautement son approbation ; mais en la soumettant, comme ma tante avoit fait, aux vues de ma sœur. Ma sœur répéta ses marques de mépris pour lui, et déclara que, quand il ne resteroit que lui d'homme dans toute l'Angleterre, elle n'en voudroit pas encore ; et que, tout au contraire, elle pouvoit bien les assurer qu'elle étoit prête à résigner par écrit toutes ses prétentions, si Miss Clary étoit éblouie de son clinquant, et si tout le monde approuvoit les vues qu'il avoit sur elle.

Mon père, qui depuis long-temps gardoit le silence, pressé par mon oncle Antonin de dire son sentiment, répondit ; qu'il avoit reçu une lettre de son fils, qui étoit informé des visites de M. Lovelace à sa fille Arabelle, qu'il n'avoit montré cette lettre à personne qu'à ma mère ; que dans cette lettre, son fils marquoit une grande aversion pour une alliance avec M. Lovelace, à cause de ses mauvaises mœurs : que lui, à la vérité, n'ignoroit pas qu'ils étoient mal ensemble depuis long-temps ;

mais que, voulant prévenir toute occasion de mésintelligence et d'animosité dans sa famille, il suspendoit la déclaration de ses sentimens jusqu'à l'arrivée de son fils, dont il vouloit entendre plus en détail les objections : qu'il étoit d'autant plus porté à cette condescendance pour lui, qu'en général la réputation de M. Lovelace ne motivoit que trop le dégoût de son fils ; ajoutant qu'il avoit ouï dire, ce que tout le monde, à ce qu'il croyoit, avoit entendu dire comme lui, que c'étoit un homme sans principes et sans conduite ; qu'il avoit contracté des dettes dans ses voyages ; et en effet, lui plut-il d'ajouter, il a tout l'air d'un dissipateur. Je tiens ces détails en partie de ma tante Hervey, en partie de ma sœur ; car on m'avoit dit de me retirer aussi-tôt qu'il fut question de cet objet. Quand je rentrai, mon oncle Antonin me demanda comment je goûtois M. Lovelace ; tout le monde s'étant apperçu, dit-il, que j'avois fait sa conquête. Je répondis sur-le-champ que je n'avois nul goût pour lui, et que, quelle que fût la femme qu'il auroit, il paroissoit avoir trop bonne opinion de sa personne et de ses qualités, pour être jamais capable de beaucoup d'attention pour elle. Ma sœur, en particulier, fut satisfaite de cette réponse, et en confirma la justesse avec un compliment adressé à mon jugement : — il s'accordoit avec le sien. Mais, dès le

jour suivant, on vit arriver Milord M....
au château d'Harlowe. J'étois absente alors, et il fit la demande dans les formes; déclarant que l'ambition de sa famille étoit de s'allier avec la nôtre, et qu'il se flattoit que son parent recevroit de la cadette une réponse plus favorable que celle qu'il avoit reçue de l'ainée. En un mot, les visites de M. Lovelace furent admises comme celles d'un homme qui n'avoit pas mérité que notre famille manquât d'égards pour lui : mais, quant à ses vues sur moi, mon père se réserva toujours à se déterminer après l'arrivée de son fils. Pour le reste, on s'en reposa sur ma discrétion, car mes objections contre lui subsistoient toujours, et même, lorsque le temps nous rendit plus familiers, jamais je ne voulus entendre de lui que des discours généraux, ne lui donnant aucune occasion de m'entretenir en particulier.

Il supporta cette réserve avec une résignation qu'on n'avoit pas lieu d'attendre d'un homme de son caractère, qui passe généralement pour vif et impatient; apparemment qu'il n'a jamais été contrarié depuis son enfance; et c'est ce qui n'est que trop ordinaire dans les familles où il n'y a qu'un fils unique, car sa mere n'a point eu d'autre enfant. Mais, comme je vous l'ai déja dit, j'entrevoyois aisément, à travers cette patience, qu'il avoit une trop bonne opinion de lui-même, pour ne

pas douter que les agrémens de sa personne et son mérite ne parvinssent insensiblement à faire impression sur moi, et quand une fois il auroit ce bonheur, il avoit tout lieu d'espérer, disoit-il à ma tante, que cette impression seroit durable. Ma sœur donnoit à sa modération une interprétation toute différente, qui auroit peut-être trouvé plus de crédit si elle étoit partie d'une personne moins prévenue. « Elle prétendoit qu'il ne se soucioit nullement du mariage; qu'il pourroit peut-être aimer à avoir vingt maîtresses, et que ce délai convenoit également à son humeur errante et volage, et au rôle d'indifférence que je jouois parfaitement : » ce fut son obligeante expression.

Quel que pût être son motif pour se soumettre à une patience qui paroissoit à tout le monde si opposée à son caractère naturel, sur-tout lorsque l'objet supposé de ses vœux étoit un parti assez considérable du côté de la fortune pour enflammer sa poursuite, toujours est-il certain que cette conduite lui sauva quantité de mortifications; car tandis que mon père suspendoit son aveu jusqu'à l'arrivée de mon frère, M. Lovelace reçut de tout le monde les civilités dues à sa naissance : et comme, quoiqu'il nous revînt de temps en temps des rapports assez désavantageux sur ses mœurs, nous ne pouvions le questionner là-dessus, sans lui donner plus

d'avantage que ne le permettoit la prudence dans la position où il étoit avec nous, puisqu'il y avoit beaucoup plus d'apparence que sa demande seroit refusée qu'acceptée, il se trouva par-là à-peu-près le maître du ton qu'il voulut prendre dans notre famille. Mes parens qui ne voyoient rien dans sa conduite qui ne fût extrêmement respectueux, et qui n'avoient à se plaindre d'aucune importunité trop pressante de sa part, paroissoient prendre beaucoup de goût à sa conversation : Et moi je ne voyois rien de plus en lui qu'une société ordinaire ; et je ne me croyois pas plus intéressée dans ses visites que toute autre personne de la famille, en le voyant entrer ou sortir.

Cependant cette indifférence de ma part lui procura un fort grand avantage ; elle servit de motif et de fondement à cette correspondance par lettres, qui suivit bientôt ; si elle n'eût pas été commencée lorsque les animosités vinrent à éclater, je ne m'y serois pas engagée. Voici quelle en fut l'occasion.

Mon oncle Hervey est tuteur d'un jeune homme de qualité, qu'il se propose d'envoyer dans un ou deux ans d'ici, faire comme on dit son tour d'Europe ; trouvant que M. Lovelace étoit en état de donner d'excellentes instructions sur ce qui devoit attirer l'attention d'un voyageur, il le pria de lui faire par écrit une

description des cours et des pays qu'il avoit visités, avec une notice de ce qu'il y avoit vu de plus curieux à observer. M. Lovelace y consentit, à condition que je me chargerois de l'ordre et de l'arrangement de ce qu'il appeloit les sujets. On avoit entendu vanter son style, et l'on jugea que ses narrations pourroient être un amusement agréable pendant les soirées d'hiver, sans lui fournir aucune occasion de m'adresser à moi rien de particulier, puisqu'avant d'être remises au jeune voyageur, elles devoient être lues en pleine assemblée. Je ne me fis aucun scrupule d'écrire, de faire mes observations, et de proposer des questions sur lesquelles nous demandions des éclaircissemens pour notre instruction commune. J'en fis peut-être d'autant moins que j'aime à écrire, et ceux qui ont ce goût saisissent, vous le savez, avec empressement les occasions d'exercer leur plume. Ainsi, munie du consentement général, et empressée de satisfaire le désir qu'avoit mon oncle Hervey que je me chargeasse de cette correspondance, je crus que si je faisois seule la scrupuleuse, ce seroit une affectation de singularité que cet homme rusé pourroit interpréter à son avantage, et qui ne manqueroit pas d'attirer les réflexions de ma sœur.

Vous avez vu quelques-unes de ces lettres. Ses notes sur les personnes, sur

les lieux, sur les objets de curiosité vous ont fait plaisir, et nous avons jugé toutes deux que M. Lovelace étoit un observateur au-dessus du commun. Ma sœur avoue elle-même qu'il avoit quelque talent pour écrire et pour les descriptions ; et mon père, qui a voyagé dans sa jeunesse, disoit que ses remarques étoient curieuses et annonçoient un homme qui avoit de la lecture, du jugement et du goût. Ainsi commença avec l'approbation générale une espèce de correspondance entre nous deux, tandis qu'on ne cessoit de s'étonner et de s'applaudir de sa patiente vénération pour moi ; c'est ainsi qu'on la nommoit. Cependant on ne doutoit pas qu'il ne devînt bientôt plus pressant, en voyant ses visites devenir plus fréquentes ; et il avoua à ma tante Hervey qu'il sentoit pour moi une passion accompagnée, disoit-il, d'une crainte respectueuse qu'il n'avoit jamais connue : et c'étoit à cette crainte qu'il attribua ce qu'il nommoit son *apparente* soumission aux volontés de mon père, et la distance où je le tenois de moi. Mais, ma chère, ce pourroit bien être sa méthode ordinaire avec notre sexe ; car ma sœur n'avoit-elle pas eu auparavant tout son respect ? En même-temps mon père, qui s'attendoit à ses instances, tenoit en réserve et tout prêts différens rapports qu'on lui avoit faits à son désavantage, pour les opposer comme autant d'objec-

tions à ses vues. J'étois très-charmée de cette résolution de mon père ; et pouvois-je ne pas l'être ? Celle qui avoit rejeté M. Wierley pour la trop grande liberté de ses opinions, auroit été bien inexcusable de souffrir les soins d'un autre, dont la conduite montroit encore plus de licence. Mais je dois avouer que dans les lettres qu'il m'écrivoit sur le sujet général, il enferma plus d'une fois un billet particulier, où il me déclaroit les sentimens passionnés de son estime pour moi, et se plaignoit avec assez de chaleur de ma réserve ; mais je n'en faisois pas la plus légère mention dans mes réponses. Comme je ne lui avois jamais écrit que des lettres qui rouloient uniquement sur des matières générales, je crus devoir passer sur ce qu'il m'écrivoit de particulier, comme si je n'en avois jamais rien vu ; d'autant plus que, d'après les applaudissemens unanimes qu'on donnoit à ses lettres, je n'aurois pas eu la liberté de rompre ma correspondance avec lui, sans expliquer mon motif particulier pour le faire : d'ailleurs, au travers de ses respectueuses assiduités, il étoit aisé de s'appercevoir, quand on n'en auroit pas été averti par sa réputation, qu'il étoit naturellement hautain et violent ; et j'ai trop vu de ce caractère intraitable dans mon frère, pour pouvoir le goûter dans un homme qui prétendoit s'unir avec moi d'un lien encore plus étroit.

J'eus un petit essai de cette humeur dans l'occasion même dont je vous parlois, au troisième billet qu'il avoit enfermé dans la lettre commune : il me demanda, la première fois qu'il vint à la maison, si je ne l'avois pas reçu. Je lui dis que je ne répondrois jamais à une lettre de cette nature ; et que j'avois attendu pour l'en avertir l'occasion qu'il me fournissoit. Je le priai de ne plus m'adresser de pareils billets, en l'assurant que s'il le faisoit je lui renverrois sur-le-champ les deux lettres, et qu'il n'auroit plus une ligne de moi.

Vous n'imaginez pas l'air d'arrogance qui se peignit dans ses yeux, comme s'il eût été à la fois étonné et compromis de n'avoir pas fait sur moi une plus vive impression ; et lorsqu'il se fut remis, ce qu'il fit sur-le-champ, quel violent effort il lui en coûta pour passer de cet air hautain à un air plus doux ! Mais je ne fis pas semblant de m'être apperçue de ces différens mouvemens : je crus qu'il valoit mieux le convaincre, par la calme indifférence dont je réprimai ses espérances trop hâtives, sans toutefois affecter d'orgueil ni de vanité, qu'il n'étoit pas assez important à mes yeux pour me trouver si susceptible et si prompte à m'offenser de son air ou de ses discours : ou, ce qui revient au même, que je ne l'estimois pas assez pour m'expliquer familièrement avec

lui par des signes de mécontentement ou de joie. Il avoit été assez rusé pour me donner comme par hasard une instruction qui m'avoit appris à me tenir sur mes gardes. Un jour en conversation il avoit dit, que si un homme, en faisant sa cour à une femme, n'avoit pu l'amener à lui faire d'elle-même l'aveu qu'il lui plaisoit, il lui restoit un moyen et souvent plus sûr, c'étoit d'exciter sa colère contre lui.

Je suis obligée de m'interrompre ici : je reprendrai le sujet à la première occasion.

CL. HARLOWE.

LETTRE IV.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

15 Janvier.

VOILA, ma chère, où nous en étions M. Lovelace et moi, lorsque mon frère arriva d'Ecosse.

Dès le premier mot qu'on lui dit des visites de M. Lovelace, il déclara d'abord et sans donner de raison, qu'il les désapprouvoit. Il lui trouvoit de grands défauts dans le caractère, et il prit la liberté de dire en propres termes, qu'il étoit surpris comment il avoit pu venir à la tête de ses oncles de présenter un pareil homme pour l'une ou l'autre de ses sœurs; et se tour-

nant en même-temps vers mon père, il le remercia de ce qu'il avoit différé son consentement jusqu'à son arrivée ; mais à ce qu'il me sembla à moi, du ton d'un supérieur qui veut bien louer un subalterne d'avoir rempli son devoir en son absence : il justifia son aversion invétérée par le bruit public et par ce qu'il avoit connu de son caractère au collège ; déclarant qu'il l'avoit toujours haï, qu'il le haïroit toujours, et que jamais il ne le reconnoîtroit pour son frère ni moi pour sa sœur si je l'épousois.

Voici l'origine que j'ai entendu donner à cette antipathie de jeunesse. M. Lovelace s'est toujours fait remarquer par sa vivacité et son courage, il ne se distinguoit pas moins à ce qu'il paroît par ses rapides et surprenans progrès dans toutes les parties de la littérature ; aux heures d'étude, il n'avoit presque point d'égal pour la diligence et l'application. Voilà l'idée qu'il paroît qu'on avoit généralement de lui à l'université ; et elle lui avoit fait nombre d'amis parmi les plus savans de son âge ; tandis que ceux qui ne l'aimoient pas le redoutoient à cause de sa vivacité, qui le portoit facilement à les offenser, et du courage avec lequel il soutenoit l'offense une fois faite ; il se faisoit encore par-là autant de partisans qu'il vouloit parmi les mauvais sujets : caractère qui, à tout prendre, n'est pas, direz-vous, fort aimable.

Mais celui de mon frère n'étoit pas plus heureux. Sa hauteur naturelle ne pouvoit endurer une supériorité si visible ; et nous ne sommes pas loin de haïr un homme, quand nous le craignons plus que nous ne l'aimons ; comme il savoit moins commander à ses passions que l'autre, il en étoit plus exposé à ses railleries peut-être indécentes : de sorte qu'ils ne se rencontroient jamais sans se quereller ; et tout le monde, soit par amitié ou par crainte, se rangeoit du parti de son adversaire, ce qui attira à mon frère beaucoup de désagrémens pendant le temps qu'ils passèrent ensemble au même collège. Ainsi il étoit moins étonnant qu'un jeune homme qui n'est pas vanté pour sa douceur, reprît une antipathie née de si bonne heure et si profondément enracinée.

Il trouva ma sœur qui n'attendoit que l'occasion, toute disposée à se joindre à lui dans ses ressentimens contre l'homme qu'il haïssoit. Elle désavoua hautement qu'elle eût jamais eu aucun sentiment d'estime pour M. Lovelace. « Jamais aucun goût pour lui. --- Son bien devoit être fort obéré ; on n'en pouvoit douter en voyant combien il étoit livré à ses plaisirs. Il ne tenoit point de maison, n'avoit pas même d'équipage ; et cependant personne ne lui disputoit la vanité : la raison par conséquent n'étoit pas difficile à deviner ; et là-dessus elle se vanta de l'avoir refusé, ce

qui lui attira les louanges de mon frère. Tous les deux en toute occasion se réunissoient pour le déprécier ; souvent même ils les faisoient naître : il n'étoit point de conversation si étrangère à ce sujet, où leur ressentiment contre lui ne le ramenât toujours.

Je ne m'empressois guère de le justifier, quand je n'étois pas mêlée dans leurs réflexions. Je me bornai à leur dire que je ne l'estimois pas assez pour causer le moindre différent dans la famille à son occasion ; que comme on supposoit qu'il n'avoit donné que trop de sujet à la mauvaise opinion qu'on avoit de lui, je jugeois que c'étoit à lui à répondre de ses propres fautes. Quelquefois à la vérité, quand je voyois leur violence les emporter au-delà des bornes de la vraisemblance dans leurs accusations, je me suis crue obligée par justice de dire un mot pour sa défense ; mais ce mot m'étoit reproché comme l'effet d'une prévention en sa faveur, que je ne voulois pas avouer. Aussi, quand je ne pouvois faire changer la conversation, j'avois coutume de me retirer à mon clavecin ou dans mon cabinet.

Leur conduite avec lui lorsqu'ils ne pouvoient éviter de le voir étoit très-froide et très-désobligeante, mais du moins n'avoit encore rien d'insultant. Ils nourrissoient toujours l'espérance d'amener mon père à lui défendre ses visites. Mais comme

il se conduisoit de façon à ne donner aucun prétexte qui pût autoriser ce procédé avec un homme de sa naissance et de sa fortune, ils n'y réussirent pas : alors ils s'adressèrent à moi et me pressèrent vivement de lui faire cette défense. Je leur demandai quelle autorité j'avois pour hasarder une démarche de cette force dans la maison de mon père, et cela lorsque je le tenois si éloigné de moi, que je ne paroissois pas plus l'objet de ses visites que toute autre personne de la famille, eux exceptés. Pour se venger, ils me dirent que c'étoit une ruse concertée entre lui et moi, et que nous nous entendions beaucoup mieux tous deux que nous ne voulions le paroître. A la fin ils s'abandonnèrent si fort à leur ressentiment, et cela tout d'un coup (*) et sans gradation, qu'au lieu de se retirer comme ils faisoient quand ils le voyoient paroître, ils affectèrent de se jeter pour ainsi dire dans son chemin, avec le dessein formé de l'insulter.

M. Lovelace comme vous pouvez croire le prit très-mal. Cependant, il se contenta de s'en plaindre à moi; mais en termes fort vifs, me disant que sans la considération qu'il avoit pour moi, le procédé de mon frère n'étoit pas supportable. Je fus

(*) On verra, dans la Lettre 13, les raisons de cet éclat subit de leur animosité.

très-fâchée du mérite que cet incident lui faisoit auprès de moi, dans ses propres idées, d'autant plus qu'il avoit en effet reçu quelques affronts trop marqués pour être excusés. Cependant je lui dis que j'étois bien résolue à ne pas me brouiller avec mon frère si je pouvois l'éviter, quelques tors qu'il pût avoir ; et que puisqu'ils ne pouvoient se voir tranquillement l'un et l'autre, je serois bien aise qu'il ne se trouvât pas dans le chemin de mon frère ; que j'étois bien sûre que mon frère n'iroit pas le chercher. Il parut fort piqué de cette réponse : la sienne fut qu'il devoit supporter les affronts dès que c'étoit ma volonté ; qu'on avoit accusé son caractère de violence, mais qu'il espéroit montrer dans cette occasion qu'il savoit commander à ses passions, plus que ne pourroient faire bien des jeunes gens s'ils étoient aussi ouvertement provoqués ; et qu'il ne pouvoit douter, qu'une personne aussi généreuse et aussi pénétrante que moi ne sût donner à cette modération son vrai motif.

Il n'y avoit que quelques jours que mon frère, de l'aveu de mes oncles, avoit employé un parent d'un ancien Intendant du Lord M... renvoyé par son maître, et qui avoit eu quelque part à l'administration des affaires de M. Lovelace, qui l'avoit aussi congédié. Cet homme étoit chargé de prendre des informations sur les det-

tes, les sociétés, les amours, et toute la conduite de M. Lovelace. Ma tante Hervey m'a secrettement communiqué les lumières qu'on avoit tirées de cet Intendant.

Il reconnoissoit que M. Lovelace étoit un noble et généreux maître; qu'il n'épargnoit rien pour l'amélioration solide et durable de ses terres; qu'il avoit l'œil à ses affaires, et qu'il s'y entendoit bien. Que pendant ses voyages il avoit fait beaucoup de dépense et contracté des dettes considérables (car il n'étoit pas homme à cacher ses affaires,) mais que depuis son retour il s'étoit de lui-même réduit à une somme annuelle, et qu'il avoit réformé son train, pour éviter d'avoir obligation à son oncle et à ses tantes, dont il auroit pu tirer tout l'argent qu'il auroit voulu, mais qu'il n'aimoit pas à leur donner aucun empire sur sa conduite; qu'il avoit avec eux de fréquentes disputes, et qu'il les traitoit tous si librement qu'il s'en faisoit redouter. Qu'au reste, ses terres n'avoient jamais été engagées, comme mon frère l'avoit ouï dire; que son crédit s'étoit toujours soutenu avec honneur; et l'homme ajoutoit, qu'il le croyoit bien près d'être quitte, s'il ne l'étoit déja, avec tous ses créanciers.

Quant à ses mœurs, on ne l'épargnoit pas: l'Intendant disoit que pour les femmes c'étoit un homme redoutable. Si ses fermiers avoient de jolies filles, ils avoient

grand soin de les tenir loin de ses yeux. Il ne croyoit pas qu'il entretînt de maîtresse en titre, car on disoit que *le nouveau* (*) étoit tout pour lui ; c'est l'expression de l'Intendant.

Il imaginoit que sans les continuelles persécutions de son oncle et de ses tantes il ne songeroit pas au mariage. Jamais on ne l'avoit vu pris de vin : mais c'étoit un homme singulièrement amoureux d'intrigues, et on le trouvoit toujours occupé à écrire. Suivant ce qu'il avoit appris, depuis son retour il menoit à Londres une vie fort déréglée. Il avoit six ou sept camarades aussi pervers que lui, qu'il amenoit quelquefois dans ses terres, et tout le pays se réjouissoit quand on les voyoit partir. Il avoit cela de bon, que tout passionné qu'il étoit il avoit l'humeur fort agréable, recevant d'aussi bonne grace la plaisanterie qu'il la prodiguoit aux autres, ne s'épargnant pas dans l'occasion, et se disant ses vérités gaiement et sans ménagement comme il n'avoit jamais vu homme se les dire.

Ce portrait étoit de la main d'un ennemi : car, suivant l'observation de ma tante, chaque mot qu'il disoit à son avan-

(*) *La nouveauté*, vaudroit mieux : mais il falloit imiter le mot de l'Intendant, *nevvelty*, mot impropre ou de province pour *novvelty*.

tage sortoit de sa bouche à regret, et accompagné d'un *il faut convenir : on lui doit la justice*, etc. au lieu que tout le reste couloit de l'abondance du cœur. Ce caractère quoiqu'assez mauvais ne répondoit cependant pas assez aux vues de ceux qui l'avoient demandé, parce qu'ils en attendoient un plus odieux. Mon frère et ma sœur craignirent plus que jamais qu'on n'encourageât sa recherche, puisqu'il étoit déja connu, ou supposé l'être du plus mauvais côté, la première fois qu'il fut présenté à ma sœur. Mais par rapport à moi, je dois observer à son désavantage, que malgré toute son envie de se faire à mes yeux un mérite de sa modération à supporter les mauvais procédés de mon frère, je ne lui devois aucun compliment sur ses efforts pour être bien avec lui; non pas que je croie qu'il eût beaucoup servi de faire cette espèce de cour à mon frère ou à ma sœur : mais on auroit pu attendre d'un homme assez poli, et ayant les prétentions que je vous ai dites, qu'il feroit du moins quelque tentative dans cette vue. Au lieu de cela il témoigna un si profond mépris pour tous les deux, et sur-tout pour mon frère, qu'on prît son affectation pour un dessein de les braver. D'un autre côté, de lui insinuer qu'il devoit changer un peu de conduite avec mon frère, c'eût été lui donner un avantage dont il se seroit prévalu, et que j'étois

bien résolue de ne lui pas accorder sur moi. Mais je ne doutois pas que ne se voyant soutenu de personne, son orgueil ne prît bientôt feu, et qu'il n'en vînt de lui-même au parti de cesser ses visites, ou de repartir pour Londres, son séjour le plus ordinaire avant qu'il eût fait la connoissance de notre famille ; et dans le dernier cas, il n'avoit aucune raison d'espérer que je voulusse recevoir ses lettres, et bien moins y répondre, lorsque l'occasion qui m'avoit engagée dans cette correspondance ne subsisteroit plus.

Mais l'antipathie de mon frère ne lui permit pas d'attendre ces événemens. Après différentes insultes, auxquelles M. Lovelace n'opposa que le mépris et un air de hauteur qui ressembloit trop à une attaque, mon frère osa prendre sur lui de lui boucher l'entrée de la porte un jour qu'il s'y présenta, comme s'il eût voulu s'opposer à son passage ; et l'entendant s'informer au portier si j'étois à la maison, il lui demanda ce qu'il vouloit à sa sœur. L'autre, d'un air de défi, comme mon frère l'a raconté, lui dit qu'il n'étoit point de question à laquelle il ne fût prêt à répondre ; mais qu'il prioit M. James Harlowe, qui depuis peu se donnoit d'assez grands airs, de se souvenir qu'il n'étoit plus au collège. Heureusement le bon Docteur Lewen, qui m'honore souvent d'une visite qu'il appelle de *conversation*, sortoit en

ce moment même de mon parloir (*), et se trouva près de la porte : ayant entendu leurs paroles, il se mit entr'eux dans le temps qu'ils portoient tous deux la main sur leurs épées. M. Lovelace, à qui il dit où j'étois pour venir me trouver, passa violemment devant mon frère, qu'il avoit laissé, me dit le Docteur, dans l'état d'un sanglier que la chase a mis hors d'haleine.

Cet incident nous alarma tous. Mon père insinua honnêtement à M. Lovelace qu'il désiroit qu'il discontinuât ses visites, pour la tranquillité de notre famille ; et moi par son ordre je m'expliquai beaucoup plus ouvertement.

M. Lovelace n'est pas un homme à qui l'on fasse abandonner si aisément ses desseins, sur-tout dans un objet où il prétend que son cœur est si fort engagé. Comme il n'avoit pas reçu de défense positive, les choses allèrent pendant quelque temps comme auparavant : je vis clairement qu'en me refusant à ses visites, que toutefois j'évitai de recevoir aussi souvent qu'il me fut possible, c'étoit les pousser tous deux à quelque action désespérée, puisque l'un ne passoit qu'à ma considération sur une offense si gratuite de la part de l'autre. Et ce fut ainsi que l'emportement de mon frère me jeta dans une

(*) On donne ce nom à quelques pièces d'entrée où l'on reçoit les visites.

obligation dont je redoutois si fort d'être chargée.

Les propositions qu'on fit dans l'intervalle de la part de M. Symmes et de M. Mullins, qui tous deux furent présentés successivement par mon frère, le portèrent à se modérer pendant quelque temps. Personne ne me supposoit un penchant bien vif pour M. Lovelace ; et mon frère se flattoit qu'il engageroit mon père et mes oncles à agréer l'un ou l'autre de ces prétendans, pour écarter l'homme qu'il haïssoit. Mais lorsqu'une fois il eût vu que j'avois assez de crédit pour me débarrasser des poursuites de ces deux concurrens, comme j'avois réussi, avant son voyage d'Ecosse et les visites de M. Lovelace, à me délivrer de M. Wierley, alors il ne garda plus aucune mesure. Il commença par me supposer une forte préoccupation, qu'il me reprocha comme si c'eût été un sentiment criminel. Ensuite il insulta personnellement M. Lovelace, qu'il rencontra chez M. Symmes, le frère de l'autre Symmes, à deux milles d'ici ; malheureusement le bon Docteur Lewen ne se trouva pas là pour les arrêter, et cette funeste rencontre eut l'effet que vous savez. Mon frère fut désarmé ; et lorsqu'il fut rapporté à la maison, qu'il nous donna lieu de croire que sa blessure étoit plus dangereuse qu'elle ne l'étoit en effet, et que la fièvre survint, chacun jeta feu et flamme, et tout fut rejeté sur moi.

Pendant trois jours de suite M. Lovelace envoya deux fois par jour s'informer de la santé de mon frère ; et quoique ses messagers fussent mal reçus, et ne remportassent même que des réponses choquantes, il jugea à propos de venir le quatrième jour s'en informer lui-même en personne. Il fut encore plus mal reçu de mes deux oncles, qui se trouvèrent tous deux au château. Il fallut même employer la force pour arrêter mon père, qui vouloit sortir sur lui l'épée à la main quoiqu'il eût alors un accès de goutte. Je tombai évanouie de frayeur, en voyant tout le monde dans cette fureur, et au son de la voix de M. Lovelace, qui juroit qu'il ne se retireroit pas sans avoir obligé mes oncles à lui demander pardon des affronts qu'il en avoit reçus ; on les avoit séparés, et l'on tenoit une porte soigneusement fermée entr'eux et lui. Ma mère pendant tout ce temps-là étoit à employer ses prières et ses forces pour retenir mon père dans le grand parloir. Ma sœur, après avoir injurié M. Lovelace, entra et vint m'insulter au moment où je reprenois connoissance. Enfin, lorsqu'il apprit l'état où j'étois, il partit, mais en faisant vœu de se venger.

Il s'étoit fait aimer de nos domestiques. Ses bontés pour eux et son humeur agréable, qui lui faisoit toujours adresser à chacun d'eux quelque plaisanterie de leur

goût, les avoit tous mis de son parti. Dans cette occasion, tous blâmoient entr'eux la conduite de toute la famille; ils firent récit de la modération et de la noblesse de ses procédés, avant qu'on l'eût provoqué jusqu'à l'excès, et en parlèrent en termes si favorables, que leurs rapports joints à mon appréhension des conséquences de cette scène violente, me déterminèrent à prendre lecture d'une lettre qu'il m'envoya le soir même: et comme elle étoit conçue dans les termes les plus respectueux, offrant de s'en remettre entièrement à ma décision et de se gouverner uniquement par ma volonté, les mêmes motifs me portèrent à lui faire réponse quelques jours après.

C'est à cette fatale nécessité qu'il dut le renouvellement de notre correspondance, si je puis lui donner ce nom: cependant je n'écrivis qu'après m'être informée moi-même des circonstances au frère de M. Symmes. Je sus par lui qu'il avoit été obligé, à force d'insultes, de tirer l'épée; les menaces redoublées de mon frère, lorsque lui refusoit par considération pour moi, de le frapper au visage; et j'appris de même par tout ce que je pus recueillir, qu'il avoit été maltraité de mes oncles avec encore plus de violence que je ne l'ai rapporté. Les mêmes circonstances furent répétées à mon père et à mes autres parens par M. Symmes. Mais ils s'é-

toient trop avancés, en se rendant eux-mêmes parties dans la querelle, pour se rétracter ou pour pardonner. On me fit défense d'entretenir avec lui la moindre correspondance, ou de me trouver une seule minute en sa compagnie.

Il est pourtant un aveu que je puis vous faire, mais en confidence, parce que ma mère m'a commandé le secret : en me témoignant ses craintes sur les suites de l'indigne traitement qu'on a fait à M. Lovelace, elle m'a dit qu'elle laissoit à ma prudence le soin d'employer tous les moyens qui dépendroient de moi pour prévenir le malheur qui menaçoit une des parties.

Je suis obligée d'en rester là. Mais je crois en avoir dit assez pour satisfaire pleinement à ce que vous avez souhaité de moi. Il ne convient point à un enfant de chercher à justifier son caractère ou ses actions aux dépens des personnes qu'il révère le plus. Cependant, comme je sais que le récit de toutes les suites de cet événement, qui pourront me regarder, ne peut manquer d'intéresser une amie aussi tendre, qui d'ailleurs n'en communiquera pas plus aux autres qu'il ne convient, je le continuerai suivant les occasions, avec le détail que nous avons coutume de mettre toutes deux dans nos lettres. Oui, je vous l'ai dit souvent, il n'est point pour moi de plaisir qui égale celui de converser

avec vous ; par lettres du moins, quand je ne le peux de vive voix.

Avec tout cela, je ne saurois m'empêcher de dire que je suis extrêmement affligée de voir que je suis devenue le sujet des discours du public, au point que vous me le dites. Vos soins obligeans, votre tendre prévoyance pour ma réputation, et l'occasion que vous m'avez donnée de vous raconter mon histoire, avant qu'il arrive de nouveaux malheurs, (dont le ciel veuille nous garantir !) sont si dignes de l'amie tendre et zélée que j'ai toujours trouvée dans ma chère Miss Howe, qu'ils me lient à vous par de nouvelles obligations.

CLARISSE HARLOWE.

Copie du préambule aux articles du Testament fait en faveur de Miss Clarisse Harlowe, *par son grand-père, incluse dans la lettre précédente.*

Comme les biens dont j'ai fait mention et que j'ai décrits ci-dessus, sont presque tous des acquêts de ma propre industrie ; comme mes trois fils ont été favorisés d'un bonheur extraordinaire, et qu'ils se trouvent fort riches, l'aîné par les bénéfices imprévus qu'il tire de ses nouvelles mines ; le second par les avantages aussi inattendus qui lui sont échus par la mort de plusieurs parens de sa présente femme, digne fille sortie des deux côtés de très-honorables

honorables familles, en outre des biens considérables qu'elle lui a apportés en mariage; mon fils Antonin, par son trafic des Indes Orientales, et par ses heureux voyages : En outre, comme mon petit-fils James sera suffisamment pourvu par l'affection que sa marraine Lovell a pour lui, laquelle n'ayant aucun proche parent, m'a assuré elle-même qu'elle lui laisse par acte de donation et par testament ses terres d'Ecosse et d'Angleterre; (car il n'y a jamais eu, ce dont Dieu soit béni! une famille plus heureuse dans toutes ses branches) et comme mon susdit second fils James est disposé à faire d'aussi grands avantages à ma petite-fille Arabelle, pour laquelle mon intention n'est aucunement de manquer d'égard, n'ayant aucune raison pour cela, car c'est un enfant respectueux et qui promet beaucoup : Comme mes fils Jules et Antonin ne paroissent pas portés pour le mariage, de sorte que mon fils James est le seul qui ait des enfans ou qui ait l'apparence d'en avoir; par toutes ces raisons, et parce que ma très-chère et bien aimée petite-fille Miss Clarisse a été depuis son enfance une jeune fille incomparable dans son respect pour moi, et qu'elle a été admirée de toutes les personnes qui l'ont connue, comme un enfant extraordinaire en tout, je dois conséquemment me complaire à la considérer comme mon propre et véritable enfant, et cela sans au-

cune intention d'offenser, et j'espère qu'on n'y en verra aucune, puisque mon fils James peut répandre de même ses libéralités, et en plus grande proportion, sur son fils James et sur sa fille Arabelle : ces raisons, dis-je, sont celles qui me portent à disposer des biens ci-dessus détaillés, en faveur de ce précieux enfant qui fait les délices de ma vieillesse, et qui par son aimable soumission et par ses obligeans et tendres égards, a contribué, comme je le crois véritablement, à prolonger ma vie.

Ainsi, c'est ma volonté expresse et mon commandement, et j'enjoins à mes trois fils surnommés Jean, James et Antonin, et à mon petit-fils James, et à ma petite-fille Arabelle, autant qu'ils respectent ma bénédiction et ma mémoire, et qu'ils souhaitent que leurs dernières volontés et leurs désirs soient exécutés par leurs survivans, qu'aucun d'eux n'attaque et ne conteste les legs et dispositions suivantes en faveur de madite petite-fille Clarisse, quand elles ne seroient pas strictement conformes à la loi, ou à quelques-unes de ses formalités, et qu'ils ne souffrent pas qu'elles soient attaquées ou contestées, sous quelque prétexte que ce puisse être.

Et dans cette confiance, etc. etc. etc.

LETTRE V.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

20 Janvier.

JE n'ai pas eu jusqu'aujourd'hui la liberté de poursuivre mon dessein. Mes nuits et mes matinées n'ont point été à moi. Ma mère a été fort mal, et n'a pas voulu d'autre garde que moi. Je n'ai pas quitté le bord de son lit, car elle a été forcée de le garder ; et pendant deux nuits j'ai eu l'honneur de le partager avec elle.

Sa maladie étoit une violente colique. Les contentions de ces esprits mâles et violens, la crainte de quelque désastre qui peut arriver de l'animosité toujours croissante que tous nourrissent ici contre M. Lovelace, et de son caractère intrépide et vindicatif, qui n'est que trop connu, sont des choses qu'elle ne peut supporter. Et puis ces semences qu'elle voit jetées, et déja profondes à ce qu'elle craint, de jalousies et d'aigreurs dans sa propre famille jusqu'à présent si heureuse et si unie, affligent excessivement une ame douce et sensible, qui a toujours sacrifié sa satisfaction intérieure à la paix de la maison. Mon frère et ma sœur, qui étoient rarement d'accord, paroissent maintenant si parfaitement unis et sont si souvent ensemble,

(cabalent, est le terme qui est échappé à ma mère, comme sans y penser) qu'elle tremble pour les conséquences qui en peuvent résulter. . . . à mon préjudice peut-être; et c'est là je crois l'objet de ses tendres alarmes, parce qu'elle remarque à tout moment qu'ils se conduisent envers moi avec une froideur et une réserve qui augmentent de jour en jour. Cependant, si elle vouloit prendre sur elle d'employer cette autorité que lui donne la supériorité de ses talens, toutes ces semences de divisions domestiques pourroient être étouffées dans leur naissance; sur-tout étant aussi sûre de tous les sacrifices convenables de ma part, non-seulement parce qu'ils sont mes ainés, mais encore pour l'amour seul d'une si tendre et si excellente mère. Car je puis vous dire, ma chère, ce que je ne dirois pas à toute autre au monde; je suis persuadée que si elle avoit été d'un caractère à vouloir en souffrir moins, elle n'auroit pas eu à supporter la dixième partie de ce qu'elle a souffert. Ce n'est pas faire l'éloge, me direz-vous, de la générosité de ceux qui sont capables d'abuser, pour tourmenter son repos, de tant de bonté et de condescendance.

En vérité, je suis quelquefois tentée de croire qu'il est en notre pouvoir de nous faire accorder ce que nous voulons, et respecter autant qu'il nous plaît, en nous armant seulement d'obstination et

de roideur dans nos volontés, et nous conduisant en conséquence. On en est quitte pour être moins aimé, voilà le pis aller : et si nous nous trouvons en état d'obliger ceux à qui nous pouvons avoir affaire, nous ne nous appercevrons pas même qu'ils nous aiment moins. Nos flatteurs nous diront tout plutôt que nos fautes, ou ce qu'ils savent qui nous déplaît à entendre.

S'il n'y avoit pas de vérité dans cette observation, est-il possible que mon frère et ma sœur pussent rendre jusqu'à leurs torts et leurs emportemens d'une si grande importance pour toute la famille ? « Comment cela sera-t-il pris par mon fils, » par mon neveu ? que dira-t-il là-dessus ? » consultons-le sur ce qu'il pense ». Ce sont là les réflexions de dépendance qui précèdent chaque résolution de ses supérieurs, dont les volontés devroient être les siennes. Il peut bien se croire en droit d'attendre cette déférence de tout le monde, lorsque mon père, qui est d'ailleurs si absolu, veut bien lui-même s'y assujettir constamment ; sur-tout depuis que la bonté de sa marraine a mis dans l'indépendance un esprit qui, même auparavant, connoissoit si peu la soumission. Mais où ces réflexions peuvent-elles me conduire ? Je sais que de toute notre famille vous n'aimez que ma mère et moi, et que supérieure à tout déguisement, vous

me le faites sentir plus souvent que je ne le souhaiterois. Dois-je donc augmenter vos dégoûts pour des personnes en faveur desquelles je voudrois vous voir mieux disposée, particulièrement mon père ? car s'il ne peut souffrir la moindre contradiction, il est, lui, un peu excusable. Il n'est pas naturellement de mauvaise humeur : et lorsqu'il n'est pas dans les tortures d'un accès de goutte, on reconnoît aisément dans son air, dans ses manières et dans sa conversation, l'homme de naissance et d'éducation.

Notre sexe, peut-être, doit s'attendre à souffrir un peu de rudesse de la part d'un mari à qui on laisse voir, comme à l'amant, la préférence qu'on lui donne dans son cœur sur tous les autres hommes. Qu'on dise tant qu'on voudra que la générosité est la vertu des hommes ; moi, ma chère, j'ai observé jusqu'aujourd'hui qu'une fois sur dix on n'en trouve pas dans ce sexe autant que dans le nôtre. Mais pour mon père, son humeur naturelle a été aigrie par sa cruelle maladie, qui l'a saisi tout-d'un-coup à la fleur de son âge, avec une violence capable de faire perdre aux ames les plus actives, telle qu'étoit la sienne, tout exercice de leurs facultés ; et cela, suivant les apparences, pour le reste de sa vie. Elle a comme emprisonné dans son sein la vivacité de ses esprits, et en a tourné la pointe active contre son propre

repos, sans compter qu'une prospérité extraordinaire ne fait qu'ajouter à son impatience ; car ceux, je crois, qui réunissent le plus des biens de ce monde, sont aussi ceux qui regrettent le plus d'en voir quelqu'un qui leur manque.

Mais mon frère, quelle excuse donner pour son humeur chagrine et hautaine ? Je suis fâchée d'avoir sujet de le dire, mais c'est réellement, ma chère, un jeune homme d'un mauvais naturel. Il traite quelquefois ma mère.... oh ! ce n'est pas un fils respectueux. Possédant tout, pour ainsi dire, il a le vice de la vieillesse mêlé avec l'ambition de la jeunesse, et il ne jouit de rien..... que de ses humeurs hautaines ; j'allois dire aussi de son mauvais cœur. Mais encore une fois, ma chère, je ne fais que fortifier votre dégoût pour quelques personnes de notre famille. Il fut un temps, chère amie, où il a peut-être dépendu de vous de le former à votre gré. Que n'êtes-vous devenue ma sœur ! c'eût été alors que j'aurois eu dans une sœur une véritable amie. Mais il n'est pas étonnant qu'il n'ait plus d'amour pour vous, qui vous êtes plu à faire mourir dans le germe, et cela, trouvez bon que je le dise, avec un dédain trop ressemblant à sa hauteur, une passion qui n'auroit pas manqué d'une chaleur digne de son objet, et qui l'en auroit peut-être rendu digne lui-même.

Mais ne parlons plus de cet article. Je poursuivrai mon récit dans ma première lettre, dont je vais revenir m'occuper immédiatement après le déjeûner. Je remets celle-ci au messager que vous avez eu la bonté d'envoyer demander de nos nouvelles, dans votre inquiétude sur mon silence.

CL. HARLOWE.

LETTRE VI.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Du Château d'Harlowe, 20 Janvier.

JE vais reprendre le récit de ce qui se passe ici. La guérison de mon frère étant fort avancée, quoique vous puissiez compter que ses ressentimens sont plutôt échauffés que refroidis par le souvenir amer de sa petite disgrace, mes parens, (du moins mon père et mes oncles, si mon frère et ma sœur ne veulent pas être du nombre) commencent à croire que j'ai été traitée durement. Ma mère a eu la bonté de me le dire, depuis que ma dernière lettre est partie.

Cependant je les crois tous persuadés que je reçois des lettres de M. Lovelace. Mais comme ils ont appris que Milord M... est plus porté à soutenir son neveu qu'à le blâmer, ils redoutent si fort M. Lovelace,

qu'ils ne me font aucunes questions là-dessus ; au contraire, ils ont l'air de fermer les yeux, dans l'idée que c'est le seul moyen d'adoucir un esprit violent qu'ils ont si fort irrité ; car il insiste toujours sur une satisfaction de la part de mes oncles ; et il se pourroit (car il ne manque pas d'adresse) qu'il regardât cette méthode comme la plus sûre pour se rétablir avec quelque avantage dans notre famille. Ma tante Hervey a même déja proposé à ma mère, si le mieux ne seroit pas d'engager mon frère à faire un tour dans ses terres d'Yorkshire, où il avoit dessein d'aller auparavant, et à s'y arrêter jusqu'à ce que tout soit appaisé.

Mais rien n'est si loin de son intention. Il a déja recommencé à faire entendre qu'il ne sera jamais tranquille ou satisfait qu'il ne m'ait vue mariée ; et jugeant que M. Symmes ni M. Mullins ne seront pas acceptés, il a renouvelé la proposition de M. Wierley, en faveur, dit-il, de la passion extrême que cet homme a pour moi. J'ai réitéré mon premier refus. Mais hier seulement, il parla d'un autre qui s'est adressé à lui par une lettre, et qui fait des offres très-considérables. C'est M. Solmes, le riche Solmes, comme vous savez qu'on l'appelle. Cependant ce beau nom n'a attiré l'attention de personne.

S'il voit qu'aucun de ses plans pour mon mariage ne réussisse, il pense, m'a-

t-on dit, à me proposer de le suivre en Ecosse, sous l'honnête prétexte de me prier d'y établir dans sa maison le même ordre qui est ici dans la nôtre. Mais le dessein de ma mère est de s'y opposer pour son propre intérêt, parce que l'ayant un peu soulagée, comme elle a la bonté de le dire, du fardeau des soins domestiques pour lesquels vous savez que ma sœur n'a ni goût ni aptitude, elle dit que tout lui retomberoit sur les bras si je la quittois. Mais si elle ne s'y opposoit pas, je le ferois moi; car je ne suis pas tentée, je vous assure, de devenir la femme de charge de mon frère; et je suis sûre que si je m'en allois avec lui, je serois traitée moins comme sa sœur que comme sa servante, d'autant moins bien peut-être que je suis sa sœur. Et si M. Lovelace alloit se mettre dans la fantaisie de me suivre, le mal pourroit devenir pire qu'il ne l'est encore.

Mais j'ai prié ma mère, qui appréhende beaucoup les visites de M. Lovelace, ainsi que mes oncles, qui ne sortent jamais sans armes et sans être escortés de domestiques armés, sur-tout mon frère se trouvant assez bien pour être bientôt en état de partir, de me procurer la permission d'aller passer chez vous une quinzaine de jours. Croyez-vous, ma chère, que votre mère le trouve bon ?

Je n'ose pas demander dans ces circonstances d'aller à ma Laiterie, nom dont je

vous ai dit que mon grand-père a voulu qu'on appelât cette ferme. Je craindrois dans le moment qu'on ne me soupçonnât d'aspirer à jouir de l'indépendance à laquelle je suis autorisée par son testament; et dans l'état où sont les choses, on ne manqueroit pas de voir dans ce désir un penchant favorable pour l'homme contre lequel ils ont une si forte antipathie. Au fond, si je pouvois être aussi tranquille et aussi heureuse ici que je l'ai toujours été, je défierois et cet homme et tout son sexe, et je ne regretterois jamais d'avoir abandonné la disposition de ma fortune entre les mains de mon père.

Ma mère vient de me causer beaucoup de joie en m'apprenant que ma demande est accordée. Tout le monde l'approuve, à l'exception de mon frère; mais on lui a déclaré qu'il ne doit pas s'attendre à donner toujours la loi. On m'a fait avertir de descendre dans la grande salle, où mes deux oncles et ma tante Hervey se trouvent actuellement, pour y recevoir ma permission dans les formes. Vous savez, ma chère, qu'il règne un grand ton de cérémonie chez nous; mais jamais famille ne fut plus unie dans ses différentes branches. Nos oncles nous regardent comme leurs propres enfans. Ils déclarent que c'est en vue de notre avantage qu'ils vivent célibataires; de sorte qu'ils sont consultés sur tout ce qui peut nous regarder

ou nous intéresser. Ainsi, dans un temps où ils apprennent que M. Lovelace est déterminé à nous rendre une visite qu'il appelle d'amitié, mais qui ne finira pas amicalement, j'en suis sûre; il n'est pas surprenant qu'on prenne leur avis sur la permission que j'ai demandée d'aller passer quelques jours avec vous.

Je veux vous rendre compte de ce qui vient de se passer dans l'assemblée. Je prévois bien que vous n'en aurez pas plus d'amitié pour mon frère; mais je suis courroucée moi-même contre lui, et je ne puis m'en empêcher. D'ailleurs, il est à-propos que vous sachiez les conditions qu'on impose à mon voyage, et les motifs par lesquels on s'est déterminé à me satisfaire.

Clary, m'a dit ma mère, dès qu'elle m'a vu entrer dans le grand sallon, on a pris en considération la demande que vous faites d'aller passer quelques jours chez Miss Howe; elle vous est accordée.

Très-fort contre mon avis, je vous proteste, a dit mon frère en l'interrompant d'un ton brusque.

Mon fils James! c'est le seul mot qu'a dit mon père, et il a froncé le sourcil. Ce regard menaçant ne l'a pas soumis. Il a le bras en écharpe, et souvent il a la petite ruse d'y jeter les yeux lorsqu'on propose quelqu'ouverture qui peut tendre au moindre égard ou à une réconciliation avec M. Lovelace. « Qu'on empêche donc cette petite

» fille, (car je suis souvent cette petite
» fille pour lui) de voir un méprisable
» libertin. »

Personne n'a ouvert la bouche.

« Entendez-vous, sœur Clary? » prenant ce silence de tout le monde pour une approbation de l'injonction qu'il avoit dictée. « Vous ne devez pas recevoir les
» visites du neveu du lord M..... »

Toujours même silence de l'assemblée. Il m'a interrogée : « Entendez-vous dans ce
» sens, Miss, la permission qu'on vous
» accorde? »

Monsieur, lui ai-je répondu, je voudrois pouvoir entendre que vous êtes mon frère, et que vous voulussiez entendre vous-même que vous n'êtes que mon frère.

O le cœur, le cœur prévenu! en levant les mains avec un sourire insultant.

Je me suis tournée vers mon père. Monsieur, j'en appelle à votre justice. Si j'ai mérité la censure, je demande de n'être pas épargnée. Mais s'il me faut être responsable de la témérité!....

Qu'on finisse, a dit mon père, qu'on finisse de part et d'autre. Vous ne devez pas recevoir les visites de ce Lovelace, quoique... et vous mon fils James, vous ne devez laisser rien échapper au désavantage de votre sœur. C'est une digne enfant.

Monsieur, je n'ajoute rien, a-t-il répliqué, mais j'ai son honneur à cœur autant que celui de toute la famille.

Et c'est de là, monsieur, ai-je repris, que viennent des réflexions si peu fraternelles!

Fort bien, m'a-t-il dit; mais observez-le, Miss, que ce nest pas moi, mais votre père qui vous dit que vous ne devez pas recevoir les visites de ce Lovelace.

Mon neveu, lui a dit ma tante Hervey, permettez-moi de dire qu'on peut se fier à la prudence de ma nièce Clary.

Je suis convaincue qu'on le peut, a ajouté ma mère.

Mais ma tante, mais madame, a représenté ma sœur, il me semble qu'il n'y a point de mal à faire connoître à ma sœur sous quelles conditions elle va chez Miss Howe, puisque s'il a l'adresse de s'ouvrir l'entrée de cette maison pour l'y voir...

Vous pouvez compter, a interrompu mon oncle Jules, qu'il cherchera toutes sortes de moyens pour l'y voir.

L'imprudent ne les chercheroit pas moins pour la voir ici, a dit mon oncle Antonin, et il vaut mieux que ce soit là qu'ici.

Le mieux, a repris mon père, est que ce ne soit nulle part; et se tournant vers moi: je vous ordonne, sous peine de me déplaire, de ne le pas voir du tout.

Soyez sûr, monsieur, lui ai-je dit, que je ne le verrai pas dans aucune vue de l'encourager, et que je ne le verrai pas du tout si je puis éviter décemment de le voir.

Vous savez, a dit ma mère, avec quelle indifférence elle l'a vu jusqu'à présent. On peut, comme le dit ma sœur Hervey, se reposer sur sa prudence.

Avec quelle apparente indifférence! a murmuré mon frère d'un ton moqueur.

Mon fils James! a dit mon père d'un air sévère.

Je ne dis plus rien, monsieur, a repris mon frère; mais s'adressant à moi d'un air piquant, il m'a recommandé de nouveau de ne pas oublier la défense.

Telle a été la fin de cette conférence.

Vous engagez-vous, ma chère, à ne pas souffrir que l'homme détesté approche de votre maison? Mais quelle inconséquence, lorsqu'ils consentent que je parte, de croire que c'est le seul moyen d'éviter ici ses visites! S'il vient, je vous charge de ne me jamais laisser seule avec lui.

Comme je n'ai aucune raison de douter d'être bien reçue de votre mère, je vais mettre tout en ordre ici, et dans deux ou trois jours vous verrez votre amie

CL. HARLOWE.

LETTRE VII.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

20 Février.

JE commence par des excuses de ne vous avoir pas écrit plutôt. Hélas ? ma chère, j'ai une triste perspective devant moi ! Tout réussit au gré de mon frère et de ma sœur. Ils ont trouvé un nouvel amant pour moi. Un objet odieux ! Cependant il est encouragé par tout le monde. Je ne m'étonne plus qu'on m'ait rappelée au logis avec tant de précipitation. Dans le délai d'une heure ! Sans autre avis, comme vous savez, que celui qui m'est venu avec la voiture qui devoit me ramener. Et cela dans la crainte, indigne crainte ! que si j'eusse pénétré les motifs qui me faisoient rappeler, je ne fusse entrée dans quelque complot avec M. Lovelace. Ils se doutoient, cela est évident, de mon dégoût pour l'homme qu'ils avoient à me proposer.

Ils pouvoient bien y compter ; car qui vous imaginez-vous qu'on me propose ? Pas d'autre que ce Solmes ! --- L'auriez-vous cru ? --- Et ils sont tous déterminés, ma mère aussi avec les autres. La chère, la chère, bonne et excellente mère ! Comment a-t-elle pu se laisser séduire à ce

point! Elle, comme je l'ai su de bonne part, qui eut la bonté de dire, lorsque M. Solmes fut proposé la première fois, que quand il seroit en possession de toutes les richesses des Indes, et qu'il me les offriroit avec sa main, elle ne le croiroit pas digne de sa chère Clarisse.

L'accueil qu'on m'a fait à mon retour, si différent de celui que j'étois accoutumée à recevoir après les plus courtes absences, (et celle-ci a duré trois semaines) m'a convaincue que je devois payer cher le bonheur que j'ai goûté dans votre compagnie et votre conversation pendant cet agréable intervalle. En voici les circonstances.

Mon frère vint au-devant de moi jusqu'à la porte, et me donna la main pour descendre du carosse. Il me fit une révérence très-profonde. « Je vous prie, Miss, » faites-moi la grace. . . » Je le crus dans un accès de bonne humeur ; mais je reconnus ensuite que c'étoit un respect ironique. Il me conduisit ensuite avec des cérémonies affectées, tandis que moi j'allois babillant en chemin, m'informant de la santé de tout le monde, comme si je n'eusse pas été à l'instant de les voir tous, avant le temps même qu'il auroit fallu pour répondre à mes questions, et nous entrâmes dans la grande salle, où je trouvai mon père, ma mère, mes deux oncles et ma sœur.

En entrant, je fus pétrifiée de voir sur le visage de tous mes chers parens un sérieux, une gravité auxquels je n'ai jamais été accoutumée en pareilles occasions. Ils étoient tous assis : je courus vers mon père et j'embrassai ses genoux, et de lui à ma mère. Tous deux me reçurent d'un air froid. Mon père ne me donna qu'une bénédiction à demi prononcée : ma mère, à la vérité, me nomma sa chère enfant ; mais elle ne m'embrassa point avec l'ardeur ordinaire de sa tendresse.

Après avoir rendu mes devoirs à mes oncles et fait mon compliment à ma sœur, qui m'écouta d'un air auguste et contraint, je reçus ordre de m'asseoir. Mais j'avois le cœur plein, et je répondis que c'étoit à moi de demeurer debout si j'avois la force d'y rester, après un accueil aussi glaçant et aussi extraordinaire pour moi. Je fus contrainte de détourner d'eux mon visage et de tirer mon mouchoir.

Aussi-tôt mon frère, ou plutôt mon accusateur, prit la parole et me reprocha de n'avoir pas reçu moins de cinq ou six visites chez Miss Howe de l'homme qu'ils avoient tous de si fortes raisons de haïr (ce fut son expression), au mépris des ordres que j'avois reçus de ne le pas voir. Niez-le, me dit-il, si vous l'osez.

Jamais, lui répondis-je, mon habitude ne fut de nier la vérité, et je ne suis pas disposée à commencer aujourd'hui. J'avouai



que dans l'espace de mes trois semaines, j'avois vu même plus de cinq ou six fois la personne dont il vouloit parler. De grace, mon frère, lui dis-je, écoutez-moi; car je le voyois prêt à s'emporter. Mais lorsqu'il est venu, il a toujours demandé Mde. Howe, ou sa fille.

J'avois quelques raisons de croire, continuai-je, que dans les circonstances présentes elles auroient cherché davantage à se dispenser de le recevoir; mais elles m'ont donné plus d'une fois pour excuse, que n'ayant pas les mêmes raisons que mon père pour lui interdire leur maison, sa naissance et sa fortune lui donnoient des droits à leur civilité.

Vous voyez, ma chère, que je n'ai pas fait l'apologie que j'aurois pu faire. Mon frère paroissoit sur le point de s'abandonner à la fougue de sa passion; mon père prenoit la contenance que j'ai toujours vu annoncer un violent orage; mes oncles parloient bas, d'un ton grondeur, et ma sœur levoit les mains d'un air qui n'étoit pas propre à les adoucir, lorsque je demandai en grace d'être entendue. Il faut écouter cette pauvre enfant, dit ma mère. C'est le terme qu'employa sa bonté.

Je me flattois, leur dis-je, qu'il n'y avoit rien à me reprocher. Il ne m'auroit pas convenu de prescrire à Mde. et à Miss Howe de qui elles devoient recevoir des

visites. Mde. Howe se faisoit un amusement du ton de plaisanterie qui régnoit entre sa fille et lui. Je n'avois aucune raison de prétendre m'adresser les visites qu'elles recevoient de lui, ce que j'aurois eu l'air de faire, si j'avois refusé de leur tenir compagnie lorsqu'il étoit avec elles. Jamais je ne l'avois vu hors de leur présence; et je lui avois déclaré une fois, sur ce qu'il me demandoit quelques momens d'entretien particulier, qu'à moins d'une réconciliation entre ma famille et la sienne, il ne devoit pas s'attendre que je souffrisse ses visites, et bien moins que je consentisse à une demande de cette nature.

Je leur dis de plus que Miss Howe entrant parfaitement dans mes intentions, ne m'avoit jamais quittée un moment tandis qu'il étoit chez elle; que lorsqu'il y venoit, si je ne me trouvois pas déja dans la salle de compagnie, je ne souffrois pas qu'on m'appelât pour lui; mais que j'aurois cru que de me retirer lorsqu'il arrivoit, ou de m'obstiner à ne pas paroître lorsque sa visite duroit long-temps, c'eût été une affectation propre à lui donner de l'avantage plutôt qu'à l'éloigner.

Mon frère m'écoutoit avec une sorte d'impatience, qui montroit assez qu'il vouloit me trouver coupable quoi que je pusse dire pour me justifier. Les autres, à en juger par l'événement, paroissoient

prêts à être satisfaits de mes raisons, s'ils n'avoient pas eu besoin de m'intimider pour me vaincre sur d'autres points. Toutes ces mesures étoient la preuve évidente, comme je l'ai dit plus haut, qu'ils ne s'attendoient point de ma part à une complaisance volontaire. C'étoit un aveu tacite de ce qu'il y avoit de révoltant dans le personnage qu'ils avoient à me proposer. Je n'eus pas plutôt cessé de parler, que mon frère jura en la présence de mon père, jura sans être contenu ni par ses regards, ni par son maintien, que pour lui, jamais il ne vouloit entendre parler de réconciliation avec ce libertin, et qu'il me renonceroit pour sa sœur si j'encourageois les vues d'un homme si odieux à toute la famille. --- Un homme qui a failli d'être le meurtrier de mon frère ! dit ma sœur avec un visage bouffi de la violence qu'elle se faisoit pour se contenir. La pauvre Bella, comme vous savez, a le visage fort plein et un peu surnourri, si je puis employer cette expression. Je suis sûre que vous m'en pardonnerez la liberté plus facilement que je ne me la pardonne moi-même. Mais après tout, qui pourroit être assez reptile pour ne pas se tourner du moins lorsqu'il se sent foulé aux pieds ?

Mon père avec une action et un ton d'une égale violence ; et mon père, vous le savez, a dans sa colère la voix terrible,

me dit qu'on m'avoit accordé trop d'indulgence en me laissant le droit de refuser ce parti et les autres, et que c'étoit à présent son tour à se faire obéir. C'est la vérité, ajouta ma mère, et j'espère que vous ne trouverez point d'opposition à vos volontés de la part d'un enfant si favorisé. Pour faire connoître qu'ils étoient tous du même sentiment, mon oncle Jules dit qu'il étoit persuadé que sa nièce bien aimée n'avoit besoin que de savoir la volonté de son père pour s'y conformer ; et mon oncle Antonin dans son langage un peu plus rude, qu'il ne me croyoit pas fille à leur donner sujet d'appréhender que je prisse droit de la faveur de mon grand-père pour me croire indépendante d'eux tous ; qu'au reste, si c'étoit mon idée, il vouloit bien m'apprendre, que le testament pouvoit être cassé, et qu'il le seroit.

Je demeurai dans un étonnement tel que vous pouvez vous l'imaginer. De quelle proposition, pensai-je en moi-même, ce traitement est-il le prélude ? Est-il question encore de M. Wierley ? Ou enfin de qui ? Et comme les hautes comparaisons viennent plutôt que les basses dans la tête d'une jeune personne lorsque l'amour-propre est intéressé ; que ce soit qui l'on voudra, pensai-je encore, c'est faire l'amour comme les Anglois le firent pour l'héritière d'Ecosse, au temps d'Edouard VI.

Mais pouvoit-il entrer dans ma tête qu'il fût question de Solmes?

Je ne savois pas, leur dis-je, avoir donné occasion à tant de rigueur. J'espérois conserver toujours une juste reconnoissance de leurs faveurs pour moi, jointe à mon devoir de fille et de nièce. Mais j'étois si surprise, ajoutai-je, d'un accueil si extraordinaire et si imprévu, que j'espérois de la bonté de mon père et de ma mère la permission de me retirer pour me remettre un peu de mon embarras. Comme personne ne s'y opposa, je fis ma révérence en silence, et je sortis; laissant mon frère et ma sœur fort contens je m'imagine, et qui ne manquèrent pas sans doute de se féliciter mutuellement d'avoir occasionné un début si sévère avec moi.

Je montai dans ma chambre; et là, seule avec ma fidelle Hannah, je déplorai mon sort en voyant sous quelle face décidée se présentoit la nouvelle proposition à laquelle il étoit clair que je devois m'attendre. A peine m'étois-je un peu remise, qu'on me fit avertir de descendre pour le thé. Je fis demander par ma femme-de-chambre la liberté de m'en dispenser : mais, sur un second ordre, je descendis en prenant le visage le plus serein qu'il me fut possible, et j'eus à me laver d'une nouvelle accusation. Mon frère, tant une mauvaise volonté déter-

minée est fertile ! fit entendre par des expressions également claires et choquantes, qu'il attribuoit le désir que j'avois eu de me dispenser de descendre, au chagrin d'avoir entendu parler librement contre une certaine personne pour laquelle il supposoit que mon imagination *trottoit*. Je pourrois aisément vous répondre, monsieur, lui dis-je, comme le mérite une pareille réflexion ; mais je m'en abstiens. Si je ne trouve pas un frère en vous, vous n'en trouverez pas moins une sœur en moi. Le joli petit air de douceur ! dit tout bas ma sœur, en regardant mon frère, et élevant la lèvre avec mépris ; lui, d'un air impérieux, me dit de mériter son affection, et que je serois toujours sûre de l'obtenir.

Lorsque nous fûmes assis, ma mère, avec cette grace admirable que vous lui connoissez, s'étendit sur l'amitié qui doit régner entre un frère et des sœurs ; elle blâma doucement ma sœur et mon frère d'avoir conçu trop légèrement du ressentiment à mon occasion. Elle ajouta, dans une vue que je crois un peu politique, qu'elle répondoit de mon obéissance aux volontés de mon père. Alors, dit mon père, tout iroit à merveille. L'expression de mon frère fut : alors nous l'aimerions tous à la folie. Ma sœur dit : nous l'aimerions autant que nous l'avons jamais aimée ; et mes oncles : ce seroit alors qu'elle

qu'elle seroit l'idole de notre cœur. Mais hélas ! suis-je donc condamnée à perdre tous ces biens à la fois ?

Voilà, ma chère, la réception qu'on m'a faite à mon retour. M. Solmes parut avant la fin du déjeûner. Mon oncle Antonin me le présenta comme un de ses amis particuliers ; mon oncle Jules, à-peu-près dans des termes aussi favorables pour lui ; mon père dit : Clarisse Harlowe, M. Solmes est mon ami. Comme il s'assit près de moi, ma mère le regarda beaucoup, et moi ensuite, d'un air, à ce qu'il me parut, d'attendrissement et de peine. Et moi, je la regardois aussi avec des yeux qui imploroient sa pitié. Et lui, lorsque je pouvois lancer un coup-d'œil de son côté, c'étoit avec un dégoût qui approchoit de l'effroi. Pendant ce temps-là, mon frere et ma sœur s'épuisoient en civilités : (¶) c'étoit sans cesse, *M. Solmes, mon honoré Monsieur*, à chaque mot. (§) Tant de caresses et d'attention de tous pour un malheureux de cette espèce !

Mais je n'ajouterai plus aujourd'hui que mes humbles remercimens à votre chère et respectable mère, à qui je veux marquer dans une lettre particulière la vive reconnoissance que je sens pour toutes ses bontés.

CL. HARLOWE.

LETTRE VIII.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

24 *Février.*

ON suit, on pousse ici le projet avec un furieux acharnement. Ce Solmes, je crois, couche ici. Il leur fait assidument sa cour, et il devient de jour en jour le favori de la maison. De si belles offres ! Un si riche établissement ! Voilà le cri général.

O ma chère amie ! Plût au ciel que je n'eusse pas à déplorer ici cette manie des familles, au milieu de l'immense richesse de la mienne ! Mais je puis m'en plaindre à vous, avec d'autant moins de réserve que nous avons joint cent fois nos regrets, vous pour une mère, moi pour un père et des oncles, auxquels il n'y a d'ailleurs aucun autre reproche à faire.

Jusqu'à présent je parois livrée à mon frère, qui prétend avoir pour moi autant de tendresse que jamais. Vous pouvez croire que je me suis expliquée fort sincérement avec lui. Mais il affecte de prendre un ton railleur, et de ne pouvoir se persuader qu'une fille aussi discrète et aussi attachée à son devoir que sa sœur Clary, puisse jamais se résoudre à désobliger tous ses parens.

En vérité, je tremble à la vue de la perspective qui s'ouvre devant mes yeux ; car il est évident pour moi qu'ils sont déterminés d'une étrange force dans leur projet.

Mon père et ma mère évitent avec un soin étudié de me donner l'occasion de leur parler en particulier. Ils ne me demandent point mon approbation, pour me faire entendre apparemment qu'ils me supposent d'accord avec leur volonté. Cependant, c'est eux que j'espère persuader, ou personne. Ils n'ont pas d'intérêt, comme mon frère et ma sœur, à forcer mes inclinations. Cette raison me rend moins empressée à leur parler. Je réserve toute ma force pour une audience que je veux obtenir de mon père, s'il a la bonté de m'entendre avec patience. Qu'il est difficile, ma chère, de donner un refus positif à ceux à qui le devoir et l'inclination réunis nous font souhaiter de ne pas déplaire !

J'ai déja essuyé le choc de trois visites particulières de ce Solmes, outre ma part à ses visites plus générales, et je trouve qu'il est impossible que je puisse jamais le supporter. Il n'a qu'une portion de bon sens fort commune, sans aucunes connoissances, ni lecture. Il n'entend que la valeur des terres, la manière d'augmenter son revenu, et tout ce qui appartient aux plus bas détails de l'exploitation des fer-

mes et du ménage. Mais je suis, je crois, devenue comme stupide. Ils ont débuté avec moi d'une manière si cruelle, que je manque de force et de courage pour affermir ma résistance.

Il paroît qu'avant mon retour ils se sont efforcés de faire entrer dans leurs vues la bonne Mde. Norton, tant ils sont résolus de l'emporter ; et son opinion n'ayant point été de leur goût, on lui a dit qu'elle feroit bien, dans ces circonstances, de supprimer ses visites. Cependant c'est la personne du monde, après ma mère, qui seroit la plus propre à me persuader, si les projets où ils se sont engagés étoient raisonnables, ou du moins pouvoient lui paroître tels.

Ma tante s'étant échappée à dire aussi qu'elle ne pensoit pas que sa nièce pût jamais être amenée à prendre du goût pour M. Solmes, a été obligée d'apprendre une autre leçon. Elle doit demain me faire une visite. Comme j'ai été jusqu'à refuser d'entendre de la bouche de mon frère et de ma sœur les articles du *noble établissement*, c'est elle qui est chargée de m'informer de ce détail, et de recevoir de moi ma détermination : car mon père, m'a-t-on dit, n'a pas même la patience de supposer que je puisse former la moindre opposition à sa volonté.

En même-temps on m'a signifié que si je voulois faire plaisir à tout le monde, je

n'irois pas à l'église dimanche prochain. On m'avoit fait la même déclaration dimanche dernier, et je m'y conformai. On appréhende que M. Lovelace ne se trouve à l'église dans le dessein de revenir au logis avec moi. Secourez-moi, chère Miss Howe, d'un peu de votre talent persuasif et plein de charme. Jamais je n'en eus tant besoin.

Vous supposez bien que ce Solmes n'a nulle raison de vanter ses progrès auprès de moi. Il n'a pas le sens de dire un mot qui convienne à son but. C'est à eux qu'il fait la cour, et mon frère prétend me la faire pour lui, comme son procureur, sans doute. Je refuse absolument d'écouter mon frère en sa faveur. Mais comme je pense qu'un homme si bien reçu et si bien recommandé par toute ma famille a droit à mes civilités, je les lui rends froidement, et c'en est assez pour qu'on affecte d'attribuer tout ce que j'oppose contre lui à une modestie réservée. Et lui, qui ne sent pas ses propres défauts, s'imagine que ma réserve et le soin que je mets à l'éviter, ne peuvent venir d'une autre cause : car toutes ses attentions, comme je l'ai déja dit, sont pour eux ; et je n'ai pas l'occasion de dire *non* à un homme qui ne me fait jamais la question. Ainsi, avec la supériorité affectée de son sexe, il semble éprouver plutôt de la pitié pour la timidité de la petite personne, qu'aucune inquiétude sur le succès.

25 *Février.*

J'ai eu la conférence qu'on m'avoit annoncée avec ma tante. Il a fallu entendre d'elle les propositions de l'homme, et elle m'a dit aussi les motifs qui leur font épouser ses intérêts avec tant de chaleur. J'éprouve de la répugnance et du dégoût à ne faire même qu'observer combien il y a d'injustice de sa part à faire de telles offres, et de la part de ceux que je dois respecter, à les accepter. Je le hais plus qu'auparavant. On a déja obtenu une terre considérable aux dépens des héritiers naturels, quoique fort éloignés ; je parle de celle de mon frère que lui a laissée sa marraine ; et ce premier succès donne aujourd'hui l'espérance chimérique de s'en procurer d'autres, ou de voir du moins la mienne retourner à la famille. Cependant le monde dans mes idées n'est qu'une grande famille. Etoit-ce autre chose dans l'origine ? Qu'est-ce donc que cet avide égoïsme qui nous porte à concentrer tout dans un cercle étroit, si ce n'est favoriser une parenté dont on se souvient au préjudice d'une parenté oubliée ?

Mais ici, sur le refus absolu que j'ai fait de lui, quelques conditions qu'il puisse offrir, on m'a signifié une déclaration qui me blesse au cœur. Comment puis-je vous la répéter ? Mais il le faut. C'est, ma chère, que d'un mois entier, ou jusqu'à nouvel ordre, je ne dois entretenir de

correspondance avec personne hors de la maison. Mon frère, sur le rapport de ma tante, qu'elle a fait néanmoins, comme j'en suis bien informée, dans les termes les plus doux, et même en donnant des espérances éloignées, je ne l'avois nullement chargée de cette commission; mon frère est venu m'apporter la défense, d'un ton d'autorité. Pas même avec Miss Howe, lui ai-je dit? Non, pas même avec Miss Howe, Madame, d'un air moqueur; car, n'avez-vous pas avoué, Miss, que Lovelace est traité en favori dans cette maison? Voyez, ma chère amie! Et croyez-vous, mon frère, que ce soit là le moyen? . . . Il m'a interrompu malignement. Vos idées se tournent-elles de ce côté-là? Je vous avertis qu'on interceptera vos lettres. Là-dessus il a disparu.

Ma sœur est entrée un moment après. Sœur Clary, vous prenez un fort joli chemin, à ce que j'entends; mais comme il est de certaines personnes, à ce qu'on imagine, qui vous endurcissent contre votre devoir, je dois vous prévenir qu'on vous saura bon gré d'éviter, pendant l'espace de huit ou de quinze jours, de rendre ou de recevoir des visites jusqu'à nouvel ordre.

Quoi! cet ordre peut-il venir de ceux que leur autorité? . . . . Demandez-leur, demandez-leur, mon enfant, en faisant deux tours en rond du bout du doigt.

J'ai rempli ma commission. Votre papa veut être obéi. Il est porté à croire que vous êtes toute obéissante, et il voudroit prévenir ce qui pourroit vous exciter à la révolte. Je connois mon devoir, ai-je dit, et j'espère qu'on n'y attachera pas des conditions impossibles. Elle m'a dit que j'étois une hardie petite créature, remplie de vanité et de présomption, que je me faisois dans l'opinion de ma propre sagesse le seul juge de ce qui étoit bien ou mal; que pour elle il y avoit long-temps qu'elle avoit pénétré toutes ces belles et spécieuses apparences, mais que j'allois montrer à tout le monde ce que j'étois dans le fond.

Chère Bella! lui ai-je dit, les mains et les yeux levés, à quoi bon tout cela? Chère, chère Bella, à quoi bon... Point, point de vos *chère Bella* à moi. Je vous déclare que je perce au travers de tous vos *sortilèges*, c'est son étrange expression. Elle est sortie brusquement, en ajoutant dans sa suite: et tout le monde y verra bientôt clair aussi, j'ose le dire.

Bon Dieu! me suis-je dit à moi-même, quelle sœur j'ai là! Qu'ai-je fait pour mériter ce traitement? Et j'ai regretté de nouveau les bontés de mon grand-père pour moi et ses faveurs trop distinguées.

25 Février au soir.

Ce que mon frère et ma sœur ont pu dire à mon désavantage, c'est ce que je

ne sais pas. Mais je suis cruellement disgraciée dans l'esprit de mon père ! On m'a fait avertir à l'heure du thé. Je suis descendue avec un visage ouvert. Mais j'ai eu bientôt sujet d'en changer.

C'étoit une contenance si grave et si composée dans chaque personne de la compagnie ! Ma mère avoit les yeux fixés sur les vases de la table ; et lorsqu'elle les levoit, c'étoit avec effort, comme si ses paupières eussent été chargées d'un poids, et sans les tourner de mon côté. Mon père étoit assis de côté dans son fauteuil pour n'avoir pas la tête tournée vers moi, les mains serrées l'une sur l'autre qu'il haussoit et baissoit tour-à-tour, et les doigts en mouvement. Le pauvre cher papa ! comme si sa colère s'étoit communiquée jusqu'à leurs extrêmités. Ma sœur étoit sur une chaise, toute gonflée. Mon frère me regardoit avec mépris, après m'avoir mesurée des yeux, à mon arrivée, de la tête aux pieds. Ma tante, qui étoit aussi de l'assemblée, a jeté sur moi quelques regards contraints et pleins de réserve, et s'est inclinée froidement vers moi pour répondre à mon salut, en s'asséyant. Ensuite d'un coup-d'œil, porté successivement sur mon frère et sur ma sœur, elle m'a semblé vouloir donner la raison de cette rigueur si nouvelle de sa part : du moins j'ai cru pouvoir l'interpréter ainsi. Bon Dieu, ma chère ! pourquoi vouloir employer la voie

de la crainte plutôt que celle de la douceur, avec une personne dont l'esprit n'a pas été jusqu'à présent regardé comme incapable de persuasion et de sentimens généreux ?

J'ai pris ma chaise. Ferai-je le thé, Madame ? ai-je demandé à ma mère. Vous savez, ma chère, que c'étoit toujours moi qui faisois le thé. Un *non*, prononcé du ton le plus bref, a été sa seule et expressive réponse, et aussi-tôt elle a pris elle-même la théïère dans sa main. Mon frère a dit au domestique, qui étoit là pour servir, de se retirer. Je verserai l'eau, a-t-il dit. Je me sentois le cœur monté jusque sur mes lèvres, je ne savois que faire de moi ; quelle va donc être la suite ? disois-je en moi-même. Après la seconde tasse, ma mère s'est levée, et prenant ma tante par la main : un mot, ma sœur Hervey ; et au même instant elles sont sorties ensemble. Ma sœur a disparu. Mon frère ensuite. En un mot, je suis demeurée seule avec mon père.

Il a pris un regard si sévère, que le cœur m'a manqué deux ou trois fois que j'ai voulu lui adresser la parole. Je crois avoir oublié de vous dire que tout le monde avoit gardé jusqu'alors un sérieux et profond silence. A la fin j'ai demandé à mon père s'il désiroit que je lui versasse encore une tasse de thé. Il m'a répondu avec le même monosyllabe de courroux

que j'avois reçu pour réponse de ma mère ; et alors il s'est levé, et s'est mis à se promener dans la chambre. Je me suis levée aussi, dans l'intention de me jeter à ses pieds ; mais j'étois trop consternée par la sévérité de son visage, pour hasarder même ce témoignage de mon respect et des sentimens dont mon cœur étoit plein jusqu'à déborder. Enfin, il s'est approché du dos d'une chaise où sa goutte l'a forcé de s'appuyer : j'ai repris un peu de courage, et m'approchant de lui, je l'ai supplié de m'apprendre en quoi j'avois eu le malheur de l'offenser.

Il a détourné la tête ; et d'une voix forte : Clarisse Harlowe, m'a-t-il dit, sachez que je veux être obéi.

Dieu me préserve, Monsieur, de manquer jamais à l'obéissance ! Je ne me suis jamais opposée à vos volontés ... Ni moi à vos fantaisies, Clarisse Harlowe, en m'interrompant. Ne me faites point éprouver le sort de ceux qui ont montré trop d'indulgence à votre sexe, en me contrariant davantage pour prix de la mienne.

Vous savez, ma chère, que mon père, non plus que son fils, n'a pas une opinion favorable de notre sexe, quoiqu'il n'y ait pas sur la terre de femme plus complaisante que ma mère.

J'allois lui faire des protestations de respect ... Point de protestations, jeune fille ; je ne veux point de tout ce babil,

point de toutes ces paroles ; je veux être obéi. Je n'ai point d'enfant, je n'en aurai point qui ne m'obéisse.

Monsieur, vous n'avez jamais eu sujet, j'espère . . .

Ne me dites point ce que je n'ai pas eu, mais ce que j'ai et ce que j'aurai.

Monsieur ! faites-moi la grace de m'écouter. Je crains bien que mon frère et ma sœur . . . .

Je ne vous souffrirai point, petite fille, parler contre votre frère et votre sœur. Ils ont à cœur, comme ils le doivent, l'honneur de ma famille.

Et j'espère, Monsieur ! . . .

N'espérez rien. Ne me parlez point d'espérances, mais de réalités. Je n'exige rien de vous que vous ne puissiez accomplir, et qu'il ne soit de votre devoir de consentir.

Eh bien, Monsieur, je consentirai. Mais j'espère néanmoins de votre bonté . . .

Point de plaintives représentations. Point de mais, petite fille, point de restrictions. Je vous dis que je veux être obéi, et de bonne grace, ou je vous renonce pour ma fille.

Je me suis mise à pleurer. Ah ! souffrez que je vous en conjure, mon très - cher et toujours honoré papa, et je me suis jetée à ses genoux, de ne me pas donner d'autre maître que vous et ma mère. Que je ne sois pas forcée d'obéir aux volontés

de mon frère. J'allois continuer, mais il est sorti, et m'a laissée dans la posture où j'étois, en disant qu'il ne vouloit pas m'entendre chercher, par des subtilités et des finesses, à mettre des distinctions dans mon devoir, et répétant qu'il vouloit être obéi. J'ai le cœur trop plein, si plein, ma chère, que je ne puis le décharger ici devant vous, sans mettre mon devoir en danger. J'aime mieux quitter la plume . . . Cependant, j'ai peine . . . Mais absolument je quitte la plume.

LETTRE IX.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

26 Février au matin.

MA tante qui a passé ici la nuit, m'a fait une visite ce matin dès la pointe du jour. Elle m'apprend qu'on m'avoit laissée hier exprès avec mon père, afin qu'il pût me parler tranquillement de l'obéissance qu'on attendoit de moi; mais qu'il convenoit de s'être emporté, et d'avoir perdu de vue son dessein, en réfléchissant sur quelque chose que mon frère lui avoit dit à mon désavantage, et par son impatience de la seule supposition qu'un esprit aussi doux que je l'avois paru jusqu'aujourd'hui, entreprît de disputer ses volontés sur un point où ma complai-

sance devoit être d'un si grand avantage pour toute la famille.

Je comprends par quelques mots qui sont échappés par mégarde à ma tante, qu'ils comptent entièrement tous sur la douceur et la flexibilité qu'ils supposent dans mon caractère. Mais ils pourroient bien s'y tromper ; car en m'examinant bien moi-même, je suis réellement persuadée que je tiens autant de la famille de mon père, que de celle de ma mère.

Mon oncle Jules n'est pas d'avis, à ce qu'il me semble, qu'on me pousse à l'extrêmité. Mais mon frere a engagé sa parole, que les égards que j'ai pour ma réputation et pour mes principes, m'amèneront *rondement* à mon devoir, c'est son expression ; peut-être aurai-je raison de souhaiter qu'on ne m'eût point informée de cette circonstance.

Le conseil de ma tante est que je dois me soumettre pour le présent, aux défenses qu'on m'a signifiées, et même recevoir les soins de M. Solmes. J'ai refusé absolument le dernier de ces deux points, au hasard, lui ai-je dit, de toutes les conséquences. A l'égard de la défense des visites, je m'y conformerai ; mais pour celle qui m'interdit toute correspondance avec vous, il n'y a que la menace d'intercepter nos lettres qui puisse me la faire observer. Ma tante est persuadée que cet ordre vient de mon père, sans que ma mère ait été

consultée ; et qu'il ne s'y est déterminé que par considération pour moi, dans la crainte, à ce qu'elle suppose, que je ne l'offense mortellement, poussée par les conseils d'autrui (c'est de vous, sans doute et de Miss Loyd, qu'elle veut parler) plutôt que par ma propre volonté ; car, dit-elle, il parle encore de moi avec bonté et même avec éloge.

Et voilà de la bonté ! Voilà de l'indulgence ! Et cela pour empêcher une fille opiniâtre de se précipiter dans la révolte, et de se perdre entièrement, comme feroit un bon prince pour des sujets mal affectionnés. Mais toutes ces sages mesures sont l'ouvrage de la belle prudence de mon jeune homme de frère. Un intrigant sans tête, et un frère sans cœur !

Que j'aurois pu être heureuse avec tout autre frère que James Harlowe, et avec toute autre sœur que sa sœur ! Ne vous étonnez pas, ma chère, que moi, qui avois coutume de vous gronder pour ces sortes de libertés sur le compte de mes parens, je sois aujourd'hui plus sans respect que vous n'avez été sans égards.

Je ne puis supporter l'idée d'être privée du plus doux plaisir de ma vie ; car tel est pour moi celui de votre conversation, soit de bouche ou par lettres. Et qui pourroit soutenir d'ailleurs de se voir la dupe d'artifices si bas, qui opèrent avec tant de hauteur et d'arrogance ?

Mais vous sentez-vous capable, ma chère Miss Howe, de condescendre à une correspondance secrette avec moi? Si vous l'êtes, je me suis avisée d'un expédient qui peut nous servir.

Vous devez vous souvenir de l'allée verte (c'est ainsi que nous la nommons) qui règne le long du bûcher et de la basse-cour où je nourris mes pintades, mes faisans et mes paons, que je vais visiter ordinairement deux fois le jour; ces oiseaux sont d'autant plus mes favoris qu'ils l'étoient de mon grand-père qui les a recommandés à mes soins: et c'est la raison qui me les a fait transporter de ma laiterie ici depuis sa mort. L'allée est plus basse que le rez-de-chaussée du bûcher; et du côté de cet édifice, les ais sont pourris en plusieurs endroits, jusqu'à trois ou quatre pieds de terre. Hannah peut se rendre dans l'allée, et faire une marque de craie au dessus du lieu où l'on pourra placer une lettre ou un paquet, sous quelques pièces de bois. Il n'est pas difficile d'y ménager un endroit sûr et nullement suspect, propre à recevoir le dépôt de nos lettres, de part et d'autre.

Je viens dans le moment de visiter le lieu moi-même, et je trouve qu'il répond à mes vues. Ainsi votre fidèle Robert peut, sans s'approcher du château, et comme ne faisant que passer seulement par l'allée verte, qui conduit à deux ou trois métai-



ries (sans livrée , s'il vous plaît ,) prendre aisément là mes lettres et y déposer les vôtres. Cet endroit est d'autant plus commode , qu'il n'est guère fréquenté que de moi , ou d'Hannah , par le motif que j'ai dit. C'est le magasin général du bois ; le bûcher d'usage journalier est plus proche de la maison. Comme on en a séparé un coin pour servir de juchoir à mes chers oiseaux , Hannah ou moi nous ne manquerons jamais de prétexte pour y aller. Essayez , ma chère , le succès d'une lettre par cette voie , et donnez-moi vos idées et votre avis sur l'état de disgrace où je me trouve , car je ne puis lui donner un meilleur nom. Marquez-moi quelle opinion vous avez de mon avenir , et ce que vous feriez à ma place.

Mais je vous avertis d'avance que votre avis ne doit pas être en faveur de ce Solmes. Il est néanmoins très-vraisemblable que sachant le pouvoir que vous avez sur moi , ils s'efforceront de faire entrer votre mère dans leurs intérêts , pour vous engager vous-même à le favoriser.

Cependant , sur une seconde réflexion , je souhaite que si vous penchez de son côté , vous m'écriviez naturellement tout ce que vous pensez. Quoique déterminée , comme je crois l'être , et comme je ne puis m'en empêcher , je voudrois du moins lire ou écouter avec patience ce qu'on peut dire pour le parti opposé. Mes attentions

ne sont pas aussi engagées, (non, en vérité, elles ne le sont pas... je ne sais pas moi-même si elles le sont) en faveur d'une autre personne, que quelques-uns de mes parens le supposent, et que vous-même, donnant l'essor à la vive gaieté de votre humeur, après ses dernières visites, avez affecté de le supposer. Si j'ai quelque préférence pour lui, il la doit moins à des considérations personnelles, qu'au traitement qu'il a reçu et qu'il a souffert par rapport à moi.

J'écris quelques lignes à votre digne mère, pour lui marquer ma reconnoissance de toutes ses bontés pour moi dans les heureux momens que j'ai passés chez vous. Je crains bien de n'en revoir jamais de si heureux; j'espère qu'elle voudra bien me pardonner de ne lui avoir pas écrit plutôt.

Si le porteur étoit soupçonné, et qu'on allât jusqu'à l'examiner, il n'auroit qu'à montrer cette lettre, comme la seule dont il seroit chargé. A combien d'inventions et d'artifices une inutile surveillance et une injuste contrainte ne donnent-elles pas occasion! J'aurois en horreur ces correspondances clandestines, si on ne m'y forçoit pas. Elles ont une si basse, une si pitoyable apparence à mes propres yeux, que j'ai peine à m'imaginer que vous vouliez y prendre part.

Mais pourquoi aussi se hâte-t-on, comme j'en ai fait mes plaintes à ma tante,

de me précipiter dans un état que je respecte, mais pour lequel je ne me sens nul penchant? Pourquoi mon frére qui est plus vieux que moi de tant d'années, et qui a tant d'impatience de me voir engagée, ne s'engage-t-il pas le premier? Pourquoi du moins ne pense-t-on pas à pourvoir ma sœur avant moi? Mais je finis ces inutiles exclamations par l'assurance de mon éternelle affection pour vous.

CL. HARLOWE.

LETTRE X.

Miss HOWE à Miss CLARISSE HARLOWE.

27 *Février.*

QU'IL y a par le monde des têtes bien étranges et bien bizarres! Miss Clarisse Harlowe sacrifiée en mariage à M. Roger Solmes! Je ne reviens pas de mon étonnement.

Je dois songer, dites-vous, à ne pas donner mon avis en faveur de cet homme-là. Me voilà convaincue, ma chère, que vous tenez beaucoup plus que je ne pensois de la famille qui a pu former l'idée d'un mariage si bien assorti, sans quoi il ne vous seroit jamais entré dans l'esprit que je pusse vous parler en sa faveur.

Demandez-moi son portrait. Vous savez que j'ai la main bonne pour tirer des res-

semblances hideuses. Mais je veux voir encore et attendre ; car qui sait ce qui peut arriver, puisque l'affaire est en si bon train, et que vous n'avez pas le courage de vous opposer au torrent qui vous entraîne ?

Vous me priez de vous communiquer un peu de mon esprit. Parlez-vous sérieusement ? Mais je crains bien qu'il ne vous fût déja très-inutile. Vous êtes la fille de votre mère, pensez-en ce qu'il vous plaira, et vous avez à combatre des esprits violens. Hélas ! ma chère, il falloit m'emprunter du mien un peu plutôt ; c'est-à-dire, avant que vous eussiez abandonné la gestion de votre bien à ceux qui croyoient y avoir droit avant vous. Qu'importe que ce soit à votre père ? Le père n'a-t-il pas deux autres aînés ? Et ne portent-ils pas plus que vous son empreinte et son image ? De grace, ma chère, ne me demandez pas compte d'une question si libre, de peur qu'à l'examen, votre application de mon idée ne fût aussi libre et aussi sévère que la question même.

A présent que je me suis un peu échappée, passez-moi un mot de plus sur le même ton. Je serai décente, je vous le promets. J'aurois cru que vous n'ignoriez pas que l'avarice et l'envie sont deux passions qu'il est impossible de satisfaire, l'une à force de donner, l'autre en continuant d'exceller et de mériter de l'admiration. Huile au feu, huile au feu, qui allume sur

toute la face de la terre des flammes dévorantes et insatiables.

Mais, puisque vous me demandez mes avis, vous devez m'apprendre tout ce que vous savez, ou tout ce que vous imaginez de leurs motifs. Si vous ne me defendez pas de faire des extraits de vos lettres, pour l'amusement de ma tante et de ma cousine, qui meurent d'envie d'être mieux informées de vos affaires dans leur petite île (*), on vous sera fort obligé de cette complaisance. Vous êtes si tendre sur les intérêts de certaines personnes qui n'ont de tendresse que pour eux-mêmes, qu'il faut vous conjurer de parler librement. Souvenez-vous qu'une amitié telle que la nôtre n'admet aucune réserve. Vous pouvez vous fier à mon impartialité. Ce seroit faire injure à votre jugement que d'en douter : car ne me demandez-vous pas mon avis ? et ne m'avez-vous pas appris vous-même que l'amitié ne doit jamais inspirer de prévention contre la justice ? Justifiez donc vos parens, si vous le pouvez. Voyons s'il y a du bon sens dans leur choix, du moins quelque apparence de raison. A présent, quoique je connoisse assez bien votre famille, je ne puis concevoir comment tous tant qu'ils sont, et en particulier comment votre mère et votre tante Hervey peuvent

(*) Dans l'île de Wight, comme on le verra plus bas.

se joindre avec le reste contre des jugemens arrêtés. A l'égard de quelques-uns des autres, rien ne peut me surprendre de leur part, dans tout ce qui concerne leur intérêt personnel.

Vous demandez pourquoi votre frère ne s'engage pas le premier dans les liens du mariage? Je vais vous le dire, pourquoi; son caractère et son arrogance trop connus n'invitent aucune des femmes auxquelles il pourroit aspirer, à recevoir ses soins; malgré ses grandes acquisitions indépendantes et ses espérances encore plus considérables. Souffrez que je vous le dise, ma chère, ces acquisitions lui ont donné plus d'orgueil que de réputation. A mes yeux c'est la plus insupportable créature que j'aie jamais connue. Le traitement dont vous me blâmez, il le méritoit de la part d'une personne qu'il recherchoit d'un air à faire croire qu'il lui faisoit une grace, plutôt qu'il n'en recevoit une. J'ai toujours aimé à mortifier les orgueilleux et les insolens. Que croyez-vous qui me fait souffrir Hickman à mes côtés? c'est qu'il est humble, qu'il connoît sa place, et qu'il sait se tenir à la distance qui convient.

Vous voulez savoir aussi pourquoi votre sœur ainée ne seroit pas pourvue la première? Je réponds, parce qu'elle n'épousera jamais qu'un homme dont la fortune soit bien riche et bien claire. Première raison: la seconde, c'est qu'elle a une sœur

cadette. Faites-moi la grace de me dire, ma chère, où est l'homme fort riche qui voulût penser à cette sœur ainée, tant que la cadette sera à marier?

Vous êtes trop riches tous, mon enfant, pour être heureux. Car ne faut-il pas que chacun de vous, par les maximes fondamentales de votre famille, se marie pour devenir encore plus riche? (¶) Des gens qui connoissent en quoi consiste leur principal mérite ne sont pas à blâmer, n'est-ce pas? de cultiver et d'améliorer sans cesse ce qu'ils regardent comme leur souverain bien. Le vrai bonheur entra-t-il jamais dans les vues de votre famille? Tant s'en faut, qu'il n'y en a pas un d'eux tous, excepté vous, qui pût être heureux s'il n'étoit pas riche (§). Laissez-les s'agiter, gronder, se chagriner et accumuler, s'étonner de ce qu'ils n'ont pas le bonheur lorsqu'ils ont les richesses, croire que leur mal-aise vient de ce qu'ils n'en ont pas encore assez, et continuer d'aller ainsi entassant jusqu'à ce que la mort qui entasse et qui accumule avec autant d'avidité qu'eux, vienne les moissonner pour grossir son magasin.

Ma chère, encore une fois, apprenez-moi ce que vous savez de leurs motifs généraux et avoués; et je vous donnerai plus de lumières sur leurs fautes que je n'en puis recevoir de vous. Votre tante Hervey, dites-vous, ne vous les a pas cachés. Pour-

quoi faut-il que je vous demande de m'instruire lorsque vous daignez me presser de vous en dire mon avis ?

Qu'ils veuillent s'opposer à notre correspondance, c'est un acte de prudence, qui ne me surprend point, et dont je suis loin de les blâmer. J'en conclus qu'ils connoissent leur folie ; et s'ils la connoissent, est-il étrange qu'ils craignent de l'exposer au jugement d'autrui ?

Je suis fort aise que vous ayez trouvé un moyen d'entretenir notre commerce. Je l'approuve beaucoup, et je l'approuverai encore plus, si ce premier essai est heureux ; mais dût-il ne pas l'être, et ma lettre tombât-elle entre leurs mains, je n'en serois fâchée que par rapport à vous.

Nous avions entendu dire, avant que vous m'eussiez écrit, qu'il y avoit eu quelque mésintelligence entre votre famille et vous à votre arrivée, et que M. Solmes vous rendoit des visites avec l'espérance de réussir. Mais j'avois jugé que l'erreur tomboit sur les personnes, et que ses prétentions étoient pour Miss Arabelle. Et vraiment, si elle étoit d'un aussi bon naturel que le sont ordinairement nos joufflues, je l'aurois crue trop bonne de moitié pour lui. Voilà sûrement le mystère, pensois-je en moi-même, et l'on aura fait revenir ma chère amie pour aider et conseiller sa sœur dans ses apprêts de noce. Qui sait, disois-je à ma mère, si cet homme-là, lorsqu'il aura

aura mis à l'écart sa perruque jaune, toute en petites boucles, et son grand chapeau bordé, que je suppose avoir été du meilleur goût du temps de sir Olivier, ne fera pas une figure supportable à l'église, pendu au côté de Miss Arabelle ? La femme, suivant l'observation de ma mère, doit avoir quelque avantage sur le mari du côté de la figure. Et quel choix pourroit-elle faire plus propre à lui servir d'ombre qui l'embellisse ?

Je m'étois attachée à cette conjecture, en dépit des bruits publics : parce que je ne pouvois me persuader que les plus sottes gens d'Angleterre le fussent au point de songer à un homme de cette trempe pour vous.

On nous avoit dit aussi que vous ne receviez aucune visite. Cela, je ne pouvois l'expliquer, à moins de supposer que les préparatifs pour la noce de votre sœur devoient être secrets, et qu'on vouloit brusquer la cérémonie, (¶) de crainte que celui-ci n'allât encore s'aviser de changer d'avis comme un autre a fait (♭). Miss Loyd et Miss Bidulph vinrent me demander ce que j'en savois, et pourquoi vous n'aviez pas paru à l'église, ni le matin, ni le soir du dimanche qui a suivi votre retour ; au grand chagrin, pour répéter leurs expressions, d'une centaine de vos admirateurs. Sur ce point, il me fut aisé de discerner que la raison étoit celle que vous me confirmez ; c'est-à-dire, la crainte qu'on avoit

que Lovelace ne s'y trouvât, et qu'il n'entreprît de vous reconduire chez vous.

Ma mère est fort sensible aux remercimens de votre lettre obligeante. Miss Clarisse Harlowe, m'a-t-elle dit après l'avoir lue, est une jeune personne qui mérite l'admiration de tout le monde. Va-t-elle quelque part ? elle fait une faveur. Sort-elle d'une maison ? elle y laisse le regret. Et puis un petit mot de comparaison : ô ma Nancy ! (*) que vous eussiez un peu de son obligeante douceur !

N'importe, l'éloge s'adressoit à vous ; et j'en ai joui, d'autant plus joui, que vous êtes moi... vous dirai-je la vérité ? que je me trouve aussi bien comme je suis, ne fût-ce que par cette raison, que si j'avois vingt frères James, vingt sœurs Arabelles, aucun d'eux, et tous ensemble ligués, n'oseroient me traiter comme vous êtes traitée par les vôtres. Celui qui a la patience de souffrir beaucoup, doit s'attendre à beaucoup souffrir par toute terre. C'est votre propre maxime, fondée sur le plus grand exemple qu'on en puisse donner, dans le sein même de votre famille, quoique vous en ayez tiré si peu de profit.

Le résultat, ma chère, c'est que je suis plus propre que vous pour ce bas monde, et vous plus que moi pour l'autre. Voilà la différence qui est entre nous. Mais puissiez-

(*) Diminutif du nom Anne.

vous bien, bien long-temps encore, pour mon bonheur et pour celui de mille autres, différer à nous quitter pour joindre une société de votre espèce et plus digne de vous !

J'ai communiqué à ma mère le récit que vous me faites de votre étrange réception. Je lui ai dit aussi quel horrible magot ils ont été chercher pour vous, et le traitement qu'on emploie pour vous forcer de le prendre. Elle s'est mise uniquement à exalter son indulgence pour ma conduite tyrannique (c'est le nom qu'elle lui donne, et comme vous savez, ma chère, il faut laisser parler les mères.) à l'égard de l'homme qu'elle me recommande avec tant de chaleur, et contre lequel il semble qu'il n'y a point de juste objection. De là elle s'est étendue sur la complaisance que je lui dois pour tant de bonté. En sorte que je crois qu'il faut ne lui rien communiquer de plus, sur-tout parce que je sais qu'elle condamneroit notre correspondance, et la vôtre avec Lovelace, comme clandestines et contraires au devoir ; car obéissance implicite est son cri. Et puis elle divulgueroit notre secret. D'ailleurs, elle ne prête que trop volontiers l'oreille aux sermons de ce vieux garçon empesé, votre oncle Antonin ; et pour donner un exemple à sa fille, elle se feroit bien plus de scrupule de prendre votre parti, eussiez-vous la cause la plus juste du monde. C'est

pourtant une assez mauvaise politique ; car on refuse tout à ceux qui n'accordent rien. En d'autres termes, ceux qui demandent trop de choses à la fois n'en obtiennent aucune.

Mais pourriez-vous deviner, ma chère, ce que ce vieux prêcheur, au cœur empâté d'embonpoint, votre oncle Antonin, se propose dans ses courses fréquentes chez nous ? Je remarque tant de mystères et de sourires entre ma mère et lui ! Ce sont des louanges mutuelles de leur économie ! tant de petits propos ! Et voilà ma méthode. . . . et voilà ce que je fais toujours. Et je suis bien aise, Monsieur, d'avoir votre approbation. Et vous avez l'œil à tout, Madame. Hélas ! Monsieur, rien ne se feroit si je ne le faisois moi-même. Ce sont des louanges d'eux-mêmes ! des exclamations contre les domestiques ! Et des hélas continuels, et mon cher cœur, et mon cher enfant ! quelquefois le ton de leur entretien baisse jusqu'à ne pouvoir plus être entendu, si je viens par hasard les troubler. Je vous dirai, ma chère, que tout cela ne me plaît qu'à demi. Si je ne savois pas que l'usage de ces vieux garçons est de prendre autant d'années pour se résoudre au mariage qu'ils peuvent espérer raisonnablement d'en avoir à vivre, je serois prête à prendre feu sur ces visites, et je recommanderois M. Hickman à la main de ma mère comme un homme beaucoup

plus sortable pour elle. Ce qui lui manque en années est suppléé par sa gravité. Et si vous voulez ne pas me gronder, je vous dirai qu'il y a entre ma mère et lui, surtout lorsque cet homme s'est un peu émancipé avec moi, par la confiance que lui inspire la faveur de ma mère, et que je le tiens en bride à cette occasion, un air de minauderie qui me fait trouver beaucoup d'affinité entr'eux deux. Alors tombant comme dans l'admiration, de mon arrogance, et de ce qu'ils en ont tous deux à souffrir, ils se mettent à soupirer; et leur compassion paroît si vive l'un pour l'autre, que si la pitié n'est qu'un échelon à l'amour, je ne suis pas moi fort en danger, tandis qu'ils y sont beaucoup sans le savoir.

Je vous vois, ma chère; vous allez tomber sur moi, avec vos airs graves. Songez au proverbe: (¶) Si l'agneau passe, la brebis suivra. Tenez-vous bien, car je pourrai vous coudoyer, en feignant de vouloir passer devant vous (♭). Annibal, ai-je lu quelque part, conseilloit toujours d'attaquer les Romains sur leur territoire.

Vous avez bien voulu me dire, et même avec le serment, *en vérité*, « que vos » attentions (joli mot, et bien expressif » pour celui d'*affections*) ne sont pas aussi » engagées pour une autre personne, que » quelques-uns de vos parens le suppo- » sent. » Qu'étoit-il besoin, ma chère, de me donner à penser que le dernier, ou les

deux derniers mois ont été une époque extrêmement favorable pour cette autre personne, en mettant la nièce dans le cas de lui avoir quelques obligations pour sa patience avec les oncles.

Mais passons là-dessus. *Aussi engagées!* Et à quel degré, ma chère? suis-je en droit de demander. Quelques-uns de vos parens supposent qu'elles le sont beaucoup; vous avouez, ce me semble, qu'elles le sont un peu. Allons, ne vous fâchez point, vous n'avez rien à vous reprocher; car vous ne m'avez point encore avoué ce peu. Je vous ai entendu dire, qu'en affectant des secrets on excitoit toujours la curiosité.

Vous continuez, néanmoins, avec une espèce d'atténuation de votre *en vérité*, comme si un retour sur vous-même vous avoit donné quelque doute: vous-même, vous ne savez pas si elles le sont; autant qu'on le suppose, voulez-vous dire. Quelle nécessité de me dire cela à moi, et d'y joindre encore la caution *en vérité*? Mais vous en savez plus que vous ne dites; ou plutôt, je m'imagine en effet, que vous ne le savez pas; car l'amour commence et se glisse dans un cœur en esprit subtil; et il se découvre souvent aux yeux du spectateur voisin, tandis que la personne possédée ne fait pas encore qu'elle a ce démon dans son sein.

Mais vous ajoutez que « si vous aviez » effectivement quelque préférence pour

» lui, il la devroit moins à des considéra-
» tions personnelles qu'au traitement qu'il
» a reçu et qu'il a souffert par rapport à
» vous. »

Rien de plus généreux. Cela est dans votre caractère. Mais, ô chère amie! comptez, comptez que vous êtes en danger. Que vous vous en apperceviez ou non, comptez que vous n'y êtes pas moins. C'est votre générosité naturelle, et la grandeur de votre ame qui vous y jettent. Tous vos parens sont de mauvais politiques; en l'attaquant avec cette violence, ils combattent réellement pour lui; et j'engage ma vie que Lovelace, malgré toute sa vénération et ses assiduités, a vu plus loin que ces assiduités et cette vénération, si bien calculées à votre méridien, ne lui permettent de l'avouer. En un mot, il a vu que son ouvrage opère seul plus efficacement pour lui, qu'il ne pourroit le faire personnellement lui-même. Ne m'avez-vous pas dit autrefois que rien n'est si pénétrant que l'œil d'un amant qui a de la vanité? Et qui accuse Lovelace de manquer de vanité?

Enfin, ma chère, c'est mon opinion, fondée sur l'air dégagé que j'apperçois dans ses manières et dans ses sentimens, qu'il a vu plus loin que moi, plus loin que vous n'imaginez qu'on puisse voir, et plus loin, je crois, que vous ne voyez vous-même; car vous n'auriez pas manqué de me le dire.

Déja, dans la vue de contenir son ressentiment des indignités qu'il a reçues, et qui se renouvellent tous les jours, il est parvenu à vous engager dans une correspondance secrète avec lui. Je sais que dans tout ce que vous lui avez écrit, il n'y a rien dont il puisse se vanter. Mais n'est ce pas un grand avantage de gagné, que de vous avoir fait consentir à recevoir ses lettres et à lui répondre ? La condition que vous y avez attachée, qu'il tiendroit cette correspondance secrète, n'offre-t-elle pas l'apparence d'un mystère entre vous et lui, dont vous ne souhaitez pas que le monde soit informé ? Il est le maître de ce secret. Ce secret, en quelque sorte, c'est lui-même. Dans quelle intimité cette faveur n'établit-elle pas l'amant ? A quelle distance ne recule-t-elle pas les parens ?

Cependant, dans la situation où sont les choses, qui peut vous blâmer ? Il est certain que votre condescendance a prévenu jusqu'à présent de grands malheurs. Il faut bien la continuer, par les mêmes raisons, aussi long-temps que la cause subsiste. C'est un destin pervers qui vous entraîne contre votre inclination. Mais avec des vues si louables, l'habitude fera disparoître l'inconvenance qui blesse, et formera l'inclination. Ma chère, comme vous souhaitez dans une occasion si critique, vous conduire avec cette prudence qui gouverne

toutes vos actions, je vous conseille de ne pas craindre d'entrer dans un sévère examen du principe et des véritables motifs de votre générosité pour cet heureux mortel.

Je vous le dis franchement; pour moi, c'est mon humble opinion, qu'au sortir de cet examen de vous-même, cette générosité se trouvera être l'amour. Ne vous évanouissez pas, ma chère; votre homme, lui-même, n'a-t-il pas assez de philosophie naturelle pour avoir déja observé à votre tante Hervey, que l'amour pousse ses plus profondes racines dans les ames les plus fermes! Maudite soit la finesse de sa pénétration! car cette remarque date déja de six ou sept semaines.

J'ai eu, vous le savez, ma bonne part de la même teinture; et dans mes plus froides réflexions, je n'aurois pu dire comment, ni quand cette jaunisse avoit commencé. Mais j'en aurois eu, comme l'on dit, pardessus les yeux et les oreilles, sans le secours de quelques-uns de vos bons avis, que je vous rends aujourd'hui à mon tour. Cependant, l'homme qui m'avoit fait tourner la tête n'étoit pas de la moitié si.... si quoi, ma chère? Assurément, Lovelace est un cavalier charmant; et s'il étoit seulement.... Mais je ne veux pas vous faire monter des feux au visage en me lisant. Non, non, j'en serois bien fâchée. Cependant, ma chère, ne vous sen-

tez-vous pas dans le cœur quelque chose d'extraordinaire, qui le fait palpiter, palpiter, ici, à cet endroit de ma lettre. Si vous le sentez, n'ayez pas honte de me l'avouer : c'est *votre générosité*, chère amie; voilà tout. Mais, comme disoit l'Augure Romain : César, gardez-vous des Ides de Mars.

Adieu, la plus chère de mes amies. Pardon, et hâtez-vous d'employer votre nouvel expédient, pour me dire que vous pardonnez

ANNE HOWE.

LETTRE XI.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Mercredi 1 Mars.

VOUS m'avez à la fois embarrassée et alarmée, ma très-chère Miss Howe, par la fin de votre lettre. A la première lecture, je n'avois pas cru, ai-je dit en moi-même, qu'il fût nécessaire de me tenir en garde contre un critique, en écrivant à une si chère amie. Mais ensuite, étant venue à me recueillir, n'y a-t-il rien de plus ici, me suis-je demandée, que les saillies ordinaires d'un esprit naturellement si vif? Assurément, il faut que je me sois rendue coupable de quelqu'inadvertance. Entrons dans un examen sévère de moi-même,

comme ma chère amie me le conseille.

Je l'ai fait, et je ne puis convenir d'aucuns feux qui me soient montés au visage, ni de ces battemens de cœur dont vous me parlez. Non, *en vérité*, vous répéterai-je, je ne le puis. Cependant les endroits de ma lettre sur lesquels vous vous exercez avec un mêlange d'enjouement et de sévérité, m'exposoient naturellement à votre agréable raillerie ; de cela j'en conviens, et je ne puis vous dire ce que j'avois dans l'esprit lorsqu'il a conduit si bizarrement ma plume.

Mais enfin, est-ce trop dire, dans une personne qui n'a point de considération fort particulière pour aucun homme, de dire qu'il y en a quelques-uns qui lui paroissent préférables à d'autres? Est-elle blâmable d'ajouter qu'elle croit dignes de quelque préférence ceux qui, n'ayant pas été bien traités par ses parens, font par considération pour elle le sacrifice de leurs ressentimens. Par exemple, on peut bien me permettre, je crois, d'avancer que M. Lovelace est un homme à préférer à M. Solmes, et que je lui donne en effet cette préférence. Il me semble que cela peut se dire, sans que la conséquence nécessaire soit, que j'ai de l'amour pour lui.

Non certainement, pour tout au monde je ne voudrois pas avoir pour lui ce qu'on appelle de l'amour ; premièrement, parce que je suis loin d'avoir bonne opinion de

ses mœurs, et que je regarde comme une faute à laquelle toute notre famille a eu part, excepté mon frere, de lui avoir permis de nous visiter avec des espérances; qui néanmoins étoient trop éloignées pour autoriser aucun de nous, comme je l'ai déja observé, à lui demander compte de ce que nous apprenions de ses mœurs et de sa conduite. En second lieu, parce que je le crois un homme vain et capable de se faire un triomphe, du moins en secret, de l'avantage qu'il auroit sur une personne dont il croiroit avoir engagé le cœur. Troisièmement, parce que les assiduités et la vénération que vous lui attribuez, paroissent accompagnées d'un air de hauteur, comme s'il pensoit que le mérite de ses soins fût plus qu'un équivalent du cœur d'une femme. D'ailleurs, dans les momens où il s'observe moins, sa conduite me paroît celle d'un homme qui se croit au dessus de la politesse même que sa naissance et son éducation (plutôt peut-être que son propre choix) l'obligent de marquer. En un mot, je trouve que sa politesse même, malgré les avantages qu'ont dû lui donner sa naissance et son éducation, me paroît à moi contrainte et gênée, quoiqu'avec l'aisance d'un homme singulièrement affable et poli, il y ait par fois, ce semble, dans ses manières, quelque chose en arrière, qu'il tient comme en réserve avec trop de soin.

Et puis cette bonté qu'on lui croit en général pour les domestiques d'autrui, et qui va jusqu'à la familiarité, (familiarité pourtant qui, comme vous l'avez remarqué, conserve un air de dignité et ne messied pas à un homme de qualité) n'empêche pas qu'il ne soit sujet à s'emporter contre les siens. Un jurement ou une imprécation suit aussi-tôt, et l'on voit leur terreur se manifester dans leurs yeux ; j'ai cru y lire par fois qu'ils se tenoient fort heureux que je fusse à portée de l'entendre. Les regards même du maître ne confirmoient que trop alors mon soupçon.

Non, ma chère, cet homme n'est pas mon homme. J'ai de grandes objections contre lui. Non, le cœur ne me bat pas à son nom. S'il me monte des feux au visage, c'est d'indignation contre moi-même, d'avoir donné lieu à une pareille imputation. -- Il ne faut pas, ma très-chère amie, transformer un sentiment commun de reconnoissance en amour. Je ne puis souffrir que vous en ayez cette idée ; mais si j'étois jamais assez malheuseuse pour m'appercevoir que ce fût de l'amour, je vous engage ma parole, c'est dire mon honneur, que je ne manquerai pas de vous en instruire.

Vous m'ordonnez de vous écrire promptement et par le nouvel expédient que j'ai trouvé, que votre agréable raillerie ne m'a point indisposée contre vous. Je me hâte de vous satisfaire, et je remets à ma pre-

mière lettre le récit des motifs qu'ont mes parens pour favoriser avec tant de chaleur les vues de M. Solmes. Soyez donc bien persuadée, ma chère, que je n'ai rien dans le cœur contre vous. Non, rien, rien absolument. Au contraire, je vous remercie bien sincèrement des avis dont me prémunit votre amitié. Et si vous observiez dans ma conduite quelque faute assez considérable pour vous mettre dans le cas d'employer en ma faveur vis-à-vis des autres les palliatifs d'une amitié partiale, je vous recommande, comme je l'ai fait souvent, de ne pas faire difficulté de m'en informer; car il me semble que je voudrois me conduire d'une manière à ne donner aucune prise à la censure, même d'un ennemi. Si jeune et foible comme je suis, quel moyen d'éviter la censure d'un ennemi, si ma fidèle amie ne tient pas le miroir devant mes yeux, pour me faire voir mes imperfections ?

Jugez-moi donc, ma chère, comme feroit une personne indifférente qui sauroit de moi tout ce que vous savez. D'abord, j'en pourrai ressentir un peu de peine, il me montera peut-être un peu de chaleur au visage, de me trouver moins digne de votre amitié que je ne voudrois l'être. Mais soyez sûre que vos corrections obligeantes me feront faire des réflexions qui me rendront meilleure. Si elles ne me corrigent pas, vous aurez droit de me

reprocher une faute inexcusable ; une faute, permettez-moi d'ajouter, dont vous ne pourriez vous dispenser de m'accuser, sans cesser d'être autant mon amie que je suis la vôtre, puisque vous savez bien que je ne vous ai jamais épargnée dans les mêmes occasions.

Je finis ici ; mais c'est dans le dessein de commencer bientôt une autre lettre.

CL. HARLOWE.

LETTRE XII.

Miss HOWE à Miss CLARISSE HARLOWE.

Jeudi 2 Mars.

VOUS ne voudriez donc pas, pour tout au monde, avoir pour lui ce qu'on nomme de l'amour ? Votre obéissante, ma chère ! Je ne voudrois pas, non plus, que vous en eussiez : car je pense qu'avec tous les avantages de sa personne, de sa fortune, de sa naissance, il n'est rien moins que digne de vous. Et cette opinion me vient autant des raisons que vous citez, et que je ne puis que confirmer, que de ce que j'ai su de lui depuis quelques heures, par la bouche de Mde. Fortescue, la favorite de Lady Betty Lawrance, et qui le connoît bien. Mais cependant, laissez-moi vous féliciter d'être la première de notre sexe

dont j'aie entendu parler, qui ait été capable de changer à son gré ce lion d'amour en un bichon de toilette.

Eh bien, ma chère, si vous ne sentez pas les battemens de cœur et les feux au visage, il est certain que vous n'en sentez pas, et que vous n'avez pas d'amour, et par une bonne raison, c'est que vous ne voudriez pas en avoir, et il n'y a plus rien à dire. Seulement, ma chère, je tiendrai la vue ferme sur vous, et j'espère que vous l'y tiendrez vous-même; car ce n'est pas bien raisonner que de conclure qu'on n'a point d'amour, parce qu'on ne voudroit pas en avoir. Avant que de quitter entièrement ce sujet, permettez-moi un mot à l'oreille, ma charmante amie : ce sera seulement par voie de précaution et par déférence pour l'observation générale, qu'un spectateur juge quelquefois mieux du jeu que ceux qui tiennent les dez. N'est-il pas possible que vous ayez eu et que vous ayez affaire à des créatures si mutines, à des têtes si bizarres, que vous n'ayez pas eu le temps de faire attention aux battemens de cœur, ou que si vous en avez senti quelques-uns par intervalles, ayant deux objets où les rapporter, vous ayez donné à gauche, et pris une cause pour l'autre.

Mais, soit que vous ayez de l'estime ou non pour Lovelace, je suis sûre que vous êtes impatiente de savoir ce que Mde. For-

tescue m'a dit de lui. Je ne veux pas vous tenir plus long-temps en suspens.

Elle en raconte cent histoires de folie, de malice depuis son enfance jusqu'à l'âge où il est ; car elle observe que n'ayant jamais été contredit, il a toujours été aussi malicieux qu'un singe. Mais je passerai sur ces petites méchancetés d'un enfant, quoique ce soient des espèces d'indices qui dénotent quelque chose, pour m'arrêter à plusieurs points que vous n'ignorez pas tout-à-fait, et à d'autres que vous ignorez absolument, et pour faire quelques observations sur son caractère.

Mde. Fortescue avoue ce que tout le monde sait, que notoirement et même de son propre aveu, il est homme de plaisir. Et cependant elle dit que pour tout ce qu'il prend à cœur et ce qu'il entreprend, c'est le plus industrieux et le plus persévérant des hommes qui soient sous le ciel. Il ne donne que six heures de vingt-quatre au sommeil, pas plus que vous. Il aime singulièrement à écrire. Qu'il soit chez son oncle ou chez Lady Betty, ou chez Lady Sara, il ne se retire jamais que pour prendre une plume. Elle sait d'un de ses compagnons, qui lui a confirmé ce goût pour l'écriture, que ses pensées coulent rapidement de sa plume, et vous et moi, ma chère, nous avons observé dans plus d'une occasion, qu'avec une fort belle main, il écrit sans s'arrêter et très-vîte. Il doit avoir

eu de bonne heure un génie fort docile et très-souple, sans quoi un homme si passionné pour le plaisir, et d'un esprit si actif, n'auroit jamais pu s'assujettir à un travail long et pénible, pour acquérir les talens qu'il possède ; qualités assez rares parmi les jeunes gens riches et de haute naissance, sur-tout ceux qui, comme lui, n'ont jamais su ce que c'est que d'être contrariés.

Un jour qu'on le complimentoit sur ses talens et sur une diligence qui étonne dans un homme de plaisir, il eut la vanité de se comparer à Jules-César, qui exécutoit de grandes choses pendant le jour, et qui employoit la nuit à les écrire. Et il se vantoit qu'il n'auroit eu besoin que de l'essor et des occasions de César, pour figurer avec éclat dans son siècle.

Ce discours, à la vérité, étoit, dit-elle, débité d'un air de plaisanterie ; car elle observe, comme nous l'avons observé aussi, qu'il a l'art de faire l'aveu de sa vanité avec tant d'enjouement et de gaieté, qu'il s'élève en quelque sorte au-dessus du mépris qui est dû à la vaine présomption de soi-même, et qu'en même temps il persuade presqu'à ceux qui l'entendent, qu'il mérite réellement les louanges extraordinaires qu'il se donne.

Mais supposons qu'en effet il emploie une partie de ses nuits à écrire, quels peuvent être ses sujets? Si comme César

il écrit ses propres actions, ce doit être sans doute un très-méchant homme, et d'un caractère très-entreprenant, puisqu'on ne le soupçonne pas d'avoir l'esprit tourné au sérieux; et tout décent qu'il est dans sa conversation avec nous, je gagerois que ses écrits ne sont pas d'une nature à lui faire honneur, ni à être utiles aux hommes, s'il les mettoit au jour. Il faut qu'il le sente bien lui-même, car Mde. Fortescue assure que dans cette grande correspondance de lettres qu'il entretient, il est aussi secret et aussi soigneux que s'il étoit question de haute trahison. Cependant, il ne se trouble guère la tête d'affaires politiques, quoique personne ne connoisse mieux, dit-on, les intérêts des Princes, et l'état des Cours étrangères.

Que vous et moi, ma chère, nous aimions à écrire, il n'y a rien de surprenant. Depuis que nous sommes capables de tenir une plume, nous avons fait notre amusement des correspondances épistolaires. Nos occupations sont domestiques et sédentaires, et nous pouvons laisser courir la plume au hasard sur cent sujets innocens, dont l'innocence même fait tout notre plaisir, quoiqu'ils eussent peut-être aussi peu d'agrément que d'utilité pour d'autres que nous. Mais qu'un jeune homme de cette humeur, gai, vif, qui aime la chasse, les chevaux, les voyages, qui ne manque point de se trouver aux assem-

blées, aux fêtes publiques, et qui a les moyens de satisfaire tous ses goûts, puisse rester assis des heures entières à écrire, comme on nous a dit que cela lui arrive souvent, c'est là ce qui doit étonner.

Madame Fortescue dit qu'il possède parfaitement la méthode des abréviations. Je vous demande en passant quel peut avoir été le motif d'un homme qui écrit aussi vîte que lui pour apprendre l'art d'abréger?

Elle dit, et nous le savons aussi bien qu'elle, qu'il a la mémoire surprenante et l'imagination d'une vivacité extraordinaire.

Quels que soient ses autres vices, tout le monde rend témoignage, comme Mde. Fortescue, que c'est un homme sobre, et parmi toutes ses mauvaises qualités, le jeu, ce grand dissipateur du temps et de la fortune, n'a jamais été son vice; de sorte qu'il doit avoir la tête aussi froide, et la raison aussi nette que la fougue de l'âge et sa gaieté naturelle le permettent; et l'habitude où il est de se lever de bonne heure lui donne beaucoup de temps pour écrire ou pour faire pis.

Madame Fortescue parle d'un de ses amis avec lequel il est lié plus étroitement qu'avec tous les autres. Vous vous souvenez de ce que l'Intendant congédié a dit de lui et de ses associés. Le portrait que cet homme a fait de lui me paroît en général assez juste. Mde. Fortescue confirme une partie des traits: que toute

sa famille le redoute, et que son orgueil répugne à leur avoir aucune obligation ; qu'il est aussi, à ce qu'elle croit, quitte de toutes ses dettes, et qu'il n'en fera pas de nouvelles, par le même motif apparemment qui lui fait éviter de rien devoir à ses proches.

Quelqu'un qui seroit porté à juger favorablement de lui, présumeroit qu'un homme brave, un homme éclairé et diligent, ne sauroit être naturellement un méchant homme. Mais s'il vaut mieux que ne le disent ses ennemis, (il seroit bien méchant en effet s'il étoit pire) on ne peut le justifier d'une faute inexcusable, qui est d'avoir tant d'indifférence pour sa réputation. Ce défaut ne peut venir à mon avis que de l'une ou de l'autre de ces deux raisons, ou de ce qu'il sent au fond du cœur qu'il mérite tout le mal qu'on dit de lui, ou de ce qu'il fait gloire de passer pour pire qu'il n'est. Deux mauvais signes et d'un augure effrayant : le premier marque un caractère tout-à-fait abandonné ; et ce qu'on peut conclure naturellement de l'autre, c'est qu'un homme qui n'a pas de honte de ce qu'on lui impute, ne fera pas scrupule de s'en rendre coupable dans l'occasion.

Enfin, sur tout ce que j'ai pu recueillir de Mde. Fortescue, M. Lovelace me paroît un homme rempli de défauts. Vous et moi l'avons cru trop vif, trop inconsidéré,

trop téméraire, trop incapable d'hypocrisie pour être profond. Vous voyez que dans ses démêlés avec votre frère, il n'a jamais voulu déguiser son caractère naturel, qui est assurément fort hautain. Lorsqu'il croit devoir du mépris, il le pousse à l'excès. Il n'a pas même assez de complaisance pour épargner vos oncles.

Mais, fût-il profond, et le fût-il beaucoup, vous l'auriez bientôt pénétré, si on vous laissoit à vous-même. Sa vanité seroit le fil qui vous guideroit. Jamais homme n'en eut plus que lui. Cependant, suivant l'observation de Mde Fortescue, elle lui sied bien, et jamais homme n'en sut tirer parti plus heureusement. Elle est assaisonnée d'un singulier mêlange de vivacité et d'enjouement. La moitié de ce qui lui échappe à son avantage, lorsqu'il est dans ces accès d'amour-propre, rendroit tout autre homme insupportable.

Parler du loup est un vieux proverbe. L'agréable vaurien m'a fait une visite, et il ne fait que de sortir d'ici. Il est toute impatience et tout ressentiment de la conduite qu'on tient avec vous, et il appréhende aussi qu'on ne parvienne à surmonter vos résolutions.

Je lui ai dit, comme je le pense, qu'on ne vous fera jamais consentir à prendre un homme tel que M. Solmes; mais que l'affaire se terminera probablement par

une composition qui sera de renoncer à l'un et à l'autre.

Jamais homme, dit-il, avec une fortune et des alliances si considérables, n'a obtenu si peu de faveur d'une femme pour laquelle il ait autant souffert.

Je lui ai dit mon avis avec ma franchise ordinaire. Mais, qui jamais se trouve en faute en se prenant pour juge? Il s'est plaint d'espions apostés, et qui étoient gagés par votre frère et vos oncles pour espionner sa conduite et ses mœurs. Je lui ai répondu que cela étoit fâcheux pour lui, d'autant plus que peut-être sa conduite et ses mœurs ne soutiendroient pas l'épreuve des observations; il a souri, en me disant qu'il étoit mon serviteur, et que l'occasion étoit trop belle pour être manquée par Miss Howe, qui ne l'avoit jamais épargné. Dieu ait pitié des Harlowes! Le croirai-je, a-t-il dit? Ils veulent ruser, intriguer contre lui. Ils feroient mieux de prendre garde qu'il ne les paie de leur propre monnoie. Ils ont le cœur plus propre que la tête à ces opérations-là.

Je lui ai demandé s'il s'en estimoit beaucoup davantage, d'avoir plus d'habileté qu'eux pour ces belles opérations. Il a éludé la question, et s'est répandu alors en protestations de respect et d'affection pour vous. L'objet en étant si digne, qui peut douter de la vérité de ces protestations?

Adieu, ma chère, ma noble amie; la généreuse conclusion de votre dernière lettre me donne pour vous plus de tendresse et d'admiration que je ne puis l'exprimer, quoique j'aie commencé celle-ci par une raillerie impertinente, parce que je sais que vous avez toujours eu de l'indulgence pour mes folles saillies; il n'y a jamais eu de cœur qui ait senti plus vivement la chaleur d'une véritable amitié que celui de votre fidelle

ANNE HOWE.

LETTRE XIII.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Mercredi 1 Mars.

JE prends la plume pour exposer à vos yeux les motifs qui font embrasser si chaudement à mes parens les intérêts de M. Solmes.

Pour bien éclaircir cette matière, il est nécessaire que je retourne un peu sur mes pas, et peut-être que je vous répète quelques circonstances dont je vous ai déja informée. Ainsi vous pouvez regarder cette lettre comme une espèce de supplément à celles du 15 et du 20 Janvier dernier (*).

(*) Voyez Lettres 4 et 5.

Dans

Dans ces deux lettres, dont j'ai conservé les extraits, je vous ai rendu compte de l'antipathie de mon frère et de ma sœur pour M. Lovelace, et des moyens qu'ils avoient employés, de ceux du moins qui étoient alors venus à ma connoissance, pour le ruiner dans l'estime de mes autres parens. Je vous ai raconté, qu'après avoir pris à son égard des manières très-froides, mais qui n'étoient pas encore une offense directe, tout d'un coup ils avoient passé à la violence et à des insultes personnelles (*), qui avoient produit à la fin la malheureuse rencontre que vous savez, entre mon frère et lui.

Il faut vous dire à présent, que dans la dernière conversation que j'ai eue avec ma tante, j'ai découvert que cet emportement soudain, de la part de mon frère et de ma sœur, avoit une cause plus puissante qu'une ancienne antipathie de collège, et qu'un amour méprisé. C'étoit la crainte que mes oncles ne pensassent à suivre en ma faveur l'exemple de mon grand-père; crainte fondée, à ce qu'il me semble, sur une conversation entre mes oncles, mon frère et ma sœur. Ma tante m'a fait cette confidence, comme un argument capable de me faire accepter les grandes offres de M. Solmes, en me représentant que ma complaisance viendroit fort à propos renverser

(*) Voyez Lettres IV. et V.

les vues de mon frère et de ma sœur, et m'établiroit pour jamais dans les bonnes graces de mon père et de mes deux oncles.

Je vous rapporterai en gros cette confidence de ma tante, après une ou deux observations préliminaires, que je crois moins nécessaires pour vous, qui nous connoissez tous si parfaitement, que pour mettre de l'ordre dans mon récit.

Je vous ai entretenue plus d'une fois du projet favori de quelques-uns de nous, qui est ce qu'on appelle *illustrer une famille*; projet qui, comme je l'ai souvent pensé, est une sorte d'injure pour la nôtre, qui n'est pas sans quelque lustre, ni de création toute nouvelle d'aucun des deux côtés, de celui de ma mère sur-tout. Ce sont des idées que nourrissent trop souvent les familles opulentes, qui, avec de grandes richesses, ne sont pas contentes qu'elles n'y joignent un rang et des titres.

Mes oncles avoient étendu cette vue à chacun des trois enfans, fondés sur ce que renonçant eux-mêmes au mariage, nous pouvions être tous trois assez bien partagés, et mariés assez avantageusement pour faire par nous-mêmes, ou par notre postérité, une figure distinguée dans notre pays. Mon frère de son côté, en qualité de fils unique, s'étoit imaginé que les deux filles seroient fort bien pourvues, chacune avec douze ou quinze mille livres sterlings; et que toutes les grandes terres

de la famille, c'est-à-dire celles de mon grand-père, de mon père et de mes deux oncles, avec leurs acquisitions personnelles et les espérances qu'il avoit du côté de sa marraine, lui composoient une fortune assez noble, et lui donnoient assez de crédit pour prétendre à la dignité de Pair. Il ne falloit pas moins pour satisfaire son ambition.

Avec cette perspective qu'il s'étoit faite, il commença de très-bonne heure à se donner de grands airs. On lui entendoit dire que son grand-père et ses oncles étoient ses Intendans; que jamais personne n'avoit été dans une plus belle position; que les filles ne sont qu'un embarras, un *attirail* dans une famille. Cette familière et basse expression étoit souvent dans sa bouche, et toujours prononcée (¶) avec la suffisance d'un homme qui sourit intérieurement à une idée heureuse de son imagination. Il disoit qu'un père qui a des fils, est un homme qui élève des poulets pour sa propre table; (comparaison que je déconcertai une fois, en lui demandant si pour la rendre complète, il falloit aussi tordre le cou aux fils) au lieu que les filles sont des poulets élevés pour la table d'autrui. Et cela étoit accompagné de la réflexion également civile, que pour engager les épouseurs à en débarrasser la famille, il falloit qu'elle appauvrît ses fonds pour le marché (§). Ces discours impa-

tientoient ordinairement ma sœur ; et quoiqu'elle paroisse regarder aujourd'hui une sœur cadette comme un *embarras*, elle me proposa souvent alors de nous liguer toutes deux pour notre commun intérêt contre les vues *rapaces* de mon frère ; c'est le nom qu'elle leur donnoit. Moi, j'aimois mieux ne voir dans ces libertés que des plaisanteries passagères, qui me faisoient même plaisir dans un jeune homme qui n'étoit pas naturellement de bonne humeur, ou bien un foible qui ne méritoit que de la raillerie, rien de plus.

Mais lorsque le testament de mon grand-père, dont j'ignorois comme eux, avant qu'il fût ouvert, les dispositions en ma faveur, eût coupé une branche des espérances de mon frère, il marqua beaucoup d'humeur contre moi, et personne au fond ne parut content. Quoique je fusse aimée de tout le monde, comme j'étois la dernière des trois enfans, père, oncles, frère, sœur, tous se crurent compromis sur l'article du droit et de l'autorité. Qui n'est pas jaloux de son autorité ? Mon père lui-même ne put supporter de me voir comme isolée et établie dans une sorte d'indépendance ; car ils convenoient tous que telle étoit la force du testament par rapport au legs qui me regarde, et ils en convenoient, sans être tenue de rendre aucun compte.

Pour aller au devant de toutes les jalousies, j'abandonnai, comme vous le sa-

vez, à l'administration de mon pere, non-seulement la terre, mais encore une somme considérable qui m'étoit léguée; c'étoit la moitié de l'argent comptant que mon grand-père s'étoit trouvé à sa mort, et dont il laissa l'autre moitié à ma sœur. Je me contentai de recevoir, comme de sa bonté, ce qu'il vouloit bien m'accorder pour mes menus plaisirs, sans demander la moindre augmentation à ma pension annuelle, et je me flattois par cette conduite d'avoir assoupi tout sentiment d'envie. Mais mon frère et ma sœur, toujours jaloux, comme il n'y a plus à en douter à présent, des dispositions favorables de mes deux oncles pour moi, et de la satisfaction que leur avoit donnée, ainsi qu'à mon père, cet acte de soumission et de respect, ne cessèrent pas de me rendre sourdement, dans l'occasion, toutes sortes de mauvais offices. J'y faisois peu d'attention quand je m'en appercevois, parce que je me reposois sur l'idée d'avoir écarté tout sujet de jalousie, et j'attribuois ces petits travers à la pétulance qu'on leur connoît de reste à tous deux.

L'acquisition de mon frère vint ensuite: cet événement nous rendit tous heureux. Il alla prendre possession des biens qu'on lui laissoit, et son absence, sur-tout pour une aussi bonne cause, augmenta encore notre bonheur. Elle fut suivie de la proposition de Milord M. . . pour ma sœur,

autre surcroît de félicité pour un temps. Je vous ai raconté dans quel excès de bonne humeur ma sœur fut pendant quelques jours.

Vous savez comment elle s'évanouit, et ce qui succéda.

Mon frère arriva d'Ecosse, et la paix fut bientôt troublée. Bella, comme je me souviens de vous l'avoir observé dans mes lettres précédentes, eut l'occasion de se vanter hautement qu'elle avoit refusé M. Lovelace par mépris pour ses mœurs. Cette déclaration porta mon frère à s'unir avec elle dans une même cause. Ils se mirent tous deux à déprimer M. Lovelace et même sa famille, qui ne mérite assurément que du respect ; et leurs discours donnèrent lieu à la conversation où je veux vous amener, entre mes oncles et eux. Je vais vous en expliquer les circonstances, après avoir remarqué qu'elle précéda la rencontre, et qu'elle suivit presqu'immédiatement les informations qu'on se procura sur les affaires de M. Lovelace, et qui furent moins désavantageuses que mon frère et ma sœur ne l'avoient espéré (*).

Ils s'étoient emportés contre lui avec leur violence ordinaire, appuyant leurs invectives de quelques nouvelles histoires à sa défaveur, lorsque mon oncle Antonin qui les avoit écoutés patiemment, déclara :

(*) Voyez la Lettre IV.

« qu'à son avis, ce jeune homme s'étoit
» comporté en galant homme, et sa nièce
» Clary avec prudence; et qu'on ne pou-
» voit désirer, comme il l'avoit dit sou-
» vent, une alliance plus honorable pour
» la famille, puisque M. Lovelace jouissoit
» d'un fort bon patrimoine, en biens clairs
» et nets, suivant le témoignage même
» d'un ennemi : que d'ailleurs il ne pa-
» roissoit pas qu'il fût aussi méchant qu'on
» l'avoit représenté; qu'il étoit vrai qu'il
» étoit dissipé, mais qu'il étoit dans la
» fougue de l'âge; que c'étoit un homme
» de sens et d'esprit, et qu'il falloit comp-
» ter que sa nièce ne voudroit pas de lui,
» si elle n'avoit de bonnes raisons de le
» croire déja réformé, ou disposé à la ré-
» forme par son exemple. »

Ensuite, (je parle d'après ma tante) pour donner une preuve de la générosité de son caractère, qui marquoit assez, leur dit-il, qu'il n'étoit pas naturellement méchant, et qu'il avoit dans l'ame, eut-il la bonté d'ajouter, un fond de ressemblance avec moi; il leur raconta qu'un jour lui ayant représenté lui-même, sur ce qu'il avoit entendu de Milord M.... qu'il pouvoit tirer de son bien trois ou quatre cents liv. sterl. de plus chaque année, sa réponse avoit été « que ses fermiers le payoient
» fort bien; que dans sa famille, c'étoit
» une maxime dont il ne s'écarteroit ja-
» mais, de ne pas trop rançonner les an-

» ciens fermiers ou leurs descendans, et
» qu'il se faisoit un plaisir de leur voir à
» tous de l'embonpoint, des habits pro-
» pres et l'air content. »

Je lui ai en effet entendu raconter quelque chose d'approchant, et je ne l'ai jamais vu sous des traits plus agréables que dans cette occasion, excepté néanmoins dans celle-ci. Un malheureux fermier vint demander à mon oncle Antonin quelque diminution, en présence de M. Lovelace. Lorsqu'il fut sorti sans avoir rien obtenu, M. Lovelace plaida si bien sa cause, que l'homme fut rappelé et sa demande accordée. M. Lovelace le suivit secrètement, et lui fit présent de deux guinées pour l'aider dans le moment, parce que cet homme avoit déclaré au milieu de ses plaintes qu'il ne possédoit pas actuellement cinq schellings. A cette occasion, il raconta à mon oncle, sans aucun air d'ostentation, qu'étant un jour dans ses terres, il avoit remarqué à l'église un vieux fermier et sa femme fort mal vêtus, et que leur ayant fait le lendemain diverses questions là-dessus, parce qu'il savoit que le marché de leur ferme étoit avantageux, le mari lui dit qu'il avoit fait quelques entreprises assez folles, ce qui l'avoit mis tellement en arrière, qu'il n'auroit pas été en état de payer sa rente s'ils s'étoient donné des habits plus propres. Il lui demanda de combien de temps il croyoit avoir besoin

pour se remettre de la folie qu'il avoit faite. Peut-être deux ou trois ans, dit le fermier. Hé bien, lui dit-il, je vous fais une diminution de cinq guinées par an, pendant l'espace de sept années, à condition que vous mettrez cette somme sur vous et sur votre femme, pour paroître le dimanche à l'église, comme il convient à mes fermiers : en même-temps, (portant la main à sa bourse dont il tira cinq guinées) prenez toujours ceci pour vous mettre présentement en meilleur état, et que je vous voie dimanche prochain à l'église, la main de l'un dans celle de l'autre, comme un honnête et fidelle couple ; après quoi je vous retiens tous deux pour dîner aujourd'hui avec moi.

Quoique ce récit me plût beaucoup, en ce qu'il offroit une preuve de générosité et tout à la fois de prudence, puisque suivant la remarque de mon oncle, la valeur annuelle de la ferme n'étoit pas diminuée ; cependant, ma chère, je ne sentis point de battemens de cœur, ni de feux au visage. Non en vérité, je n'en sentis point. Seulement, je vous avouerai que je ne pus m'empêcher de dire en moi-même : « Si c'étoit ma destinée d'avoir jamais cet » homme, il ne s'opposeroit point à certains arrangemens auxquels je prends » tant de plaisir, (avec cette exclamation) : c'est bien dommage qu'un tel » homme ne soit pas universellement bon! »

Pardonnez-moi cette digression.

Mon oncle ajouta, suivant le récit de ma tante, « qu'outre son patrimoine, il » étoit l'héritier immédiat de plusieurs » fortunes très-brillantes; que pendant » qu'il étoit en traité pour sa nièce Arabelle, Milord M... s'étoit expliqué sur » les grands avantages que lui-même et » ses deux belles-sœurs étoient résolus » de lui faire, pour le mettre en état de » soutenir un titre qui devoit s'éteindre à » la mort de Milord, mais qu'on espéroit » de lui procurer, ou peut-être un plus » considérable encore, celui du père de » ces deux Dames, qui étoit éteint depuis » quelque temps faute d'héritiers mâles; » que c'étoit dans cette vue que sa famille » désiroit si ardemment de le voir marié; » que ne voyant point où M. Lovelace » pourroit trouver mieux lui-même, il » croyoit véritablement qu'il y avoit assez » de bien dans notre famille pour fonder » trois maisons considérables; que pour » lui il ne faisoit pas difficulté d'avouer » qu'il souhaitoit d'autant plus cette alliance, qu'avec la naissance et les richesses de M. Lovelace, il y avoit la plus » grande apparence que sa nièce Clarisse » se verroit un jour Pairesse de la Grande-Bretagne, et que dans une si belle espérance (voici, ma chère, le trait mortifiant) il ne croiroit rien faire de mal-à-propos, si, par ses dispositions, il les » mettoit dans le cas de soutenir avec » encore plus d'éclat cette dignité. »

Il paroît que mon oncle Jules, loin de désapprouver son frère, déclara « qu'il ne » voyoit qu'une objection contre l'alliance » de M. Lovelace, qui étoit ses mœurs; » d'autant plus que mon père pouvoit » faire d'aussi grands avantages à Miss Bella » et à mon frère, et que mon frère étoit » actuellement en possession d'un bien » considérable par la donation et le testa- » ment de sa marraine Lovell. »

Si j'avois eu plutôt toutes ces lumières, j'aurois été moins surprise de bien des choses qui me paroissoient inexplicables dans la conduite de mon frère et de ma sœur avec moi, et j'aurois été plus sur mes gardes que je ne m'y suis crue obligée.

Vous pouvez vous figurer aisément quelle impression ces discours firent alors sur mon frère. Il dut être très-mécontent, comme vous vous en doutez bien, d'entendre deux de ses *Intendans* lui tenir ce langage en face.

Dès ses premières années il a trouvé le secret, par la violence de son caractère, de se faire craindre et courtiser de toute sa famille. Mon père lui-même, long-temps avant que son acquisition eût encore accru son arrogance, s'y prêtoit fort souvent, par indulgence pour un fils unique qui devoit être le soutien de son nom et en augmenter l'éclat. Ce n'étoit guère le moyen de l'engager à se corriger d'un dé-

faut qui lui a procuré tant de considération dans la famille.

Voyez, ma sœur, dit-il alors à Bella d'un ton d'humeur indécent, en la présence de mes oncles, voyez où nous en sommes. Nous devons vous et moi regarder autour de nous. Cette petite sirène est en beau chemin pour nous supplanter tous deux dans le cœur de nos oncles, comme elle a déja fait dans celui de notre grand-père.

C'est depuis ce temps-là, comme je le vois clairement aujourd'hui en rapprochant les circonstances, que mon frère et ma sœur ont commencé à me traiter comme un obstacle qu'ils trouvoient dans leur chemin, qu'ils se sont regardés comme n'ayant plus qu'un même intérêt, et qu'ils se sont promis d'employer toutes leurs forces pour rompre le projet d'une alliance qui menaçoit de les obliger à resserrer leurs vues personnelles.

Mais, comment s'y prendre après la déclaration de mes deux oncles ?

Mon frère en a trouvé le moyen. Ma sœur, comme j'ai dit, ne faisoit qu'un avec lui. A eux deux, ils eurent bientôt troublé le reste de la famille et désuni tout le monde. M. Lovelace fut reçu plus froidement de jour en jour. Comme il n'étoit pas homme à se rebuter pour de simples froideurs, les affronts personnels succédèrent; ensuite les défis qui aboutirent à

la malheureuse rencontre. Cet évènement couronna l'œuvre. Aujourd'hui, si je n'entre pas dans leurs vues, on se propose de me contester l'héritage de mon grand-père; et moi qui n'ai jamais songé à tirer avantage de l'indépendance où l'on m'a mise, « je dois être aussi dépendante de la vo» lonté de mon père, qu'une fille qui ne » sait pas discerner ce qu'il lui convient. » Voilà quel est à présent le langage de la famille.

Mais si je me laisse assujettir à leurs volontés, combien, à ce qu'ils prétendent, nous serons tous heureux! Tant de présens, tant de bijoux et je ne sais quelle autre chose encore que je dois recevoir de chacun de mes parens! Et puis la fortune de M. Solmes est si considérable, et ses offres si avantageuses, (n'ayant pas un parent dont il fasse cas) que j'aurai toujours le moyen de m'élever au dessus d'eux, quand les intentions de ceux de mes parens qui veulent me favoriser seroient tout-à-fait écartées; et au travers de ces vues on me trouve à présent un mérite et des qualités qui seront d'elles-mêmes un équivalent parfait des grands avantages qu'il doit me faire, et qui laisseront encore de son côté une grande obligation pour ma complaisance. Il en pense ainsi lui-même, m'a-t-on dit, tant il est vil et chétif à ses propres yeux aussi bien qu'aux leurs! Ces belles vues une fois rem-

plies, que de richesses, que de splendeur pour les trois enfans ! Et moi, quels droits n'aurai-je pas sur leur reconnoissance ? Et pour faire tant d'heureux à la fois, que m'en coûtera-t-il ? Un seul acte de devoir, si conforme à mon caractère et à mes principes, du moins si je suis cette fille respectueuse et cette généreuse sœur pour laquelle j'ai toujours voulu passer à leurs yeux.

Voilà le côté brillant qu'on présente à mon père et à mes oncles pour captiver leur esprit. Mais j'appréhende bien que le dessein de mon frère et de ma sœur ne soit de me perdre à quelque prix que ce soit auprès d'eux. Autrement n'auroient-ils pas employé, lorsque je suis revenue de chez vous, plutôt les caresses que les menaces, pour me faire entrer dans leurs mesures si chères à leurs cœurs. C'est une méthode qu'ils n'ont pas cessé de suivre depuis.

En même-temps l'ordre est donné à tous les domestiques de montrer le plus profond respect pour M. Solmes. Le *généreux* M. Solmes est maintenant le nom consacré pour quelques-uns. Mais ces ordres ne sont-ils pas un aveu tacite qu'on ne le croit pas propre à s'attirer du respect par son propre mérite ? Dans toutes ses visites, il est non-seulement fêté des maîtres, mais révéré comme une idole par tout ce qu'il y a de gens au service de la maison ; et le

noble établissement est un mot qui court de bouche en bouche et se répète comme par échos.

Noble est le terme employé pour exalter les offres d'un homme assez bas pour faire profession de haïr sa propre famille ; assez méchant pour se proposer le dessein de ravir de justes espérances à ses parens, qui tous n'ont que trop besoin de son secours, dans la vue non-seulement de mettre tous ses biens sur ma tête, mais, si je meurs sans enfans, et s'il n'en a pas d'un autre mariage, de l'abandonner à une famille qui en regorge déja. Telles sont ses offres. Quand je n'aurois pas d'autres raisons de mépriser cet homme de néant, en faudroit-il davantage que cette lâche injustice pour sa famille ? Un homme de néant, je le répète ; car il n'étoit pas né pour les immenses richesses qu'il possède ; richesses transmises par un avare à un autre avare comme lui, en haine et au préjudice du légitime héritier. Et croyez-vous que je ne fusse pas aussi coupable de les accepter qu'il l'est de me les offrir, si je pouvois gagner sur moi de les partager avec lui, ou si l'attente d'une réversion criminelle sur ma tête étoit capable d'influer sur mon choix ? Vraiment c'est un chagrin pour moi que mes parens aient pu consentir (¶) à adopter ces offres sur des motifs qui révolteroient une ame délicate, quand il s'agiroit de commencer par là sa fortune. (♭)

Mais c'est la seule méthode qu'on croie capable d'éconduire M. Lovelace, et de répondre à toutes les vues qu'on a sur chacun de nous. On est persuadé que je ne tiendrai pas contre les avantages qui doivent revenir à ma famille de mon mariage avec M. Solmes, depuis qu'on a découvert à présent de la possibilité (qu'un esprit aussi avide que celui de mon frère change aisément en probabilité) à y faire revenir aussi la terre de mon grand-père avec des biens plus considérables encore du côté de cet homme-là. On insiste sur divers exemples de ces réversions dans des cas beaucoup plus éloignés, et ma sœur cite le vieux proverbe, qu'il est toujours bon de tenir de près ou de loin à une grosse succession : pendant que Solmes, souriant sans doute en lui-même de ces espérances tout éloignées qu'elles sont, obtient tout leur intérêt par de simples offres, et se promet de joindre à son propre bien celui qui m'attire tant d'envie ; d'autant plus que par sa situation, entre deux de ses terres, il paroît valoir pour lui le double de ce qu'il vaudroit pour un autre. Et à ses yeux, je n'en doute pas, ce motif a plus de force et d'attraits que la femme.

Voilà, je crois, ma chère, les principales raisons de mes parens pour seconder avec tant d'ardeur les propositions de cet homme-là. Et je ne puis m'empêcher de déplorer encore une fois ce vice de fa-

mille, qui donne à ces raisons une force à laquelle il me sera bien difficile de résister.

Mais, de quelque manière que l'affaire puisse tourner entre Solmes et moi, mon frère a toujours réussi dans ses vues; et voici ses succès : il a déterminé mon père à faire sa propre cause de la sienne et à exiger mon consentement comme un acte de devoir.

Ma mère n'a jamais entrepris de s'opposer à la volonté de mon père, lorsqu'il a déclaré une fois que ses résolutions étoient prises.

Mes oncles qui sont, vous me permettrez de le dire, de vieux garçons entêtés, absolus, enflés de leurs richesses, quoique d'ailleurs les plus honnêtes gens du monde, ont une haute idée des devoirs d'un enfant, ainsi que de l'obéissance d'une femme. La douceur et la facilité de ma mère les ont confirmés dans la seconde de ces deux idées, et elles servent à fortifier la première.

Ma tante Hervey, qui n'est pas des plus heureuses dans son mariage, et qui a peut-être quelques petites obligations à la famille, est gagnée, et elle n'aura pas la hardiesse d'ouvrir la bouche en ma faveur contre les volontés déterminées de mon père et de mes oncles. Je regarde même son silence passif, et celui de ma mère, sur un point si contraire à leur premier jugement, comme une preuve des plus

grandes que mon père est absolument décidé.

Leur traitement envers la digne Mde. Norton en est encore une triste confirmation. Une femme dont la sagesse et la vertu méritent toute sorte de considération ! et ils lui rendent tous cette justice ; mais comme elle n'est pas assez riche pour donner du poids à son opinion sur un point contre lequel elle s'est déclarée, et qu'ils ont résolu d'emporter, on lui a interdit ici les visites et même toute correspondance avec moi, comme j'en suis informée d'aujourd'hui.

Haine pour Lovelace, agrandissement de famille, et ce grand motif de l'*autorité paternelle !* Combien de forces réunies ! lorsque chacune de ces considérations isolée, suffiroit pour remporter la balance. Voilà le formidable appareil qui escorte à présent la poursuite de cet homme odieux.

Mon frère et ma sœur triomphent. Ils m'ont *terrassée*, c'est l'expression de leur joie qu'Hannah dit avoir entendue. Ils ont raison de le dire, (quoique je ne croie pas m'être jamais élevée trop insolemment) car mon frere peut à présent me forcer à la nécessité de consentir au malheur de ma vie, et me rendre ainsi l'instrument de sa vengeance contre M. Lovelace, ou me plonger dans la disgrace de toute ma famille si je refuse d'obéir.

S'étonnera-t-on de l'intrigue et des com-

plots que des courtisans envieux trament sourdement pour s'entre-détruire, lorsque dans le sein d'une famille, trois personnes, les seules dont les intérêts puissent se croiser, et dont l'une se flatte d'être au dessus de pareilles bassesses, ne peuvent pas vivre unies ?

Ce qui me cause à présent le plus d'inquiétude, c'est la tranquillité de ma mère, qui me paroît fort en danger. Comment le mari d'une telle femme, (qui est lui-même un excellent homme ; mais cette qualité d'homme avec ses prérogatives !.....) comment peut-il être si absolu, si inflexible dans ses idées, à l'égard d'une personne qui a jeté dans la famille des richesses dont ils font tous tant de cas, que par cette raison seule ils devroient faire plus de cas d'elle ? Ils l'estiment, à la vérité ; mais je suis fâchée de dire qu'elle a acheté cette estime à force de complaisances. Cependant elle a un mérite personnel qui devroit lui attirer la vénération, et une prudence qui mériteroit qu'on la prît pour guide en tout.

Mais où s'égare ma plume ? Comment une fille rebelle ose-t-elle parler avec cette liberté de parens si respectables, et qu'elle respecte profondément ? Malheureuse situation que celle qui l'oblige d'exposer leurs défauts, pour faire en quelque sorte son apologie ! Vous qui savez combien j'aime et je respecte ma mère, vous jugez

quel est mon tourment et mon embarras, de me trouver forcée de m'opposer à un système dans lequel elle s'est engagée. Cependant, il le faut! M'y soumettre est une chose impossible, et il faut que je déclare promptement mon opposition, ou je verrai croître les difficultés. Je viens d'apprendre qu'aujourd'hui même on a consulté, auriez-vous pu le croire ? les Avocats sur les articles.

Si j'étois née d'une famille Catholique Romaine, combien ne serois-je pas plus heureuse de n'avoir à craindre que la retraite d'un couvent qui rempliroit toutes leurs vues! Que je serois heureuse encore, si une certaine personne n'en avoit pas méprisé une autre! Tout auroit été probablement conclu entr'eux, avant que le retour de mon frère pût y apporter de l'opposition. J'aurois aujourd'hui une sœur que je n'ai plus, et deux frères, tous deux aspirans aux honneurs, déja titrés tous deux peut-être, tandis que je n'aurois moi estimé dans l'un et l'autre que ce qui est plus réellement noble et plus précieux que tous les titres.

Mais par quelles vastes et lointaines espérances l'amour-propre de mon frère est gouverné! à quelle distance excessive il étend ses vues! des vues qui peuvent être anéanties par le moindre accident, tel qu'une fièvre, dont il porte toujours la semence prête à fermenter dans un tem-

pérament aussi impétueux que le sien, ou le coup provoqué des armes d'un ennemi.

Je terminerai ici. Avec quelque liberté que je puisse m'expliquer sur mes parens, je suis sûre d'une interprétation favorable de votre part ; je ne le suis pas moins de votre discrétion, et que vous ne communiquerez à personne ni lecture, ni extrait des endroits où je paroîtrois traiter le caractère d'un père, ou même d'un frère trop librement, ce qui pourroit m'exposer au reproche d'oublier quelquefois mon devoir envers l'un et la décence envers l'autre.

CL. HARLOWE.

LETTRE XIV.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Jeudi soir, 2 Mars.

EN portant au lieu du dépôt ma longue lettre qui étoit commencée d'hier, mais que diverses interruptions ne m'ont permis d'achever qu'à cette heure, Hannah vient de trouver celle que vous m'avez écrite ce matin. Je vous rends graces, ma chère, de cette diligence obligeante. Quelques lignes encore que je me hâte de jeter sur le papier arriveront peut-être assez tôt pour vous être apportées par votre domestique avec ma lettre. Elles n'ont pour

objet que de vous remercier, et de vous apprendre le redoublement de mes craintes.

Il faut que je demande ou que je cherche l'occasion d'entretenir ma mère, pour l'engager à m'accorder sa médiation; car je suis en danger de me voir fixer le jour et prendre mon antipathie pour timidité de jeune fille. Des sœurs ne devroient-elles pas l'être par leurs sentimens l'une pour l'autre? Ne devroient-elles pas faire cause commune, dans une occasion de cette nature, et la regarder comme la cause de leur sexe? Cependant, on m'informe que la mienne, pour entrer dans les intentions intéressées de mon frère, et de concert sans doute avec lui, a proposé en pleine assemblée, avec une chaleur qui lui est particulière lorsqu'elle s'est mis quelque chose en tête, de me fixer absolument un jour déterminé, et si je refuse de me soumettre, de me déclarer que ma peine sera la perte de tout mon bien et de l'affection de tous mes proches.

Elle n'a pas besoin d'être si officieuse. Le crédit de mon frère suffit sans le secours du sien, car il a trouvé le moyen de liguer contre moi toute la famille. A l'occasion apparemment de quelque plainte ou de quelque découverte nouvelle qui concerne M. Lovelace, (j'ignore ce que ce peut être) ils se sont engagés tous, ou doivent s'engager l'un à l'autre, par un écrit signé,

(que le ciel ait pitié de moi, ma chère! que vais-je devenir ?) de l'emporter en faveur de M. Solmes, pour le soutien, disent-ils, de l'autorité de mon père ; et contre Lovelace, comme libertin et ennemi de la famille, et je puis dire aussi, ma chère, contre moi. Politique bien mal entendue, qui leur fait joindre dans un même intérêt deux personnes qu'ils veulent éloigner pour jamais l'une de l'autre.

Le rapport de l'Intendant en faisoit assurément un assez mauvais caractère. Le récit de Mde. Fortescue confirme ce rapport, et donne même à croire qu'il est plus méchant encore. Et aujourd'hui certaines lumières de plus que mes parens ont acquises sont d'une nature si odieuse, (s'il en faut croire ce que la servante de ma sœur a dit à la mienne,) qu'il demeure prouvé que c'est le plus méchant des hommes. Mais qu'il soit un démon s'il veut, allois-je dire ! que m'importe à moi ce qu'il peut être ? Si ce Solmes n'étoit pas..... ô ma chère ! que je le hais dans l'aspect sous lequel il m'est proposé.

Pendant ce temps-là ils sont tous effrayés de M. Lovelace, et ce qu'il y a d'étrange, ils ne craignent point de l'irriter. Dans quelle position je me trouve engagée, d'être forcée de correspondre avec lui pour leur intérêt ! Me préserve le ciel d'être poussée si loin par leur violence obstinée, que cette correspondance devienne jamais

nécessaire pour le mien ! Mais sûrement ils se rendront. Pour moi, il m'est impossible de céder. Je commence à sentir que les esprits les plus doux deviennent les plus déterminés lorsqu'ils se voient provoqués avec tant de cruauté et d'injustice. La raison, sans doute, c'est que n'ayant pas pris leur parti légèrement, leur délibération même ne les rend que plus inébranlables. Et lorsqu'on a l'évidence pour soi, comment souffrir patiemment de se voir ramener aux contentions et aux disputes.

Une interruption m'oblige de finir avec un peu de précipitation et même avec une sorte d'effroi.

CL. HARLOWE.

LETTRE XV.

Miss HOWE à Miss CLARISSE HARLOWE.

Vendredi, 3 Mars.

ON me remet vos deux lettres ensemble. Il est bien malheureux pour vous, ma chère, puisque vos parens veulent vous voir mariée, qu'une personne de votre mérite soit recherchée par une suite d'indignes sujets, qui n'ont que leur présomption pour execuse.

Si ces présomptueux ne paroissent pas sous un aspect aussi odieux aux yeux de vos parens, c'est qu'ils ne sont pas aussi frappés

frappés de leurs défauts que d'autres peuvent l'être ; et pourquoi ? Hasarderai-je de vous le dire ? C'est qu'ils se rapprochent plus de leur espèce. La modestie, après tout, peut y avoir aussi quelque part ; car, le moyen pour eux de se figurer que leur nièce ou leur sœur (car je ne remonte pas plus haut dans la crainte de vous déplaire) soit un ange ? Mais où est l'homme, pour peu qu'il ait une juste défiance de lui-même, qui ose lever les yeux sur Miss Clarisse Harlowe avec des espérances, ou avec d'autres sentimens que le désir ? Ainsi les téméraires et les présomptueux, qui sont aveugles sur leurs défauts, ont la hardiesse d'aspirer, tandis que le mérite modeste est trop respectueux pour oser ouvrir la bouche et expliquer ses sentimens. Delà vos Symmes, vos Byron, vos Mullius, vos Wierley (le meilleur encore du troupeau), et votre Solmes, qui viennent vous assaillir l'un après l'autre ; autant de misérables qui, après avoir examiné le reste de votre famille, n'ont pas dû désespérer de lui faire agréer leur alliance. Mais d'eux à vous, quelle inexcusable présomption ?

Cependant j'appréhende bien que toutes vos oppositions ne soient inutiles. Vous serez, je le crains bien, sacrifiée à cet odieux personnage. Vous-même, vous y consentirez. Je connois votre famille ; elle ne résistera point à l'amorce qui lui

est jetée. O ma chère, ma tendre amie ! tant de charmantes qualités, un mérite si supérieur, iront donc s'ensevelir dans ce vil mariage ! Votre oncle répète à ma mère que vous ne devez pas lutter contre leur autorité. *Autorité !* c'est un terme bien imposant dans la bouche d'un petit esprit, qui n'a d'autre avantage que d'être né trente ans plutôt qu'un autre ! Je parle de vos oncles ; car pour l'autorité paternelle, celle-là doit être sacrée. Mais les pères ne devroient-ils pas aussi mettre de la raison dans leur conduite ?

Cependant, cessez votre surprise de l'indigne conduite de votre sœur dans cette affaire. J'ai une particularité curieuse à joindre aux motifs qui gouvernent votre frère, et qui expliquera le zèle de la sœur. Vous avez déja fait l'aveu que son œil, toujours à la quête des amans, fut dès la première vue ébloui de la figure et des hommages de l'homme qu'elle prétend mépriser, et qui l'honore lui, bien certainement, d'un souverain mépris. Mais vous ne m'avez pas dit qu'elle en est encore exclusivement amoureuse. Bell (*), jusque dans son orgueil, a une bassesse qui est née avec lui, et qui en est inséparable : et rien n'est si orgueilleux que Bell. Elle a fait la confession de son amour, du trouble qui la

(*) Diminutif de Bella, comme Bella d'Arabella.

suit pendant le jour, qui l'empêche de dormir la nuit, et de sa vengeance issue de son amour, à sa favorite Betty Barnes. Se livrer à la merci de la langue d'une servante! Pauvre créature! Mais les petites ames qui se ressemblent, ne manquent point de se rencontrer et de se mêler comme les grandes. Cependant elle a recommandé le plus grand secret à cette fille, et par le moyen de la circulation femelle, (comme Lovelace a eu l'impertinence de l'appeler dans une autre occasion, pour jeter du ridicule sur notre sexe) Betty qui a voulu se faire honneur d'avoir été jugée digne d'un secret, ou qui a pris plaisir à s'emporter contre ce qu'elle nomme la perfidie de Lovelace, l'a dit à une de ses confidentes: cette confidente l'a rapporté avec les mêmes injonctions de silence à la Henriette de Miss Loyd: Henriette l'a dit à sa maîtresse: Miss Loyd me l'a dit; et moi je vous l'apprends, vous laissant libre d'en faire l'usage qu'il vous plaira.

A présent vous ne serez pas surprise de trouver dans Miss Bella une implacable rivale plutôt qu'une sœur affectionnée; et vous voilà en état d'expliquer les termes de *sortilège*, de *syrène*, et autres expressions qu'on a lâchées contre vous, aussi bien que ses vives sollicitations de fixer un jour pour vous sacrifier à Solmes; en un mot, les duretés et les violences de tout genre que vous avez essuyées. Quelle douce

vengeance pour elle, et contre Lovelace et contre vous, si elle parvient à faire marier sa rivale à l'homme que sa sœur hait, et à l'empêcher par-là d'être à l'homme dont elle est amoureuse elle-même, (soit qu'elle ait ou non l'espérance de le ramener à elle) et qu'elle soupçonne sa rivale d'aimer! Les poisons et les poignards ont souvent été mis en jeu par les fureurs de la jalousie et de l'amour méprisé. Vous étonnerez-vous donc que les liens du sang soient sans force en pareil cas, et qu'une sœur puisse oublier qu'elle est sœur?

A présent que je connois son motif secret, (d'autant plus irritant que son orgueil est intéressé à le désavouer,) que je le vois joint à un vieux levain d'envie et à tous les motifs d'un frère qui a tant d'ascendant sur toute la famille, et que son intérêt, dont il fut toujours l'esclave, porte à vous perdre dans tous les esprits; quand je considère que ces deux ennemis ont l'oreille de tout le monde, qu'ils ont à la fois le pouvoir et la volonté de défigurer tous vos discours, toutes vos actions, et un aussi beau champ pour exercer leur malignité que la fatale rencontre et les mœurs de Lovelace, et que je vois toute votre famille dévouée à l'odieux Solmes, au prix des offres séduisantes qu'il leur a faites, je suis remplie d'appréhensions pour vous. O ma chère! comment pourriez-vous résister à tant d'attaques réunies?

Je suis sûre, hélas ! trop sûre, qu'ils subjugueront un caractère aussi doux que le vôtre, peu accoutumé à la résistance, et je vous le dis, (ne vous en vantez pas) mais vous serez malgré vous Mde. Solmes.

Il vous sera aisé à présent de deviner en même-temps d'où est venu le bruit dont je vous ai touché quelque chose dans une de mes lettres, que la sœur cadette avoit dérobé le cœur d'un amant à son ainée. Cette Betty a dit aussi dans la même confidence, que ni vous ni M. Lovelace vous n'en aviez pas usé fort honnêtement avec sa maîtresse. N'êtes-vous pas en effet bien cruelle, ma chère, d'aller voler à la pauvre Bella le seul amant qu'elle ait jamais eu, et cela dans l'instant qu'elle s'applaudissoit d'avoir enfin l'occasion, non-seulement de suivre le penchant d'un cœur si susceptible, mais encore de donner un exemple aux personnes renchéries de son sexe, (et la fière Miss Howe étoit sans doute alors présente à son esprit) pour leur apprendre à gouverner un homme avec des rênes de soie, et non avec un mors d'acier.

Mais résumons : il ne me reste aucun doute de leur persévérance en faveur de ce méprisable Solmes, non plus que du fond qu'ils croient pouvoir faire sur la douceur de votre caractère, et sur les égards que vous aurez pour leur amitié et pour votre propre réputation. C'est à present que je suis plus convaincue que jamais de la sa-

gesse du conseil que je vous ai donné autrefois, de retenir dans vos mains la terre que votre grand-père vous a léguée. Si vous m'aviez écoutée, vous vous seriez assuré du moins, de la part de votre sœur et de votre frère, une considération extérieure, qui les auroit forcés de cacher au fond de leur cœur l'envie et la mauvaise volonté qu'ils font éclater aujourd'hui contre vous avec un si bas acharnement.

Il faut que je touche un peu cette corde. N'observez-vous pas combien le crédit de votre frère a surmonté le vôtre, depuis qu'il possède une fortune considérable, et depuis que vous avez fait naître à quelques-uns d'entr'eux le désir de se continuer la jouissance de votre terre, si vous ne vous soumettez pas à leurs volontés? Je connois tout ce qu'il y a de louable et de filial dans vos motifs : et qui n'auroit cru que vous pouviez donner votre confiance à un père, dont vous étiez si tendrement aimée? Mais si vous aviez été dans la possession actuelle de cette terre, que vous vous y fussiez établie avec votre fidelle Norton, dont la compagnie auroit servi de protection à votre jeunesse contre les langues meurtrières, croyez-vous que votre frère, avec toute sa jalousie de ce legs, et son opinion qu'il y avoit droit en qualité de fils unique, auroit tenté ses manèges et auroit visé à l'envahir? Je vous disois, il n'y a pas long-temps, que vos épreuves ne me paroissoient qu'en

juste propotion avec votre prudence ; cependant vous serez plus qu'une femme, si vous venez à bout de vous dégager avec honneur, d'un côté des esprits violens et sordides qui vous assiègent ; et de l'autre, de l'autorité tyrannique qui vous en impose. A la vérité, vous pouvez finir tout d'un coup, et forcer le public à admirer votre aveugle soumission et votre passive obéissance, si vous pouvez vous déterminer à devenir Mde. Solmes.

J'ai lu avec plaisir ce que vous me racontez de la bonté de M. Lovelace pour ses fermiers, et de son petit présent à celui de votre oncle. Mde. Fortescue lui accorde d'être le meilleur des maîtres. J'aurois pu vous le dire, si j'avois cru qu'il fût nécessaire de vous inspirer un peu d'estime pour lui. En un mot, il a des qualités qui peuvent rendre supportable un homme au-dessus de cinquante ans ; mais jusqu'à cet âge, que je plains la pauvre femme à laquelle il tombera en partage ! je devrois dire *les femmes*, car il tuera peut-être de chagrin une demi-douzaine de cœurs avant ce temps-là. Mais revenons : ne devons-nous pas aussi bien des éloges à l'ame reconnoissante du fermier de votre oncle, s'il est vrai, comme on le dit, que dans sa joie cet honnête homme fit appeler aussi-tôt son maître, et lui paya sur le champ une partie de sa dette, avec les deux guinées de M. Lovelace ? Mais que

penserons-nous du maître qui eut le courage de les prendre, quoiqu'il n'ignorât pas que ce malheureux manquoit de tout, et qui, muet tant que M. Lovelace resta, le dit aussi-tôt qu'il fut parti, en se contentant de louer l'honnêteté du fermier? Si le fait étoit vrai, et que le maître n'appartînt pas de si près à ma chère amie, quel mépris n'aurois-je pas pour un misérable de cette espèce? Mais peut-être ce récit est-il exagéré. Tout le monde en veut aux avares; et ils le méritent bien, n'étant occupés que du soin de retenir dans leurs mains le bien qu'ils préfèrent au bonheur de tout le monde.

J'attends votre première lettre avec la plus vive impatience. Ne vous lassez pas des détails. Je ne suis occupée que de vous et de ce qui a rapport à votre situation.

ANNE HOWE.

LETTRE XVI.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE. (*)

Vendredi, 3 *Mars*.

O MA chère amie! quel combat j'ai eu à soutenir! Epreuve sur épreuve, confé-

(*) Clarisse n'avoit point encore reçu la lettre précédente.

rence sur conférence. Mais connoissez-vous des loix, des coutumes qui puissent donner quelque droit à un homme sur un cœur qui l'abhorre ?

J'espère encore que ma mère pourra l'emporter en ma faveur. Mais je vous raconterai tout, dussai-je employer toute la nuit ; car j'ai tant de choses à vous écrire ! et je veux être aussi exacte que vous le désirez.

Je finis ma dernière lettre dans les alarmes. Elles furent occasionnées par une conversation entre ma mère et ma tante, dont Hannah a trouvé le moyen d'entendre une partie. Je n'ai pas besoin de vous en raconter les circonstances, parce qu'elles se trouveront renfermées dans le compte que j'ai à vous rendre, de différentes conversations que j'ai eues avec ma mère dans l'espace de quelques heures. Je commence. Je suis descendue ce matin à l'heure du déjeûner, le cœur assez oppressé de tout ce qu'Hannah m'avoit rapporté hier l'après-midi. J'espérois cependant trouver une occasion d'en parler à ma mère, dans l'espérance d'intéresser sa bonté en ma faveur; et mon dessein étoit de la joindre lorsqu'elle passeroit dans son appartement après le déjeûner. Malheureusement cet odieux Solmes étoit assis de côté entr'elle et ma sœur, avec un air d'assurance dans ses regards ! . . Mais vous savez, ma chère, que rien ne plaît de la part de ceux qu'on n'aime point.

Si le misérable étoit démeuré à sa place ; tout se seroit peut-être passé tranquillement ; mais cette épaisse créature aux larges et longues épaules, s'est avisée de se lever, et de venir droit vers une chaise tout près de celle qui étoit placée pour moi. Je me suis hâtée de l'éloigner, comme pour faire place à la mienne, et je me suis assise assez brusquement, je crois, parce que j'avois la tête remplie de tout ce que j'avois appris. Mais cela n'a pas été capable de lui en imposer. Cet homme est plein de confiance en lui-même. Il est hardi, il a le regard effronté. Oh vraiment, ma chère, il est plein de suffisance. J'ai été surprise de lui voir pousser sa chaise si près de moi, en y établissant sa laide et pesante figure, qu'il dérangeoit mon panier. L'imagination remplie, comme j'ai dit, de tout ce que j'avois entendu, ce procédé m'a tellement choquée que j'ai été me placer sur une autre chaise. J'avoue que je ne sus pas assez me commander à moi-même. C'étoit donner trop d'avantage à mon frère et à ma sœur. Aussi n'ont-ils pas manqué de le saisir. Mais c'est une faute que je ne crois pas volontaire, je n'ai pu faire autrement ; en vérité, je ne savois ce que je faisois.

Je m'apperçus que mon père étoit extrêmement mécontent. Lorsqu'il est en colère, il n'y a point d'homme qui le fasse voir sur son visage autant que mon père.

Clarisse Harlowe ! m'a-t-il dit, d'une voix forte ; et il s'est arrêté. Monsieur, ai-je répondu tremblante, et lui faisant une profonde révérence, car je ne m'étois pas encore rassise. Aussi-tôt j'ai rapproché ma chaise plus près de celle du misérable, et je me suis assise. Je me sentois le visage tout en feu.

Faites le thé, chère fille, m'a dit mon excellente mère ; asséyez-vous près de moi, mon amour, et faites le thé.

Je suis allée prendre bien volontiers la chaise que cet homme avoit quittée, et l'office auquel la bonté de ma mère m'employoit a bientôt servi à me remettre. Pendant le cours du déjeûner, j'ai fait civilement deux ou trois questions à M. Solmes, qu'il ne doit qu'à la seule vue d'appaiser mon père. Les esprits fiers peuvent se réduire, m'a dit tout bas ma sœur, en tournant la tête sur l'épaule avec un air de triomphe et de mépris. J'ai feint de ne l'avoir pas entendue.

Ma mère étoit la bonté et la complaisance mêmes. Je lui ai demandé une fois si le thé lui plaisoit ; elle m'a répondu doucement, en me donnant encore le nom de sa chère fille, que tout ce que je faisois lui plaisoit beaucoup. Cet encouragement me rendoit fière : je me flattois même qu'il ne restoit plus aucun nuage entre mon père et moi ; car il m'a parlé aussi deux ou trois fois avec bonté. De

petits incidens, ma chère, dont je vous fatigue ; mais ils conduisent à de plus grands, comme vous allez l'entendre.

Avant l'heure où finit ordinairement le déjeûner, mon père est sorti avec ma mère, en lui disant qu'il avoit quelque chose à lui communiquer. Ma sœur et ma tante qui étoient avec nous, sont disparues immédiatement après.

Mon frère s'est donné quelques airs insultans que j'ai fort bien compris, mais dont M. Solmes n'avoit aucun avantage à tirer. A la fin il s'est levé aussi de sa chaise. Ma sœur, a-t-il dit, j'ai une rareté à vous faire voir, je vais vous la chercher : et il est sorti en fermant la porte après lui.

J'ai commencé à voir où tous ces préparatifs devoient aboutir. Je me suis levée : l'homme cherchant avec effort à énoncer quelques paroles, s'est levé aussi, et s'est mis à remuer ses jambes cagneuses pour s'avancer vers moi. En vérité, ma chère, tout dans sa personne m'est odieux. Je vais épargner à mon frère, lui ai-je dit, la peine de m'apporter sa rareté, et je lui ai fait ma révérence. Il a crié deux fois, Mademoiselle, Mademoiselle ; et son air étoit celui d'un homme égaré. Mais je suis sortie pour chercher mon frère, afin de tenir ma parole. Mon frère, quoique le temps fût assez mauvais, étoit allé se promener dans le jardin avec ma sœur, preuve qu'il avoit laissé sa rareté avec moi, et qu'il n'en avoit pas d'autre à me faire voir.



A peine étois-je montée à mon appartement, où je songeois à envoyer Hannah demander une audience à ma mère, avec d'autant plus de confiance que ses bontés m'avoient rendu le courage au déjeûner, que Chorey sa femme de chambre est venue m'apporter de sa part l'ordre de me rendre dans son cabinet. Hannah m'a dit en même-temps que mon père ne faisoit que d'en sortir, avec un visage très-irrité; alors j'ai commencé à redouter cette audience autant que je l'avois souhaitée.

Cependant je suis descendue; mais ne me défiant que trop du sujet qui me faisoit appeler, je ne me suis approchée qu'en tremblant, et le cœur dans une palpitation visible.

Ma mère a vu mon trouble. Elle s'est assise en tenant ses bras ouverts. Venez, chère fille, venez m'embrasser, m'a-t-elle dit avec un tendre sourire, qui a éclairci le nuage dont son air naturellement doux et riant étoit chargé. Pourquoi ma chère enfant paroît-elle si agitée? Cette douceur, pour me préparer, jointe à la bonté qu'elle m'avoit marquée auparavant, a confirmé mes craintes; ma mère sentoit bien qu'il falloit dorer cette pilule amère.

O ma chère maman! c'est tout ce que j'ai eu la force de lui dire, et j'ai jeté mes bras autour de son cou, en cachant mon visage dans son sein.

Ma fille ! ma fille ! réprimez, m'a-t-elle dit, le charme que vous avez pour m'attendrir ; autrement je n'ose m'exposer avec vous. Mes larmes ruisseloient sur son sein, et je sentois les siennes arroser mon cou : ah ! combien de tendres expressions, qui toutes devoient être perdues en vain, sont sorties de sa bouche ! Levez cet aimable visage, ma précieuse enfant, ma fille Clarisse Harlowe ! O ma fille, la plus chère à mon cœur, levez ce visage qui a toujours tant de charmes pour mes yeux. D'où viennent ces sanglots ? Un devoir redouté cause-t-il tant d'émotion, qu'avant que je puisse parler. . . . Mais je suis bien aise, mon amour, que vous puissiez deviner ce que j'ai à vous dire : vous m'épargnez la peine de vous faire une déclaration, qui étoit pour moi une tâche dont je ne me suis pas chargée sans beaucoup de répugnance.

Ensuite s'étant levée, elle a tiré une chaise près de la sienne, et m'a fait asseoir à côté d'elle ; abymée comme j'étois dans mes larmes, et dans la crainte de ce que j'allois entendre d'elle, autant que dans les sentimens de reconnoissance que je devois à sa bonté vraiment maternelle, mes sanglots étoient toujours mon seul langage. Elle a poussé sa chaise encore plus près de la mienne, elle a passé ses bras autour de mon cou, et pressant mon visage tout en feu et tout mouillé de larmes

contre le sien : Laissez-moi vous parler, chère fille ; puisque vous voulez garder le silence, écoutez-moi sans m'interrompre.

Vous savez, ma fille, ce que je sacrifie, ce que je souffre tous les jours pour le bien de la paix. Votre père est un homme bon, et qui n'a que de bonnes intentions ; mais il ne veut pas être contredit, ni même qu'on cherche à le persuader. J'ai cru vous voir quelquefois de la compassion pour moi, qui suis obligée de lui céder sur tout. Le cher homme ! sa réputation en souffre, et la mienne y gagne : mais si je pouvois l'empêcher, je ne voudrois pas d'un avantage qui coûte si cher et à lui et à moi. Vous êtes une fille respectueuse, sage, prudente, (a-t-elle bien voulu me dire pour m'encourager sans doute à l'être) vous ne voudriez pas, j'en suis sûre, augmenter mes peines ; vous ne voudriez pas troubler volontairement cette paix que votre mère a tant de peine à maintenir : obéissance vaut mieux que sacrifice. O chère Clary ! portez la joie dans mon cœur, en me disant que mes craintes ont été trop loin. Je vois combien le vôtre est affecté ; je vois ses perplexités : je vois qu'il s'y passe de rudes combats, a-t-elle ajouté en retirant doucement le bras et se levant, pour m'empêcher de voir combien elle étoit affectée elle-même. Je veux vous laisser un moment, ne me répondez pas, (car j'essayois de parler, et aussi-tôt

que son cher visage quitta le mien, j'étois tombée à genoux, les mains jointes et levées dans une attitude suppliante.) Je ne suis pas préparée à vos plaintes *irrésistibles*; c'est le mot qu'elle a bien voulu employer; je vous donne le temps de vous recueillir, et je vous recommande, au prix de ma bénédiction, de ne pas rendre inutile cette effusion de ma tendresse vraiment maternelle pour vous.

Elle est passée aussi-tôt dans la chambre voisine en essuyant ses larmes. J'étois noyée dans les miennes, et mon cœur sentoit tout ce qu'elle venoit de me faire pressentir.

Elle est bientôt revenue, après avoir repris plus de fermeté. J'étois encore à genoux, le visage collé sur la chaise où elle avoit été assise. Regardez-moi, ma chère Clary Harlowe : il n'y a pas d'humeur, j'espère. Non, non, ma très-chère et très-honorée maman.... et je me suis levée, et j'ai plié un genou devant elle. Elle m'a relevée aussi-tôt, en m'interrompant : point de cette posture devant moi; mais de la soumission et de la complaisance. C'est votre cœur et non pas vos genoux qu'il faut fléchir : c'est une chose absolument décidée; préparez-vous donc à recevoir votre père, qui va venir tout-à-l'heure, comme il souhaiteroit vous recevoir; songez que de ce seul quart-d'heure dépendent le repos de ma vie, la satisfaction de toute une

famille, et votre propre sûreté contre un homme violent. Enfin, je vous ordonne, si vous faites cas de ma bénédiction, de penser à devenir Mde. Solmes.

Ce mot m'enfonça le poignard au fond du cœur, et je suis tombée sans connoissance. Lorsque je suis revenue à moi, je me suis trouvée dans les bras de mon Hannah, la Betty de ma sœur tenant de force ma main ouverte, mes lacets coupés et mon linge infecté d'odeurs fortes (*). Ma mère s'étoit retirée. Il est certain que si j'avois été traitée avec moins de douceur, et si l'odieux nom avoit été épargné à mon oreille, ou présenté du moins avec un peu plus de préparation et de réserve, j'en aurois pu soutenir l'horrible son avec moins d'émotion. Mais m'entendre enjoindre, au prix de la bénédiction d'une mère si tendrement aimée, si sincèrement respectée, que je dois penser à devenir Mde. Solmes : quelle déclaration foudroyante !

Chorey est venue avec un autre message, rendu de l'air grave que vous lui connoissez. Votre maman, Miss, est fort inquiète de l'accident qui vous est arrivé : elle vous attend dans une heure, et elle m'ordonne de vous dire qu'elle espère tout alors de votre soumission. Je n'ai fait aucune réponse : qu'aurois-je pu dire ? et m'appuyant sur le bras d'Hannah, je suis remon-

(*) De corne de cerf.

tée à mon appartement. Là, vous vous imaginerez bien à quoi la plus grande partie de l'heure a été employée.

Dans l'intervalle, ma mère est montée chez moi. J'aime, a-t-elle eu la bonté de dire en entrant, à venir dans cet appartement. Point d'émotion, mon enfant, point de trouble; ne suis-je pas votre tendre et indulgente mère? Ne me troublez pas les sens en vous troublant vous-même : ne me causez pas de chagrin, lorsque je voudrois ne vous procurer que du plaisir. Venez, ma chère, nous passerons dans votre cabinet de livres.

Elle m'a prise par la main, m'a conduite, et m'a fait asseoir à côté d'elle. Après m'avoir demandé si je me trouvois mieux, elle s'est mise à me parler, comme dans la supposition que j'avois fait usage du temps qu'elle m'avoit laissé pour surmonter toutes mes objections. Elle m'a dit, que pour ménager ma modestie naturelle, mon père et elle s'étoient chargés de tout ce qui regardoit les arrangemens. Ecoutez-moi, a-t-elle interrompu lorsque j'allois ouvrir la bouche, et vous parlerez ensuite; vous n'ignorez pas quel est l'objet des visites de M. Solmes.

O Madame!...

Ecoutez-moi, et vous parlerez après; Il n'a pas, à la vérité, toutes les qualités que je lui souhaiterois; mais c'est un homme de probité, qui n'a aucun vice.

Aucun vice, Madame !

Ma fille, écoutez-moi ; vous ne vous êtes pas mal conduite à son égard. Nous avons vu avec plaisir que vous n'avez pas. . . .

O Madame ! ne puis-je parler ?

Clarisse, j'aurai fini dans un instant. Une jeune fille aussi vertueuse, aussi pieuse que vous, ne sauroit assurément aimer un libertin. Vous aimez trop votre frère, pour souhaiter d'épouser un homme qui a manqué de lui donner la mort, qui a menacé vos oncles, qui nous provoque tous. Vous avez eu votre tour cinq ou six fois pour faire un choix ; c'est à nous aujourd'hui de vous garantir d'un homme si méprisable. Répondez-moi, j'ai droit de vous faire cette question : préférez-vous cet homme à tous les autres ? Mais, à Dieu ne plaise ! car une pareille déclaration nous rendroit tous misérables. Cependant, dites-moi si vos affections sont engagées à cet homme.

J'ai compris quelles seroient les conséquences de ma réponse, si je disois qu'elles ne l'étoient pas.

Vous hésitez, vous ne me répondez pas, vous n'osez me répondre ; et se levant : non, jamais je ne vous regarderai d'un œil de faveur.

O Madame ! Madame ! ne me donnez pas la mort par votre courroux. Je n'hésiterois pas un moment, si je ne redoutois

ce qu'on ne manquera pas d'inférer de ma réponse. Mais quelque usage qu'on en puisse faire, la menace de vous déplaire me force de parler. Je vous proteste que je ne connois pas mon propre cœur, s'il n'est pas absolument libre. Eh! de grace, ma très-chère maman, qu'il me soit permis de vous demander en quoi ma conduite a mérité le reproche, pour qu'on veuille me forcer au mariage, comme une créature sans jugement pour me garantir... Hélas! de quoi? Je vous conjure, Madame, de prendre ma réputation sous votre garde. Ne souffrez pas que votre Clarisse soit précipitée dans un état qu'elle ne désire avec aucun homme au monde, et cela sur la supposition qu'autrement elle se marieroit elle-même, au déshonneur de toute la famille.

Hé bien, Clary, (sans faire attention à la force de mon argument) s'il est vrai que votre cœur soit libre....

O ma chère maman! laissez agir en ma faveur la générosité ordinaire du vôtre; n'insistez pas sur une conclusion dont la crainte me faisoit hésiter....

Je ne veux pas être interrompue, Clary. Vous avez vu dans ma conduite à cette occasion toute la tendresse d'une mère; Vous avez dû voir que je me suis chargée avec quelque répugnance de cette commission, parce que l'homme n'a pas tout ce que je lui souhaiterois, et parce que je sais que vous portez trop haut vos idées de perfection dans un mari...

Chère Madame ! cette fois seulement, pardonnez-moi de vous interrompre. Est-il donc à craindre que je me rende coupable de quelqu'imprudence en faveur de l'homme que vous désignez ?

Encore interrompue ? Est-ce à vous de me faire des questions et des raisonnemens? Vous savez avec qui cette hardiesse vous réussiroit mal. Vous le savez. Qui vous la fait donc prendre avec moi, fille peu généreuse, si ce n'est l'opinion que vous avez de mon excessive indulgence ?

Hélas ! que puis-je dire, que puis-je faire ? quelle est ma triste cause, si l'on m'interdit jusqu'au raisonnement !

Encore ! Clary Harlowe !

Très-chère Madame ! Je vous demande pardon. J'ai toujours mis mon plaisir et ma gloire à vous obéir. Mais envisagez cet homme-là, voyez seulement combien sa personne est désagréable.

Clary ! je vois à présent quel est celui que votre imagination a devant les yeux. M. Solmes n'est désagréable que par comparaison, désagréable uniquement parce que la personne d'un autre a plus d'agrémens.

Mais, Madame, ses manières ne le sont-elles pas autant ? Sa personne n'est-elle pas le vrai miroir de son ame ? Cet autre ne m'est et ne me sera jamais rien. Délivrez-moi seulement de celui-ci, auquel mon cœur de lui-même répugne.

Vous voulez donc imposer des conditions à votre père ? Croyez-vous qu'il souffre comme moi tout ce dialogue ? Ne vous ai-je pas conjurée au nom de mon repos ? Que ne fais-je pas en votre faveur ? Cette commission même dont je ne me suis chargée que parce que j'ai craint que vous ne fussiez pas aisément persuadée par un autre, n'est-elle pas une tâche dure pour moi ? Et vous, ne ferez-vous rien pour votre mère ? N'avez-vous pas refusé tous les partis qui vous ont été offerts ? Si vous ne voulez pas nous faire deviner pour qui vous persistez dans ce refus, rendez-vous, car il faut vous rendre ou être regardée comme une fille qui veut braver toute sa famille.

Là-dessus elle s'est levée pour sortir. Mais s'arrêtant à la porte de ma chambre, elle s'est tournée vers moi. Je me garderai bien de dire là-bas dans quelle disposition je vous ai laissée. Faites bien vos réflexions; c'est une affaire résolue. Si vous faites cas de la bénédiction de votre père et de la mienne, et de la satisfaction de toute la famille, prenez le parti d'obéir. Je vous laisse à vous-même pendant quelques momens. Je reviendrai. Faites que je vous trouve telle que je le désire ; et si votre cœur est libre, qu'il soit donc gouverné par le devoir.

Une demi-heure après ma mère est revenue. Elle m'a trouvée dans les larmes.

Elle m'a pris la main. Mon rôle, m'a-t-elle dit, est toujours de reconnoître mes torts. Je m'imagine que je me suis exposée mal-à-propos à vos résistances, par la méthode que j'ai employée. Je m'y suis prise d'abord comme si je m'étois attendue à un refus, et je me le suis attiré par mon indulgence.

Ne le dites pas, ma très-chère maman, ne parlez pas ainsi.

Si c'étoit moi, a-t-elle continué, qui eût donné occasion à ce débat ; s'il étoit en mon pouvoir de vous dispenser de la soumission qu'on demande, vous savez trop ce que vous pourriez obtenir de moi.

Qui penseroit à se marier, chère Miss Howe, lorsqu'on voit une femme d'un caractère aussi doux que celui de ma mère, et d'un jugement aussi droit que celui qu'on lui reconnoît, dépouillée de tout exercice de sa volonté, et obligée encore de servir d'instrument pour forcer la volonté d'autrui sur des points de la dernière importance, contre son propre sentiment ?

Lorsque je suis revenue ici la seconde fois, m'a-t-elle dit, j'ai refusé d'écouter vos raisons, parce que je savois que la résistance ne vous serviroit à rien. Et c'est encore une faute que j'ai commise. Une jeune créature qui aime à raisonner, et qui est accoutumée à vouloir être convaincue par le raisonnement, devoit être écoutée dans ses objections. Je suis donc réso-

lue dans cette troisième visite d'entendre tout ce que vous avez à me dire. Ma bonté, chère fille, doit exciter votre reconnoissance, votre générosité ; oui, je veux bien le dire, parce que c'est à vous que je parle, à une fille dont l'ame est ordinairement toute généreuse. Si votre cœur est réellement libre, voyons à quoi il vous portera pour m'obliger. Ainsi, pourvu que vous vous laissiez gouverner par votre discrétion ordinaire, je vais écouter tout ce que vous avez à dire, mais en vous déclarant que tout ce que vous pourrez dire sera inutile et ne changera rien ailleurs.

Quelle terrible déclaration ! Cependant, Madame, si je pouvois obtenir du moins votre pitié, ce seroit une consolation pour moi.

Vous êtes sûre de ma pitié autant que de ma tendresse. Mais qu'est-ce que l'agrément de la personne, Clary, pour une fille de votre prudence, et dont le cœur, m'avez-vous dit, est libre ?

Le dégoût des yeux n'est-il rien lorsqu'il est question d'engager son cœur ? O Madame ! qui pourroit consentir à se marier, quand le cœur est choqué à la première vue, et que ce dégoût doit augmenter ensuite à chaque moment qu'on se trouve ensemble ?

Ce dégoût, Clary, est un effet de votre prévention. Ne me donnez pas un sujet de regret dans cette noble fermeté d'ame que

que je vantois dans votre caractère comme une qualité glorieuse dans une fille si jeune ; elle ne seroit ici qu'une obstination contre votre devoir. N'avez-vous pas fait des objections contre plusieurs ?

C'étoit contre leur cœur, contre leurs principes, Madame : mais cet homme....

Est un honnête homme, Clary ; il a une bonne ame, c'est un homme vertueux.

Lui, un honnête homme, une bonne ame, Madame ! un homme vertueux !

Personne ne lui refuse ces qualités.

Est-ce un honnête homme, qui par les offres qu'il a faites à une famille étrangère, dépouille ses propres parens de leurs justes droits ? Peut-il avoir une bonne ame ?

C'est pour vous, Clary, que sont ces offres, et vous devriez être la dernière à faire cette observation.

Permettez-moi de dire, Madame, que préférant, comme je fais, le bonheur aux richesses, n'ayant pas même besoin de ce que je possède, et dont j'abandonne la jouissance par la simple vue du devoir....

Cessez, cessez de vanter votre mérite. Vous savez bien que vous gagnerez à cette soumission volontaire au lieu d'y perdre. Vous savez que vous ne risquez rien. Ainsi finissons là-dessus. Car je puis vous assurer que tout le monde n'attache pas un si grand mérite à cette action, quoique pour moi j'en aie cette idée, et que votre père et vos oncles l'aient eue aussi dans le temps...

Dans le temps, Madame! quels indignes offices m'ont donc rendus mon frère et ma sœur, dans la crainte que la faveur où j'étois il n'y a pas long-temps. . . . .

Je ne veux rien entendre contre votre frère et votre sœur. Quels troubles domestiques vous me faites envisager, dans un temps où j'espérois ma consolation de tous mes enfans!

Que le ciel accorde ses bénédictions à mon frère et à ma sœur dans toutes leurs entreprises louables! Vous n'aurez point de troubles dans la famille, s'il est en mon pouvoir de les prévenir. Vous aurez la bonté, Madame, de me dire vous-même ce qu'il faudra que je souffre d'eux, et je le souffrirai. Mais, de grace, que ce soient mes actions qui plaident pour moi, et non pas leurs infidelles interprétations, dont je ne suis que trop sûre par les ordres humilians que j'ai reçus.

Dans le moment mon père est entré, avec une sévérité dans les regards qui m'a fait trembler. Il a fait deux ou trois tours dans ma chambre, malgré ses douleurs de goutte, et s'est adressé ensuite à ma mère, qui étoit demeurée en silence à sa vue. Ma chère, vous vous arrêtez bien long-temps, le dîner est prêt; ce que vous avez à dire ne demandoit que deux mots. Assurément vous n'avez qu'à déclarer votre volonté et ma volonté; mais peut-être vous entreteniez-vous des préparatifs. Ne tardez pas

de descendre.... en amenant votre fille, si elle est digne de ce nom.

Il est descendu, en jetant sur moi un regard si terrible que je n'ai pas eu la force de lui dire une parole, ni même pendant quelques minutes de parler à ma mère.

N'y avoit-il pas bien de quoi être effrayée, ma chère? Ma consternation a paru toucher ma mère : elle m'a nommée sa chère fille. Elle m'a embrassée, en me disant que mon père ne savoit pas que j'eusse continué mes résistances. Il a bien voulu nous fournir une excuse, a-t-elle ajouté, pour avoir tardé si long-temps. Allons, venez, ma chère, on va servir à l'instant. Descendrons-nous ensemble? et elle m'a prise par la main.

Son action m'a fait tressaillir. Descendre, Madame! quoi! pour faire supposer que nous nous entretenions des préparatifs? O ma chère maman! ne m'ordonnez pas de descendre sur une pareille supposition.

Vous devez voir, ma fille, que nous arrêter plus long-temps ensemble c'est avouer que vous disputiez contre un devoir nécessaire, et on ne le souffrira pas. Votre père ne vous a-t-il pas dit lui-même, il y a quelques jours, qu'il veut être obéi? Je vous laisse encore à vous-même pour la troisième fois. Je chercherai quelques moyens de vous excuser. Je dirai que vous ne seriez pas bien aise de descendre pour

dîner ; que votre modestie dans cette occasion.....

O Madame ! ne parlez pas de ma modestie dans cette occasion ; ce seroit donner des espérances.....

Et est-il donc vrai que votre dessein soit de n'en donner aucune ? Fille perverse ! Et se levant brusquement pour sortir : prenez plus de temps pour faire vos réflexions. Puisque c'est une nécessité, prenez plus de temps. Et lorsque je vous reverrai, que je sache quel reproche je dois me faire à moi-même, et essuyer de la part de votre père pour l'excès de mon indulgence.

Cependant elle s'est arrêtée un moment à la porte, pour attendre que je la suppliasse du moins de donner l'explication la plus favorable à mon absence ; car paroissant hésiter : je suppose, m'a-t-elle dit, que vous ne voudriez pas que mon rapport.....

O Madame ! en l'interrompant, de qui puis-je espérer la faveur, si je perds celle de ma mère !

Vous comprenez bien, ma chère amie, que désirer un rapport favorable, c'étoi[t] passer condamnation sur un point tro[p] décidé dans mon esprit, pour laisser croir[e] à mes parens qu'il me reste la moindr[e] irrésolution. Ma mère a pris le parti d[e] descendre.

Je vais envoyer au dépôt tout ce qu[i]

je viens d'écrire ; et sûre comme je le suis que vous ne vous ennuierez pas du détail, dans des circonstances si intéressantes pour celle que vous honorez de votre amitié, je continuerai de même. Dans ma position, je ne suis pas curieuse de garder long-temps avec moi des écrits où je m'explique avec tant de liberté. Si vous n'avez pas un besoin pressant de Robert, faites-moi le plaisir de me l'envoyer tous les jours, au risque de ne rien trouver de prêt.

Mais je serois bien aise qu'il ne vînt jamais les mains vides. Qu'il seroit généreux à vous de m'écrire aussi souvent, par le mouvement de l'amitié, que j'y suis forcée par le sentiment de l'infortune! Lorsque mes lettres ne se trouveront plus au dépôt, je serai sûre qu'elles seront entre vos mains. Comme je profiterai pour les y remettre de divers moyens que je ne puis prévoir, trouvez bon que je supprime adresse et signature. Je n'ai pas besoin de vous dire combien je suis, etc.

LETTRE XVII.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

MA mère, à son retour, qui a suivi immédiatement le dîner, a eu la bonté de me dire, que sur les questions de mon père, si je m'étois soumise de bonne grace, (car il paroît que le doute ne tomboit que sur la manière) elle lui a dit que dans un point si important, elle auroit souhaité de laisser à un enfant qu'elle a tant de raison d'aimer, (ce sont ses obligeantes expressions,) la liberté de déclarer tout ce qu'elle a dans le cœur, afin que son obéissance en soit plus libre. Elle lui a fait entendre aussi que lorsqu'il est monté à ma chambre, elle écoutoit alors mes raisons, et qu'elle avoit cru voir que je prendrois plus volontiers le parti de renoncer absolument au mariage.

Elle m'a dit que mon père avoit répondu d'un ton irrité : Qu'elle prenne bien garde de me donner sujet de soupçonner ici quelque préférence étrangère. Mais si c'est seulement pour soulager son cœur, sans combattre mes volontés, vous pouvez l'écouter.

Ainsi, Clary, a repris ma mère, je suis revenue dans cette disposition, et j'espère

que vous ne recommencerez pas à me montrer par votre obstination comment je dois vous traiter.

En vérité, Madame, vous m'avez rendu justice lorsque vous avez dit que je n'ai aucune inclination pour le mariage : je me flatte de n'avoir pas été assez inutile dans la maison de mon père pour vous faire souhaiter....

Laissons votre mérite à part, Clary, vous avez été une bonne enfant. Vous m'avez soulagée dans les soins et les peines domestiques ; mais ne m'en donnez pas aujourd'hui plus que vous ne m'en avez épargné. Vous en avez été bien récompensée par la réputation que vous ont acquise votre intelligence et votre sage conduite. Mais nous voici bientôt à la fin de tous les secours qu'on a reçus de vous. Si vous vous mariez, votre établissement en sera le terme naturel, et désirable même, si vous le faites pour nous plaire, parce que vous aurez vous-même une famille où tous vos talens pourront s'employer. Si vous ne vous mariez pas, il n'y aura pas moins une fin aussi, mais qui ne sera pas naturelle. Vous m'entendez, ma fille ?

Je me suis mise à pleurer.

J'ai déja fait chercher une femme de charge pour cette maison. J'aurois bien désiré avoir votre bonne Norton : mais je suppose que vous serez bien aise vous même de prendre cette digne femme avec

vous : si vous le désirez, on en conviendra dans les articles.

Mais pourquoi, ma très-chère Madame, pourquoi, moi qui suis la plus jeune, faut-il me précipiter dans l'état du mariage, pour lequel je suis fort éloignée d'avoir la moindre inclination ?

Vous allez me demander sans doute, pourquoi l'on n'a pas pensé à votre sœur pour M. Solmes ?

J'espère, Madame, que vous ne vous offenseriez pas de cette question, si je la faisois.

Je pourrois vous renvoyer à votre père pour la réponse. M. Solmes a ses raisons pour vous préférer.

Et j'ai mes raisons aussi, Madame, pour ne le pouvoir souffrir. Et pourquoi suis-je.....

Cette vivacité à m'interrompre n'est pas supportable. Je sors moi, et votre père vient, si je ne puis avoir raison de vous.

O Madame ! j'aimerois mieux mourir que....

Elle m'a mis la main sur la bouche. Point de ces obstinations décidées, Clary Harlowe. Si vous vous déclarez une fois inflexible, j'ai fini.

Mes larmes ont recommencé à couler de dépit. Voilà, voilà l'ouvrage de mon frère... ses vues intéressées....

Point de réflexions sur votre frère ; il n'a que l'honneur de la famille à cœur.

Je ne suis pas plus capable que mon frère de faire déshonneur à la famille.

J'en suis persuadée ; mais je me flatte que vous laisserez à votre père, à moi et à vos oncles le soin de ce qui doit lui faire honneur ou déshonneur.

Je lui ai offert alors de vivre dans le célibat, de ne jamais me marier, ou de ne le faire qu'avec la pleine approbation de tous mes proches.

Si vous voulez montrer votre respect et votre obéissance, Clary, vous devez le faire à notre gré et non pas au vôtre.

Je ne crois pas m'être conduite jusqu'ici de manière à meriter la nécessité d'une pareille épreuve de mon obéissance.

Oui, Clary, je vous dois la justice de dire que vous vous êtes parfaitement bien conduite jusqu'à présent. Mais jusqu'à présent vous n'avez pas eu non plus d'épreuves à essuyer ; et j'espère qu'aujoud'hui qu'il s'en présente une, vous ne commencerez pas à vous mal conduire. Les parens, continua-t-elle, tant que leurs enfans sont jeunes, trouvent bien tout ce qu'ils leur voient faire. Vous avez été une digne enfant. Mais jusqu'à present nous avons plutôt eu de la complaisance pour vous, que vous n'en avez eu pour nous. Maintenant l'âge nubile où vous êtes arrivée est le temps de l'épreuve, d'autant plus que votre grand-père vous a mise dans une sorte d'indépendance, en vous préférant à ceux

qui avoient des droits avant vous sur la terre qu'il vous a laissée.

Madame ! mon grand-père savoit, et il en a marqué expressément son désir dans son testament, que mon père dédommageroit abondamment ma sœur. Il a même témoigné qu'il le désiroit. Je n'ai rien fait au-delà de mon devoir pour m'attirer sa faveur ; et ses libéralités sont plutôt une marque de son affection qu'un avantage pour moi ; car ai-je jamais cherché ou désiré l'indépendance ? Je serois reine de l'univers, que toute ma grandeur ne me dispenseroit pas du respect que je vous dois à vous et à mon père. Aux yeux du monde entier, je me prosternerois à vos genoux pour recevoir vos bénédictions, et loin...

Je me fais une peine de vous interrompre, Clary, quoique vous ayez interrompu votre mère plus d'une fois. Vous êtes jeune, Clary, vous n'avez jamais été contrariée. Mais avec toutes ces ostentations de respect, je voudrois vous voir un peu plus de déférence pour votre mère, lorsqu'elle vous parle.

Je vous demande pardon, Madame, et la grace de votre patience dans une occasion si extraordinaire. S'il y avoit moins de chaleur dans mes discours, on supposeroit que je n'ai que des objections de jeune fille, contre un homme que je ne pourrai jamais supporter.

Clary Harlowe !

Chère, très-chère Madame, permettez que je m'explique cette fois seulement. Il est dur, il est bien dur de se voir interdire de toucher à la cause de toutes ces mésintelligences, parce que je ne dois parler qu'avec respect d'une personne qui me regarde comme un obstacle à son ambition, et qui me traite en esclave.

Où vous égarez-vous, Clary?

Ma très-chère maman, mon respect ne me permettra jamais de supposer à mon père une volonté assez arbitraire pour qu'elle soit jamais pour vous une raison et un argument contre moi.

Quoi donc? Clary.... ô petite fille!

Votre patience, ma très-chère mère; Vous avez eu la bonté de me promettre de m'entendre avec patience. Les agrémens de la personne ne sont rien dans un homme parce qu'on me suppose de la raison. Ainsi mes yeux seront dégoûtés, et ma raison ne sera pas convaincue.

Petite fille! petite fille!

Ainsi les bonnes qualités qu'on m'attribue feront ma punition; et il faut que je devienne la femme d'un monstre....

Vous m'étonnez, Clary! Est-ce bien vous qui tenez ce langage?

Cet homme, Madame, est un monstre à mes yeux, ame et figure. Et pour m'engager à souffrir ce traitement, on me fait compliment de mon indifférence pour tous les autres hommes! Et cependant, dans

d'autres temps et dans d'autres vues, on m'a cru prévenue en faveur d'un homme dont les mœurs offrent de justes objections. Je me vois confinée comme la plus étourdie de toutes les créatures, et comme si l'on appréhendoit que je ne prisse la fuite avec cet homme, et que je ne déshonorasse toute la famille. O ma très-chère mère ! quelle patience seroit à l'épreuve d'un tel traitement ?

A présent, Clary, je suppose que vous m'accorderez la liberté de parler. Il me semble que j'ai poussé assez loin la patience avec vous. Si j'avois pu croire.... Mais je vais tout réduire à une conclusion fort courte. Votre mère, Clarisse, vous donnera un exemple de cette patience que vous lui demandez si hardiment sans en avoir aucune pour elle.

O ma chère, que cette condescendance de ma mère m'a cruellement affectée dans ce moment ! plus mille fois que n'auroit fait sa rigueur. Mais elle savoit, elle songeoit sûrement qu'elle s'étoit chargée d'un office bien dur, d'un office, j'ose le dire, dont sa propre raison étoit blessée, sans quoi elle n'auroit pas voulu, elle n'auroit jamais pu pousser si loin la patience avec moi.

Je dois donc vous dire, a-t-elle continué, que tout se réduit à fort peu de mots, comme votre père l'a dit. Vous avez été jusqu'à présent, comme vous

savez fort bien le faire valoir, une fille respectueuse ; mais quelle raison auriez-vous eu de ne le pas être ? Jamais enfant n'a été traité avec plus de faveur. Aujourd'hui vous avez le choix, ou de décréditer toute votre conduite passée, ou, lorsqu'on attend de vous la plus grande preuve de ce respect, (ayant le cœur libre, comme vous l'avez déclaré) de donner cette preuve qui couronnera tout, ou par des vues d'indépendance, (car on n'en portera pas d'autre jugement, Clary, quel que soit votre motif) fondées sur un droit que vous pouvez réclamer, que tout homme que vous favoriserez peut réclamer pour vous contre nous tous, ou plutôt pour lui-même en haine de nous tous, de rompre avec toute votre famille, et de braver un père jaloux de son autorité ; assez inutilement jaloux, je le dis en passant, de celle de son sexe par rapport à moi : mais infiniment plus jaloux encore de l'autorité de père. Voilà le point dont il est question avec nous, ma fille. Vous savez que votre père s'en est fait un point de détermination décidée. En a-t-il jamais abandonné un lorsqu'il s'est cru en droit de l'emporter ?

Hélas ! il n'est que trop vrai, ai-je dit en moi-même ; à présent que mon frère a su engager mon père dans ses vues, son beau systême cheminera tout seul, sans qu'il s'en mêle davantage ; et ce ne sont

plus ses avides prétentions, c'est la volonté de mon père que je combats.

Je restois en silence, et à vous dire vrai, mon silence venoit alors, pour la première fois, d'humeur et d'obstination. Je me sentois le cœur trop gros. Je trouvois qu'il y avoit de la dureté à ma mère de m'abandonner ainsi, et de faire sa volonté de l'humeur impérieuse de mon frère. Ma mère, ma chère, je ne devrois pas le dire peut-être, n'a pas été obligée de se marier contre son inclination. Ma mère aimoit mon père.

Mon silence m'a servi encore moins. Je vois, ma chère, m'a-t-elle dit, que vous êtes convaincue. Ma chère fille, ma chère Clary, c'est à présent que je vous aime du fond du cœur. On ne saura jamais que vous m'ayez rien contesté. Tout tombera sur cette modestie qui a toujours donné tant de lustre à votre caractère. Vous aurez tout le mérite de votre résignation.

Je me suis mise à pleurer.

Elle essuyoit mes larmes et me baisoit tendrement les joues. Votre père vous attend en bas, et compte vous voir une contenance gaie. Mais ne descendez point, je lui ferai vos excuses. Tous vos scrupules, comme vous voyez, ont trouvé en moi une indulgence maternelle. Mon cœur se réjouit dans l'espérance que vous êtes convaincue, et c'est bien une preuve de la déclaration qui m'a fait tant de plaisir, que votre cœur est libre.

Ces discours, ma chère, ne touchoient-ils pas à la cruauté dans une mère si indulgente ? Ce seroit un crime (plût à Dieu que ce n'en fût pas un !) de supposer ma mère capable d'artifice. Mais on lui a imposé cette tâche. Elle est obligée d'employer des méthodes auxquelles son cœur répugne naturellement ; et cela dans la vue de m'épargner des peines, parce qu'elle voit que tous les raisonnemens ne seront point écoutés des autres.

Je vais descendre, a-t-elle repris, et vous excuser de ne pas paroître au goûter, comme j'ai fait au dîner, car je juge qu'il vous restera quelques petites répugnances à surmonter. Je vous les passe volontiers, aussi bien qu'un peu de froideur assez naturelle. Ainsi vous ne descendrez point, si vous ne voulez pas descendre. Seulement, ma chère, ne faites pas déshonneur à mon récit, lorsque vous paroîtrez au souper, et sur-tout prenez vos manières ordinaires pour votre frère et votre sœur ; car la conduite que vous tiendrez avec eux servira à faire juger de votre soumission volontaire pour nous. C'est un conseil d'amie, comme vous voyez, plutôt qu'un ordre de mère. Adieu donc, mon amour, et elle m'a donné encore un baiser, prête à sortir.

O ma chère maman ! me suis-je écriée, pardonnez à votre fille ; mais sûrement vous ne pouvez croire que je puisse jamais penser à cet homme-là.

Elle a pris un visage irrité et a paru très-étonnée, comme si elle eût été fort trompée dans son attente. Elle m'a menacée de me renvoyer à mon père et à mes oncles. Elle m'a cependant fait remarquer, je puis dire avec bonté, quelle prise je donnois à mon frère et à ma sœur, si je leur croyois des vues particulières qui les portassent à indisposer mes oncles contre moi. Je n'ai pas attendu si long-temps, a-t-elle dit d'un ton plus doux, à représenter tout ce qui pouvoit être opposé aux dispositions présentes, dans l'idée qu'ayant refusé plusieurs partis, que j'avoue être préférables quant à la personne, j'aurois peu de penchant pour celui-ci ; et si mes objections avoient pu réussir, Clary, vous n'en auriez jamais entendu parler ; mais si je n'ai rien pu gagner, comment pouvez-vous espérer de prévaloir ? Mon grand but en me chargeant de cette commission, est de conserver la paix de la famille, si près d'être troublée, de vous rétablir dans l'affection de votre père et de vos oncles, et de vous garantir d'un homme violent... Votre père, vous devez bien vous y attendre, va jeter feu et flamme, en apprenant votre refus d'obéir. Vos oncles sont si pleinement convaincus de l'accord de ces mesures avec leurs vues pour leur projet favori d'illustrer la famille, qu'ils paroissent aussi déterminés que votre père. Votre oncle et votre tante Hervey

sont du même sentiment. Au fond il seroit bien étrange qu'un père, une mère, vos oncles et votre tante, réunis tous dans la même volonté, n'eussent pas le pouvoir de diriger votre choix. Sûrement, ma chère fille, ajouta-t-elle, tandis que je continuois de garder le silence, il n'est pas possible que le motif de votre aversion soit l'avantage même qui devoit résulter de ce mariage pour les vues de la famille, et pourtant je puis vous assurer que personne n'expliquera autrement votre refus; tandis qu'un homme qui nous est si odieux à tous demeurera à marier et rodera sourdement autour de vous, (c'est son expression) on n'ajoutera pas la moindre foi à toutes les protestations que vous pourrez faire de votre résolution et de votre goût pour le célibat. M. Lovelace fût-il un ange, vous savez bien que votre père, ayant une fois décidé que vous ne l'aurez point, ne souffrira jamais que sa volonté soit disputée. Quant à la défense qu'on vous a faite, et je l'avouerai bien, contre mon gré, elle vous a été attirée par l'opinion où l'on est que vous entretenez des correspondances avec lui par le moyen de Miss Howe; et je ne doute pas que cela ne soit vrai.

J'ai répondu à chaque article d'une manière, j'en suis sûre, à la satisfaire, si elle avoit eu la liberté de suivre son propre jugement. Ensuite je me suis emportée amèrement contre les humiliantes défenses qu'on m'a imposées.

Ces défenses, m'a-t-elle dit, devroient vous faire juger combien la résolution de votre père est sérieuse. Il dépendoit de moi de les faire lever quand il me plairoit, et il n'y avoit encore ni mal ni disgrace de consommés. Mais si mon obstination ne finissoit pas, je ne devois m'en prendre qu'à moi-même de tout ce qui pourroit arriver.

J'ai soupiré, j'ai pleuré, j'ai gardé le silence.

Irai-je assurer votre père, chère Clary, que ces défenses sont aussi peu nécessaires que je m'en étois flattée ; que vous connoissez votre devoir, et que vous ne prétendez pas contester ses volontés ? Qu'en dites-vous, mon amour ?

O Madame, que puis-je répondre à des questions faites avec tant d'indulgence? Oui je connois mon devoir; personne au monde n'a plus d'inclination à le remplir. Mais permettez-moi de dire que je dois demeurer soumise à ces cruelles défenses, s'il faut qu'il m'en coûte si cher pour en être affranchie.

Fille opiniâtre, fille perverse, sont les noms que m'a donnés ma chère maman. Elle a fait en colère deux ou trois tours dans la chambre, et se tournant vers moi : Votre cœur libre, Clarisse ! comment osez-vous me dire que votre cœur est libre ! Des antipathies si extraordinaires pour une personne, ne peuvent venir que d'une

prévention extraordinaire en faveur d'une autre. Répondez-moi, Clary, et ne déguisez pas la vérité, ne continuez-vous pas d'entretenir une correspondance avec M. Lovelace?

Très-chère Madame, lui ai-je dit, vous connoissez mes motifs. Pour prévenir de nouveaux malheurs j'ai répondu à ses lettres. Les motifs de nos craintes n'ont pas encore cessé.

Je vous avouerai, Clary, quoique je ne fusse pas bien aise à présent qu'on le sût, que dans un autre témps, j'ai cru qu'un peu d'adoucissement n'étoit pas mal-à-propos entre des esprits de cette violence. Je ne désespérerois pas encore d'une sorte d'accommodement, par la médiation de Milord M... et de ses deux sœurs. Mais comme ils jugent à propos tous trois d'entrer dans les ressentimens de leur neveu, que leur neveu juge à propos de nous braver tous, et que d'un autre côté on offre des conditions que nous n'aurions pas osé demander, qui suivant toute apparence empêcheront que la terre de votre grand-père ne sorte de la famille, et qui peuvent servir à y faire entrer un bien encore plus considérable, je ne vois pas que la continuation de votre correspondance puisse ou doive être permise : ainsi je vous la défends à présent au prix que vous mettez à mes bonnes graces.

Daignez, Madame, m'apprendre seule-

ment comment je puis la rompre avec sûreté pour mon frère et mes oncles. Et c'est tout ce que je souhaite. Plût au ciel que l'homme qu'on hait tant, n'eût pas à faire valoir pour prétexte qu'il a été trop durement traité dans le temps qu'il ne demandoit que la paix et la réconciliation ! J'aurois alors été libre de rompre tout-à-fait avec lui. La mauvaise réputation de ses mœurs m'en auroit fourni à tout moment une juste occasion. Mais, Madame, puisque mes oncles et mon frère ne gardent plus de mesures, puisqu'il est informé des vues présentes, et que si je ne suis pas trompée, il n'y a plus que la considération qu'il lui plaît d'avoir pour moi qui arrête son ressentiment du traitement qu'il reçoit lui et sa famille, que puis-je faire ? Voudriez-vous, Madame, le pousser à quelque résolution désespérée ?

Les loix nous protègeront, ma fille ! La magistrature offensée fera valoir son autorité.

Mais, Madame, ne peut-il pas arriver auparavant quelqu'affreux désastre ? Les loix ne font valoir leur autorité qu'après l'offense.

Vous avez fait des offres, Clary, si l'on vouloit vous favoriser sur le point en question. Etes-vous résolue de bonne foi de rompre toute correspondance avec M. Lovelace, si l'on avoit pour vous cette complaisance ? Expliquez-vous là-dessus.

Oui, j'y suis résolue, et j'exécuterai cette résolution. Je ferai plus, Madame : je vous remettrai toutes les lettres qui ont été écrites de part et d'autre. Vous verrez que je ne lui ai donné aucun encouragement qui s'écarte de mon devoir ; et lorsque vous les aurez lues, il vous sera plus facile de me prescrire, aux conditions que j'ai offertes, le moyen de rompre entièrement avec lui.

Je vous prends au mot, Clarisse. Donnez-moi ses lettres et les copies des vôtres.

Je compte, Madame, que vous seule saurez que j'écris et ce que j'écris.

Point de conditions avec votre mère. Assurément on peut se fier à ma prudence.

Après lui avoir demandé pardon, je l'ai priée de prendre elle-même la clef d'un tiroir particulier de mon secretaire, où toutes ces lettres étoient rassemblées, pour se convaincre elle-même que je n'avois point de réserve pour ma mère. Elle y a consenti. Elle a pris les lettres et les copies des miennes. Puisque vous me les abandonnez sans condition, m'a-t-elle dit complaisamment, je promets de vous les rendre et de ne les communiquer à personne. Je l'ai remerciée. Elle est sortie pour les lire, en me disant qu'elle alloit revenir après cette lecture.

Vous avez lu vous-même, ma chère, toutes les lettres que j'avois reçues de M. Lovelace, et toutes mes réponses jus-

qu'à mon retour de chez vous. Vous êtes convenue qu'elles ne contiennent rien dont il puisse se vanter. J'en ai reçu trois autres depuis, par la voie particulière dont je vous ai informée, et je n'ai pas encore répondu à la dernière.

Dans ces trois nouvelles lettres, comme dans celles que je vous ai montrées, après avoir sollicité mon intérêt en sa faveur, m'avoir exprimé dans les termes les plus forts toute l'ardeur de sa passion pour moi, et fait une peinture fort vive des indignités qu'il a essuyées, des bravades que mon frère continue contre lui dans toutes les assemblées, des menaces et de l'air d'hostilité de mes oncles dans tous les lieux où ils paroissent, enfin des méthodes qu'ils emploient pour le diffamer : « Il déclare » que son honneur et celui de sa famille, » qui se trouvent mêlés dans les malignes » réflexions qu'on lance sur lui à l'occasion » d'une malheureuse affaire qu'il n'a pas » dépendu de lui d'éviter, ne lui permet- » tent pas de souffrir des indignités qui » augmentent de jour en jour : que mes » inclinations, si elles ne lui sont pas fa- » vorables, ne pouvant être et n'étant » point pour un homme tel que le Sol- » mes, tout nouvellement en scène, il » en est plus intéressé à se ressentir de la » conduite de mon frère, qui déclare à » tout le monde sa haine et sa malveil- » lance, et qui se glorifie de l'espérance

» qu'il a, par la recherche de ce Solmes,
» de me mortifier et de se venger de lui :
» qu'il lui est imposible de ne pas croire
» son honneur engagé à rompre des me-
» sures si directement dirigées contre lui,
» quand il n'auroit pas un motif encore
» plus puissant d'en souhaiter l'anéantis-
» sement ; et que je dois lui pardonner
» s'il entre là-dessus en conférence avec
» Solmes. Il insiste avec force sur la pro-
» position qu'il a renouvelée si souvent,
» que je lui permette de rendre avec
» Mylord M.... une visite à mes oncles et
» même à mon père, promettant de s'ar-
» mer de patience s'il ne reçoit pas quel-
» que nouvel outrage que l'honneur ne
» lui permette absolument point de sup-
» porter. » Ce que je suis bien éloignée,
pour le dire en passant, de pouvoir lui
garantir.

Dans ma réponse je lui répète la décla-
ration positive que je lui ai faite plusieurs
fois, « qu'il ne doit attendre de moi au-
» cun intérêt contre l'approbation de mes
» parens, que je suis sûre qu'il n'obtiendra
» jamais d'aucun d'eux leur consentement
» pour une visite ; que je ne serai pas assez
» ennemie de mon devoir, ou assez in-
» discrète pour souffrir qu'aucun homme
» au monde soit capable de me faire sépa-
» rer mes intérêts de ceux de ma famille ;
» que je ne crois pas lui avoir d'obligation
» personnelle de la modération que je de-

» mande entre des esprits trop prompts à
» s'enflammer; qu'en cela, je ne lui de-
» mande rien de plus que ce qu'exigent
» la prudence, la justice, et les loix de son
» pays; que s'il fonde là-dessus quelque
» espérance qui me regarde, il se trompe
» lui-même; que mon inclination, comme
» je l'en ai souvent assuré, ne me porte
» point à changer d'état; que je ne puis
» me permettre plus long-temps cette
» correspondance clandestine avec lui:
» c'est une voie basse, lui dis-je, contraire
» au devoir, et qui porte un caractère de
» légéreté inexcusable; qu'ainsi il doit
» renoncer à en espérer la continuation. »

A cette lettre, il répond dans sa dernière, entr'autres choses, « que si je suis
» déterminée à rompre dès à présent toute
» correspondance avec lui, il en doit con-
» clure que c'est dans la vue de devenir
» la femme d'un homme qu'aucune femme
» bien née ne regarderoit jamais comme
» un parti supportable, et que dans ce
» cas, je dois lui pardonner s'il déclare
» qu'il ne se sent pas la force de consentir
» à perdre pour jamais une personne dans
» laquelle il a concentré toutes ses espé-
» rances de bonheur, ni de soutenir avec
» patience l'insolent triomphe de mon
» frère; mais qu'il ne pense point à mena-
» cer sa vie ni celle de personne; qu'il
» remet à prendre ses résolutions lorsqu'il
» y sera forcé par un si terrible évènement;
que

» que s'il apprend qu'il soit l'ouvrage de
» mon consentement, il faudra bien qu'il
» fasse ses efforts pour se soumettre à sa
» destinée; mais que s'il est l'ouvrage d'une
» violence étrangère, il ne sera pas capa-
» ble de répondre des suites. »

Mon dessein est de vous envoyer dans quelques jours ces lettres à lire. Je les enfermerois dès aujourd'hui dans celle-ci, mais il est possible qu'il arrive un évènement qui fasse souhaiter à ma mère de les lire encore une fois. Vous y remarquerez, ma chère, tous ses efforts pour m'engager à la continuation de cette correspondance.

Ma mère est revenue au bout d'une heure environ. Prenez vos lettres, Clary; je n'ai rien à vous reprocher du côté de la discrétion dans les termes. J'y trouve même une sorte de dignité que vous avez conservée, et rien qui ne soit convenable dans l'exacte bienséance. Et vous vous êtes ressentie comme vous le deviez de ses invectives et de ses menaces. En un mot, (¶) je ne vois rien dans ce que vous avez écrit qui puisse lui donner la moindre espérance, et encourager la passion qu'il avoue pour vous. Mais enfin il la déclare, cette passion. Pouvez-vous ne pas voir clairement quelle doit être l'issue de cette correspondance (♭)? Et après une haine si déclarée d'une part, et des bravades si peu ménagées de l'autre, pouvez-vous penser que le parti vous convienne? Pouvez-vous

penser qu'il soit à propos d'encourager les vues d'un homme qui s'est battu en duel avec votre frère, quelles que soient sa fortune et ses protestations ?

Cela est impossible, Madame : et vous aurez la bonté d'observer que je le lui ai dit à lui-même. Mais à présent, Madame, que toute la correspondance est devant vos yeux, je vous demande vos ordres sur la conduite que je dois tenir dans une situation si désagréable.

Je vous ferai un aveu, Clary ; mais je vous recommande, autant que vous seriez fâchée que je doutasse de la générosité de votre cœur, de n'en prendre aucun avantage ni dans vos discours, ni dans vos sentimens. C'est que je suis si satisfaite de l'offre que vous m'avez faite de vos clefs, de si bonne grace et sans aucune réserve, et de la prudence qui a dicté vos lettres, que s'il y avoit moyen de faire entrer tout le monde, ou votre père seulement dans mon opinion, j'abandonnerois volontiers tout le reste à votre discrétion, en me réservant à l'avenir la direction ou l'approbation de vos lettres, et le soin de vous faire rompre cette correspondance aussi-tôt qu'il sera possible. Mais comme il n'y a rien à espérer de ce côté là, et que votre père seroit furieux s'il venoit à découvrir que vous avez quelque relation avec M. Lovelace, ou que vous en avez eu depuis qu'il vous l'a défendu,

je vous défends aussi de continuer cette liberté. Cependant il faut convenir que le cas est difficile. Je vous demande ce que vous en pensez vous-même. Votre cœur est libre, dites-vous. De votre propre aveu, les circonstances ne permettent pas de regarder comme un parti convenable, un homme pour lequel nous avons tous tant d'aversion. Qu'avez-vous donc à proposer, Clary ? Voyons quelles sont là-dessus vos idées.

J'ai répondu sans hésiter : « voici,
» Madame, ce que je propose humble-
» ment ; c'est que vous me permettiez
» d'écrire à M. Lovelace (car je n'ai pas
» fait de réponse à sa dernière lettre)
» qu'il n'a rien à voir entre mon père et
» moi, que je ne lui demande point de
» conseil, et que je n'en ai pas besoin ;
» mais que puisqu'il s'imagine avoir quel-
» que droit de se mêler dans mes affaires,
» fondé sur l'intention avouée de mon
» frère de le mortifier par ses vues pour
» M. Solmes ; je veux bien l'assurer, sans
» lui donner aucune raison d'expliquer
» cette assurance en sa faveur, que je ne
» serai jamais à cet homme là. S'il m'est
» permis, continuai-je, de lui donner
» cette assurance, et qu'en conséquence
» les prétentions de M. Solmes cessent
» d'être encouragées, que M. Lovelace
» soit satisfait ou non, je n'irai pas plus
» loin : je ne lui écrirai jamais une ligne

» de plus, et je ne le verrai jamais, si je » puis éviter de le voir : les excuses ne » me manqueront pas, sans être obligée » de les tirer de ma famille. »

Ah ! mon amour! Mais que deviendront les offres de M. Solmes ? C'est là l'attrait qui a déterminé tout le monde. Il fait même espérer à votre frère des échanges de terre ; ou du moins, qu'il nous facilitera une nouvelle acquisition au Nord. Car vous savez que les vues de la famille demandent l'augmentation de notre crédit dans ce canton. Votre frère, en un mot, a donné un plan qui éblouit tout le monde. Une famille si riche dans toutes ses branches, et qui tourne ses vues vers les honneurs, doit envisager avec bien du plaisir l'espérance très-vraisemblable de prendre un jour rang parmi les principales maisons du royaume.

Et pour assurer le succès de ces vues, pour faire réussir le plan de mon frère, je dois être sacrifiée, Madame, à un homme que je ne pourrai jamais supporter! O ma chère maman ! sauvez-moi, sauvez-moi ! si vous le pouvez, de cet accablant malheur ! J'aimerois mieux être enterrée toute vive, oui, je l'aimerois mieux ! que d'être jamais la femme de cet homme là.

Elle m'a grondée de mon emportement ; mais elle m'a dit avec une bonté extrême, qu'elle hasarderoit de sonder mon oncle Harlowe qui se trouvoit alors dans la salle ;

que s'il l'encourageoit, ou promettoit de la seconder, elle hasarderoit d'en parler à mon père même, et que j'aurois de ses nouvelles demain au matin. Elle est descendue pour le thé, après s'être chargée d'excuser ce soir mon absence au souper.

Mais n'est-il pas cruel pour moi, je le répète, d'être obligée de résister à la volonté d'une si bonne mère ? Pourquoi, me suis-je dit bien des fois à moi même, pourquoi s'est-on attaché à un homme tel que ce Solmes, le seul au monde, assurément, qui pût tant offrir et mériter si peu?

Hélas! son mérite! C'est, ma chère, le plus ignoble de tous les caractères. Le cri général s'élève contre lui, et lui reproche sa sordide avarice. L'insensé! d'avoir l'ame si basse, tandis que la différence de réputation, entre un homme généreux et un avare, ne coûte pas dans une année cinquante guinées bien employées!

Combien ne vous êtes-vous pas fait honneur à moindre prix ? Et quelle belle occasion n'a-t-il pas eue de se faire une réputation à bien bon marché, lui qui a succédé aux biens immenses d'un aussi méprisable personnage que Sir Olivier? Cependant, il s'est comporté de manière qu'on lui applique l'expression commune, que sir Olivier ne sera jamais mort, tant que M. Solmes sera vivant. En général le monde, avec toute la malignité qu'on lui attribue, est plus juste qu'on ne le suppose dans

l'établissement des caractères ; il les juge sur ce qu'il sent ; et ceux qui se plaignent le plus de sa censure en trouveroient l'objet en eux-mêmes, s'ils regardoient plus souvent au fond de leur ame.

Mon cœur se sent un peu soulagé par l'espérance que j'ai que ma mère pourra me rendre quelques bons offices, et m'obtenir d'être délivrée de cet homme ; et je me livre à loisir à mon goût pour la morale. Mais je n'en aurois aucun, que je ne laisserois pas de mêler ces réflexions dans l'occasion, depuis que vous m'avez recommandé de ne les jamais rejeter lorsqu'elles se présentent à ma plume. Quand je serois dans une situation moins tranquille, il me semble que lorsqu'on est assise pour écrire, ce seroit marquer trop d'égoïsme et se borner trop à ses propres intérêts, que de ne pas faire attention aux désirs d'une amie. (¶) On aura beau me dire que cela est dans notre nature ; je répondrai que c'est un défaut que de ne pas obliger son amie dans l'occasion, soit en lui offrant, soit en lui rappelant d'utiles instructions, dont celle qui les écrit profite elle-même la première ; et si ce défaut est dans la nature, il faut s'élever au-dessus de la nature pour la vaincre. (♭)

LETTRE XVIII.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Samedi, 4 Mars.

N'AURIEZ-VOUS pas cru qu'on pouvoit obtenir quelque chose en ma faveur, d'une offre si raisonnable, d'un expédient si propre, suivant mes idées, à finir un peu honnêtement, et comme de moi-même, une correspondance dont autrement je ne vois pas le moyen de me débarrasser sans exposer quelques personnes de ma famille? (¶) Mais ce plan de mon frère dont ma mère a parlé, et dont j'ai cherché inutilement à me procurer une copie, dans le dessein de le prendre article par article et d'y faire mes remarques; auxquelles je ne doute pas qu'il ne prête abondamment (§); ce plan et l'impatience de mon père à la moindre contradiction sont des obstacles invincibles.

Je ne me suis pas couchée de toute la nuit, et je ne me sens aucun besoin de sommeil. L'attente, l'espérance, le doute (état douloureux!) m'ont tenue bien éveillée. Je suis descendue à mon heure ordinaire, afin qu'on ne s'apperçût point que je ne m'étois pas mise au lit, et j'ai donné mes soins au détail domestique.

Vers huit heures, Chorey est venue

m'apporter de la part de ma mère l'ordre de me rendre à sa chambre.

Ma mère avoit pleuré ; je l'ai vu à ses yeux. Mais son regard sembloit moins tendre et moins affectionné qu'hier ; et cette observation m'a frappée en entrant d'un effroi qui a jeté mes esprits dans un grand abattement.

Asséyez-vous, Clary Harlowe, je causerai bientôt avec vous. Elle étoit à chercher dans un tiroir parmi des dentelles et du linge, et elle a continué, sans avoir l'air d'être occupée ni de ne l'être pas. Je crois qu'il s'est passé un quart-d'heure avant qu'elle m'ait parlé : et pendant tout ce temps le cœur me battoit dans l'attente : elle m'a enfin demandé froidement quels ordres j'avois donnés pour la journée. Je lui ai présenté le menu du jour et du lendemain, en la priant de voir si elle l'approuvoit. Elle y a fait quelques légers changemens, mais d'un air si froid et si composé, que j'en ai senti croître mon émotion. M. Harlowe parle de dîner aujourd'hui dehors ; c'est, je crois, chez mon frère Antonin. -- M. Harlowe ! On ne dit pas votre père ! N'ai-je donc plus de père, ai-je pensé en moi-même ?

Asséyez vous, quand je vous l'ordonne. Je me suis assise. Vous avez un air bien mécontent, Clary ?

J'espère que non, Madame.

Si les enfans étoient toujours des en-

fans, les pères et les mères.... et elle n'a point achevé.

Elle s'est approchée de sa toilette, et se regardant dans le miroir, elle a poussé un demi-soupir ; l'autre moitié, elle l'a déguisée en toussant doucement, comme si ce soupir lui étoit échappé malgré elle.

Je n'aime point cet air sombre sur le visage d'une fille.

Je vous assure, Madame, que ce n'est pas mon dessein. Je me suis levée ; et me détournant d'elle, j'ai tiré mon mouchoir, car les larmes rouloient sur mes joues. Une glace qui se trouvoit devant mes yeux m'a remontré ma mère, dans un coup d'œil adouci qu'elle a jeté sur moi ; mais ses discours n'ont pas confirmé, comme je l'espérois, ce mouvement de tendresse.

Rien au monde ne vous dépite comme de voir pleurer les gens pour ce qu'il dépend d'eux d'empêcher.

Plut au ciel ! Madame, que j'en eusse le pouvoir ! et mes sanglots ont recommencé.

Les larmes de repentir et les sanglots d'obstination vont fort bien ensemble ! Vous pouvez remonter chez vous : je vous parlerai bientôt.

J'ai fait une profonde révérence pour me retirer.

Epargnez moi ces vaines démonstrations de respect. C'est le cœur, Clary, que je demande de vous.

Ah ! Madame, vous l'avez parfaite-

ment. Il n'est pas tant à moi qu'à ma chère maman !

Charmant langage ! Si les paroles, comme dit quelqu'un, pouvoient passer pour le devoir, Clarisse Harlowe seroit la plus obéissante fille qui respire.

Que le ciel bénisse ce quelqu'un ! quel qu'il soit, que le ciel le bénisse ! et j'ai fait une seconde révérence, et suivant ses derniers ordres, je me suis tournée pour sortir.

Elle a paru fort émue : mais il étoit arrêté qu'elle devoit me quereller. Ainsi, détournant son visage, elle m'a dit d'un ton fort vif : où allez-vous donc, Clary Harlowe ?

Vous m'avez ordonné, Madame, de retourner à ma chambre. Je vois que vous avez beaucoup d'empressement à me quitter. Est-ce obéissance, ou dépit ? Vous êtes bien empressée de me quitter.

Je n'ai pu résister plus long-temps. Je me suis jetée à ses pieds. O ma très-chère maman ! apprenez-moi tout ce que j'ai à souffrir. Apprenez-moi ce qu'il faut que je devienne. Je supporterai tout, si j'en ai les forces ; mais je ne puis supporter le malheur de vous déplaire.

Laissez-moi, laissez-moi, Clary Harlowe. Il n'est pas question de cette posture. Les genoux si souples, et une volonté si inflexible ! Levez-vous, vous dis-je.

Je ne puis me lever. Je veux désobéir

à ma mère, lorsqu'elle m'ordonne de la quitter, sans m'avoir rendu ses bonnes graces. Ce n'est plus mauvaise humeur, ma chère maman ; ce n'est plus obstination : c'est bien pis, c'est désobéissance formelle : -- ah ! ne vous arrachez point de moi (la serrant de mes bras, dont je tenois ses genoux embrassés ; elle, faisant des efforts pour se dégager, mon visage levé vers le sien, avec des yeux tendus vers elle, et qui n'étoient pas les interprètes fidèles de mon cœur s'ils n'étoient pas toute soumission et tout respect ;) non, non, vous ne vous arracherez pas de moi (car la chère dame s'efforçoit toujours de se retirer de moi, et jetoit ses regards d'un côté et d'un autre, dans un tendre désordre, comme incertaine de ce qu'elle devoit faire :) je ne veux ni me lever, ni me détacher de vous, ni vous laisser partir, que vous ne m'ayez dit que vous n'êtes plus en colère contre moi.

O toi, cher enfant de mon cœur, toujours sûre de l'émouvoir ! (jetant ses bras autour de mon cou, tandis que les miens continuoient d'embrasser ses genoux.).... Pourquoi me suis-je chargée de cette commission ?... Mais laissez-moi. Vous m'avez jetée dans un désordre inexprimable. Laissez-moi, ma chère. Je voudrois bien ne plus être en colère contre vous... si je puis m'en empêcher... si vous voulez être bonne....

Je me suis levée toute tremblante : et sachant à peine ce que je faisois, comment je me tenois debout ou marchois, je suis retournée à ma chambre. Hannah m'a suivie aussi-tôt qu'elle m'a entendu quitter ma mère. Et avec des sels et de l'eau fraîche, c'est tout ce qu'elle a pu faire que de m'empêcher de m'évanouir. Il s'est passé près de deux heures avant que j'aie été capable de prendre ma plume pour vous écrire la malheureuse fin de mes espérances.

Ma mère est descendue à l'heure du déjeûner. Je n'étois pas en état de paroître. Mais quand j'aurois été mieux, je suppose qu'on ne m'auroit pas appelée, puisque mon père avoit fait entendre, lorsqu'il est monté à ma chambre, qu'il ne me permettoit de descendre avec ma mère, que sous la condition qu'elle m'auroit trouvée digne du nom de sa fille. Voilà ce que je crains de n'être jamais dans son opinion, si on ne parvient pas à le faire changer d'idée par rapport à ce Solmes.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

En réponse à la Lettre XV.

Samedi, 4 Mars à midi.

HANNAH vient de prendre au dépôt ordinaire, et de m'apporter en ce moment votre lettre d'hier. Sa lecture m'a rendue fort pensive, et vous aurez une réponse de mon plus grave style. Moi, femme de M. Solmes! Non, non, j'aimerois mieux.... Mais je vais répondre d'abord aux autres parties de votre lettre qui sont moins intéressantes, afin de gagner de la patience pour cet article.

Je ne suis que médiocrement surprise des sentimens de ma sœur pour M. Lovelace. Elle prend des peines si officieuses; elle les prend si souvent, pour persuader qu'elle n'a jamais eu et qu'elle n'auroit jamais pu avoir de goût pour lui, qu'elle ne donne que trop sujet de soupçonner le contraire. Jamais elle ne raconte l'histoire de leur séparation et du refus qu'elle a fait de lui, sans que son visage se colore encore un peu plus, et sans jeter sur moi quelques regards de dédain, mêlant de la colère aux airs qu'elle se donne. Cette colère et ces airs démontrent qu'elle a refusé un homme qu'elle croyoit digne

d'être accepté ; autrement, à propos de quoi de la colère et des airs ? Pauvre Bella ! Elle mérite de la pitié. Elle ne peut aimer ni haïr avec modération. Plût au ciel qu'elle eût obtenu tout ce qu'elle désire ! plût au ciel que cela fût fait !

A l'égard de l'abandon que j'ai fait de ma terre à la volonté de mon père, mes motifs, comme vous le reconnoissez, n'ont point été blâmables dans le temps. Votre conseil à cette occasion étoit fondé, je me le rappelle, sur la bonne opinion que vous avez de moi. Vous étiez persuadée que je ne ferois jamais un mauvais usage du pouvoir qui m'avoit été légué. Ni vous, ni moi, ma chère, quoique vous preniez aujourd'hui un air de devin, pardonnez l'expression, nous ne nous serions jamais attendues à ce qui arrive, particulièrement du côté de mon père. Vous aviez bien quelques craintes sur les vues de mon frère contre moi, ou plutôt sur son amour prédominant pour lui-même : mais je n'ai jamais pensé aussi mal que vous de mon frère et de ma sœur. Vous ne les avez jamais aimés, et l'aversion a toujours les yeux ouverts sur le côté défectueux, comme il est vrai aussi que la bienveillance ou l'amitié sont toujours aveugles sur les défauts réels. Je veux rappeler ici en peu de mots mes véritables motifs.

Je voyois naître dans tous les cœurs des jalousies et des inquiétudes, au lieu de la

paix et de l'union qui y avoient toujours règné. J'entendois faire des réflexions sur le respectable testateur. On l'accusoit d'être retombé dans l'enfance, et moi on me taxoit d'en avoir pris avantage. Toutes les jeunes personnes, pensois-je en moi-même, désirent plus ou moins l'indépendance; mais celles qui la désirent le plus sont rarement les plus propres, soit à se gouverner elles-mêmes, soit à bien user du pouvoir qu'elles ont sur les autres. C'est là assurément un legs bien considérable et bien extraordinaire pour une jeune personne de mon âge. Nous ne devons pas chercher à faire tout ce que nous avons le pouvoir de faire. S'emparer sans réserve de tout ce qui nous est accordé par bonté, par indulgence, ou par la bonne opinion qu'on a de nous, c'est montrer un défaut de modération, et une avidité indigne du bienfait. Et ce sont de mauvais signes de l'usage qu'on en fera. Il est vrai, disois-je, que dans l'administration qu'on m'a confiée, (car toutes les terres, ma chère, sont-elles autre chose que des administrations?) je me suis formée d'agréables systêmes, où je faisois le bonheur d'autrui autant que le mien : mais examinons-nous un peu nous-mêmes. N'est-ce pas la vanité ou le désir secret d'être applaudie, qui est au fond mon principal motif? Ne dois-je pas me défier de mon propre cœur? Si je m'établis

seule dans ma terre, enflée de la bonne opinion de tout le monde, n'ai-je rien à craindre d'être ainsi abandonnée à moi-même? Tout le monde aura les yeux sur la conduite que tient, sur les visites que fait ou reçoit, une jeune fille indépendante. Et n'est-elle pas plus exposée qu'aucune autre aux entreprises des séducteurs et des chercheurs de fortune? Et dans mon indépendance, si j'avois le malheur de faire un faux pas, quoique avec la meilleure intention, combien de gens s'en feroient un triomphe, et combien peu auroient l'humanité de me plaindre! d'autant plus des uns et d'autant moins des autres, que tous m'en voudroient d'avoir aspiré à être plus parfaite que les autres.

Ce fut là une partie de mes réflexions alors; et je ne doute pas que si je me retrouvois dans les mêmes circonstances, je ne prisse le même parti, et cela après la plus mûre délibération. Qui peut disposer des évènemens ou les prévoir? Nous conduire dans l'occasion suivant ce que notre raison nous donne de lumières, c'est tout ce qui dépend de nous. Si je me suis trompée, ce ne peut être qu'au jugement de la sagesse mondaine. S'il nous arrive de souffrir pour avoir fait notre devoir, ou même pour quelque action de générosité, n'est-il pas bien doux de penser que la faute est du côté des autres plutôt que du nôtre? J'aimerois bien mieux avoir à

me plaindre de l'injustice d'autrui, que d'avoir donné un juste sujet de me reprocher une faute contre mon devoir; et je suis persuadée, ma chère, que mon sentiment est le vôtre.

Passons à la plus intéressante partie de votre lettre. Vous croyez que d'après les arrangemens qui subsistent, il est inévitable pour moi de devenir Mde. Solmes. Je ne crois pas, ma chère, qu'il y ait de la témérité de ma part à vous protester que je n'y consentirai jamais. Mais il y a plus : je pense que cela ne peut, et ce qui est plus fort encore, que cela ne doit jamais être. On compte, je le sais, sur la douceur de mon caractère : mais je vous ai déja dit (*) que je tiens un peu de la famille de mon père autant que de celle de ma mère. D'ailleurs suis-je bien encouragée à suivre aveuglément l'exemple de ma mère, dans sa douceur et sa résignation continuelle aux volontés d'autrui ? Ne la vois-je pas obligée pour jamais, comme elle a bien voulu me l'insinuer elle-même, à l'unique ressource de la patience ? Elle ne vérifie que trop votre observation, que ceux qui fouffrent beaucoup, auront beaucoup à souffrir. Que n'a-t-elle pas sacrifié à la paix ! C'est

(*) Voyez la Lettre IX.

elle-même qui le dit. Cependant a-t-elle toujours obtenu par ses sacrifices cette paix qu'elle est si digne d'obtenir? Non, je vous assure; et le contraire fait l'objet de mes craintes. Combien de fois ai-je eu sujet à son occasion de penser que, par notre excès de sollicitudes pour conserver sans trouble les qualités qui nous sont naturellement les plus chères, pauvres mortels que nous sommes! nous perdons souvent tout l'avantage que nous nous proposons d'en tirer nous-mêmes; parce que les caractères portés à l'intrigue et à l'usurpation, qui découvrent ce qui nous est cher et ce que nous craignons de perdre, tournent leurs batteries vers ce côté foible; et se faisant des armes de nos espérances et de nos craintes, il les font jouer sur nous à leur gré.

La fermeté d'ame, qualité que les esprits pervers et les censeurs de notre sexe lui refusent (je parle de celle qui porte sur une juste conviction que nous sommes dans le droit chemin; car autrement, c'est opiniâtreté lorsqu'elle est exercée aussi dans les affaires essentielles) est, suivant le Docteur Lewin, une qualité qui donne un grand poids à celui qui la possède, et qui, lorsqu'elle est connue et bien éprouvée, l'élève au-desssus des atteintes des vils intrigans. Ce bon docteur m'exhortoit à la pratiquer dans les occasions et sur des motifs louables. Et pourquoi ne croirois-je pas que

le vrai moment de l'exercer est arrivé pour moi ? J'ai dit que je ne puis et que je ne dois jamais être Mde. Solmes. Je répète que je ne le dois pas ; car sûrement, ma chère, je ne dois pas sacrifier le bonheur de ma vie future à l'ambition de mon frère ; sûrement je ne dois pas servir d'instrument pour ravir aux parens de M. Solmes leurs droits naturels et leurs espérances de réversion de fortune, dans la vue d'agrandir une famille (quoique je lui appartienne) qui est déja dans l'abondance et dans la splendeur, et qui pourroit bien, après avoir obtenu ce que quelques-uns désirent tant, être aussi peu satisfaite de ne pas se voir décorée d'une Principauté, qu'elle l'est aujourd'hui de n'être pas revêtue d'une Pairie. Les ambitieux, comme vous l'observez des avares (*), sont-ils jamais rassasiés d'acquérir ? Il est sûr encore que je dois entrer d'autant moins dans ces avides projets de mon frère, que je méprise du fond du cœur le but auquel il aspire, et que je ne souhaite ni de changer mon état, ni d'augmenter ma fortune. Pleinement convaincue que le bonheur et la richesse sont deux choses bien différentes et qui se trouvent rarement ensemble.

Cependant je crains, je redoute à l'excès les combats que je sais qu'il me faudra soutenir.

(*) Voyez la Lettre X.

Il peut arriver que je devienne plus malheureuse par l'observation du précepte général de mon Docteur, que par la soumission qu'on exige; puisque ceux qui ont droit d'interpréter ma conduite comme il leur plaît, donnent le nom d'opiniâtreté, de révolte et de prévention à ce que j'appelle fermeté.

Ainsi, ma chère, fussions-nous parfaits, ce qui ne peut être vrai de personne, nous ne pourrions être heureux dans cette vie, à moins que ceux à qui nous avons affaire, sur-tout ceux qui ont quelque autorité sur nous, ne fussent gouvernés par les mêmes principes. Mais alors, ne faut-il pas recourir encore à la maxime du bon Docteur, que nous n'avons autre chose à faire que de bien choisir, de rester fermes dans notre choix et d'abandonner le succès à la providence?

Voilà ma règle dans le cas où je suis; du moins si vous approuvez mes motifs. Si cela n'étoit pas, je vous prie de m'en informer.

Mais, sous quelles couleurs me déguiser à mes propres yeux tout ce que ma mère est condamnée à souffrir par rapport à moi? Je fais une réflexion qui n'est peut-être pas sans quelque force; c'est que ses peines ne peuvent durer long-temps, mais seulement jusqu'au moment où ce grand combat sera terminé. Au lieu que si je cède de manière ou d'autre, une aver-

sion invincible fera le malheur de toute ma vie. J'ajoute qu'avec les raisons que j'ai de croire qu'elle n'est pas entrée par inclination dans les mesures présentes, elle ressentira moins de peine de ne les pas voir réussir, comme je crois du fond du cœur qu'elles ne doivent pas réussir.

Je m'apperçois que j'ai fait beaucoup de chemin en très-peu de temps. C'est que le sujet me touchoit au vif. Après ces réflexions que vous allez lire, vous attendrez de moi trop de fermeté peut-être, dans la nouvelle conférence qu'il me faudra bientôt avoir avec ma mère. Mon père et mon frère dînent chez mon oncle Antonin, dans le dessein apparemment de nous laisser plus de liberté pour cet entretien.

Hannah vient m'apprendre qu'elle a entendu mon père parler haut et avec beaucoup de chaleur à ma mère en prenant congé d'elle. Il lui reprochoit sans doute de m'être trop favorable; car Hannah l'a entendu dire comme en pleurs: en vérité, M. Harlowe, vous m'embarrassez cruellement; la pauvre petite ne mérite point.... Hannah n'en a pas entendu davantage, sinon ce mot qu'a répondu mon père, qu'il feroit mourir quelqu'un de chagrin. Moi, sans doute. J'espère que cela ne regarde pas ma mère.

Comme ma sœur est restée seule à dîner avec ma mère, je me suis figurée que je recevrois ordre de descendre. Mais elle

s'est contentée de m'envoyer quelques mets de sa table. J'ai continué d'écrire sans avoir pu toucher à rien, et j'ai forcé Hannah d'en manger, de peur qu'on ne m'accusât d'obstination et d'humeur.

Avant de finir, il me vient à l'esprit d'aller faire un tour au jardin pour voir si je ne trouverai rien de l'une ou de l'autre de mes secrètes correspondances, qui mérite d'être ajouté à cette lettre. Je descends dans cette vue.

Je suis arrêtée. Hannah portera cette lettre au dépôt. Elle a rencontré ma mère qui lui a demandé où j'étois, et qui lui a donné ordre de venir m'annoncer qu'elle alloit monter pour s'entretenir avec moi dans mon propre cabinet. Je l'entends venir ! Adieu, ma chère.

LETTRE XX.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Samedi, après midi.

LA conférence que j'attendois est finie; mais elle n'a fait qu'augmenter l'embarras de ma situation. Comme cet entretien, à ce que m'a dit ma mère, est le dernier effort qu'on devoit tenter pour me persuader, je serai aussi exacte dans mon récit et les détails, que ma tête et mon cœur me le permetront.

En entrant dans ma chambre : j'ai fait avancer le dîner, m'a-t-elle dit, et j'ai dîné fort vîte, dans la vue de conférer avec vous. Et je vous assure que cette conférence sera la dernière qui me sera permise et que je serai portée moi-même à désirer, si je vous trouve aussi rebelle que se l'imaginent quelques personnes qui pensent que je n'ai pas auprès de vous tout le poids que mérite mon indulgence. Mais j'espère que vous tromperez leur attente, et que vous me convaincrez du contraire.

Votre père dîne et soupe chez votre oncle pour nous donner une pleine liberté; et suivant le rapport que je dois lui faire à son retour, et que j'ai promis qui seroit très-fidèle, il prendra par rapport à vous les mesures qu'il jugera convenables. J'allois parler. Ecoutez, Clarisse, ce que j'ai à vous dire avant que vous ouvriez la bouche pour me répondre ; à moins que ce ne soit pour me déclarer que vous êtes soumise. . . . . Dites, l'êtes-vous ? Si vous l'êtes, vous pouvez parler.

Je suis demeurée en silence.

Elle m'a regardée d'un air inquiet et colère. Point de soumission, je le vois. Une fille jusqu'à présent si obéissante ! . . . Vous ne pouvez pas, vous ne voulez pas parler dans les vues que je désire ? Et me rejetant en quelque sorte de la main ; hé bien, continuez de vous taire.

Je ne souffrirai pas plus que votre père une contradiction si déclarée.

Elle s'est arrêtée avec un regard qui sembloit attendre mon consentement.

Je n'ai pas cessé de garder le silence, les yeux baissés et mouillés de larmes.

O fille opiniâtre ! mais ouvrez la bouche : parlez ; êtes-vous résolue de nous faire tête à tous, dans un point sur lequel nous sommes tous d'accord et décidés ?

M'est-il permis, Madame, de vous adresser mes plaintes ?

Que vous serviront vos plaintes avec moi, Clarisse ! Votre père est déterminé. Ne vous ai-je pas dit qu'il n'y a point à reculer ? que l'honneur et l'avantage de la famille y sont également intéressés ? Soyez de bonne foi ; vous l'avez toujours été, quelquefois même contre vos propres intérêts. Qui doit céder à la fin, ou tout le monde à vous, ou vous à tous tant que nous sommes ? Si votre dessein est de vous rendre à la fin, lorsque vous aurez reconnu qu'il vous est impossible de l'emporter, rendez-vous à présent de bonne grace ; car il faut vous y résoudre ou renoncer à être notre enfant.

J'ai pleuré. Je ne savois que répondre, ou plutôt comment je devois exprimer ce que j'avois à dire.

Apprenez qu'il y a des nullités dans le testament de votre grand-père. Vous ne disposerez pas d'un schelling de cette terre, si vous refusez de vous soumettre. Votre grand-père vous l'a laissée comme

une

Votre grand-père vous l'a laissée comme une récompense de votre respect pour lui et pour nous. Vous en serez déchue avec justice, si. . . .

Permettez-moi, Madame, de vous assurer que si elle m'a eté léguée injustement, je ne dois pas souhaiter de la conserver. Mais je me flatte qu'on n'a pas manqué d'instruire M. Solmes de ces nullités.

Voilà une petite réponse assez effrontée, Clarisse. Mais faites réflexion qu'en perdant cette terre par votre obstination, vous perdrez encore toute l'affection de votre père. Et alors dans quel dénuement vous vous trouverez! Que vous restera-t-il pour vous soutenir? Et vos beaux systêmes de générosité et de bonnes actions auxquels il vous faudra renoncer?

Dans cette supposition, Madame, il faudra bien m'accommoder aux circonstances. On ne demande beaucoup qu'à ceux qui ont beaucoup reçu. Il est de mon devoir d'être reconnoissante des biens qu'on m'a faits. Je dois vous bénir, Madame et ma bonne Mde. Norton, pour m'avoir élevée à me contenter de peu; de bien moins, j'oserai le dire, que mon père n'a la bonté de me donner tous les ans. Je me suis souvenue alors de l'ancien Romain et de ses lentilles.

Quelle perversité, a repris ma mère! Mais si vous comptez sur la faveur de l'un ou l'autre de vos deux oncles, votre espé-

rance est bien vaine. Vous serez abandonnée d'eux, je vous assure, si vous l'êtes de votre père. Ils vous renonceront aussi.

Je suis affligée, Madame, de n'avoir pas eu assez de mérite pour faire des impressions plus profondes sur leur cœur : mais je ne les en aimerai et ne les en honorerai pas moins tant que je vivrai.

Tout ce langage, m'a-t-elle dit, ne sert qu'à mettre en évidence votre prévention en faveur d'un certain homme. Aussi votre frère et votre sœur ne peuvent aller nulle part qu'on ne leur parle de cette prévention.

C'est un grand chagrin pour moi, Madame, d'être devenue le sujet des discours publics ; mais j'espère que votre bonté me pardonnera d'observer que les auteurs de ma disgrace dans le sein de la famille, ceux qui parlent de ma prévention au dehors, et ceux qui viennent en faire le récit, sont constamment les mêmes personnes.

Elle m'a sévèrement grondée de cette réponse. J'ai reçu ses reproches en silence.

Vous êtes obstinée, Clarisse. Je vois que vous êtes obstinée. Elle s'est promenée dans la chambre d'un air chagrin. Ensuite se tournant vers moi : je vois que le reproche d'obstination ne vous effraie pas. Vous n'avez pas d'empressement à vous en justifier. Je craignois de vous dire tout ce qu'on m'a chargé de vous décla-

rer, dans le cas où il seroit impossible de vous persuader. Mais je m'apperçois que j'ai eu trop bonne opinion de votre délicatesse et de la douceur de votre caractère.... Une jeune créature si ferme et si inflexible ne sera pas déconcertée d'entendre ce que je vous déclare à présent ; que les articles sont actuellement dressés, et que dans peu de jours vous devez recevoir ordre de descendre pour les entendre lire et pour les signer ; car il est impossible, si votre cœur est libre, que vous y trouviez le moindre sujet d'objection, à moins que ce n'en soit une pour vous de ce qu'ils sont trop favorables et à vous et à toute la famille.

Je suis demeurée sans voix, absolument sans voix. Quoique mon cœur fût prêt à se briser, je ne pouvois ni pleurer ni parler.

Je suis fâchée, a-t-elle dit, de votre aversion pour ce mariage *assorti* ; (quel nom, ma chère, elle lui donnoit!) mais c'est une chose irrévocable. L'honneur et l'intérêt de la famille, comme vous l'a dit votre tante, et comme je vous l'ai dit moi-même, y sont attachés. Il faut obéir.

Je n'ai pas cessé d'être muette.

Elle a pris la *statue vivante* dans ses bras ; c'est le nom qu'elle m'a donné ; elle m'a conjurée au nom de Dieu et pour l'amour d'elle-même de me rendre.

Alors la parole et les larmes m'ont été rendues à la fois. Vous m'avez donné la vie, Madame, lui ai-je dit en levant mes deux mains jointes ensemble et tombant un genou à terre ; une vie que votre bonté et celle de mon père ont rendue jusqu'à présent très-heureuse. O Madame ! n'en rendez pas le reste misérable.

Votre père, m'a-t-elle répondu, est dans la résolution de ne pas vous voir, jusqu'à ce qu'il retrouve en vous une fille obéissante, telle que vous l'avez toujours été. Vous n'avez jamais été mise jusqu'à ce jour à aucune épreuve qui en méritât le nom. Songez que c'est mon dernier effort. C'est le dernier, songez-y bien. Donnez-moi quelque espérance, ma chère fille. Mon repos y est intéressé. Je composerai avec vous pour une simple espérance. Et votre père néanmoins demande une soumission aveugle, même une soumission faite de bonne grace ! Donnez-moi du moins de l'espérance, mon enfant.

Ah ! ma très-chère, ma très-indulgente Maman, ce seroit tout accorder. Puis-je être honnête en donnant des espérances qu'il m'est impossible de confirmer ?

Elle a paru fort en colère. Elle a recommencé à m'appeler perverse. Elle m'a reproché de n'avoir égard qu'à mes propres préventions, et de ne respecter ni son repos ni mon devoir. Il est bien agréable, a-t-elle dit, pour un père et une mère

qui avoient fait leurs délices d'une fille pendant tout le temps de son enfance et de sa foiblesse, et qui s'étoient attachés à lui donner ensuite une éducation complète jusqu'à sa jeunesse, par l'espérance qu'elle leur donnoit d'être un jour la plus reconnoissante et la plus soumise de leurs enfans, et de ne voir arriver le temps qui devoit couronner leurs vœux que pour la trouver opposée à son propre bonheur et à leur satisfaction ; pour lui voir refuser l'offre d'un riche et noble établissement, et pour faire soupçonner à ses parens inquiets qu'elle veut se jeter entre les bras d'un libertin qui a bravé sa famille, quelle qu'en ait pu être l'occasion, et qui vient de tremper ses mains dans le sang de son frère!

J'ai passé, a-t-elle ajouté, de cruels momens entre votre père et vous : car voyant votre dégoût, j'ai plaidé plus d'une fois en votre faveur, mais toujours en vain. Je n'ai gagné autre chose que d'être traitée comme une mère trop passionnée, qui par une blamâble indulgence, vouloit encourager un enfant à s'opposer aux volontés d'un père. On me reproche de diviser la famille en deux partis, moi et la plus jeune de mes deux filles, contre mon mari, ses deux frères, mon fils, ma fille ainée et ma sœur Hervey. On m'a dit que le démêlé de mon frère et de M. Lovelace à part, je devois être convaincue de l'avantage qui revenoit à toute la famille de

l'exécution d'un contrat dont tant d'autres contrats dépendoient.

Le cœur de votre père, je vous le répète encore, est tout entier à cette affaire; il a déclaré qu'il aimoit mieux se voir sans fille que d'en avoir une dont il ne pût pas disposer pour son propre bien, sur-tout lorsque vous avez avoué que votre cœur étoit libre, et lorsque le bien général de toute sa famille étoit attaché à votre obéissance. Il a observé, le cher homme! que les fréquentes douleurs de sa goutte, dont chaque accès devient plus menaçant de jour en jour, ne lui permettoient plus l'espérance de beaucoup de bonheur dans ce monde et pas même de longs jours; il espère que vous, qu'on suppose avoir contribué à prolonger la vie de votre grand-père, ne voudrez pas par votre désobéissance abréger celle de votre père.

Cette partie du plaidoyer, ma chère, étoit sans doute la plus touchante. J'ai pleuré en silence en l'écoutant. Je ne me sentois pas la force de répondre. Ma mère a continué: « Quels pouvoient donc être » ses motifs, Clary Harlowe, dans l'em» pressement qu'il avoit de voir ce traité » accompli, si ce n'est l'honneur et l'a» grandissement de sa famille, qui jouis» sant déja d'une fortune convenable au » plus haut rang, ne peut qu'aspirer à de » plus grandes distinctions? Quelque mé» prisables que toutes ces vues puissent

» paroître à mes yeux, vous savez qu'au-
» cun de la famille ne les voit de même,
» et votre père ne veut que lui pour juge
» de ce qui peut contribuer au bien de
» ses enfans. Votre goût pour la retraite
» que quelques uns traitent d'affectation,
» semble une singularité que nous n'avons
» pas envie de favoriser. La modestie et
» l'humilité vous obligent bien plutôt de
» vous défier de ces sentimens singuliers,
» que de censurer des vues que tout le
» monde suit quand l'occasion s'en pré-
» sente. »

Je continuois de me taire. Elle a repris encore : « c'étoit dans la bonne opinion
» que mon père avoit de moi, de ma
» prudence, de ma soumission, de ma
» reconnoissance, qu'il avoit répondu de
» mon consentement pendant mon ab-
» sence, (même avant mon retour de
» chez Miss Howe) et il avoit sur cette
» confiance fondé et terminé des contrats
» qui ne pouvoient plus être annullés ni
» éludés. »

Pourquoi donc, ai-je pensé en moi-même, m'a-t-on fait à mon arrivée un accueil si capable de m'intimider ? Il y a bien de l'apparence, ma chère, que cet argument, comme tous les autres, a été dicté à ma mère.

« Votre père, a-t-elle continué, a dé-
» claré que votre opposition inattendue
(*inattendue !* a-t-elle dit) et les menaces

» continuées de M. Lovelace le persua-
» dent de plus en plus que le temps doit
» être abrégé, autant pour anéantir les
» espérances de cet homme-là, que pour se
» délivrer lui-même des craintes que lui
» donne la désobéissance d'un enfant si
» favorisé. Il a déja donné ordre qu'on lui
» envoie de Londres des échantillons des
» plus riches étoffes. »

Cette idée m'a fait tressaillir. La respiration m'a manqué. Je suis demeurée la bouche ouverte, comme en effroi de cette terrible précipitation. J'allois m'en plaindre avec chaleur. Ma mémoire se rappeloit à qui je devois cet heureux expédient ; les esprits femelles, disoit un jour mon frère, qui ont peine à se décider pour un changement d'état, peuvent être aisément déterminés par l'éclat des préparatifs des noces et par la vanité de devenir maîtresses d'une maison. Mais pour m'ôter le temps d'exprimer ma surprise et mes dégoûts, ma mère s'est hâtée de continuer :
« Il est donc impossible, a-t-elle dit, que
» votre père, pour votre intérêt comme
» pour le sien, demeure plus long-temps
» dans une incertitude qui affecte si fort
» son repos. Il a même jugé à propos de
» m'avertir, lorsque je plaidois en votre
» faveur, que si j'aimois ma propre tran-
» quillité, (quelle dureté pour une femme
» telle que ma mère !) et si je ne voulois
» pas lui donner lieu de soupçonner que

» je favorise secrètement les prétentions
» d'un vil libertin, caractère, avoit-il
» ajouté, pour lequel toutes les femmes
» ou vertueuses ou vicieuses n'ont que
» trop de goût ; je devois employer sur
» vous tout le poids de mon autorité, et
» que je pouvois le faire avec d'autant
» moins de scrupule, que de votre propre
» aveu, (toujours l'ancien refrain) vous
» aviez le cœur libre. »

Indigne réflexion, j'ose le dire, sur-tout vis-à-vis de ma mère, que ce reproche à notre sexe de son penchant pour un libertin ; elle qui a fait choix de mon père, par préférence sur plusieurs concurrens d'une égale fortune, parce qu'ils n'avoient pas une aussi bonne réputation du côté des mœurs !

« Votre père en me quittant, a-t-elle
» ajouté, m'a dit ce qu'il attendoit de moi
» dans le cas où je n'aurois pas sur votre
» esprit l'autorité que je dois avoir. Le
» voici ce qu'il exige : que je me sépare
» de vous sur-le-champ, et que je vous
» abandonne à toutes les suites de votre
» double désobéissance. »

Je vous prie donc, ma chère Clarisse, a-t-elle conclu avec la bonté et de la manière les plus pressantes, d'annoncer à votre père votre parfaite obéissance aussitôt qu'il sera rentré ; et je vous en conjure autant au nom de mon repos que du vôtre.

Pénétrée des bontés de ma mère, extrêmement touchée de cette partie de son discours, qui avoit rapport à sa propre tranquillité et à l'injustice qu'on lui faisoit de la soupçonner d'une préférence secrète de l'homme que toute la famille haïssoit, sur celui qui étoit l'objet de mon aversion, j'ai souhaité, ma chère, qu'il me fût possible d'obéir. Je suis entrée dans de nouvelles réflexions; j'ai hésité, j'ai considéré dans un silence assez long. Il m'étoit aisé de m'appercevoir que ma mère me voyant hésiter et réfléchir en silence en espéroit une réponse favorable. Mais lorsque je suis revenue à penser que tout étoit l'ouvrage des instigations d'un frère et d'une sœur, uniquement poussés par des vues d'envie et d'intérêt; que je n'avois pas mérité le traitement que j'essuyois depuis plusieurs jours; que ma disgrace étoit déja le sujet des discours publics; que l'homme étoit M. Solmes, et que mon aversion pour lui étoit trop connue pour pouvoir jamais recevoir d'autres couleurs; que mon consentement paroîtroit moins l'effet du devoir que la marque d'une ame lâche et sordide, qui chercheroit à conserver les avantages d'une grande fortune par le sacrifice de son bonheur; que ce seroit donner à mon frère et à ma sœur un sujet de triomphe sur moi et sur M. Lovelace dont il ne manqueroit pas de faire parade, et qui, malgré le peu d'intérêt que

j'y prends par rapport à lui, pourroit être suivi de quelque fatal désastre : d'un autre côté, la figure révoltante de M. Solmes, ses manières encore plus désagréables, son jugement si borné ; le jugement, ma chère ! la gloire d'un homme ! cette qualité si indispensable dans le chef et le directeur d'une famille, pour se conserver le respect qu'une honnête femme doit lui rendre, ne fût-ce que pour justifier son propre choix, et qu'elle doit souhaiter de lui voir rendre par tout le monde : et cette infériorité de M. Solmes dans cette respectable faculté de l'esprit humain (je puis bien le dire à vous, et même je crois sans beaucoup de présomption) qui publieroit à tous ceux qui voudroient l'observer, quels auroient dû être mes vils motifs. Toutes ces réflexions se réunissant en foule dans mon esprit ; je voudrois, Madame, ai-je dit, en joignant les mains avec une ardeur expressive où tout mon cœur parloit, souffrir les plus cruelles tortures, la perte d'un de mes membres et celle même de la vie pour assurer votre repos. Mais chaque fois que pour vous obéir je veux penser avec faveur à cet homme là, je sens que mon aversion augmente. Vous ne sauriez, Madame, non vous ne sauriez imaginer combien toute mon ame lui résiste.... Et parler de traités conclus, d'étoffes, de temps abrégé !... Sauvez-moi, sauvez-moi, ô ma très-chère

Maman ! Sauvez votre enfant de cet accablant, de cet insupportable malheur.

Jamais on n'a vu sur un visage la douleur exprimée comme elle l'étoit sur celui de ma mère, qui s'efforçoit de la déguiser sous l'air de colère qu'on l'avoit forcée de prendre, jusqu'à ce que le dernier de ces deux sentimens surmontant l'autre, elle s'est détournée de moi, levant ses yeux vers le ciel et frappant du pied. Etrange opiniâtreté ! c'est tout ce que j'ai pu entendre de quelques mots qu'elle a prononcés avec colère. Elle alloit sortir, et moi dans une espèce de frénésie, je crois, j'ai saisi sa robe : ayez pitié de moi, très-chère Maman, ne me renoncez pas tout-à-fait. S'il faut que vous vous sépariez de votre enfant, que ce ne soit pas avec les marques d'une réprobation absolue. Mes oncles peuvent avoir un cœur endurci ; mon père peut demeurer inflexible. Je puis souffrir de l'ambition de mon frère et de la jalousie de ma sœur. Mais que je ne perde pas l'affection de ma chère Maman, ou qu'il me reste au moins sa pitié.

Elle s'est tournée vers moi avec des regards plus propices. Vous avez ma tendresse.

Vous avez ma pitié. Mais, ô très-chère fille ! je n'ai pas la vôtre.

Oui, Madame, vous l'avez. Vous avez aussi tout mon respect, toute ma reconnoissance ! Mais dans ce seul point....

ne peut-on rien faire en ma faveur cette fois seulement ? N'y a-t-il aucun expédient qu'on veuille accepter ? N'ai-je pas fait une offre bien raisonnable au sujet de M. Lovelace ?....

Je souhaiterois pour notre intérêt commun, fille trop chère et trop obstinée, que la décision de cette affaire dépendît de moi. Mais pourquoi, pourquoi me presser et me tourmenter ainsi, lorsque vous savez si bien qu'elle n'en dépend pas. L'offre de renoncer à M. Lovelace n'est que la moitié de ce qu'on veut. Et d'ailleurs personne ne la croira sincère quand j'en aurois moi-même cette opinion. Tant que vous ne serez pas mariée, M. Lovelace conservera des espérances; et vous, suivant l'opinion des autres, de l'inclination pour lui.

Permettez-moi, très-chère Madame, de vous dire que votre bonté pour moi, votre patience, l'intérêt de votre repos, ont plus de poids dans mon cœur que tout le reste ensemble. Quand je devrois être traitée par mon frère, et à son instigation par mon père, comme une esclave dans cette occasion et non comme une fille, mon ame n'est pas celle d'une esclave. Vous ne m'avez pas enseigné à être vile.

Ainsi, Clary, vous voilà déja disposée à braver votre père. Je savois bien que je n'avois que trop sujet d'appréhender tout ce qui arrive. Quelle sera la fin de tout

ceci ? Je suis, (et elle a poussé un profond soupir) je suis forcée de m'accommoder à bien des humeurs.

Je le sais, ma très-respectable mère, et c'est mon grand chagrin. Et peut-on se persuader que cette considération même et la crainte de ce qui peut m'arriver de pis encore de la part d'un homme qui, avec un bien plus mauvais naturel, n'a pas la moitié du jugement de mon père, ne m'ait pas fortement prévenue contre l'état du mariage ? C'est une sorte de consolation, lorsqu'on est exposée à souffrir des contradictions injustes, de les recevoir du moins d'un homme de sens. Je vous ai entendu dire, Madame, que mon père avoit été long-temps d'une humeur fort douce, sans reproche dans sa personne et dans ses manières. Mais l'homme qui m'est proposé à moi......

Gardez-vous de faire tomber vos réflexions sur votre père, (trouvez-vous, ma chère, que ce que je viens de dire, car ce sont, je crois mes propres termes, eût l'air de réflexions contre mon père ?) Il est impossible, je ne cesserai pas de le répéter, a continué ma mère, que si tous les hommes vous étoient indifférens, vous fussiez si opiniâtre dans vos volontés. Je suis lasse de votre obstination. La plus inflexible fille ! Vous oubliez qu'il faut que je me sépare de vous si vous n'obéissez pas.

Vous ne vous souvenez plus que c'est dans les mains de votre père que vous allez tomber si je vous quitte. Encore une fois, pour la dernière, êtes-vous déterminée à braver le ressentiment de votre père? êtes-vous déterminée à braver vos oncles? prenez-vous le parti de rompre avec toute la famille, plutôt que de recevoir M. Solmes... plutôt que de me donner quelques espérances? Affreuse alternative! Mais, Madame! la sincérité, l'honnêteté de mon cœur ne sont-elles pas intéressées dans ma réponse? Ne risquai-je pas de faire ici le sacrifice de mon bonheur éternel? La plus légère ombre de cette espérance que vous demandez de moi, ne sera-t-elle pas érigée sur-le-champ en certitude absolue? Ne cherche-t-on pas à me surprendre, à m'embarrasser dans mon propre désir d'obéir, si je viens à donner des réponses qu'on puisse transformer en espérance? Hélas! pardonnez-moi, Madame! pardonnez la hardiesse de votre fille dans une affaire aussi importante. Des articles dressés! l'ordre donné pour des étoffes, un jour prochain! Chère, chère Madame, comment puis-je donner des espérances, et ne pas vouloir être à cet homme là.

Ah! ma fille, ne dites plus que votre cœur est libre. Vous vous abusez vous-même si vous le pensez.

Me voir ainsi poussée (en me tordant les mains d'impatience) malgré moi, par

l'instigation d'un frère ambitieux, et par une sœur qui......

Combien de fois, Clary, vous ai-je défendu des réflexions indignes d'une sœur? Votre père, vos oncles, tout le monde enfin, ne soutient-il pas M. Solmes? Et je vous répèterai, fille ingrate, fille aussi inflexible qu'ingrate, oui, je vous répète qu'il est évident pour moi-même, qu'il n'y a qu'un amour indigne de votre prudence qui ait pu en si peu de jours faire d'une fille si respectueuse une fille si étrangement entêtée. Vous pouvez deviner quelle va être la première question de votre père à son retour. Il faut qu'il soit informé que je n'ai rien pu obtenir de vous. J'ai fait mon rôle. Venez me chercher si votre cœur change avant son arrivée. Comme il s'arrête à souper, vous avez quelques heures de plus. Je ne viens plus vous chercher, je ne vous ferai plus demander. Adieu. Et elle est sortie.

Qu'ai-je pu faire que de pleurer!

Je suis cruellement affectée pour l'intérêt de ma mère, plus, je dois le dire, que pour le mien; et vraiment, en considérant tout, principalement que les mesures dans lesquelles elle est engagée, sont, j'ose le dire, contre son propre sentiment, elle mérite plus de compassion que moi-même. Excellente femme! quelle pitié que sa douceur et sa condescendance n'obtiennent pas les égards dus à tant de gra-

ces et de charmes! Et cependant si elle n'avoit pas laissé prendre, comme je l'ai déja observé avec regret, tant d'ascendant sur elle à des esprits violens, nous n'en serions pas là.

Mais tandis que je me laisse entraîner ici par ma plume, je souffre que ma mère soit fâchée personnellement contre moi. Elle m'a dit à la vérité que je devois la chercher, si je changeois de résolution, et cette condition est l'équivalent d'une défense. Mais comme elle m'a quittée en courroux, ne seroit-ce pas marquer de l'obstination, et paroître renoncer au secours de sa médiation, que de ne pas descendre avant le retour de mon père, pour implorer sa pitié et sa faveur, dans le récit qu'elle lui prépare? Je veux me présenter à elle. J'aimèrois mieux avoir contre moi le courroux du monde entier que celui de ma mère.

En même temps pour écarter de moi tout écrit de cette nature, Hannah portera celui-ci au dépôt. Si vous recevez deux ou trois de mes lettres à la fois, vous n'en jugerez que mieux, d'un temps à l'autre, quelles doivent être les peines et l'anxiété de votre malheureuse amie,

CL. HARLOWE.

LETTRE XXI

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Samedi au soir.

JE suis descendue ; mais avec les meilleures intentions du monde, je crois que la fatalité m'accompagne dans tout ce que j'entreprends. Au lieu de réparer les choses, comme vous l'allez voir, je n'ai fait que les empirer.

J'ai trouvé ma mère et ma sœur ensemble, dans le parloir de ma sœur. Ma mère, autant que j'ai pu en juger par la couleur allumée de son charmant visage, et par une rougeur plus sombre, plus foncée que j'ai remarquée aussi sur celui de ma sœur, venoit de parler avec chaleur contre la plus malheureuse de ses deux filles. Peut-être lui avoit-elle fait un récit de ce qui s'étoit passé entr'elle et moi, pour se justifier et convaincre Bella, et par son moyen, mon frère et mes oncles, qu'elle s'étoit employée sincèrement à me persuader.

Je suis entrée de l'air abattu d'un criminel, et j'ai demandé la faveur d'une audience particulière. La réponse de ma mère dans ses regards comme dans ses termes, n'a que trop vérifié ma conjecture.

Clarisse, m'a-t-elle dit d'un air sévère

qui ne s'accorde jamais bien avec la douceur de ses traits, votre visage m'annonce des demandes plutôt que des soumissions. Si je me trompe, hâtez-vous de me le dire, et je vous suis par tout où vous voudrez; mais autrement vous pouvez vous expliquer devant votre sœur.

Ma mère, ai-je pensé, qui sait que je n'ai pas une amie dans ma sœur, pourroit bien passer avec moi dans la chambre voisine.

Je descends, Madame, lui ai-je dit, pour vous demander pardon, s'il m'est échappé quelque chose qui ne vous ait pas paru conforme au respect que j'ai pour vous, et pour vous supplier de faire vos efforts pour adoucir le mécontentement de mon père contre moi, dans le rapport que vous devez lui faire à son retour.

Quels regards irritans du côté de ma sœur! quelles rides sur son front! quelle affectation à lever les mains et les yeux!

Ma mere étoit assez animée sans tout ce manège; elle m'a demandé pourquoi j'étois descendue, si j'étois toujours si intraitable.

A peine avoit-elle fini ces deux mots que Chorey est venue annoncer M. Solmes, qui étoit dans l'anti-chambre et demandoit la permission d'entrer.

Hideuse créature! quelle raison pouvoit l'amener à la chûte du jour et lorsqu'il étoit

déja nuit ? Mais sur une seconde réflexion j'ai jugé qu'on avoit arrangé qu'il seroit ici à souper, pour apprendre le résultat de la conférence que j'avois eue avec ma mère, et dans l'espérance que mon père en arrivant pourroit nous trouver ensemble.

J'allois sortir précipitamment, mais ma mère m'a dit que puisque je n'étois descendue que pour me moquer d'elle, elle m'ordonnoit de rester, et qu'en même temps c'étoit à moi de voir si j'étois capable de me conduire avec M. Solmes de manière à l'engager à faire à mon père le rapport favorable que j'avois sollicité d'elle.

Ma sœur triomphoit. J'étois piquée au vif de me trouver prise, et d'avoir essuyé un rebut si humiliant, accompagné de regards colères, qui se sentoient plus, si j'ose le dire, de la sœur insultante que de la mère indulgente ; car ma mère sembloit jouir elle-même de mon embarras.

L'homme est entré avec sa démarche ordinaire ; il marche par pauses, comme si le même vide d'idées qui fait siffler le paysan de Dryden lui faisoit compter ses pas. Il a d'abord fait sa gauche révérence à ma mère, ensuite à ma sœur, enfin à moi, comme si j'étois déja sa femme, et conséquemment le dernier objet de son attention. Il s'est assis près de moi, et il nous a dit en conversation générale, qu'il faisoit un temps très-froid, suivant son

observation. Pour moi, j'étois fort éloignée de m'en ressentir. Puis s'adressant à moi, comment le trouvez-vous, Miss ? Et de cette question il a voulu passer à prendre ma main.

Je l'ai retirée, et assez dédaigneusement, je crois.... Ma mère a froncé le sourcil; ma sœur s'est mordu les lèvres.

Je n'ai pu me contenir : de la vie je ne me suis senti tant de hardiesse ; et j'ai continué ma requête, comme si M. Solmes n'eût pas été présent.

La rougeur est montée au visage de ma mère; elle le regardoit, elle regardoit ma sœur, et moi ensuite. Les yeux de ma sœur étoient plus ouverts et plus gros que je ne les ai jamais vus.

Le stupide personnage n'a pas laissé de m'entendre; il toussoit et passoit d'une chaise à une autre.

J'ai continué mes supplications à ma mère, pour obtenir un rapport favorable : il n'y avoit qu'un dégoût invincible....

A quoi pense donc cette petite fille ? Quoi, Clary ! est-ce là un sujet.... Est-ce... Est-ce... Est-ce là le moment ?... Et elle a tourné encore les yeux sur M. Solmes.

Je suis fâchée, quand j'y fais réflexion, d'avoir jeté ma mère dans un si grand embarras ; c'étoit assurément une effronterie de ma part.

Je vous demande pardon, Madame, lui ai-je dit ; mais mon papa va bientôt ren-

trer, et puisqu'il ne m'est pas permis de sortir, je présume qu'il n'y a pas de raison pour que la présence de M. Solmes doive me priver de la seule occasion qui me reste pour implorer de vous un rapport favorable, et qu'en même temps je peux lui faire connoître (jetant les yeux sur lui) que si je suis l'objet de ses visites, elles sont absolument inutiles.

Cette petite fille est-elle folle ? a dit ma mere en m'interrompant. Ma sœur affectant de lui parler à l'oreille, quoiqu'assez haut pour être entendue : « c'est dépit, » Madame, parce que vous lui avez or- » donné de demeurer ; » et c'étoit son dépit à elle qui la faisoit parler. Je me suis contentée de lui jeter un regard ; et me tournant vers ma mère : permettez-moi, Madame, de répéter ma priere. Je n'ai plus de frère, je n'ai plus de sœur ; si je perds la faveur de ma mère, je suis perdue sans ressource.

M. Solmes est revenu sur sa première chaise, et s'est mis à ronger la pomme de sa canne, qui est une tête sculptée presqu'aussi laide que la sienne : je n'aurois pas cru cet homme aussi sensible.

Ma sœur s'est lèvée, le visage plus rouge que l'écarlate, s'est approchée de la table, où étoit un éventail ; elle l'a pris et l'a fait jouer assez vivement pour se rafraîchir, quoique M. Solmes eût observé que l'air n'étoit pas chaud.

Ma mère est venue à moi, et me prenant rudement par la main, elle m'a fait passer avec elle dans la chambre voisine que vous connoissez. Croyez-vous, Clary, que cette conduite ne soit pas bien hardie et bien offensante ?

Je vous demande pardon, Madame, si elle paroît telle à vos yeux : mais en vérité, ma chère maman, on me tend ici des pièges. Je ne connois pas trop le manège de mon frère. Avec un mot d'honnêteté, il aura mon consentement pour tout ce qu'il cherche à m'enlever par ces petites menées ; lui et ma sœur prennent la moitié trop de peines.

Ma mère alloit me quitter avec les marques du plus grand mécontentement. Je l'ai conjurée de rester. Une seule grace, chère Madame, je n'ai qu'une seule grace à vous demander.

Que me veut donc cette petite fille ?

Ah ! Madame ! je vois comme toute cette manœuvre se conduit. Jamais je ne puis penser à M. Solmes ; mon papa va être en fureur quand on va lui dire que cela m'est impossible : on jugera de la tendresse de votre cœur pour une malheureuse fille qui semble dévouée à l'abandon par tous les autres, sur la bonté que vous avez eue d'écouter mes prières, on prendra des mesures pour me tenir renfermée et m'interdire votre vue, et celle de toutes les personnes qui me témoignent de l'amitié ;

(c'est de quoi je suis menacée, ma chère Miss Howe) et si l'on en vient à cette extrêmité, si l'on m'ôte le pouvoir de plaider ma propre cause, et d'en appeler à vous et à mon oncle Harlowe, qui êtes tous deux ma seule espérance, toutes les oreilles seront ouvertes à toutes sortes de fables et de rapports contre moi. Voici donc mon humble prière, Madame : c'est que supposé qu'on ajoute cette nouvelle disgrace à tout ce que j'ai déja souffert, vous ne consentiez pas, du moins s'il vous est possible, à m'ôter la liberté de vous parler.

C'est votre Hannah, dont l'oreille est à tout, qui vous a donné cet avis, comme beaucoup d'autres.

Hannah, Madame, ne prête l'oreille à rien. La pauvre Hannah......

Ne prenez pas son parti. On sait qu'elle n'est bonne qu'à mal faire : on la connoît... Mais ne me parlez plus de cette petite entremetteuse effrontée. Rien n'est plus vrai que votre père menace de vous renfermer dans votre chambre, si vous n'obéissez pas, dans la vue de vous ôter toute occasion de correspondance avec ceux qui endurcissent votre cœur contre ses volontés. Il m'avoit ordonné en sortant de vous le déclarer, si je vous trouvois rebelle. Mais j'ai senti de la répugnance à vous faire une déclaration si dure, espérant toujours que vous reviendriez à nous avec

soumission.

soumission. Je suppose qu'Hannah peut l'avoir entendu et qu'elle vous l'a rapporté. Ne vous a-t-elle pas dit aussi comment il a déclaré que si quelqu'un devoit mourir de chagrin, il aimoit mieux que ce fût vous que lui ? Et je vous assure qu'on vous fera une prison de votre chambre, et qu'on vous empêchera de nous fatiguer par vos inutiles appels ; et nous verrons qui doit se soumettre, ou vous, ou tout le monde à vous.

J'ai voulu encore justifier Hannah, et rejeter la dernière partie de cette information sur l'écho de ma sœur, Betty Barnes, qui s'en étoit vantée à une autre servante : on m'a de nouveau imposé silence sur son compte. Je m'appercevrois bientôt, m'a dit ma mère, que les autres pouvoient avoir autant de résolution que je marquois d'opiniâtreté. Et pour la dernière fois, elle vouloit bien ajouter, que voyant bien que je me fondois sur son indulgence, et qu'il m'étoit fort indifférent de la mettre aux mains avec mon père, avec ses frères et ses autres enfans ; elle m'assuroit qu'elle étoit aussi décidée que tous les autres contre M. Lovelace, et pour M. Solmes et le plan de la famille, et qu'elle ne refusoit son consentement à aucune des mesures qu'on jugeroit nécessaires pour réduire au devoir une fille opiniâtre dans sa révolte.

J'étois prête à tomber sans force. Elle

a eu la bonté de me donner le bras pour me soutenir. C'est, lui ai-je dit, tout ce que j'ai à espérer d'une aussi bonne mère !

Oui : mais, Clary, je veux vous offrir encore un moyen. Rentrez, conduisez-vous honnêtement avec M. Solmes : et que votre père vous trouve ensemble, dans les termes du moins de la civilité.

Je crois que mes jambes me portoient d'elles-mêmes loin de la chambre où il étoit et vers l'escalier. Là je me suis arrêtée. Si vous êtes résolue de nous braver tous, a repris ma mère, vous pouvez très-bien remonter à votre appartement, comme vous m'y paroissez disposée, et que le ciel ait pitié de vous.

Hélas ! oui, que le ciel ait pitié de moi ! car je ne puis donner des espérances qu'il m'est impossible de vouloir remplir. Mais, ma chère maman, accordez-moi du moins le secours de vos prières. Les miennes seront pour ceux qui m'ont jetée dans cet abyme de douleur.

J'allois remonter l'escalier.

Vous remontez donc, Clary ?

J'ai tourné le visage vers elle. J'avois besoin que mes larmes vinssent à mon secours et plaidassent pour moi. Je n'ai pu ouvrir la bouche ; et je suis demeurée immobile.

Chère fille, ne me déchirez pas le cœur. Ma chère, ma chère fille, ne me déchirez

pas le cœur ! Elle tendoit la main vers moi, mais immobile comme moi à la place où elle étoit debout. Que puis-je faire, Madame, hélas ! que puis-je faire ? Rentrez, ma fille, rentrez, ma chère fille : que votre père puisse seulement vous trouver ensemble.

Quoi, Madame ! lui donner de l'espérance ! donner de l'espérance à M. Solmes !

Opiniâtre, perverse, rebelle Clarisse ! en me rejetant de la main et me regardant d'un œil de courroux : suivez donc votre chemin et remontez ; mais ne redescendez pas, je vous le défends, sans permission, jusqu'à ce que votre père ait ordonné de votre sort.

Elle s'est dérobée de mes yeux avec une vive indignation, et je suis remontée à ma chambre avec un poids accablant sur le cœur : mes jambes, se ressentant de l'accablement de mon cœur, avoient peine à me traîner.

Mon père est revenu, et mon frère est rentré avec lui : quoiqu'il soit tard, ils sont renfermés tous ensemble. Il n'y a pas une porte qui s'ouvre, pas une ame qui remue. Lorsque Hannah monte ou descend, on l'évite comme une personne infectée de la contagion.

Le conseil de colère est fini. On vient d'envoyer, à ce que je juge, chez mes deux oncles et chez ma tante Hervey, pour les prier d'être demain ici à déjeûner. Je

suppose que je recevrai alors ma sentence. Il est onze heures passées, et j'ai reçu ordre de ne pas me mettre au lit.

à minuit.

On vient en ce moment de me demander toutes les clefs. On avoit proposé de me faire descendre ; mais mon père a dit qu'il ne pourroit prendre sur lui de supporter ma vue. Etrange changement dans l'espace de quelques semaines ! Chorey étoit la messagère. Elle avoit les larmes aux yeux en s'acquittant de sa commission.

Vous, ma chère, vous êtes heureuse ! puissiez-vous toujours l'être ! alors je ne serai pas tout-à-fait misérable. Adieu, ma tendre amie.

LETTRE XXII.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Dimanche matin, 5 Mars.

HANNAH vient de m'apporter une lettre de M. Lovelace, qui a été mise cette nuit au dépôt, et qui est signée aussi de Milord M.....

Il m'apprend : « que M. Solmes se vante
» par-tout d'être à la veille de se marier
» avec une des femmes les plus réservées
» de l'Angleterre, et que mon frère aide
» à l'explication, en disant que cette fille
» si réservée c'est moi, en assurant à tout

» le monde que la plus jeune de ses deux » sœurs doit être dans très-peu de temps » la femme de M. Solmes. Il me parle » des étoffes commandées, comme ma » mère me l'a déclaré. »

Il ne lui échappe rien, ma chère, de tout ce qui se dit ou ce qui se fait dans la maison.

Ma sœur, dit-il, « répand les mêmes » bruits, avec un soin si affecté d'aggra- » ver l'insulte qui retombe sur lui, qu'il » ne peut être qu'extrêmement piqué et » de la manière et de l'occasion. »

Il s'exprime là-dessus dans des termes fort violens.

« Il ignore quels peuvent être les mo- » tifs de ma famille pour lui préférer un » homme tel que Solmes. Si ce sont les » grands avantages qu'on me fait, Sol- » mes n'offrira rien qu'il ne soit prêt à » souscrire comme lui. »

» Sa fortune n'a point d'objection à » craindre. A l'égard de sa famille, il se » rabaisseroit trop par une comparaison si » odieuse. Il en appelle au témoignage de » Milord M.... de la régularité de sa vie » et de ses mœurs, depuis l'instant qu'il » a commencé à me rendre des soins et » qu'il aspire à me plaire. »

Je suppose qu'il a souhaité que sa lettre fût signée de Milord, comme garant de sa conduite.

« Il me presse de permettre qu'il

» rende avec Milord, une visite pacifique
» à mon père ou à mes oncles, dans la
» vue de faire des propositions qui ne
» peuvent manquer d'être acceptées, si
» l'on consent à les recevoir et à les écou-
» ter ; et il promet de se soumettre à tou-
» tes les mesures que je lui prescrirai pour
» amener une parfaite réconciliation. »

“ Il a la hardiesse de me demander un
» entretien particulier quelque jour dans
» le jardin de mon père, en présence des
» témoins que je voudrai choisir. »

Réellement, ma chère, si vous lisiez sa lettre, vous vous imagineriez que je lui aurois donné beaucoup d'encouragement, et que je serois en traité direct avec lui, ou qu'il seroit sûr que mes parens me forceront de chercher des protections étrangères : car il a l'audace de m'offrir, au nom de Milord, un asyle, si l'on en vient à me tyranniser en faveur de Solmes.

C'est apparemment la méthode de son sexe de hasarder des offres et des suppositions hardies, pour surprendre et embarrasser les personnes inconsidérées du nôtre, dans l'espoir que nous aurons trop de complaisance ou de timidité pour en faire un sujet de querelle, et si ces hardiesses ne sont pas rebutées, de prendre droit de notre silence pour les regarder comme des consentemens volontaires, ou comme des avances en leur faveur.

Il y a dans cette lettre d'autres parti-

cularités dont vous devez être informée ; mais je prendrai une autre occasion pour vous envoyer la lettre même ou une copie.

Ce n'est jamais sans un vrai chagrin que je considère comment j'ai été attirée d'un côté, et poussée de l'autre, dans une correspondance clandestine que mon cœur condamne, et qui, pour trancher le mot, n'a que trop l'air d'un commerce amoureux.

Il est aisé de voir que si je tarde à la rompre, ma triste situation ne fera qu'augmenter de jour en jour les avantages de M. Lovelace, et par conséquent mon embarras avec lui. Cependant si je la finis sans y mettre pour condition que je serai délivrée de M. Solmes.... croyez-vous, ma chère, qu'il ne soit pas à propos de la continuer encore quelque temps, pour trouver le moyen, en perdant toute idée de M. Lovelace, de me débarrasser de l'autre ? N'est-ce pas de vous seule à présent que je puis attendre des conseils ? à qui maintenant puis-je en demander qu'à vous ?

Tous mes parens sont assemblés. Ils sont au déjeûner. Solmes est attendu. Je suis dans une inquiétude extrême : il faut que je quitte la plume.

Ils partent tous ensemble pour aller à l'église. Hannah m'apprend que le trouble et l'embarras sont peints sur leur visage. Elle est persuadée qu'ils ont pris quelque résolution.

Dimanche à midi.

Quel tourment que l'incertitude ! Je veux demander la permission d'aller ce soir à l'église. Je m'attends à être refusée ; mais si je ne la demande point, ils pourront dire que c'est ma faute si j'y ai manqué.

J'ai fait appeler Chorey. Chorey est venue. Je l'ai chargée de porter ma requête à ma mère, pour la permission d'aller cet après-midi à l'église. Devineriez-vous la réponse ? Dites-lui qu'elle doit s'adresser à son frère dans toutes les permissions qu'elle voudra demander. Ainsi, ma chère, je suis entièrement livrée à mon frère.

Cependant je me suis déterminée à recourir à lui pour obtenir cette faveur : en conséquence, lorsqu'on m'a envoyé mon dîner solitaire, j'ai donné un billet aux domestiques, dans lequel je m'adressois par lui à mon père pour demander la permission d'aller à l'église.

Voici sa méprisante réponse : dites-lui qu'on délibérera demain sur sa demande. Qu'en dites-vous, ma chère ? on délibérera demain sur la permission que je demande d'aller à l'église aujourd'hui.

La patience est le seul retour dont il soit à propos de payer cette insulte.

Mais cette méthode ne réussira pas avec moi, non, elle ne réussira pas. Je suppose néanmoins que ce n'est que le prélude de

tout ce que je dois attendre de mon frère, à présent que je suis livrée dans ses mains.

Après y avoir réfléchi, j'ai jugé que le meilleur parti étoit de renouveler ma demande. Voici la copie de mon billet et ensuite celle du sien.

« Je ne sais, Monsieur, comment prendre votre réponse à la permission que j'ai demandée d'aller à l'église ce soir. Si vous n'avez eu en vue qu'une simple plaisanterie, j'espère que vous demeurerez dans la même disposition et que ma demande sera accordée. Vous savez que lorsque je me suis trouvée au logis et en bonne santé, je n'ai jamais manqué à l'église, excepté les deux derniers dimanches qu'on m'a conseillé de n'y point aller. Ma situation présente est telle, que je n'ai jamais eu tant de besoin du secours des prières publiques. Je m'engagerai solemnellement à n'aller que là et à revenir directement. Je me flatte qu'on ne m'attribuera point d'autres vues. L'abattement de mes esprits, qui équivaut bien à une indisposition, sera une excuse fort naturelle pour me garantir des visites, et je ne répondrai que de loin aux civilités des personnes de ma connoissance. Il est inutile que tout le monde soit informé de mes disgraces, si elles doivent avoir une fin. Ainsi je demande cette faveur pour l'intérêt de ma réputation, afin que je puisse marcher tête levée dans le voisinage, si je vis assez

pour voir la fin des rigueurs qu'il paroît qu'on destine à votre malheureuse sœur »

CL. HARLOWE.

« Se faire un objet si important d'aller à l'église, pendant qu'on brave tous ses parens dans une affaire qui est pour eux de la dernière conséquence, c'est une absurdité dans une jeune fille. On vous recommande, Miss, la pratique de vos dévotions particulières : puissent-elles changer l'esprit d'une jeune créature la plus obstinée dont on ait jamais entendu parler! On se propose, je vous le déclare nettement, de vous ramener au sentiment de votre devoir par la mortification. Les voisins dont vous paroissez si jalouse de conserver l'estime, savent déja que vous le bravez. Ainsi, Miss, si vous faites réellement cas de votre réputation, montrez-le comme vous le devez. Il dépend encore de vous de l'établir ou de la ruiner. »

JAMES HARLOWE.

Vous voyez, ma chère, comment mon frère m'a fait tomber dans ses filets; et moi, comme un simple et malheureux oiseau, plus je me débats et plus je m'y embarrasse.

LETTRE XXIII.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Lundi au matin, 6 Mars.

ILS ont résolu de me faire mourir de douleur. Ma pauvre Hannah est congédiée, honteusement congédiée. Voici comment.

J'avois fait descendre cette pauvre fille pour apporter mon déjeûner. Au lieu d'elle, l'effrontée Betty Barnes, la confidente et la servante de ma sœur (si une confidente favorite peut être traitée de servante) est montée à ma chambre une demi-heure après.

Que souhaitez-vous, Miss, pour votre déjeûner ?

J'ai été surprise. Ce que je veux pour mon déjeûner, Betty ? Comment ! Quoi ? Je veux Hannah.... Je ne savois ce que je devois dire.

Ne soyez pas étonnée, Miss, vous ne verrez plus Hannah dans cette maison.

Le ciel m'en préserve ! Lui est-il arrivé quelque mal ! Quoi ? Qu'est devenue Hannah ?

En deux mots, Miss, voici l'histoire. Votre père et votre mère croient qu'Hannah a fait assez de mal dans la maison. Elle a reçu ordre de plier bagage, (c'est

le terme de cette audacieuse créature) et je suis chargée de vous servir à sa place.

Mes larmes ont commencé à couler. Je n'ai pas besoin de vos services, Betty. Non, non, je ne veux aucun service de vous; mais où est Hannah? Ne puis-je parler à cette pauvre fille? Je lui dois une demi-année de gages. Ne m'est-il pas permis de voir cette honnête créature pour lui payer ses gages? Peut-être ne la reverrai-je jamais; car ils ont résolu de me faire mourir de chagrin.

Et ils sont persuadés que c'est vous qui êtes résolue de les faire mourir de chagrin; ainsi bon chat, bon rat, Miss.

Je l'ai traitée d'impertinente, et je lui ai demandé si c'étoit par ses effronteries que son service devoit commencer. Cependant j'ai tant montré d'empressement de voir cette pauvre fille, que pour m'obliger, a-t-elle dit, elle est descendue porter ma requête. La pauvre fille n'avoit pas moins d'impatience de me voir. Cette faveur a été accordée; mais il a fallu souffrir que notre entrevue ait eu Chorey et Betty pour témoins. J'ai remercié ma bonne Hannah de ses services passés. Son cœur étoit prêt à se briser. Elle s'est mise à justifier sa fidélité et son attachement, en protestant qu'elle n'étoit coupable de rien. Je lui ai répondu que ceux qui étoient la cause de sa disgrace ne doutoient pas de son honnêteté; que c'étoit un outrage

qui n'avoit rapport qu'à moi ; que j'étois sincèrement affligée d'être obligée de me séparer d'elle ; et que je souhaitois qu'elle pût trouver une aussi bonne condition. Jamais, jamais une aussi bonne maîtresse, m'a-t-elle dit en se tordant les mains ; et la pauvre créature s'est répandue en éloges sur mon compte et en protestations d'affection pour moi. Nous sommes portés, vous le savez, ma chère, à louer nos bienfaiteurs, comme si chacun faisoit bien ou mal, selon qu'il nous est utile ou qu'il nous nuit. Mais cette bonne fille étoit bien digne qu'on eût des bontés pour elle, et je n'ai aucun mérite à avoir eu pour elle des égards qu'il y auroit eu de l'ingratitude à lui refuser.

Je lui ai fait présent d'un peu de linge, de quelques dentelles et autres bagatelles. Au lieu de quatre guinées qui lui étoient dues pour ses gages, je lui en ai donné dix ; et je lui ai promis que si la liberté de disposer de moi m'étoit jamais rendue, je penserois à elle pour le premier rang à mon service. Là-dessus Betty, la jalouse Betty a murmuré à l'oreille de Chorey.

Hannah m'a dit en face d'elles, n'ayant pas d'autre moment, qu'on l'avoit examinée sur les lettres que j'ai écrites ou que j'ai reçues, et qu'elle avoit offert ses poches à Miss Harlowe qui les a visitées, et qui a mis même les doigts sous son corset, pour s'assurer qu'elle n'en avoit point.

Elle m'a rendu compte du nombre de mes faisans et de mes pintades. J'ai affecté de dire que j'en prendrois soin moi-même, et que je les visiterois deux ou trois fois le jour. Nous avons pleuré toutes deux en nous quittant. Elle est sortie en faisant des vœux pour toute la famille. Voir chasser avec dureté une si bonne domestique, c'est une chose vraiment cruelle.

Je n'ai pu m'empêcher de dire que ces méthodes pouvoient abréger mes jours, mais qu'elles n'avançoient pas les vues des auteurs de ma disgrace. Betty a dit à Chorey avec un sourire moqueur, qu'on verroit dans ce conflit qui seroit le plus habile. Je n'ai pas fait semblant de l'avoir entendue. Si cette créature est persuadée que j'ai dérobé le cœur d'un amant à sa maîtresse, comme vous dites qu'elle s'en est expliquée, elle peut croire en elle-même qu'elle pourra se faire un mérite de ses impertinences avec moi.

C'est ainsi qu'on m'a forcée d'abandonner ma fidelle Hannah. Si vous pouvez procurer à cette honnête fille quelque place qui soit digne d'elle, rendez-lui ce bon office pour l'amour de moi.

LETTRE XXIV.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Lundi vers midi.

JE viens de recevoir la lettre que vous trouverez sous cette enveloppe. Mon frère l'emporte à présent sur tous les points qu'il s'est proposés. Je vous envoie aussi une copie de ma réponse : c'est tout ce que je puis vous écrire en ce moment.

MISS CLARY,

« Par ordre exprès de votre père et de votre mère, je vous écris pour vous défendre de vous présenter devant eux, et de paroître au jardin lorsqu'ils y seront ; ou quand ils n'y seront pas, d'y paroître autrement qu'accompagnée de Betty Barnes, si vous ne recevez d'ailleurs quelqu'ordre ou quelque permission particulière.

Sous peine de perdre leur bénédiction, on vous défend aussi toute correspondance avec ce vil Lovelace, avec qui l'on sait que vous n'avez pas cessé d'en avoir, par le ministère de votre rusée servante ; c'est pour cela qu'elle a été congediée sur-le-champ, comme cela étoit juste.

Point de correspondance avec Miss Howe, qui s'est donnée depuis peu de fort grands airs, et qui pourroit fort bien prêter son

entremise pour votre commerce avec cet odieux libertin ; ni , en un mot , avec qui que ce soit , sans une permission expresse.

Vous ne paroîtrez point devant l'un ou l'autre de vos deux oncles , sans en avoir obtenu d'eux la permission. Après la conduite que vous avez tenue à l'égard de votre mère , c'est par un sentiment de miséricorde pour vous que votre père refuse de vous voir.

Vous ne paroîtrez dans aucun appartement de la maison , où il n'y a pas longtemps que tout étoit soumis à votre gouvernement, à moins que vous ne receviez ordre de descendre.

En un mot, vous vous tiendrez exactement renfermée dans votre chambre , à l'exception de quelques tours de jardin qu'on vous permet de faire par intervalles , sous les yeux de Betty , comme je vous l'ai déja déclaré. Alors on vous ordonne de vous rendre directement , sans vous arrêter à aucun appartement à droite ni à gauche , c'est-à-dire , de descendre et de remonter par l'escalier dérobé , afin que la vue d'une jeune créature si perverse ne cause pas à tout le monde une augmentation de chagrin.

Les menaces continuelles de votre beau Lovelace , et votre obstination inouie , vous serviront à expliquer toute cette conduite avec vous. Quel fruit la meilleure de toutes les mères a-t-elle recueilli de

son indulgence, elle qui a plaidé si long-temps pour vous, et qui avoit entrepris de vous ramener au devoir, dans le temps même que votre premier début en faisoit perdre l'espérance à tous les autres ! Quelle doit avoir été votre perversité, puisqu'une telle mère a pu se résoudre à vous abandonner ! Elle s'y croit obligée, et vous ne rentrerez dans ses bonnes graces qu'en faisant les premiers pas pour vous soumettre à votre devoir.

Pour moi, qui suis peut-être fort mal dans votre esprit, mais en fort bonne compagnie, si cela est, et c'est ma consolation, j'étois d'avis qu'on vous laissât la liberté de suivre vos propres inclinations; (il n'est pas besoin d'autre punition pour certains esprits que cette liberté même) et que la maison ne fût point embarrassée par une personne dont la présence y est d'autant plus fâcheuse, qu'elle a mis tout le monde dans la nécessité de l'éviter.

Si vous trouvez dans tout ce que je viens d'écrire quelque chose de dur ou de rigoureux, il dépend encore de vous, mais il n'en dépendra peut-être pas toujours, d'y apporter du remede ; et pour cela vous n'avez besoin que d'une parole.

Betty Barnes a ordre de vous obéir dans tout ce qui pourra s'accorder avec l'obéissance qu'elle doit à ceux auxquels vous en devez comme elle. »

JAMES HARLOWE.

MONSIEUR,

« Je n'ai qu'un mot à vous dire, c'est que vous devez vous féliciter vous-même d'avoir si parfaitement réussi dans toutes vos vues, que vous pouvez à présent faire de moi tous les rapports qu'il vous plaira, et que je ne suis pas plus en état de me défendre que si j'étois morte. Cependant j'attends de vous une faveur, c'est de ne pas m'attirer plus de rigueurs et de disgraces qu'il n'en est besoin pour le succès de vos autres desseins, quels qu'ils puissent être contre votre malheureuse sœur »

CL. HARLOWE.

LETTRE XXV.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Mardi, 7 Mars.

Ma dernière lettre doit vous avoir appris comment je suis traitée, et que votre amie n'est plus qu'une pauvre prisonnière. Nul égard pour ma réputation. Tout le fond de ma cause est à présent devant vous. Croyez-vous qu'on puisse revenir de ces excès de rigueurs? Mais sûrement ils ne peuvent avoir d'autre but que de tenter de m'effrayer, pour me faire entrer dans les vues de mon frère. Toute mon espérance est de pouvoir temporiser jusqu'à l'arrivée

de mon cousin Morden, qu'on attend bientôt de Florence. Cependant, s'ils sont résolus d'abréger les délais, je doute qu'il arrive assez à temps pour me sauver.

Il paroit clairement par la lettre de mon frère, que ma mère ne m'a point épargnée dans le rapport qu'elle a fait de nos conférences ensemble. D'un autre côté néanmoins elle a eu la bonté de m'informer que mon frère avoit des vues qu'elle souhaitoit que je pusse faire échouer. Mais elle s'étoit engagée à rendre un compte fidèle de ce qui se passeroit entr'elle et moi. Elle ne pouvoit pas balancer sans doute dans le choix d'abandonner une fille, ou de désobliger un mari et toute une famille.

Ils se figurent qu'ils ont tout gagné en congédiant ma pauvre Hannah ; mais aussi long-temps que j'aurai la liberté de visiter mon jardin et ma basse-cour, ils se trouveront trompés. J'ai demandé à Betty si elle avoit des ordres de m'observer et de me suivre, ou si je devois avoir sa permission pour descendre lorsque je voudrois me promener au jardin, et donner à manger à mes pintades ?

Mon Dieu, Miss, vous voulez vous réjouir par cette question. Cependant elle m'a confessé qu'il lui étoit revenu que je ne devois pas paroître au jardin, lorsque mon père, ma mère ou mes oncles y seroient. Comme il est important pour moi de savoir à quoi je dois m'en tenir, je suis

descendue aussi-tôt, et j'y ai passé plus d'une heure, sans aucun obstacle, quoique j'aie employé la plus grande partie de ce temps à me promener au-dessous et en vue du cabinet de mon frère, où j'ai remarqué que ma sœur et lui se trouvoient alors ensemble. Et je suis sûre qu'ils m'ont vue, aux éclats de rire qu'ils ont affectés, sans doute pour me faire insulte. Ainsi cette partie de la contrainte où l'on me tient est sans doute un essai de l'autorité dont on a revêtu mon frère. J'en verrai peut-être suivre bientôt de plus mortifians. --- Et cependant j'ose espérer que non.

Depuis que j'ai écrit ce que vous venez de lire, je me suis hasardée à envoyer par Chorey une lettre à ma mère, avec ordre de la lui remettre à elle-même, au moment où elle seroit seule. Je vais en joindre ici la copie. Vous verrez que je cherche à lui faire croire qu'à présent qu'Hannah est partie, il ne me reste aucune voie pour mes correspondances. Je suis bien éloignée de croire tout ce que je fais irréprochable. N'est-ce pas même là un petit artifice qui n'est pas trop digne de mes principes ? Mais cette réflexion ne m'est venue qu'après. La lettre étoit déja partie.

Madame, et ma très-honorée Mère,

« Après vous avoir confessé que j'ai reçu de M. Lovelace des lettres pleines de ressentiment, et que j'y ai répondu dans la

seule vue de prévenir de nouveaux malheurs ; après vous avoir communiqué les copies de mes réponses, que vous n'avez pas désapprouvées, quoiqu'après les avoir lues, vous ayez jugé à propos de me défendre la continuation de cette correspondance ; je crois de mon devoir de vous avertir qu'il m'est parvenu depuis une autre lettre, par laquelle il demande avec beaucoup d'instance la permission de rendre à mon père ou à vous ou à mes deux oncles, une visite paisible, accompagné de Milord M. . . . . Je demande là-dessus vos ordres.

Je ne vous dissimulerai pas, Madame, que si la défense n'avoit pas été renouvelée, et si Hannah n'avoit pas été si brusquement congédiée de mon service, je ne me serois fait aucun scrupule de répondre à cette lettre pour dissuader M. Lovelace de ces visites, dans la crainte de quelques suites fâcheuses de l'accident dont la seule pensée me navre le cœur.

Ici je ne puis m'empêcher de montrer ma douleur de voir toute la punition et tout le blâme tomber sur moi, qui ai des raisons de croire que j'ai servi à prévenir de grands maux, et que je n'ai été l'occasion d'aucun. Car, Madame, a-t-on pu me supposer capable de gouverner les passions de l'un ou de l'autre des deux adversaires ? A la vérité, j'ai eu sur l'un quelque légère influence, sans lui avoir donné rai-

son jusqu'à présent de penser qu'elle lui ait acquis le moindre droit sur ma reconnoissance. Sur l'autre, Madame, qui peut se flatter d'en avoir aucune ?

C'est pour moi une peine des plus sensibles, de me voir dans la nécessité de rejeter tout le blâme sur mon frère, quoique ma réputation et ma liberté soient toutes deux sacrifiées à son ressentiment et à son ambition. Avec de si justes sujets de douleur, ne m'est-il pas permis de parler ?

L'aveu que je vous fais, Madame, étant également respectueux et volontaire, j'ose humblement présumer qu'on n'exigera point de moi que je produise la lettre. La prudence et l'honneur me le défendent, parce que le style en est violent ; M. Lovelace ayant appris, (par d'autres voies, je vous assure, que par la mienne ou par celle d'Hannah) une partie des rigueurs avec lesquelles je suis traitée, se croit autorisé à les mettre sur son compte, par quelques discours de la même violence qui sont échappés à quelques-uns de mes proches.

Me dispenser de lui répondre, c'est le mettre au désespoir, et lui donner lieu de croire tous ses ressentimens justifiés, quoique je sois fort éloignée d'en avoir la même opinion. Si je lui fais réponse, et si, par considération pour moi, il prend le parti de sacrifier les ressentimens qu'il se croit en droit de poursuivre, ayez la bonté,

Madame, de considérer les obligations qu'il se flattera de m'avoir imposées. Je ne vous prierois pas de faire cette réflexion, si j'étois aussi prévenue qu'on le suppose en sa faveur. Mais pour vous marquer encore mieux combien je suis éloignée de la prévention qu'on m'attribue, je vous demande en grace, Madame, de considérer si l'offre d'embrasser le célibat, que je vous ai faite à vous-même, et que j'exécuterai religieusement, n'est pas, après tout, le meilleur moyen de nous délivrer honnêtement de ses prétentions. Renoncer à lui, sans déclarer que je ne serai jamais à M. Solmes, c'est lui faire conclure que dans les fâcheuses circonstances où l'on m'a réduite, j'ai pris le parti de me déterminer en faveur de son rival.

Si ces représentations ne paroissent d'aucun poids, il ne reste, Madame, qu'à faire l'essai des étranges systêmes de mon frère, et je me résignerai à ma destinée avec toute la patience que le ciel accordera à mes prières. Ainsi, laissant tout à votre prudence, avec le soin d'examiner s'ils convient ou non, de consulter mon père et mes oncles sur ce que je prends la liberté de vous écrire, si l'on doit me permettre de répondre on non à la lettre de M. Lovelace, et par qui, dans le premier cas, ma réponse lui doit être envoyée; je demeure, Madame, votre très-malheureuse, mais toujours très-obéissante fille,

CL. HARLOWE.

Mercredi au matin.

On m'apporte à ce moment la réponse de ma mère. Elle m'ordonne, comme vous verrez, de la jeter au feu ; mais comme elle sera entre vos mains, et que vous vous garderez bien de la faire voir à personne, ses intentions n'en seront pas moins remplies. Elle est sans date et sans adresse.

CLARISSE,

Ne dites pas que tout le blâme et toute la peine tombent sur vous. Je suis blâmée, je suis punie autant que vous, et je suis plus innocente. Lorsque votre opiniâtreté est égale à la passion de tout autre, ne blâmez pas votre frère. Nous avions bien jugé qu'Hannah servoit à vos correspondances. A présent qu'elle est congédiée, et qu'apparemment vous ne pouvez plus écrire à Miss Howe, ni elle à vous, sans notre participation, c'est un sujet de moins de désagrémens et d'inquiétude. Je n'avois d'ailleurs aucun mécontentement d'Hannah. Si je ne le lui ai pas dit à elle-même, c'est qu'il y avoit quelqu'un qui pouvoit m'entendre, lorsqu'elle est venue prendre congé de moi. J'ai élevé la voix pour lui recommander, dans quelque maison qu'elle puisse servir, s'il s'y trouve de jeunes filles, d'éviter à l'avenir d'entrer dans leurs correspondances clandestines. Mais je lui ai glissé deux guinées dans la main, et je n'ai

n'ai pas été fâchée d'apprendre que vous avez été encore plus libérale.

Je ne sais que vous écrire sur ce qui concerne votre réponse à cet homme violent. Que pensez-vous de lui voir prendre cet empire despotique sur une famille telle que la nôtre? Pour moi, je n'ai fait connoître à personne que je fusse informée de votre correspondance. D'après votre dernière hardiesse avec moi, (hardiesse bien étonnante, Clary! d'avoir osé continuer devant M. Solmes un sujet que j'avois été forcée d'interrompre) je pourrois craindre qu'il ne vous arrivât de vous autoriser de mon aveu, pour excuser votre correspondance avec lui, et d'augmenter par conséquent la petite altercation qui est entre votre père et moi. Vous étiez autrefois toute ma consolation. Vous m'aidiez à supporter mes peines. Aujourd'hui! .... Mais rien, je le vois, n'est capable de vous ébranler, et je ne dirai rien de plus là-dessus. Vous êtes à présent sous la discipline de votre père. Il ne se laissera pas donner la loi, ni fléchir par des prières.

J'aurois été bien aise de voir la lettre dont vous me parlez, comme j'ai vu toutes les autres. L'honneur et la prudence, dites-vous, vous défendent de me la montrer. O Clarisse! que pensez-vous de cela, de recevoir des lettres que l'honneur et la prudence ne vous permettent pas de montrer à une mère? Mais il ne me convient

pas de la voir, quand vous seriez disposée à me l'envoyer. Je ne veux pas être de votre secret. Je ne veux pas savoir que vous entreteniez des correspondances. Et pour ce qui regarde la réponse, suivez vos propres lumières. Mais qu'il sache au moins que c'est la dernière fois que vous lui écrirez. Si vous lui faites une réponse, je ne veux point la voir. Ainsi cachetez-la, si vous en faites une, donnez-la à Chorey, et Chorey..... Mais ne croyez pas que je vous donne la permission d'écrire.

Nous ne voulons entrer dans aucunes conditions avec lui, et l'on ne consentira pas non plus que vous y entriez. Votre père et vos oncles ne seroient pas maîtres d'eux-mêmes s'ils le voyoient à leur porte. Quelles raisons avez-vous de vouloir l'obliger en refusant M. Solmes ? Ce refus n'est-il pas fait pour nourrir ses espérances ; et tant qu'il en conservera quelqu'une, serons-nous jamais tranquilles et à l'abri de ses insultes ? Quand il y auroit quelque reproche à faire à votre frère, c'est un mal invincible ; et est-ce à une sœur d'entretenir des correspondances qui mettent la vie de son frère en danger ? Mais votre père a mis son propre sceau à l'aversion de votre frère. C'est à présent l'aversion de votre père, l'aversion de votre mère, celle de vos oncles, et celle de tout le monde. Qu'importe la source d'où elle vient ?

A l'égard du reste, votre obstination m'a

ôté le pouvoir de rien entreprendre en votre faveur. Votre père se charge de toutes les suites. Ce n'est plus à moi par conséquent qu'il faut vous adresser pour des graces. Je veux faire mes efforts pour m'en tenir au rôle de témoin : heureuse si je pouvois être un témoin indifférent et désintéressé ! Tandis que j'avois quelque pouvoir, vous ne m'avez pas permis d'en faire l'usage que j'aurois souhaité. Votre tante a été forcée de s'engager à ne se mêler de rien, que sous la direction de votre père. Attendez-vous à de rudes épreuves. Si vous avez quelque faveur à espérer, ce ne peut être que par la médiation de vos oncles ; et je les crois même aussi déterminés que les autres, car ils ont pour principe (hélas ! ils n'ont jamais eu d'enfans !) qu'une fille qui, dans l'article du mariage, ne se gouverne point par l'avis de ses parens, doit être abandonnée comme une créature perdue.

Gardez-vous qu'on vous trouve cette lettre. Brûlez-la. On y voit trop la foiblesse d'une mère pour une fille dont l'obstination ne peut être justifiée.

Ne m'écrivez plus. Je ne puis rien faire pour vous : mais vous pouvez tout pour vous-même.

Revenons, ma chère, à mon triste récit. Après cette lettre, vous imaginez bien que je n'ai pas dû me promettre beaucoup d'effet d'une tentative directe auprès de

mon père : cependant j'ai cru qu'il étoit convenable de lui écrire, ne fût-ce que pour me rendre à moi-même le témoignage de n'avoir rien négligé de tout ce qui pouvoit tendre à me regagner ses bonnes graces.

« Je n'ai pas la présomption de vouloir » argumenter avec mon père. J'implore » seulement sa bonté et son indulgence, » sur un point d'où mon bonheur dépend » pour cette vie, et peut-être pour l'autre. » Je le supplie de ne pas réprouver sa » fille, pour une aversion qu'il lui est impossible de surmonter. Je le conjure de » ne pas permettre que je sois sacrifiée à » des projets et à des possibilités éloignées. » Je me plains du malheur que j'ai d'être » bannie de sa présence et prisonnière dans » ma chambre. Sur tout autre point je » lui promets un respect aveugle, et une » résignation parfaite à toutes ses volontés. » Je répète l'offre de me borner au célibat, et j'en appelle à lui-même, si jamais » je lui ai donné sujet de douter de ma » parole. Je demande en grace qu'il me » soit permis, de paroître devant lui et » devant ma mère, et de les avoir tous » deux pour témoins et pour juges de ma » conduite, faveur d'autant plus chère » pour moi, que j'ai trop de raisons de » croire qu'on me dresse des pièges, et » qu'on emploie le ridicule et l'artifice » pour dénaturer mes discours et les tour-

» ner contre moi, tant que je n'ai pas la
» liberté de parler pour ma défense. Je
» finis avec l'espérance que les instigations
» de mon frère n'enlèveront pas à une
» malheureuse fille son père et sa ten-
» dresse. »

Voici la réponse qui m'a été renvoyée ouverte, quoique par les mains de Betty Barnes, qui me l'a remise d'un air à me faire connoître qu'elle en savoit le contenu.

Mercredi.

« Je vous écris, fille perverse, avec toute l'indignation que votre désobéissance mérite. Demander qu'on vous pardonne une faute que vous avouez, avec la résolution d'y persévérer, c'est une hardiesse intolérable et sans exemple. Est-ce mon autorité que vous bravez ? Vos réflexions contre un frère qui fait l'honneur de la famille, méritent tout l'excès de mon ressentiment. Je vois combien vous faites peu de cas des liens du sang, et j'en devine aussi la cause. J'ai peine à supporter les réflexions que cette idée offre d'elle-même. Votre conduite à l'égard d'une mère trop tendre et trop indulgente.... Mais la patience m'échappe. Restez bannie de ma présence, fille rebelle, jusqu'à ce que vous ayez appris à vous conformer à mes volontés. Ingrate créature ! Votre lettre n'est qu'un reproche de mon indulgence passée. Ne m'écrivez plus que vous ne sachiez mieux ce que vous faites, et que vous ne soyez convaincue

de ce que vous devez à un père justement irrité. »

Cette menaçante lettre étoit accompagnée d'un billet de ma mère, aussi ouvert et sans adresse. Ceux qui prennent tant de peine à liguer tout le monde contre moi, l'ont obligée aussi, je n'en doute point, de rendre témoignage contre sa malheureuse fille. Mais ce qu'elle m'écrit n'étant qu'une répétition de ce qu'elle m'a dit de plus dur dans nos conférences, il est inutile de vous fatiguer par des redites. J'ajouterai seulement qu'elle donne aussi des louanges à mon frère, et qu'elle me blâme de parler si librement de lui.

LETTRE XXVI.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Jeudi matin, 6 Mars.

M. Lovelace ne se rebute pas de mon silence. J'ai reçu de lui une autre lettre, quoique je n'aie pas répondu à la précédente.

Quel que soit son moyen, cet homme sait tout ce qui se passe dans notre famille. Ma prison, le congé d'Hannah, plusieurs circonstances que j'ignore moi-même, du ressentiment et des résolutions de mon père, de mes oncles et de mon frère; il est informé de tout, et au moment que les

choses arrivent. Ce n'est point par de bonnes voies, ma chère, qu'il peut être si bien instruit.

Son inquiétude paroît extrême. Il me parle de sa passion pour moi, et de son ressentiment contre ma famille dans les termes les plus ardens. Il me presse de lui engager ma parole que je ne serai jamais à M. Solmes. Je crois qu'honnêtement je puis lui faire cette promesse sans danger.

Il me prie « de ne pas croire qu'il cher-
» che à se faire un mérite aux dépens
» d'autrui, puisqu'il espère obtenir per-
» sonnellement mon estime ; ni qu'il pense
» à m'inspirer de l'intérêt pour lui par la
» crainte. Mais il déclare que le traite-
» ment qu'il reçoit de ma famille est si
» outré, que son insensibilité apparente
» lui est perpétuellement reprochée, et
» cela par Milord M. et ses deux tantes,
» et par tous ses parens sans exception ;
» et s'il a le malheur, dit-il, de ne rece-
» voir de moi aucun rayon d'espérance,
» il ne peut me répondre des extrêmités
» où son désespoir est capable de le por-
» ter.

Il ajoute « qu'à la vérité ses proches,
» sur-tout les dames, lui conseillent d'avoir
» recours aux loix ; mais comment, dit-
» il, un homme d'honneur peut-il s'adres-
» ser aux loix pour des injures verbales,
» de la part de gens qui ont droit de por-
» ter une épée ? »

Vous voyez, ma chère, que ma mère appréhende autant que moi quelque nouveau malheur, et elle m'a offert indirectement le ministère de Chorey pour porter ma réponse à sa lettre précédente.

Il s'étend beaucoup sur les sentimens de bonté dont les dames de sa famille sont remplies pour moi. Cependant, je n'en connois personnellement aucune, excepté Miss Patty Montaigu, que je me souviens d'avoir vu une fois chez Mde. Knolly. Il est naturel, je m'imagine, de chercher à se faire de nouveaux amis, à proportion qu'on voit baisser l'affection des anciens. Mais j'aimerois bien mieux paroître aimable aux yeux de ma propre famille et aux vôtres, qu'à ceux de l'univers entier. Cependant les quatre dames de sa famille ont une si belle réputation, qu'on ne peut que souhaiter d'avoir quelque part à leur estime. N'y auroit-il pas quelque moyen, par l'entremise de Mde. Fortescue, ou par celle de M. Hickman, qui connoît assez Milord M..... de sonder (secrètement néanmoins) leur opinion sur les circonstances présentes, et sur le peu d'apparence qu'il y a désormais que l'alliance qu'elles ont autrefois approuvée puisse jamais avoir lieu. De mon côté assurément, je n'ai pas assez bonne opinion de moi-même pour m'imaginer qu'elles puissent souhaiter de voir leur neveu persévérer dans ses vues, malgré tant de rebuts et de mépris. Non

que j'y prisse beaucoup d'intérêt, quand ses parens lui conseilleroient le contraire. A en juger par la lettre de M. Lovelace, que Milord a signée, par les assurances que le neveu me donne de l'amitié constante de sa famille, et par d'autres rapports, il paroît que je suis on ne peut pas mieux dans leur esprit. Je ne serois pas fâchée pourtant que ces assurances me fussent encore confirmées, comme venant d'elles, par la bouche de quelque personne indifférente ; d'autant plus qu'ils mettent, comme on le sait, un fort haut prix à leur alliance, à cause de leur fortune et de leur noblesse, et qu'ils se plaignent avec raison d'être enveloppés dans le mépris dont ma famille traite leur parent.

Jusqu'à présent la curiosité est mon seul motif, et j'espère bien n'en avoir jamais de plus fort, malgré les prétendus battemens de cœur dont vous m'avez soupçonnée : oui, ma chère, quand M. Lovelace auroit dix fois plus de mérite qu'il n'en a.

J'ai fait réponse à ses lettres. S'il me prend au mot, ma curiosité n'aura pas besoin d'être si vive pour savoir ce que ses parens pensent de moi, quoiqu'il soit toujours fort doux d'être estimé des honnêtes gens. Voici la substance de ma réponse.

« Je lui marque mon étonnement de » le voir si bien et si-tôt informé de tout » ce qui se passe ici. Je l'assure que quand

» M. Lovelace ne seroit pas au monde ;
» je ne serois jamais à M. Solmes. Je lui
» dis que rendre, comme j'apprends qu'il
» le fait, défis pour défis à mes parens,
» c'est me prouver fort mal et sa politesse
» et la considération qu'il prétend avoir
» pour moi ; que du moment où j'appren-
» drai qu'il se sera présenté à la porte d'au-
» cun de mes parens, pour leur rendre
» une visite sans leur consentement, je
» prendrai la ferme résolution de ne le
» voir de ma vie, si je puis l'éviter. »

Je lui dis qu'on a fermé les yeux sur l'envoi de ma lettre, (quoique personne n'ait vu ce qu'elle contient) à condition que ce sera la dernière qu'il recevra de moi ; que s'il veut se le rappeler, il m'a entendu dire plus d'une fois, avant même que M. Solmes eût été présenté à notre famille, que mon inclination étoit pour le célibat ; que M. Wierley et d'autres prétendans peuvent lui rendre témoignage que c'étoit mon choix, avant qu'aucun de nous eût fait sa connoissance ; que rien n'auroit été capable de m'engager à lui écrire une ligne sur ce sujet, si je n'avois cru reconnoître qu'il en avoit usé assez généreusement avec mon frère, et qu'il n'avoit pas été aussi bien traité de mes parens qu'il pouvoit l'espérer : que dans la supposition même qu'ils eussent embrassé ses intérêts, et que j'eusse pu renoncer à mes projets de célibat, que je

préfère d'inclination, j'aurois eu de grandes objections contre lui, et je les lui aurois déclarées sans hésiter, si j'avois vu dans ses assiduités quelque chose de plus sérieux que des visites ordinaires. Enfin je lui déclare que, par toutes ces raisons, j'espère que la seule lettre que je veux bien recevoir de lui au dépôt accoutumé, sera la dernière, et que je ne l'attends que pour y apprendre que ces intentions seront remplies, du moins jusqu'à des conjonctures plus heureuses.

J'ai cru devoir ajouter cette restriction, pour ne pas le jeter tout-à-fait dans le désespoir,

Mais s'ils me prenoit réellement au mot, je serois délivrée en effet d'un de mes persécuteurs.

Je vous ai promis de mettre sous vos yeux toutes ses lettres, ainsi que mes réponses. Je renouvelle ma promesse, et cette raison me dispense de donner plus d'étendue à mes extraits. Mais je ne puis assez répéter combien je souffre de me voir entraînée par la conduite de ma famille dans la nécessité de répondre aux lettres d'un homme dont je n'ai jamais eu le moindre dessein d'encourager les prétentions, et contre lequel j'ai mille choses à objecter, sur-tout à des lettres comme les siennes, qui respirent une passion ardente, accompagnée d'un air d'espérance. Car, ma chère, vous n'avez ja-

mais connu d'homme si hardi en suppositions. Il ressemble aux commentateurs, qui trouvent dans leur original des beautés auxquelles l'auteur n'a peut-être pas songé. De même, il me fait souvent de grands complimens de reconnoissance pour des faveurs et une considération que je n'ai jamais pensé à lui accorder; de sorte que je suis quelquefois forcée de faire évanouir par une explication, de prétendues bontés que je n'aurois pu lui marquer sans m'avilir à mes propres yeux.

En un mot, ma chère, il est comme ces chevaux rétifs, dont j'ai quelquefois entendu parler aux chasseurs, qui fatiguent la main, qui disloquent le bras pour les tenir en bride; et lorsque vous verrez ses lettres, vous aurez soin de suspendre votre jugement, jusqu'à ce que vous ayez lu mes réponses. Si vous n'observez pas cette précaution, vous croirez en effet avoir sujet d'accuser votre amie d'aveuglement sur l'état de son cœur, et de tous ces *feux au visage, et ces battemens de cœur* que vous lui supposez. Et cependant, cette créature est en contradiction avec elle-même, et se plaint dans d'autres temps que je marque aussi peu de bonté pour lui, et mes parens autant de haine, que s'il avoit été l'agresseur dans son affaire avec mon frère, ou que si la catastrophe avoit été aussi fatale qu'elle pouvoit le devenir.

Si ces contradictions ne sont pas l'effet de sa légèreté et de son étourderie, et si tantôt en se plaignant de ma froideur, tantôt s'applaudissant de faveurs imaginaires, son dessein étoit par cette conduite, tantôt de me faire acquiescer à ses remercîmens, tantôt de m'inspirer plus de sensibilité pour ses plaintes, je le regarderois comme une des plus profondes et des plus artificieuses créatures (à force sans doute de s'être exercé dans la fraude) qu'on ait jamais connues : si j'en étois sûre, je le haïrois, s'il est possible, encore plus que je ne hais Solmes.

Mais c'est assez parler aujourd'hui de cet être si équivoque.

LETTRE XXVII.

Miss HOWE à Miss CLARISSE HARLOWE.

Jeudi matin, 9 Mars.

JE ne puis penser sans impatience à aucun des visages qui vous entourent. Je ne sais quel parti vous conseiller. Etes-vous bien sûre que vous ne méritez pas d'être punie pour avoir été la cause, quoiqu'à votre grand malheur, que le testament de votre grand-père ne soit pas exécuté ? Les testamens sont des choses sacrées, mon enfant. Vous voyez que vos gens le pensent eux-mêmes, eux qui se

croient blessés par la distinction avec laquelle vous êtes traitée dans un testament.

Je vous passe tous les raisonnemens qui ont servi alors à vous déterminer. Mais puisqu'un si charmant et si généreux exemple de respect filial n'est payé que d'ingratitude, pourquoi ne reprendriez-vous pas vos droits ?

Votre grand-père connoissoit le vice de sa famille. Il connoissoit aussi l'inclination de votre généreux caractère pour faire du bien. Peut-être lui-même (pardon, ma chère) a-t-il fait trop peu de bien pendant sa vie, et c'est ce motif qui lui a fait déposer entre vos mains les moyens de réparer sa faute et celle de tous ses enfans. Si c'étoit moi, je reprendrois ce qu'il vous a laissé. Oui, je vous le jure, je le reprendrois.

Vous me direz que vous ne le pouvez pas, tandis que vous êtes avec eux ? Je ne vois pas pourquoi. Croyez-vous qu'ils puissent vous faire pis qu'ils ne font ? et d'ailleurs n'est-ce pas votre droit ? Et ne se prévalent-ils pas de votre propre générosité pour vous opprimer ? Votre oncle Harlowe est un des deux exécuteurs testamentaires, votre cousin Morden est l'autre ; insistez sur votre droit auprès de votre oncle ; écrivez-en à votre cousin. Oui, j'ose le dire, il n'en faudroit pas davantage pour les faire changer bientôt de conduite.

Votre insolent frère..... quelle autorité a-t-il sur vous ? Si j'étois sa sœur, (oui je voudrois l'être pour un mois et pas plus) je lui ferois voir une conduite bien différente. Je m'établirois dans la demeure qui m'appartient ; j'y suivrois mes charmans systêmes, et je rendrois tout le monde heureux autour de moi. Je me donnerois un carosse. J'irois leur faire visite, quand ils se rendroient dignes de mes égards. Mais lorsque mon frère et ma sœur se donneroient des airs de hauteur, je leur ferois connoître que je suis leur sœur et non leur servante ; et si cette déclaration ne suffisoit pas, je leur fermerois ma porte au nez, et je leur dirois d'aller se tenir compagnie l'un à l'autre.

Il faut convenir néanmoins que ce frère et cette sœur jugeant des choses comme en jugeront toujours les petits esprits, ont quelque raison de vous traiter si mal. En mettant à part l'amour méprisé de la sœur et l'avarice du frère, ce doit être depuis long-temps une cruelle mortification pour eux de se voir éclipsés par une sœur cadette. Un soleil si brillant dans une famille où il n'y a que des yeux foibles et clignotans ! comment l'auroient-ils pu supporter ? Entr'eux, ma chère, ils doivent vous regarder comme un prodige ; et les prodiges, comme vous savez, obtiennent bien notre admiration, mais ne s'attirent jamais notre amour. La dis-

tance entre vous et eux est immense. Votre éclat leur blesse les yeux. Quelles ombres ne doit pas jeter sur eux votre mérite dans sa splendeur ! Pouvez-vous donc vous étonner qu'ils embrassent la première occasion de vous rabaisser, s'ils le peuvent, à leur niveau.

Attendez-vous, ma chère, à vous voir opprimée de plus en plus, à proportion qu'on vous trouvera disposée à le souffrir.

A l'égard de cet odieux Solmes, je ne suis pas surprise de toute votre aversion pour lui. Elle me paroît si sincère, qu'il est inutile de vous rien dire qui serve à renforcer cette antipathie. Cependant, qui peut résister à ses propres talens? Un des miens, je vous l'ai déja dit, est de peindre les laides ressemblances. Donnerai-je carrière à mon pinceau? oui, et d'autant plus volontiers, qu'en le faisant vous aurez mon opinion de plus pour justifier votre antipathie, et qu'elle vous fera connoître aussi que j'approuve et que j'approuverai toujours avec admiration la fermeté de votre caractère.

Je me suis trouvée deux fois dans la compagnie de ce misérable ; et je me souviens qu'une des deux, votre Lovelace y étoit aussi. Il n'est pas besoin de vous dire, à vous qui avez une si jolie *curiosité*, (qui n'est pourtant à présent, comme vous savez, qu'une *simple curiosité*) l'inexprimable différence qui est entr'eux.

Lovelace amusa la compagnie avec sa gaieté ordinaire, et fit rire tout le monde par ses récits. C'étoit avant que cette laide créature eût été proposée pour vous. Solmes rit aussi, mais d'un rire qui lui est propre; car je m'imagine que les trois premières, au moins, de ses années, n'ont été qu'un cri continuel, et ses muscles n'ont pu encore se remonter au ton du rire ordinaire. Son sourire, (vous ne l'avez jamais vu sourire, je crois, ou du moins vous ne lui avez jamais donné sujet de sourire) son sourire, dis-je, est si peu naturel aux traits de son visage, qu'on le prendroit pour la grimace d'un furieux.

J'attachai mon attention sur lui, comme je fais sur tous ces nobles *seigneurs et maîtres* de notre univers, pour me réjouir de leurs singularités. En vérité, je fus dégoûtée d'abord, même jusqu'au point d'en être choquée. Mais je me rappelle d'avoir pris plaisir alors à voir retomber cette épaisse physionomie dans le sombre qui lui est naturel. Elle n'y revint cependant que très-lentement, comme si les muscles qui avoient servi à ses contorsions eussent tourné sur des gonds rudes et rouillés.

Que l'amour même doit être horrible dans un tel mari! Pour moi, si j'étois sa femme, (mais qu'ai-je fait à moi-même, pour seulement le supposer?) je ne con-

noîtrois de plaisir que dans son absence, ou dans les occasions de le vexer.

Une femme à vapeurs qui a besoin de quelqu'un qu'elle puisse gronder, pourroit peut-être se résoudre à supporter cette figure révoltante : il lui suffiroit de le voir pour faire tomber sur lui toute son humeur ; et ses domestiques, qui par-là en seroient à l'abri, auroient du moins cette raison pour bénir leur maître. Mais pour peu qu'une femme eût de délicatesse, quelle honte, quelle peine n'éprouveroit-elle pas, si elle se surprenoit jamais dans le moindre dessein de lui faire plaisir !

En voilà assez pour sa figure. Du côté de son autre moitié, il passe pour le plus tortueux, le plus rampant de tous les mortels, auprès de tout homme dont il espère le moindre avantage : insolent, impérieux pour ceux qu'il n'a pas d'intérêt à ménager. N'est-ce pas là le véritable esprit de la bassesse ? On le peint méchant, vindicatif ; et s'il est désobligé par quelqu'un, sa haine embrasse toute une famille. Mais c'est à la sienne sur-tout qu'il en veut. On m'a dit qu'entre tous ses parens, il n'y en a pas un d'aussi méprisable que lui. C'est peut-être la raison qui le fait penser à les déshériter tous.

Ma femme-de-chambre qui le sait d'un de ses gens, me raconte qu'il est haï de tous ses fermiers, et qu'il n'a jamais eu un domestique qui ait dit du bien de lui.

Toujours à les soupçonner de lui faire du tort, par ce qu'il juge d'eux apparemment par la bassesse de son cœur, il en change continuellement. Ses poches, dit-on, sont toujours chargées de clefs; de sorte que s'il a quelqu'hôte à traiter, (pour des amis il n'en a que dans votre famille) il est plus de temps à chercher *laquelle et laquelle* de ces clefs il lui faut, que ne dure son repas mesquin; et s'il faut du vin, il le va chercher lui-même. Au reste, on ne le met pas souvent dans cet embarras; car il reçoit fort peu de visites, pas d'autres que celles qu'amènent les affaires ou la nécessité. Un homme d'honneur qui peut l'éviter, aimera mieux se mettre à la nuit que de prendre un lit dans sa maison.

Et voilà pourtant l'homme qu'on a choisi par des vues aussi sordides que les siennes, pour en faire le mari, c'est-à-dire, le seigneur et maître de Miss Clarisse Harlowe!

Mais peut-être n'est-il pas aussi méprisable qu'on le représente. Il est rare qu'on fasse une peinture bien juste des caractères extrêmes dans le bien ou dans le mal. La faveur exaltera les uns et la haine déprimera les autres. Mais votre oncle Antonin a dit à ma mère, qui lui objectoit son avarice, qu'on se proposoit de le bien *lier*, c'est son expression, en votre faveur. Un bon lien de chanvre, j'ose le dire, lui conviendroit bien mieux que celui du mariage. Mais n'est-ce pas une preuve claire que

ses protecteurs mêmes le regardent comme une ame basse, puisqu'ils croient avoir besoin de le brider par des articles ? qui sait?... peut-être sur votre nécessaire. En voilà bien assez et trop sur cet odieux portrait. Vous ne devez pas être à cet homme là, voilà ce qui est clair à mes yeux... : quoique je ne voie pas aussi clairement comment vous ferez pour l'éviter, à moins que vous ne vous assuriez l'indépendance à laquelle vous avez droit par votre legs.

Ma mère est venue m'interrompre ; elle a voulu voir ce que j'avois écrit. J'ai eu l'impertinence de lui lire le portrait de Solmes.

Elle est convenue « que cet homme n'étoit pas pour une femme le plus désirable des maris, qu'il n'avoit pas les apparences pour lui, ni une figure fort heureuse. Mais qu'est-ce que la figure, a-t-elle ajouté, dans un mari ? » et tout de suite on m'a grondée de vous soutenir dans votre résistance aux volontés d'un père. De là on est passé à me faire une morale sur la préférence que mérite un homme qui a pris soin de s'acquitter avec tout le monde, et qui sait conserver son bien dans son entier, par opposition à des prodigues et à des libertins : texte très-utile, sans doute, soit qu'on en fasse ou non l'application à certain individu. Mais pourquoi ces sages parens, en disant trop de mal des personnes qui leur déplaisent, exci-

tent-ils les gens à les défendre ? Lovelace n'est pas un prodigue. Il s'acquitte de ce qu'il doit aux autres, quoique véritablement je le croie assez libertin. Et puis, après nous avoir mis dans le cas de rendre une justice des plus ordinaires, on part de là pour nous accuser de prévention. La belle conséquence! Et c'est ainsi peut-être qu'on nous inspire le désir qui n'est d'abord qu'une *pure curiosité*, de savoir ce qu'un homme ou sa famille pensent de nous; d'où il arrive ensuite assez probablement qu'il se forme une distinction, une préférence, ou quelque sentiment qui ressemble beaucoup à cela.

Ma mère m'a commandé de r'écrire au moins cette page; mais vous me pardonnerez, s'il vous plaît, ma bonne maman. Je ne voudrois pas avoir perdu ce caractère pour tout au monde, parce qu'il est sorti naturellement de ma verve, et je n'ai jamais rien écrit d'agréable pour moi, qui ne l'ait été aussi pour vous. La raison en est toute simple, c'est qu'à nous deux, nous n'avons qu'une ame, avec cette seule différence que vous me semblez quelquefois un peu trop grave, et que je vous parois, moi sans doute, un peu trop légère.

C'est probablement cette différence de nos caractères qui fait que nous nous aimons si parfaitement que, pour me servir des termes de Norris, *il ne peut naître de troisième amour entre deux.* Comme l'une

voit toujours quelque chose qui manque à l'autre, et que nous nous aimons cependant assez pour souffrir nos remarques, et nous dire mutuellement notre avis, ou ce qui est plus vrai, peut-être, aucune des deux ne souhaitant de s'en corriger ; cette disposition écarte une rivalité capable d'exciter dans l'une et dans l'autre un peu d'humeur secrète, qui pourroit avec le temps se tourner en envie, et devenir à la fin de la haine. Ainsi, ma chère, si j'ai rencontré juste, je suis d'avis que chacune garde son défaut, et qu'elle en tire le meilleur parti qu'elle pourra. Car nous avons le naturel pour excuse. Nommez-moi des héros ou des héroïnes qui soient jamais parvenus à vaincre un défaut naturel, soit l'avarice, comme dans certaines gens que je n'ose nommer, soit la gravité, comme dans ma meilleure amie, soit l'étourderie, comme dans... je n'ai pas besoin de vous dire qui.

Je dois vous déclarer, ma chère, que je n'ai pu me dispenser de satisfaire la curiosité de ma mère, (car ma mère en a sa dose, sa bonne dose aussi *de curiosité*) ni même de lui laisser voir de temps en temps quelques passages de vos propres lettres.

On m'interrompt ici, mais je reprendrai bientôt la plume pour vous raconter ce qui s'est passé à cette occasion entre ma mère et moi. Le détail en est d'autant plus intéressant, que dans sa conservation elle

avoit tout-à-la-fois en vue sa fille, son favori Hickman et votre Lovelace.

Voici le récit que je vous ai promis. « Je » ne saurois disconvenir, Nancy, m'a-» t-elle dit, qu'il y ait quelque chose d'un » peu dur dans le cas de Miss Harlowe, » et d'un autre côté il est bien fâcheux » aussi, comme le dit sa mère, de voir une » fille dont l'obéissance s'est toujours fait » admirer sur les moindres points, s'op-» poser à la volonté de ses parens dans les » points plus importans, dans le plus im-» portant de tous. Et pour rendre justice » aux deux parties, c'est grand dommage » que l'homme qui a le choix de la famille, » n'ait pas l'espèce de mérite, qu'une ame » aussi délicate que celle de Miss Harlowe » pourroit raisonnablement souhaiter dans » un mari. Mais enfin cet homme est certai-» nement préférable à un libertin, et à un » libertin qui s'est battu en duel avec son » frère. Des pères et mères doivent penser » ainsi, quand on retrancheroit même ce » sanglant incident. Il seroit bien étrange » qu'ils ne sussent pas ce qui est le plus » convenable à leurs enfans. »

Oui, ai-je répondu en moi-même, ils devroient l'avoir appris par leur propre expérience, si de petites vues sordides ne leur inspiroient pas en faveur d'un homme la même prévention qu'ils reprochent à leur fille en faveur d'un autre : et s'il n'y avoit pas, puis-je ajouter, dans les cir-

constances, quelque vieux oncle au cœur sec et moisi, un oncle Antonin, qui fortifie leur prévention, comme il fait celle de ma mère : pauvre petit esprit! rampant d'un côté, absolu de l'autre : est-ce à ce vieux célibataire de raisonner sur les devoirs des enfans envers leurs parens, sans avoir aucune idée de ce que les pères doivent aussi à leurs enfans? Mais, c'est votre mère, souffrez que je le dise, qui par un excès mal-entendu de douceur et de complaisance, a gâté les trois frères.

« Vous voyez, a continué la mienne, » que je tiens, ma fille, une conduite » bien différente avec vous. Je vous ai re- » commandé un des hommes les plus sa- » ges et les plus polis de l'Angleterre. »

Je n'ai pas une grande idée, ma chère, du jugement de ma mère sur ce qui est le plus poli. Elle juge de l'honnête Hickman pour sa fille, comme je suppose qu'elle auroit fait il y a vingt ans pour elle-même. Hickman me paroît de cette trempe un peu surannée, j'entends pour le caractère; beaucoup trop formaliste, comme vous en conviendrez vous-même.

« D'excellente famille, a continué ma » mère, riche en biens clairs, et qui peu- » vent encore augmenter » (une des considérations capitales pour elle, comme pour quelques autres que vous connoissez). « Je vous prie, je vous demande » en grace de l'encourager, ou du moins, » de

» de ne pas prendre droit de son attache-
» ment et de sa soumission pour le maltrai-
» ter davantage. »

Oui vraiment! lui marquer des bontés, afin qu'il prenne bientôt avec moi des airs familiers! tenir cette sorte d'hommes à une juste distance de soi, c'est le mieux, je le soutiens.

« Cependant j'aurai bien de la peine à
» vous faire entrer là-dessus dans mes sen-
» timens. Que diriez-vous, si je vous trai-
» tois comme Miss Harlowe est traitée par
» son père et par sa mère? »

« Ce que je dirois, Madame? la réponse
» est aisée. Je ne dirois rien. Croyez-vous
» qu'un tel traitement, à l'égard d'une
» jeune personne de ce mérite, ne soit
» point insupportable? »

« Doucement, Nancy, doucement. Vous
» n'avez entendu qu'une partie; et il y a
» quelque chose de plus à dire; je n'en
» veux pour preuve que votre soin de ne
» me lire que quelques endroits de ses let-
» tres. Ce sont ses père et mère, après
» tout. Ils doivent savoir ce qui lui con-
» vient. Miss Harlowe, toute digne enfant
» qu'elle est, doit avoir fait ou dit quelque
» chose qui les porte à la traiter si mal;
» vous savez quelle tendresse ils avoient
» pour elle. »

« Mais, s'il est vrai qu'elle soit sans re-
» proche, Madame, combien votre sup-
» position même les condamne? »

Ensuite est venu « le bien immense de » M. Solmes, son habileté à le ménager. » (*d'un peu trop près*, étoit le mot. Oh! comme on est porté, ai-je dit en moi-même, à excuser ceux qui aiment l'argent, quand on ne le hait pas soi-même ! Cependant, pour la générosité, ma mère est une reine en comparaison de Solmes.)

« Quels étranges effets, a-t-elle ajouté, » la prévention et l'amour font sur le cœur » des jeunes personnes ! »

Je ne comprends pas, ma chère, pourquoi l'on prend tant de plaisir à supposer toujours de l'amour aux gens. *La curiosité* engendre d'autres curiosités. Voilà tout, je m'imagine.

Elle a vanté de fort bonne foi la personne de M. Lovelace, et ses qualités naturelles et acquises. Mais elle est revenue à dire qu'une fille en devoit juger par les yeux d'une mère, et non par les siens. Cependant, elle n'a su que répondre à l'offre que vous faites de rester dans le célibat, et de rompre avec lui : savoir, a-t-elle dit, *si*, *si* (en faisant trois ou quatre *si* d'un seul) *si* l'on peut s'y fier.

Mais toujours l'obéissance sans réserve, sans aucun égard aux raisons, est le refrain de la chanson de ma mère; et l'application, ma chère, me regarde comme vous.

Je reconnois volontiers que l'obéissance aux parens est un devoir tres-méritoire. Je bénis même le ciel de n'être pas mise aux

mêmes épreuves que vous. Il est aisé pour tout le monde de faire son devoir, lorsqu'on n'a ni tentation, ni intérêt qui nous pousse à nous en écarter. Mais peu de jeunes personnes, avec le pouvoir de secouer honnêtement le joug, seroient capables de votre patience.

La crainte de vous offenser me fait rejeter tout ce qui se présente à mon esprit sur la conduite que votre père, vos oncles et *tout le reste*, tiennent avec vous.

Mais je commence à prendre une plus haute idée que jamais de ma pénétration, sur ce que je ne me suis jamais senti d'amitié sincère pour aucun de toute votre famille, que pour vous seule. Je ne suis pas née pour aimer ces gens-là. Mais mon devoir est d'être sincère avec mon amie; et c'est l'excuse qui justifiera Anne Howe aux yeux de Miss Clarisse Harlowe. J'aurois pourtant dû excepter votre mère, femme respectable, et qui à présent mérite de la compassion. Quel traitement elle doit avoir souffert, pour se trouver aujourd'hui si complètement subjuguée! C'est le mot. Le bon vieux vicomte ne s'attendoit guère, lorsqu'il maria sa chère fille, sa fille unique, à un homme de si belle apparence, et qu'elle trouvoit elle-même de son goût, qu'elle seroit si fort opprimée sous le joug! Un autre que moi traiteroit votre père de tyran. Tous ceux qui le connoissent lui donnent ce nom, et si

vous aimez votre mère, vous ne devez pas trop leur en vouloir. Et cependant, après tout, je ne saurois m'empêcher de la trouver moins à plaindre, lorsqu'on se rappelle que c'est elle-même qui s'est attiré ses disgraces (que la mauvaise humeur de votre père vienne d'où elle voudra, de sa goutte ou de toute autre cause) par une longue suite de foiblesses, indignes de sa naissance et de ses belles qualités, en cédant tout à des esprits entreprenans et présomptueux (bornez cette réflexion à votre frère, si c'est pour vous une peine de l'étendre plus loin) ; et cela dans quelle vue ? pour se procurer une tranquillité passagère, qui méritoit d'autant moins d'être considérée, que ses efforts n'ont servi qu'à fortifier l'ascendant des autres, à proportion qu'ils ont affoibli le sien ; et ils l'ont rendue enfin l'esclave d'un empire arbitraire, qui s'est établi sur sa patience. Et quel en est le fruit ? de se voir forcée aujourd'hui, contre son propre jugement, d'abandonner le plus digne de ses enfans, et de le sacrifier à l'amour-propre et à l'ambition du plus indigne. Mais je me hâte de quitter ce sujet. Je crains même qu'on ne me pardonne pas ce que j'en ai dit. Et pourtant, ce n'est pas la moitié de ce que j'ai dans le cœur sur l'article de cette fatale douceur.

On attend ce soir de Londres M. Hickman. Je l'ai prié de s'y enquérir un peu

soigneusement de la vie et des sociétés de Lovelace à la ville. S'il ne l'a pas fait, il n'aura pas lieu d'être content de mon humeur. Ne vous attendez pas à des récits fort avantageux. Lovelace est une créature intrigante et remplie d'artifices.

En vérité, je méprise ce sexe bien cordialement. Que ne laissent-ils en repos nos pères et nos mères, au lieu de les venir tourmenter, pour qu'ils nous tourmentent après, par leurs offres dorées, par leurs protestations, par leurs belles peintures d'établissement, et par toutes leurs ostentations ridicules ! Quelle charmante vie nous pourrions vous et moi mener ensemble, en les méprisant tous ! Mais se voir bercer par leurs flatteries, et nous laisser prendre au piège, comme les plus sots de tous les oiseaux, pour tomber dans un état d'esclavage ou de vile subordination ! Etre traitées en princesses pendant quelques semaines, pour l'être en esclaves pendant tout le reste de notre vie ! .... de bonne foi, ma chère, je dirai d'eux tout ce que vous dites de Solmes ; je ne puis les souffrir. Mais vos proches, (car je ne veux plus leur donner le nom de vos parens, dont ils sont indignes) vos proches, dis-je, qui sont capables de vous vendre au prix qui leur est offert par un misérable, et qu'il ne peut leur compter qu'en dépouillant tous les siens de leurs espérances naturelles, faut-il plus qu'un

sentiment de justice le plus ordinaire pour être revolté d'un pareil marché ?

M. Hickman sondera Milord M..... sur l'article que vous me recommandez. Je pourrois vous dire d'avance que Milord répondra, lui et les siens, lorsqu'on les fera tomber sur cette matière : *Qui ne se trouveroit pas honoré d'une alliance avec Miss Clarisse Harlowe* ? Mde. Fortescue m'a dit qu'ils ne parlent de vous qu'avec admiration.

Si je ne me suis pas expliquée assez clairement dans mes avis sur le parti que vous devez prendre, je vais vous le répéter en deux mots ; reprenez vos droits. Si vous le faites, tout le reste suivra naturellement.

On nous a dit ici que Mde. Norton, comme votre tante Hervey, s'étoit déclarée pour le parti de l'obéissance aveugle. Si elle a pu penser que la part qu'elle a eue à votre éducation, et vos admirables qualités naturelles et acquises, doivent être prostituées à un misérable tel que Solmes, je lui dirois volontiers des injures. Il peut vous venir à l'esprit que je cherche à diminuer un peu la considération que vous avez pour cette digne femme. Peut-être ne vous tromperiez-vous pas tout-à fait ; car, pour vous avouer la vérité, je ne l'aime pas autant que je l'aimerois, si, vous la voyant chérir un peu moins, j'étois bien sûre que vous m'aimiez plus qu'elle.

Votre mère vous a déclaré que vous aurez à souffrir de rudes épreuves ; que vous êtes désormais sous la discipline de votre père (ce mot seul me suffit pour que je meprise ceux qui donnent occasion de l'employer) ; qu'il n'est plus en son pouvoir de vous secourir, et que si vous avez quelque faveur à espérer, ce n'est plus que par la médiation de vos oncles. Je suppose que vous écrirez à ces deux *Catons*, puisqu'on vous a défendu de les voir. Mais est-il possible qu'une telle femme, une telle sœur, une telle mère, n'ait aucune influence dans sa propre famille ? Si cela est, qui voudra se marier, comme vous le dites si bien, pouvant vivre dans le célibat ? Ma bile recommence à s'échauffer. Reprenez vos droits, ma chère : c'est tout ce que je puis vous dire à présent, de peur de vous offenser, lorsque j'ai le malheur de ne pouvoir vous servir.

ANNE HOWE.

LETTRE XXVIII.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Vendredi, 10 *Mars*.

TROUVEZ bon, ma chère, que je revienne sur quelques endroits de votre lettre, qui m'affectent sensiblement.

En premier lieu, vous me permettrez

de vous dire, malgré l'abattement où sont mes esprits, que je suis très-sérieusement fâchée contre vous pour vos réflexions sur mes proches; particulièrement celles qui regardent mon père, ma mère et la mémoire de mon grand-père. Votre mère n'échappe point au tranchant de votre censure. On ne peut guère s'empêcher soi-même d'écrire ou de parler librement, de ceux même qu'on chérit et qu'on honore le plus, dans les momens où l'idée d'un traitement injuste et dur tourmente et chagrine le cœur. Mais on souffre de voir que d'autres prennent la même liberté. D'ailleurs, vous avez un tour d'expression si vif contre tout ce que vous prenez en aversion, que lorsque ma chaleur est un peu refroidie, et que mes réflexions me font appercevoir à quoi j'ai donné occasion, je me sens obligée de tourner mes reproches contre moi-même. Mais ce que je puis le moins supporter, ce sont vos réflexions sur ma mère. (¶) Et! quoi, ma chère, parce qu'elle n'est pas récompensée de sa grande douceur, ce défaut de récompense ou même de reconnoissance de ses sacrifices, est-il une raison pour ses enfans de se dispenser de ce qu'ils croient leur devoir? Ce fut d'abord par sa grande vivacité que mon père sut intéresser son ame douce et tendre. Et c'est cette vivacité même, qui, comme je l'ai observé, se tournant contre son sein, à

l'époque de sa cruelle maladie, a mis cette impatience dans son humeur. Il aima toujours tendrement ma mère. Et n'excusera-t-on pas, ne louera-t-on pas même une épouse généreuse et sensible, qui fait à la tendresse et à la pitié le sacrifice de sa propre volonté, de tous ses goûts, pour complaire à un mari dont elle sait qu'elle est aimée, et qu'elle voit journellement tourmenté par les douleurs d'un mal cruel, dont les accès deviennent de jour en jour plus fréquens et plus terribles ? Et la suite trop naturelle n'est-elle pas (la nature humaine, ma chère, n'est pas parfaite) qu'un mari si bien accoutumé aux continuelles complaisances de sa femme, ne puisse plus souffrir d'être contredit par personne, bien moins par ses enfans ? Ainsi souvenez-vous d'épargner ma mère, si vous ne voulez pas offenser cruellement votre amie. Et sans doute vous m'accorderez de partager avec elle sa tendre compassion, aussi bien que son amour et son respect pour mon père. Je n'ai point d'autre amie que vous devant qui je puisse plaider ma cause, à qui j'ose me plaindre. Et dans la malheureuse position où je suis, il n'est que trop probable que je me plaindrai souvent, parce qu'il est plus que probable qu'on m'en donnera de plus en plus sujet. Mais que votre rôle soit d'adoucir l'amertume de mes chagrins, et la violence de mes sentimens, par des avis

dont vous connoissez tout le crédit sur mon esprit : d'autant plus que vous devez savoir, que les traits que vous vous permettez contre mes parens, ne peuvent avoir d'autre effet que d'affoiblir le sentiment de mon respect pour eux sans produire aucun bien pour moi-même. (b)

Je ne puis désavouer que mon cœur ne soit flatté de me voir secondée par votre jugement, dans le mépris que je crois devoir à M. Solmes. Cependant, permettez-moi de vous dire qu'il n'est pas si horrible que vous le représentez, du moins par la figure ; car du côté de l'ame, tout ce que j'ai appris de lui me porte à croire que vous lui avez rendu justice. Mais votre talent est si singulier pour peindre, comme vous dites, les laides ressemblances, et votre vivacité si extraordinaire, que l'un et l'autre vous emportent quelquefois hors des bornes de la vraisemblance. En un mot, ma chère, je vous ai vue plus d'une fois prendre la plume, avec la résolution d'écrire tout ce que votre esprit, plutôt qu'une exacte justice, pourroit vous dicter de convenable à l'occasion. On pourroit penser qu'il m'appartient d'autant moins de vous quereller là-dessus, que vos dégoûts et vos aversions pour cet homme viennent ici de la tendresse que vous avez pour moi. Mais ne devons-nous pas toujours juger de nous-mêmes et de ce qui nous touche, comme nous pou-

vons nous figurer raisonnablement que les autres jugeroient de nous et de nos actions?

A l'égard du conseil que vous me donnez de reprendre mes droits, je suis résolue de ne jamais entrer en procès avec mon père, quelque mal qui puisse m'en arriver. J'entreprendrai peut-être une autre fois de répondre à tous vos raisonnemens sur ce point; je me contente d'observer aujourd'hui que Lovelace même me jugeroit peu digne de ses attentions, s'il me croyoit capable d'une pareille résolution. Ces hommes, ma chère, au travers de toutes leurs flatteries, ne laissent pas de jeter les yeux sur l'avenir, et de songer au solide. Et ce n'est pas là-dessus que je les condamne. L'amour, vu en arrière et dans le passé, doit paroître une grande folie, lorsqu'il a conduit à la pauvreté des personnes nées pour l'abondance, et qu'il a réduit des ames généreuses dans la dépendance des besoins et des obligations étrangères.

Vous faites sortir de la différence de nos caractères, une raison fort ingénieuse de la tendre amitié que nous avons l'une pour l'autre. Je ne l'aurois jamais imaginée. Il peut bien y avoir quelque vérité; mais qu'elle soit vraie ou non, il est certain que, de sang froid, et lorsque je me donnerai le temps de réfléchir, je ne vous en aimerai que mieux pour vos corrections et vos reproches, quelque sévérité que

vous y puissiez mettre. Ainsi, ne m'épargnez point, ma chère amie, lorsque vous me surprendrez dans la moindre faute. J'aime votre agréable raillerie ; vous savez que ce n'est pas d'aujourd'hui : et toute sérieuse que vous me croyez, vous ai-je jamais reproché d'être trop légère, comme vous le dites trop durement de vous-même ?

Une des premières conventions de notre mutuelle amitié fut de nous dire ou de nous écrire ce que nous pensons l'une de l'autre, sans jamais nous en choquer ; et cette liberté est une condition que je crois indispensable en amitié.

Je savois bien que votre mère se déclareroit pour l'obéissance aveugle de la part des enfans. Je me trouve malheureuse d'être placée dans des circonstances qui m'ôtent le pouvoir de me conformer à ses principes. Je le devrois, je le sais, si je le pouvois. Que vous êtes heureuse de n'avoir rien à démêler qu'avec vous-même, avec vos agréables caprices, un peu singuliers pourtant, dans le choix que votre mère vous invite à faire de M. Hickman ! que je le serois aussi, si j'étois traitée avec la même douceur ! je rougirois d'entendre ma mère me prier et *me demander en grace*, et le tout en vain, d'encourager un homme aussi exempt de reproche que l'est M. Hickman.

Sérieusement, ma chère Miss Howe, je

n'ai pu lire sans confusion que votre mère ait dit, en m'ayant en vue, que tout est à craindre de la prévention en amour dans les jeunes personnes de notre sexe. Cela m'est d'autant plus sensible que vous-même, ma chère, vous me semblez prête à vouloir me persuader que je suis dans le cas de la réflexion. Je serois bien blâmable de chercher à vous déguiser le moindre penchant de mon cœur. Je ne disconviendrai pas que cet homme,... ce Lovelace,... ne soit une personne pour laquelle on pourroit prendre assez de goût, si son caractère étoit aussi irréprochable que celui de M. Hickman, ou même s'il y avoit quelqu'espérance de pouvoir le ramener. Mais il me semble que le mot d'amour, quoique si-tôt prononcé, rend un son qui a bien de la force et de l'étendue. Cependant j'irai jusqu'à reconnoître que par des mesures violentes on peut être menée comme pas à pas à quelque chose qu'on pourroit nommer.... Je suis assez embarrassée à trouver un nom..... qu'on pourroit nommer une sorte de *goût conditionnel*, ou quelque chose d'approchant. Mais pour le nom d'amour, tout légitime et tout charmant qu'il est dans plusieurs cas, tel que celui de la parenté, celui de la société, et plus encore dans nos devoirs suprêmes où il mérite proprement le nom de divin, il me semble que, borné au sens étroit et particulier qui ne regarde que

nous-mêmes, et dans lequel vous me l'appliquez, le son n'en est pas fort agréable. Traitez-moi aussi librement que vous le souhaiterez sur les autres points. Cette liberté, comme je vous l'ai dit, ne fera qu'augmenter mon amitié. Mais je serois bien aise, pour l'honneur de notre sexe, que soit qu'il soit question de moi ou d'une autre, vous ne laissassiez pas glisser si facilement de votre bouche ou de votre plume l'imputation d'amour. Ce doit être un double triomphe pour les hommes, qu'une femme de votre délicatesse, et aussi pleine de mépris pour eux que vous voulez qu'on le pense, puisse leur livrer en quelque sorte une amie, comme une sotte créature malade d'amour, avec une espèce de triomphe de joie de sa foiblesse.

J'aurois quelques autres observations à faire sur vos deux dernières lettres, mais je n'ai pas à présent l'esprit assez libre. Je me suis attachée aux endroits qui m'avoient le plus frappée, et dont j'ai cru ne pouvoir trop tôt vous avertir. Dans ma prochaine lettre, je reviendrai à ce qui se passe ici.

LETTRE XXIX.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Samedi, 11 Mars.

IL m'est venu tant de messages insultans de la part de mon frère et de ma sœur, tant de menaces répétées de leur vengeance, si je n'acquiesce pas à leurs volontés, et qui m'ont été rendus par Betty Barnes avec une impertinence révoltante, qu'avant de m'adresser à mes oncles, suivant l'ouverture que ma mère m'a donnée dans sa lettre, j'ai jugé à propos de leur faire mes plaintes de ces indignes procédés. Mais je m'y suis prise d'une manière qui vous donnera beaucoup d'avantage sur moi, si vous continuez d'expliquer mes termes, comme vous avez fait quelques endroits de mes premières lettres. En un mot, vous aurez une plus belle occasion que jamais de me croire déja fort avancée en amour, si les raisons que j'ai eues de changer un peu de style par rapport à M. Lovelace, ne vous disposent pas à un jugement plus favorable J'ai cru à propos de les laisser à leurs propres idées, et puisqu'ils veulent absolument que je sois prévenue pour M. Lovelace, je leur donne sujet de se confirmer dans leur opinion, plutôt que d'en douter.

En peu de mots, voici mes raisons pour changer de ton. Premièrement, ils ont fondé leur principale batterie sur l'aveu que mon cœur étoit libre; et supposant ainsi que je n'ai nulle préférence en vue, ma résistance prend à leurs yeux l'air d'une obstination sans motif; d'où ils concluent que mon aversion pour Solmes peut être aisément surmontée, et qu'elle doit l'être par l'obéissance que je dois à mon père, et par la considération du bien général de la famille.

En second lieu, tout en employant cet argument pour me fermer la bouche, ils paroissent fort éloignés de m'en croire sur ma parole, et ils me traitent avec autant de violence et de mépris, que si j'étois amoureuse d'un laquais de mon père; de sorte que l'offre conditionnelle de renoncer à M. Lovelace ne m'a procuré aucune faveur.

D'un autre côté, je ne puis m'ôter de l'idée que l'antipathie de mon frère pour M. Lovelace est loin d'être bien fondée. Le crime de M. Lovelace, celui du moins qu'on fait retentir sans cesse à mes oreilles, est sa passion désordonnée pour les femmes. C'est un grand vice sans doute. Mais est-ce par affection pour moi que mon frère lui fait ce reproche? Non, toute sa conduite fait trop connoître que ce n'est pas là son principal motif, et que ce qui l'anime contre sa sœur, c'est qu'il la croit un obstacle à ses vues.

C'est en quelque sorte la voie de la justice qui m'appelle à prendre un moment la défense d'un homme qui, quoique provoqué par mon frère, ne lui a pas fait tout le mal qu'il pouvoit, tandis que mon frère s'est efforcé de lui en faire beaucoup, s'il l'avoit pu. J'ai donc vu qu'il étoit à propos de les alarmer un peu, par la crainte que les méthodes qu'ils emploient ne soient directement opposées à celles qu'ils auroient dû prendre pour parvenir à leurs fins. Après tout, est-ce donc faire un compliment si flatteur à M. Lovelace, que de laisser penser que je le préfère à l'homme dont on m'épouvante ? Ma chère Miss Howe, me suis-je dit, m'accuse d'une prétendue molesse qui m'attire les insultes de mon frère : je veux me placer sous les yeux de cette chère amie, et d'après tous ces motifs, faire un peu l'essai de son esprit, au risque de reconnoître qu'il me sied fort mal.

C'est dans cette façon de penser que j'ai écrit à mon frère et à ma sœur. Voici la lettre que j'ai adressée au premier.

« Traitée comme je suis traitée, en par-
» tie ou peut-être entièrement par vos ins-
» tigations, mon frère, il doit m'être per-
» mis de vous en faire mes reproches. Mon
» intention n'est pas de vous déplaire,
» dans ce que je vais vous écrire, mais
» je dois m'expliquer ; l'occasion l'exige.

» Permettez, qu'en premier lieu, je rap-

» pelle à votre mémoire que je suis votre
» sœur, et que je ne suis pas votre ser-
» vante. Vous en conclurez, s'il vous plaît,
» qu'il ne convient ni à moi de souffrir,
» ni à vous d'employer le langage amer,
» insultant et emporté qu'on me tient de
» votre part, dans une occasion où je n'ai
» pas d'ordre à recevoir de vous.

» Supposons que je dusse me marier à
» l'homme que vous n'aimez pas, et que
» j'eusse le malheur de ne pas trouver en
» lui un mari tendre et civil ; seroit-ce une
» raison pour vous d'être un frère incivil
» et désobligeant ? Devriez-vous, Mon-
» sieur, avancer le temps de mes infortu-
» nes, si j'étois destinée à les essuyer un
» jour ? Je vous le dis nettement ; le mari
» qui me traiteroit plus mal, en qualité
» de femme, que vous ne m'avez traitée
» depuis quelque temps en qualité de sœur,
» seroit sans contredit un barbare.

» Demandez-vous à vous-même, Mon-
» sieur, si vous auriez fait le même trai-
» tement à votre sœur Bella, dans la sup-
» position qu'elle eût reçu les soins de
» l'homme que vous haïssez tant ? S'il y
» a toute apparence que non, souffrez,
» mon frère, que je vous exhorte à régler
» moins votre conduite sur ce que vous
» croyez qu'on supportera que sur ce que
» le devoir vous permet d'entreprendre.

» Comment le prendriez-vous de la
» part d'un frère, si vous en aviez un qui,

» dans un cas de la même nature, tînt à
» votre égard la conduite que vous tenez
» avec moi ? Vous ne sauriez avoir oublié
» la réponse laconique que vous fîtes à
» mon père même lorsqu'il vous proposa
» Miss Doily. » Elle n'est pas de mon
» goût. » Tels furent vos termes ; et l'on
» eut la bonté de n'y plus penser.

» Vous devez bien juger qu'il est im-
» possible que j'ignore à qui je dois attri-
» buer mes disgraces, lorsque je me rap-
» pelle avec quelle indulgence mon père
» m'a permis de rejeter d'autres offres ;
» et qui je dois accuser de la ligue for-
» mée en faveur d'un homme dont la per-
» sonne et le caractère souffrent bien plus
» d'objections, qu'aucun de ceux qu'on
» m'a permis de refuser.

» Je n'entreprends point de comparer
» les deux sujets. Et qui oseroit dire en
» effet qu'il y ait entr'eux la moindre com-
» paraison ? Toute la différence, qui est
» au désavantage de l'un, ne consiste que
» dans un point, à la vérité, de la plus
» grande importance : mais pour qui est-il
» si important ? Pour moi-même assuré-
» ment, si j'étois disposée à le favoriser ;
» et moins pour vous que pour tout au-
» tre. Cependant, si vous ne parvenez pas,
» par votre étrange politique, à réunir cet
» homme et moi, comme des parties qui
» souffrent pour la même cause, vous me
» trouverez aussi déterminée à renoncer

» à lui, que je le suis à refuser l'autre. J'ai
» fait l'ouverture de cette proposition. Je
» me flatte que vous ne me confirmerez
» pas davantage dans l'opinion que les dif-
» ficultés viennent de vous, si elle n'est
» pas acceptée.

» Il est bien triste pour moi d'avoir su-
» jet de dire que, sans pouvoir me repro-
» cher de vous avoir jamais offensé, j'ai
» en vous un frère, mais non pas un ami.

» Peut-être ne daignerez-vous pas entrer
» dans les raisons de votre conduite ré-
» cente avec une folle petite sœur. Mais
» si vous trouvez qu'on ne doit ni poli-
» tesse ni civilité à ce titre, non plus qu'à
» mon sexe, rien ne peut du moins vous
» dispenser de la justice.

» Accordez-moi la liberté d'observer
» aussi que le principal but de l'éducation
» qu'on donne à un jeune homme dans
» nos universités, est de leur apprendre à
» raisonner juste et à maîtriser la violence
» de leurs passions. J'espère, mon frère,
» que vous ne donnerez pas lieu à ceux
» qui nous connoissent tous deux, de con-
» clure que l'une a fait plus de progrès à
» sa toilette, dans la seconde de ces deux
» sciences, que l'autre à l'université. Je suis
» véritablement affligée d'être obligée de le
» dire, mais j'ai entendu remarquer plu-
» sieurs fois que vos passions indomtées
» ne font pas d'honneur à votre éducation.

» Je me flatte, Monsieur, que vous ne

» vous offenserez pas de la liberté que j'ai » prise avec vous. Vous ne m'en avez » donné que trop de raison, et vous en » avez pris, sans raison, de bien plus » étranges avec moi. Si vous vous trouvez » offensé, faites moins d'attention à l'ef- » fet qu'à la cause. Alors, pour peu que » vous vous examiniez vous-même, la » cause ne manquera pas de cesser; et l'on » pourra dire avec justice, qu'il n'y a pas » de jeune homme plus accompli que mon » frère.

» C'est, je vous assure, Monsieur, dans » les véritables sentimens d'une sœur, » malgré la dureté avec laquelle vous me » traitez, et nullement par cette présomp- » tion dont vous avez été si prompt à m'ac- » cuser, que je vous donne ce conseil. » Souffrez que je demande au ciel le re- » tour de l'amitié dans le cœur de mon » frère unique. Faites-moi retrouver en » vous, je vous en conjure, un ami com- » patissant; car je suis et je serai toujours » votre affectionnée sœur

CL. HARLOWE.

Voici la réponse de mon frère.

« Je sais qu'on ne verra pas la fin de votre impertinent griffonnage, si je ne prends le parti de vous écrire. Je vous écris donc; mais sans entrer en dispute avec une petite prêcheuse, une impertinente questionneuse pleine de présomption; c'est unique-

ment pour vous défendre de m'excéder davantage de votre joli galimatias. Je ne sais à quoi l'esprit est bon dans une femme, si ce n'est à lui faire prendre une ridicule estime d'elle-même, et à lui faire regarder tous les autres avec mépris. Le vôtre, Miss l'effrontée, vous élève au-dessus de votre devoir, et vous apprend à mettre au-dessous de vous les leçons et les ordres de vos parens. Mais poursuivez, Miss; votre mortification n'en sera que plus cuisante. Voilà tout, mon enfant; elle le sera, ou j'y perdrai ma peine, aussi long-temps que votre préférence exclusive continuera pour cet infame Lovelace, qui est justement détesté de toute votre famille. Nous voyons à présent par votre lettre, avec la dernière évidence, comme nous n'avions que trop de raisons de le soupçonner, nous voyons qu'il a pris de fortes racines dans vos inclinations un peu précoces; mais plus ces racines auront de force, plus on en trouvera (et l'on n'en manquera pas) pour arracher l'infame de votre cœur. Quant à moi, malgré votre impudent avis, et les réflexions non moins impudentes qui le précèdent, vous trouverez toujours en moi un ami et un frère, ou ce sera votre faute. Mais si vous continuez de songer à ce misérable Lovelace, attendez-vous à ne trouver jamais ni l'un ni l'autre dans »

JAMES HARLOWE.

Voici à présent une copie de ma lettre à ma sœur, et de sa réponse.

» Par quelle offense, ma chère sœur, ai-je pu mériter qu'au lieu d'employer vos efforts pour adoucir la colère de mon père contre moi, comme il est bien sûr que je l'aurois fait pour vous, si vous aviez eu le malheur d'être dans ma position, vous ayez le cœur assez dur pour allumer contre moi, non-seulement la sienne, mais encore celle de ma mère? Mettez-vous à ma place, ma chère Bella, et supposez qu'on voulût vous forcer d'épouser M. Lovelace, pour lequel on vous croit de l'antipathie; ne regarderiez-vous pas cet ordre comme une loi bien fâcheuse? Cependant votre dégoût pour M. Lovelace ne sauroit être plus grand que le mien pour M. Solmes. L'amour et la haine ne sont pas des passions libres.

» Mon frère regarde peut-être comme la marque d'un esprit mâle de se montrer insensible à la tendresse. Nous l'avons entendu toutes deux se vanter de n'avoir jamais aimé avec un sentiment de préférence marquée. Dominé comme il l'est par d'autres passions, rebuté d'ailleurs dans sa première tentative, peut-être ne recevra-t-il jamais d'autres impressions d'amour. (¶) Il est donc moins étonnant de voir que tout frais sorti du collège, et de dessous la main du précepteur, il veuille s'ériger à son tour en précepteur d'un sexe plus doux,

et donner des loix à ses sœurs, dont les goûts et les manières ont été formés sur un plan tout différent : car, suivant lui, qu'est-ce que les collèges, qu'une échelle de tyrans, qui remontent des classes inférieures aux supérieures, et de celles-ci jusqu'au maître ? (¶) Oui, il est moins étonnant qu'avec des inclinations si viriles, il veuille dominer et opprimer une malheureuse sœur, dans des circonstances où il satisfait à-la-fois son antipathie et son ambition, défaut dont je vous ai entendu une fois le taxer. Mais qu'une sœur abandonne la cause d'une sœur, et qu'elle se joigne à lui pour animer un père et une mère, dans un cas qui pourroit avoir été le sien ; en vérité, Bella, cette conduite n'est pas fort jolie.

» Nous nous souvenons toutes deux d'un temps où M. Lovelace passoit pour un caractère qu'on pouvoit ramener, et où l'on étoit bien éloigné de regarder comme un crime, l'espérance de faire rentrer dans le chemin de la vertu et de l'honneur un homme de son esprit et de son expérience. Je ne souhaite pas d'en faire l'épreuve. Cependant, je ne fais pas difficulté de dire que si je n'ai aucun penchant pour lui, les méthodes odieuses qu'on emploie pour me forcer de recevoir un homme tel que M. Solmes, sont capables de m'en inspirer.

» Daignez, ma sœur, mettre à part un

moment tous les préjugés, et comparez ces deux hommes du côté de la naissance, de l'éducation, de la personne, de l'esprit, des manières, du maintien et des procédés ; et du côté même de la fortune, en y comprenant les reversions : comparez et jugez. Cependant, comme j'en ai souvent répété l'offre, je me réduirai de bon cœur au célibat, si l'on veut accepter ce parti.

« Je ne puis vivre ainsi dans la disgrace et l'abandon. Je voudrois, s'il m'étoit possible, obliger tous mes parens ; mais la justice, l'honnêteté me permettent-elles d'épouser un homme qu'il m'est impossible de souffrir ? Si l'on ne m'a jamais vu m'opposer à la volonté de mon père, si j'ai toujours fait ma fatisfaction d'obliger et d'obéir, jugez de la force de mon antipathie, par la douloureuse résistance que je suis obligée de faire, et qu'il m'est impossible de ne pas faire.

Ayez donc pitié de moi, ma très-chère Bella ! ma sœur, mon amie, ma compagne, ma conseillère, et tout ce que vous étiez lorsque j'étois heureuse ; soyez aujourd'hui l'avocate de votre très-affectionnée »

CL. HARLOWE.

Voici sa réponse.

» Je vous assure que je dirai ma pensée sur votre compte et sur votre conduite, par rapport à cet abominable Lovelace.

Avec toute votre belle prudence, vous n'êtes qu'une petite folle, à qui l'amour fait tourner la tête. On le voit clairement dans vingt endroits de votre lettre. A l'égard de vos belles offres de vivre fille, c'est une chanson à laquelle personne ne croira. C'est un de vos artifices pour éviter de vous soumettre à votre devoir et à la volonté des meilleurs parens du monde, comme il est sûr que les vôtres l'ont bien été pour vous... quoiqu'ils s'en voient aujourd'hui joliment récompensés.

» Il est vrai que nous vous avions tous cru d'un naturel doux et aimable. Mais pourquoi paroissiez-vous telle ? Vous n'aviez jamais été contrariée : on vous a toujours laissé faire vos propres volontés. Vous ne trouvez pas plutôt de l'opposition au beau désir de vous jeter entre les bras d'un vil débauché, que vous montrez ce que vous êtes. Il vous est impossible d'aimer M. Solmes ! voilà le prétexte. Ma sœur, ma sœur, je vous en dirai la raison ; c'est que vous avez Lovelace au fond du cœur ; un misérable, détesté, justement détesté de toute la famille, et qui a trempé ses mains dans le sang de votre frère. Cependant vous voudriez nous le donner pour parent ; dites, le voudriez-vous ?

Je ne retiens pas mon impatience de vous voir supposer que j'aie pu avoir le moindre goût pour un homme d'une aussi vile espèce. S'il a reçu autrefois, comme

vous le prétendez, quelque encouragement de la part de notre famille, c'étoit avant que son vil caractère fût connu de nous. Les preuves qui ont fait une si forte impression sur nos esprits, en devoient faire quelqu'une sur le vôtre, et elles en auroient fait, si vous n'aviez pas été une petite folle trop précoce, comme tout le monde le reconnoît dans cette occasion.

,, Bon Dieu ! quel bel étalage de mots en faveur de ce misérable ! Sa naissance, son éducation, sa personne, son esprit, ses manières, son air, sa fortune, et ses reversions aussi, qui sont appelées au secours pour grossir cet énorme catalogue ! Quel flot de louanges, quel épanchement d'un cœur qui se pâme d'amour ! Et vous voudriez rester fille ? oh ! oui, j'en réponds, -- tandis que toutes ces perfections imaginaires voltigent devant vos yeux éblouis ! Mais finissons ; je voudrois seulement que dans l'opinion que vous semblez avoir de votre bel esprit, vous ne prissiez pas tous les autres pour des insensés, que vous croyez pouvoir mener en lesse, avec votre ton mignard et plaintif.

,, Vous pouvez écrire aussi souvent qu'il vous plaira, mais cette réponse sera la dernière que vous recevrez sur le même sujet,,

D'ARABELLE HARLOWE.

J'avois deux lettres prêtes pour chacun de mes oncles ; je les ai données à un

domestique de mon oncle Harlowe, que j'ai rencontré dans le jardin, en le priant de les remettre à leur adresse. Si je dois juger de leurs réponses par celles que j'ai reçues de mon frère et de ma sœur, je n'ai rien d'agréable à m'en promettre. Mais lorsque j'aurai tenté tous les expédiens, j'aurai moins de reproches à me faire s'il arrive quelque chose de fâcheux. Je vous enverrai une copie de ces deux lettres, aussi-tôt que je saurai quelle attention on y aura donnée, si pourtant l'on daigne y en faire aucune.

LETTRE XXX.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Dimanche au soir, 12 Mars.

CET homme, ce Lovelace me jette dans de grandes inquiétudes. Sa hardiesse et sa témérité vont à l'excès. Il étoit ce soir à l'église, dans l'espérance apparemment de m'y voir. Cependant si c'étoit là son motif, ses émissaires ordinaires ont été cette fois en défaut.

Chorey, qui étoit à l'église, m'a dit qu'elle avoit observé particulièrement son air fier et hautain, lorsqu'il s'est tourné du banc où il étoit assis, vers le banc de notre famille. Mon père et mes deux oncles s'y trouvoient. Ma mère et ma sœur

y étoient aussi. Heureusement que mon frère n'y étoit pas. Ils sont tous revenus en désordre. Comme c'est la première fois qu'il se soit fait voir ici depuis la malheureuse rencontre, toute l'assemblée n'a eu des yeux que pour lui.

Quelles peuvent avoir été ses vues, s'il s'étoit proposé de prendre un air de bravade et de défi, comme Chorey le dit et comme d'autres qu'elle croient l'avoir remarqué ? Est-il venu pour me voir ? Mais en se conduisant de la sorte vis-à-vis de ceux de ma famille qui se trouvoient là, a-t-il cru me rendre service ou me plaire ? Il sait combien il en est haï, et il ne daigne pas prendre la peine, quoique sans doute fort inutile, d'éviter du moins de se trouver dans le chemin de leur haine !

Souvenez-vous, ma chère, qu'entre vous et moi nous avons souvent observé son orgueil. Vous l'en avez même raillé ; et loin de se disculper là-dessus, il en est convenu, et en l'avouant, il croit en avoir fait assez. Pour moi, j'ai toujours pensé que dans sa situation, l'orgueil est un assez mauvais sujet de plaisanterie. C'est un vice si petit, si inutile dans les gens d'une haute naissance ! S'ils méritent du respect, ils sont sûrs d'en obtenir sans l'exiger. En d'autres termes, vouloir s'attirer du respect par des manières hautaines, c'est faire voir qu'on se défie de son propre mérite, c'est avouer qu'on ne s'en juge pas digne

par ses actions. La distinction ou la qualité peut inspirer de l'orgueil à ceux pour qui c'est une acquisition toute nouvelle ; alors les réflexions et le mépris qu'il attire sur eux en deviennent les contrepoids.

Avec tant d'autres avantages du côté de la personne, de la figure, du savoir même, comme on assure qu'il en a, être orgueilleux et hautain ! tandis que les traits même de son visage démentent et condamnent ces airs qui ne lui sont pas naturels ! que je le trouve inexcusable ! Orgueilleux ! de quoi ? ce n'est pas de bien faire, seul orgueil qu'on pourroit justifier. Orgueilleux des avantages extérieurs ? Quand on voit dans un homme ou dans une femme cette espèce d'orgueil qui, pour ainsi dire, vous arrête à la surface, n'est-on pas tenté de se méfier de l'intérieur ? Quelques gens pourroient craindre qu'on ne marchât sur eux, s'ils ne vous tenoient pas à une certaine distance par un air de fierté : crainte, après tout, bien humiliante, puisqu'elle suppose, si l'on peut parler ainsi, qu'ils se méprisent eux-mêmes. Mais un homme tel que lui doit être sûr que l'humble modestie ne lui serviroit que d'ornement.

On ne peut lui refuser des talens ; mais ces talens et tous ses avantages personnels ont été pour lui autant de pièges : il n'y a pas moyen d'en douter ; d'où il faut conclure que le mal et le bien, pesés

dans une juste balance, ce ne seroit pas le bien qui l'emporteroit.

Si mes parens avoient conservé la confiance qu'ils avoient dans cette discrétion dont ils ne m'accusent pas de manquer, j'ose dire que j'aurois pénétré l'homme. Alors, j'aurois été aussi ferme à le congédier que je l'ai été à congédier tous les autres, et que je le serai à ne jamais accepter M. Solmes. Ah! que ne connoissent-ils le fond de mon cœur? Il se briseroit plutôt qu'on ne le verroit, si on le laissoit agir en liberté et sans violence, m'inspirer jamais volontairement un désir qui puisse jeter la plus légère tache sur eux ou sur mon sexe.

Je vous demande grace, ma chère amie, pour mes graves soliloques; c'est le nom que je puis leur donner. Quel chemin j'ai fait de réflexions en réflexions! Mais l'occasion en est récente. Tout ici au-dessous de moi est en mouvement pour le même sujet. -- Chorey dit qu'il a cherché les yeux de ma mère, qu'il lui a fait une profonde révérence qu'elle lui a rendue. Il l'a toujours admirée: je crois qu'elle n'auroit pas eu d'aversion pour lui, si on ne lui avoit ordonné d'en avoir, et sans cette malheureuse rencontre entre lui et son fils unique.

Le docteur Lewin étoit à l'église. Ayant observé, comme tout le monde, le trouble où l'apparition de M. Lovelace avoit

jeté toute notre famille, il a eu l'attention de l'engager, après le service, dans un entretien assez long, pour laisser le temps à tous mes proches de remonter en voiture.

Mes oncles ont reçu mes lettres ce matin. Il paroît qu'ils s'animent aussi bien que mon père, de plus en plus contre moi. Leur réponse, s'ils daignent m'en faire une, me confirmera sans doute l'imprudence que ce téméraire a eue de se présenter si mal à propos à notre église.

Ils sont fâchés aussi, à ce que j'entends, contre ma mère, pour le retour de politesse dont elle n'a pu se dispenser. Quel ennemi que la haine pour aller s'attaquer jusqu'aux devoirs les plus communs de la civilité, qui doivent être considérés du côté de celui qui les rend d'abord, plutôt que de celle qui les reçoit ! Mais ils voient tous, disent-ils, qu'il ne leur reste qu'un moyen de mettre fin à ses insultes. Ainsi, c'est sur moi que la peine va retomber. Qu'aura gagné cet imprudent, et quel avantage en tirera-t-il pour avancer ses vues ? (*)

Ma plus grande crainte est que cette apparition, plus funeste que celle d'un fantôme, ne présage des entreprises encore plus hardies. S'il a l'audace de se présenter ici, comme il me presse instamment

(*) On verra dans la lettre suivante quels étoient les motifs qui avoient amené M. Lovelace à l'église.

de le permettre, je tremble qu'il n'y ait du sang répandu. Pour éviter ce malheur, je souffrirois volontiers, s'il n'y avoit pas d'autre moyen, qu'on m'enterrât toute vive.

Ils sont tous en consultation. Je suppose qu'il est question de mes lettres. Ils s'étoient assemblés dès le matin, et c'est à cette occasion que mes oncles se sont trouvés à notre église. Je vous enverrai les copies de ces deux lettres, suivant ma promesse, lorsque j'aurai vu si je puis vous envoyer en même-temps celles des réponses. Cette lettre n'est que... quoi dirai-je? que l'effet de mes craintes et de mon ressentiment contre l'homme qui les a occasionnées. Six lignes auroient contenu tout ce qu'il y a qui ait rapport à mon histoire.

CL. HARLOWE.

LETTRE XXXI.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Lundi, 13 Mars.

C'EST en vain que tu (*) me presses, toi et tes camarades, de retourner à la ville, tant que cette fière beauté me tiendra dans l'incertitude où je suis. Si j'ai gagné jusqu'à présent un peu de terrain avec elle, je n'en ai l'obligation qu'à ses vives inquiétudes pour la sûreté de gens que j'ai raison de haïr.

Ecris donc, me dis-tu, si tu ne veux pas venir. Oh! cela, je le puis, soit que j'aie de la matière ou non pour mes lettres. Ce que tu vas lire en sera la preuve.

Le frère de ma belle a eu la malice de me susciter, comme je te l'ai raconté au château de M..., un nouveau concurrent, l'homme du monde le moins dangereux par la figure et les qualités personnelles, mais le plus formidable, par ses offres, qui ait encore paru sur la scène.

(*) L'auteur remarque que ces Messieurs affectoient souvent de s'écrire en ce qu'ils nommoient style Romain (c'est-à-dire le *tu* et le *toi*), et qu'ils étoient convenus de prendre en bonne part toutes sortes de libertés mutuelles dès qu'elles seroient dans ce style. Il se trouve souvent dans leurs lettres des citations des meilleurs poëtes anglois.

Cet homme a captivé, par ses propositions, les ames de tous les Harlowes. *Les ames !* ai-je dit. Il n'y a point d'ame dans cette famille, point d'autre que celle de mon enchanteresse. Et cette ame incomparable, qui leur tient tête à tous, est actuellement renfermée et de plus maltraitée par un père, le plus sombre et le plus absolu de tous les hommes, à l'instigation d'un frère, le plus arrogant et le plus égoïste. Mais tu connois leurs caractères ; ainsi je n'en souillerai pas mon papier.

Mais connois-tu rien de si damnable que d'être amoureux d'une femme qui est la fille, la sœur, la nièce d'une famille à qui je dois un éternel mépris ? Et le diabolique de la chose, c'est de sentir croître mon amour par son... comment dirai-je? dédain? non : orgueil ? non : insolence d'une beauté adorée ? non. C'est à la vertu, à ce qu'il paroît, que j'ai l'obligation des difficultés que je rencontre. Je suis puni de n'être pas un rusé pécheur, un hypocrite ; de n'avoir aucun soin de ma réputation, de permettre à la médisance d'ouvrir la bouche contre moi. Mais l'hypocrisie m'est-elle donc nécessaire, à moi qui suis en possession de tout emporter dès que je me présente, et aux conditions qu'il me plaît d'imposer ; à moi qui n'ai jamais inspiré de crainte, sans un mêlange sensible d'amour prédominant ? Le poëte a bien dit : « paroître vertueux n'est qu'un rôle de

» théatre, qui montre moins le vrai caractère du personnage que son art. »

Fort bien ; mais il me paroît que me voilà forcé à le pratiquer, cet art, si je veux réussir auprès de cette créature vraiment admirable. Mais pourquoi forcé à le pratiquer? Pourquoi recourir à l'art? Ne puis-je pas me réformer ? -- Je n'ai qu'un vice; qu'en dis-tu, l'ami? Si quelque mortel connoît mon cœur, c'est toi. Tu le connois.... autant du moins que je le connois moi-même. Mais c'est un maudit trompeur, car il en a mille fois imposé à son maître. *Son maître?* je ne le suis plus. J'ai cessé de l'être du moment où j'ai vu pour la première fois cet ange sous la figure d'une femme. J'y étois préparé, néanmoins, avant de la voir, par la peinture qu'on m'a faite de son caractère; car que penser de l'ame qui, quoique sans vertu elle-même, ne l'admire pas dans autrui? La visite que je rendis à la pauvre Arabelle, ne fut, comme je te l'ai dit, qu'une erreur de l'oncle, qui prit une sœur pour l'autre, et qui au retour tout récent de mes voyages, devant, suivant ce que j'attendois, m'introduire auprès d'une divinité, au lieu d'elle ne me fit voir qu'une *très-simple mortelle.* Je ne laissai pas d'avoir beaucoup de peine à me dégager, tant la dame éprise alloit vîte en besogne! Ma crainte étoit de rompre sans retour avec une famille de qui j'espérois recevoir une déesse.

Je me suis vanté d'avoir aimé une fois dans ma vie, et en vérité je croyois que c'étoit de l'amour. C'étoit dans ma première jeunesse, avec cette coquette de qualité, dont tu sais que j'ai fait vœu de punir la perfidie, sur autant de créatures de son sexe qu'il pourra m'en tomber entre les mains. Je crois que pour acquitter mon vœu j'ai bien sacrifié déja dans divers climats, une hécatombe à mon Euménide. Mais en me rappelant ce que j'étois alors, et le comparant à ce que je me trouve être actuellement, je ne puis vraiment dire que j'aie senti l'amour qu'aujourd'hui.

Qu'étoit-ce donc, me demanderas-tu, puisque le ressentiment de me voir trompé fit tant d'impression sur moi, que je manquai d'en perdre la tête ? Je vais te l'apprendre, autant que je pourrai m'en souvenir ; car c'est déja parler de fort loin. C'étoit..... attends, mon enfant. Ma foi, il ne m'est pas trop aisé de te le dire ; ce n'étoit, je crois, qu'une violente passion pour la nouveauté. Ces diables de poëtes, avec leurs descriptions célestes de beautés terrestres, firent bien autant sur moi que ma Lady. Ils m'échauffèrent l'imagination, et m'inspirèrent l'envie de créer aussi des déesses. Me voilà à faire l'essai de mes jeunes ailes, par des sonnets, des élégies, des madrigaux. Il me fallut une Iris, une Cloris, une Sylvie, comme aux plus célèbres d'entr'eux. Il fallut donner à mon

Cupidon des ailes, des traits, des flammes, et tout ce diable d'attirail poétique. Il fallut me créer une beauté de ma façon, la placer où d'autres ne se seroient jamais avisés d'en trouver; et souvent je me suis vu dans l'embarras pour un sujet, lorsque ma Déesse de nouvelle création avoit été moins cruelle qu'il ne convenoit au ton plaintif de mon élégie. D'ailleurs, il entroit une autre sorte de vanité dans ma passion; je me voyois bien reçu des femmes en général : je me sentois flatté d'exercer une petite tyrannie assez ressemblante à celle de leur sexe (j'étois fort jeune alors, et très-vain) en faisant tomber sur l'une ou sur l'autre un choix qui ne manquoit pas de faire vingt jalouses : et je puis t'assurer que ce petit manège faisoit son effet. J'ai vu plus d'un bel œil étinceler de l'indignation d'une rivale. J'ai vu monter la rougeur sur plus d'un visage. J'ai vu briser de dépit plus d'un éventail; avec de malignes réflexions peut-être sur ce que la voisine souffroit tête-à-tête un jeune étourdi, qui ne pouvoit, après tout, s'y trouver avec deux belles à la fois.

En un mot, mon cher, c'étoit l'orgueil, comme je le reconnois aujourd'hui, bien plus que l'amour, qui me fit faire cet infernal vacarme pour la perte de ma vile coquette. Je m'étois cru aimé d'elle, autant du moins que je croyois l'aimer. Ma vanité me persuadoit même qu'elle ne pou-

voit s'en défendre. Ce choix étoit approuvé de tous mes parens, à qui il tardoit de me voir bien enchaîné ; car ils se sont défiés, de bonne heure, de mes principes de galanterie. Ils remarquoient que toutes les femmes du bel air, celles qui aiment la danse, le chant, la musique, étoient passionnées pour ma compagnie. En effet, connois-tu quelqu'un (me voilà, je crois, dans un accès de vanité) ; mais dis, Belford, nommerois-tu quelqu'un qui danse, qui chante, qui touche toutes sortes d'instrumens avec plus de grace que ton ami ?

Je n'ai pas envie de donner dans un raffinement d'hypocrisie, au point de m'aveugler sur des qualités que tout le monde voit et me reconnoît. Loin de moi cette basse dissimulation qui maudit les louanges ! Cette fausse affectation de désavouer les qualités qu'on a ; ces petits et méprisables artifices dressés pour surprendre l'estimes des sots ! Mais ma vanité se bornera toujours aux qualités personnelles, telles que mes manières, ma contenance ferme, mon goût d'ajustement. Celles-là, c'est moi qui me les suis données, je ne les dois qu'à moi seul. Pour mes talens naturels, je ne m'en estime pas davantage. Tu diras que je n'en ai pas sujet, et peut-être as-tu raison. Mais si je vaux quelque chose par l'esprit, c'est un avantage que je ne tiens pas de moi ; et s'énorgueillir d'une chose dont l'abus nous rend coupables, sans qu'il

y ait aucun mérite à en bien user, c'est se pavaner comme le geai de la fable, dans un plumage emprunté.

Mais pour revenir à ma belle coquette, je ne pus supporter que la première femme qui m'avoit donné des chaînes (chaînes de soie d'ailleurs, et non pas des chaînes de fer, comme celles que je porte aujourd'hui) m'eût quitté pour un petit baronnet; (¶) et, l'oiseau une fois envolé, j'y ai attaché plus de prix, que je n'y en avois jamais mis, quand je le tenois en cage, et que je pouvois en disposer à mon gré. (b).

Mais aujourd'hui, c'est bien l'amour que je sens, et dans toute sa force. Je ne pense à personne, à rien au monde, qu'à la divine Clarisse Harlowe. *Harlowe !* que ce nom détesté a de peine à sortir de ma bouche ! mais compte que je lui en ferai prendre un autre, (¶) et ce sera celui (*) de l'amour même. *Clarisse ! nom charmant, dont le son enchanteur m'attendrit comme un enfant, et fait palpiter mon cœur du premier sentiment de la vie !* (**) Mais aurois-tu pu le croire, que moi qui me flattois de faire en amour autant de faveur que j'en pouvois recevoir; moi, dis-je, lorsque je songe à quitter la vie de l'honneur pour la vie de l'esclavage, je puisse

(*) Le nom de Lovelace, qui signifie *lien d'amour.*

(**) Sens de trois vers anglois.

adopter pour moi ces vers si tendres d'Otway (*) ? que je fusse capable de ce fol excès de tendresse ? Je ne me le pardonne pas moi-même, et laissant les trois premiers vers suivans de Dryden, aux amans langoureux, je trouve les effets que cette fatale passion produit dans mon cœur agité, bien mieux exprimés par les trois derniers (**).

« L'amour agit différemment, suivant » la différence des ames qu'il inspire. Il » allume dans les naturels doux une » flamme douce, comme celle de l'encens » qui brûle sur l'autel.

» Les ames violentes sont en proie à » des flammes orageuses. C'est un feu » qu'irrite le souffle de toutes les passions : » qui monte avec l'orgueil, et qu'attise la » vengeance. »

Oui, la vengeance attise le mien. Car peux-tu penser que, si je n'étois pas retenu par l'espoir que la stupide famille des Harlowes ligués ensemble ne travaille que pour moi, je supportasse un moment leurs insultes ? Qui me croira jamais capable de me laisser braver comme on me brave, menacer comme je suis menacé, par des gens à qui ma seule vue cause de l'effroi, et sur-tout par ce frère brutal, qui me doit la vie (une vie, à la vérité,

(*) Un des meilleurs poëtes tragiques anglois.

(**) Ils sont de Dryden.

qu'il n'est pas digne de perdre par mes mains), si mon orgueil n'étoit plus satisfait de savoir par l'espion même qu'il entretient pour m'observer, que je le joue à mon plaisir, et que j'enflamme ou refroidis ses violentes passions autant qu'il convient à mes vues. Je lui fais révéler de ma conduite et de mes intentions autant qu'il en faut pour lui inspirer une aveugle confiance dans cet agent à double face, et faire mouvoir à mon gré l'automate sur les fils que tient ma main, et que règle ma volonté.

Voilà ce qui élève mon orgueil au-dessus de mon ressentiment. Par cette machine, dont j'entretiens continuellement les ressorts, je m'amuse à les jouer tous. Le vieux matelot d'oncle n'est que mon ambassadeur auprès de la reine mère Howe, pour l'engager à se joindre à la cause des Harlowes, dans la vue d'en faire un exemple pour la princesse sa fille, et à les fortifier dans le soutien d'une autorité qu'ils sont résolus de faire valoir, bien ou mal à propos, sans quoi je manquerois mon but.

Quel peut être mon motif? me demandes-tu. Le voici. Que ma charmante ne puisse trouver de protection hors de ma famille; car si je connois bien la sienne, elle sera forcée de prendre la fuite ou de recevoir l'homme qu'elle déteste. Il arrivera donc, si mes mesures sont bien pri-

ses, et si mon esprit familier ne m'abandonne pas au besoin, qu'elle sera forcée d'être à moi, en dépit de tous eux, en dépit de son cœur inflexible : à moi, sans conditions, sans promesse de réforme, peut-être sans qu'il soit besoin d'un long siège. J'en serai quitte, après m'être masqué quelque temps d'une humble et modeste hypocrisie, pour une apparence équivoque de réforme, sur une vaine épreuve. Alors je verrai tous les faquins et toutes les faquines de la famille ramper à mes pieds ; moi, leur faisant la loi, et forçant ce frère impérieux et sordide de venir plier le genou sur le marche-pied de mon trône.

Mes seules inquiétudes viennent du peu de prise que j'ai encore sur le cœur de cette charmante forme de glace. Un si beau teint, sur les plus aimables traits du monde, des yeux si brillans, une taille si divinement tournée, une santé si riante, un air si animé, toute la fleur de la première jeunesse, avec un cœur si impénétrable ! Et moi pour amant ! moi, jusqu'ici l'heureux et toujours triomphant Lovelace ! Quel prodige incroyable ! et cependant, c'est une mortelle : il se trouve des gens, et j'ai parlé à quelques-uns qui se souviennent de l'avoir vu naître. Norton se vante d'avoir été sa nourrice, se vante de lui avoir rendu dans son enfance les soins d'une mère, et d'avoir suivi par degrés les

progrès de son éducation. Ainsi voilà des preuves convaincantes qu'elle n'est pas tout-à-coup descendue du ciel en ange tout formé. Comment se peut-il donc qu'elle ait le cœur si impénétrable ?

Mais voici sa méprise, dont elle ne veut pas qu'on la guérisse. Elle prend l'homme qu'elle appelle son père (car sa mère, il n'y auroit rien à lui reprocher, si elle n'étoit pas la femme d'un tel père), elle prend les gens qu'elle appelle ses oncles, l'imbécille qu'elle appelle son frère, et la méprisable petite femme qu'elle appelle sa sœur, pour être en effet, son père, ses oncles, son frère et sa sœur. A ces titres, elle croit devoir aux uns de la considération, aux autres du respect, n'importe avec quelle barbarie elle en soit traitée. Liens sordides ! vains préjugés du berceau : si la nature en mauvaise humeur ne lui avoit pas imposé cette famille, ou si elle avoit pu choisir elle-même ses parens, en auroit-elle un seul parmi tous ces gens-là ?

Que mon cœur s'indigne de la préférence qu'elle leur accorde sur moi, pendant qu'elle est convaincue de leur injustice à mon égard ! convaincue, que mon alliance leur feroit honneur à tous, à l'exception d'elle, à qui tout le monde doit de l'honneur, et de qui le sang le plus royal en recevroit ! Mais combien mon cœur se soulèvera encore plus d'indignation, si je m'apperçois que, malgré

les persécutions qu'elle souffre, elle hésite un seul moment à me préférer au misérable qu'elle hait d'une haine déclarée ! Non, elle n'aura jamais la bassesse d'acheter d'eux son repos à ce prix. Il est impossible qu'elle mette jamais le sceau de son consentement à des projets formés à ses dépens, par la malveillance et le sordide intérêt. Elle a trop d'élévation d'ame, pour ne pas les mépriser dans autrui, et elle est intéressée à les désavouer, de peur que nous ne la prenions pour une *Harlowe*.

De tout cet amas de choses incohérentes, tu pourras du moins recueillir qu'il n'y a guère d'apparence que je me hâte de retourner à la ville, puisqu'il me faut d'abord tâcher d'obtenir de la bien-aimée de mon cœur de n'être point sacrifiée à un misérable tel que Solmes. S'il faut que je trouve de la difficulté à me procurer cette assurance, malheur à la belle, dans le cas où quelque évènement la pousseroit malgré elle sous mon pouvoir ! car je désespère que jamais l'impulsion de son cœur en ma faveur l'y amène volontairement.

Ce qui rive ma chaîne, c'est que son indifférence pour moi ne vient d'aucun goût de prédilection pour tout autre homme. Mais gardez-vous bien, charmante personne ! garde-toi bien, ô la plus élevée des ames femelles, et la plus aimable de ton sexe ! de te dégrader par le moindre signe de préférence en faveur de l'indigne

rival que tes sordides parens n'ont suscité qu'en haine de moi... Tu diras, Belford, que j'extravague ; tu diras vrai. *Que l'enfer me saisisse, s'il n'est pas vrai que je l'aime avec fureur !* (*) autrement, pourrois-je souffrir les continuels outrages de son implacable famille ? autrement, pourrois-je m'humilier à passer ma vie, je ne dis pas autour de la maison de son orgueilleux père, mais autour de la palissade de son parc et des murs de son jardin, n'ayant entre nous qu'un mille de distance qui me sépare d'elle, et sans aucun espoir de découvrir du moins le bord de son ombre ? autrement me croirois-je payé, avantageusement payé, lorsqu'après avoir erré pendant quatre, cinq et six nuits, par des sentiers déserts et des enclos hérissés d'épines, je trouve quelques froides lignes, qui aboutissent à me déclarer qu'elle fait plus de cas du plus indigne sujet de son indigne famille que de moi, et qu'elle ne m'écriroit pas une ligne sans le motif de m'engager à souffrir des insultes dont la seule idée me trouble le sang ? Logé pendant ce temps là dans un misérable cabaret du voisinage ; déguisé comme si j'étois fait pour y vivre ; nourri et meublé comme je me souviens de l'avoir été dans mon voyage de Westphalie ! Il est heureux pour elle que la nécessité de cette indigne

(*) Expression d'Othello dans Shakespear.

servitude ne vienne pas de ses dédains et de sa tyrannie, et qu'elle y soit assujettie la première.

Mais jamais héros de roman (à l'exception des géans et des dragons qu'ils avoient à combattre) fût-il appelé à de plus rudes épreuves? Naissance, fortune, grandeurs futures de mon côté; et un pareil misérable pour rival! Ne faut-il pas que je sois déplorablement amoureux, pour aller au travers de tant de difficultés, ne rencontrer que ses outrageans mépris? Sur mon amie, j'ai honte de moi-même. Moi, d'ailleurs, qui, lié par une obligation antérieure, me parjure si je suis fidèle à quelque femme au monde.

Et cependant, pourquoi ai-je dit que je rougis de moi? N'est-il pas glorieux d'aimer celle qu'on ne peut voir sans l'aimer, ou sans la révérer, ou sans lui rendre ces deux hommages ensemble? Dryden a dit: « jamais vous n'assignerez » la cause de l'amour. Ne la cherchez » point dans les traits d'un visage; elle » est dans le cœur de l'amant » (¶) et Cowley adresse les vers suivans à la beauté, comme à un être purement imaginaire: « beauté! vague et chimérique fantôme, » qui dans chaque climat change de cou- » leur et de forme; noire ici, là brune, » plus loin bazanée, blanche en Europe; » singe flatteur, qui te conformes au gré » de tous les yeux; ombre vaine, qui n'as

» ni berceau fixe, ni physionomie cer-
» taine! » (§) Mais si ces deux poëtes eussent été contemporains de ma Clarisse, et qu'ils l'eussent connue, ils auroient avoué leur erreur; et prenant ensemble figure, esprit et conduite, ils auroient reconnu la justice de la voix universelle qui applaudit à ce chef-d'œuvre de la nature.

(¶) « Nombre de femmes ont attiré
» mes yeux et intéressé mon ame : plus
» d'une fois la mélodie de leur voix cap-
» tiva mon oreille trop attentive à les
» écouter. Plusieurs belles me plurent,
» l'une pour une vertu, l'autre pour une
» autre; mais une beauté parfaite! je ne
» la trouvai jamais : toujours quelque dé-
» faut jaloux, à côté de la plus belle de
» ses graces, en détruisoit le charme. Mais
» elle! elle, incomparable, accomplie en
» tout! le ciel la forma du trait le plus par-
» fait de chacune de ses créatures (*) (§). »

Es-tu curieux de savoir si je ne chasse pas quelqu'autre proie, et s'il est possible, pour un amant *universel* comme moi, de se borner si long-temps à un objet unique? Pauvre Belford! tu n'as pas la moindre idée de cette charmante créature, si tu peux me faire de telles questions, ou si tu t'imagines me connoître mieux que tu ne fais. Tout ce qu'il y a de perfections dans ce sexe, s'est réuni en sa personne!

(*) Shakespear, dans la Tempête.

jusqu'à

jusqu'à ce que les intimités matrimoniales, ou d'autres de la même nature, me l'aient fait trouver moins parfaite qu'un ange, il m'est impossible de songer à une autre femme; et puis, pour un esprit tel que le mien, il y a dans cette affaire tant d'autres aiguillons que ceux de l'amour! un si beau champ pour l'intrigue et les stratagêmes, qui font, tu sais, les délices de mon cœur! Et comptes-tu pour rien la fin qui doit couronner mes peines? emporter la conquête d'une fille telle que Clarisse, en dépit de ses implacables surveillans, en dépit d'une prudence et d'une réserve que je n'ai jamais trouvées dans aucune de son sexe! Quel triomphe! quel triomphe sur tout le sexe! D'ailleurs, n'ai-je pas une vengeance à satisfaire? une vengeance que je ne contiens que par politique, pour la faire éclater dans l'occasion avec plus de furie? Conçois-tu à présent qu'il y ait place pour une seule pensée qui ne soit d'elle, et qui ne soit dévouée à elle?

Les avis que je reçois dans le moment, me donnent lieu de croire que j'aurai besoin ici de toi. Ainsi, tiens-toi prêt à partir au premier signal.

Que Belton, Mowbray et Tourville se tiennent prêts aussi. J'ai fort envie de méditer quelque moyen de faire voyager James Harlowe, pour le former un peu. Jamais sot gentillâtre n'en eut plus besoin. N'ai-je pas dit *méditer*? Ma foi, le moyen

est déja trouvé. Il ne manque plus que de le mettre en exécution, sans qu'on puisse me soupçonner d'y avoir eu part. C'est une résolution prise. J'aurai du moins le frère, si je n'ai pas la sœur.

Mais, quoi qu'il en puisse arriver, la carrière paroît ouverte à present pour de glorieux attentats : on a formé depuis quelque temps une ligue contre moi. Les oncles et le neveu, qui ne sortoient auparavant escortés que d'un seul laquais, doivent en prendre deux ; et cette double garde doit être doublement armée, lorsque leurs maîtres hasarderont de sortir en campagne. Cet appareil de guerre annonce une haine déclarée contre moi, et une partialité décidée en faveur de Solmes. Je crois qu'il faut attribuer l'ordre de ce nouveau renfort de préparatifs ennemis, à une visite que je fis hier à leur église ; lieu que je croyois si propre pour commencer une réconciliation, si les chefs de la famille étoient chrétiens, et s'ils se proposoient quelque but dans leurs prières. Mon espérance étoit de recevoir une invitation, ou de trouver du moins quelque prétexte pour accompagner le sombre chef de la famille à son retour chez lui, et de me procurer ainsi l'occasion de voir ma déesse ; car je m'imaginois qu'ils n'oseroient pas me refuser les devoirs communs de la civilité. Mais il paroît que mon entrée les a saisis d'une terreur dont ils n'ont pu se

rendre maîtres. Je remarquai certainement du trouble sur leurs visages, et qu'ils s'attendoient tous à quelque évènement extraordinaire : ils ne se seroient pas trompés, si j'avois été plus sûr que je ne le suis du cœur de leur fille. Cependant je ne songe pas à leur nuire, pas même à offenser un cheveu de leurs têtes stupides.

Vous aurez vos instructions par écrit, si l'occasion le demande. Mais après tout, j'ose présumer qu'il vous suffira de vous montrer avec moi. Qu'on me trouve quatre hommes d'aussi bonne mine : un air aussi fier, aussi militaire que celui de Mowbray; aussi vif, aussi inflammable que celui de Belton; aussi agréable et aussi pimpant que celui de Tourville; aussi mutin et aussi déterminé que le tien. Et moi votre chef! Où sont les ennemis que nous ne fassions pas trembler? Enfans! que chacun vienne accompagné d'un ou deux de ces valets choisis de longue main pour leurs qualités assorties à celles de leurs maîtres.

Tu vois, ami, que j'ai écrit comme tu le désires; écrit sur quelque chose, sur rien, sur la vengeance que j'aime; sur l'amour que je hais, que je hais cordialement, parce qu'il est mon maître; le diable sait sur quoi! car, en jetant les yeux sur ma lettre, je suis confondu de sa longueur. Tu peux la lire, toi : mais je ne consentirois pas pour la rançon d'un roi qu'un autre.... Mais tu m'as dit qu'il suffi-

soit que je t'écrivisse, n'importe quoi, pour te donner du plaisir.

Prends-en donc. Je t'ordonne d'en prendre ; si ce n'est pour l'écrivain, ni pour ce qu'il t'écrit, que ce soit pour faire honneur à ta parole. Sur quoi finissant en style royal (car, n'y a-t-il pas de l'apparence que, dans la grande entreprise qui se présente à nous, je serai ton roi et ton empereur ?) je te dis de bon cœur, Dieu te garde !

LETTRE XXXII.

Miss CLARISSE HARLOWE à Miss HOWE.

Mercredi, 14 *Mars*.

JE vous envoie la copie de mes lettres à mes deux oncles, avec leurs réponses. Faites-moi l'amitié de me renvoyer la dernière à votre première occasion, et je vous laisse le soin d'y faire vos remarques : pour moi, je n'en ferai aucune.

A M. JULES HARLOWE.

Samedi, 11 *Mars*.

« Permettez-moi, mon très-honoré et second père, comme vous m'avez appris à vous nommer dans mes jours heureux, d'implorer votre protection auprès de mon papa, pour l'engager à me dispenser d'un commandement sur lequel il ne peut in-

sister sans me dépouiller de ma liberté naturelle, et sans me rendre misérable pour toute ma vie.

Toute ma vie ! je le répète. Est-ce une bagatelle , mon cher oncle , à sacrifier légèrement ? N'est-ce pas moi qui dois vivre avec l'homme qu'on me propose ? Est ce une autre que moi ? Ne me laissera-t-on pas la liberté de juger , pour mon propre intérêt , si je puis ou si je ne puis pas vivre heureuse avec lui.

Supposons que ce malheur m'arrive , sera-t-il prudent de me plaindre alors ou d'en appeler ? Et quand il le seroit , de qui espérer du secours contre un mari ? Le dégoût invincible et déclaré que j'ai pour lui dès le principe , ne suffiroit-il pas pour justifier ses plus mauvais traitemens quand je me ferois toute la violence possible pour remplir mon devoir à son égard ? Et s'il obtenoit de moi ces égards , il ne devroit cet effort qu'à la crainte , et non pas à l'amour.

Encore une fois , je le répète , ce n'est point là une bagatelle , et c'est pour toute ma vie. De grace , mon cher oncle , pourquoi voudroit-on me rendre misérable toute la vie ? Pourquoi serois-je réduite à n'avoir pour toute consolation que l'espérance d'en voir bientôt la fin ?

Le mariage , même avec la perspective la plus heureuse , est un engagement assez sérieux pour faire trembler une jeune per-

sonne, lorsqu'elle y réfléchit sérieusement. Etre abandonnée à un homme étranger, transplantée dans une famille étrangère ; perdre jusqu'à son nom, en signe d'une dépendance absolue de son maître ! contracter l'obligation de préférer cet étranger à son père, à sa mère, à tout l'univers, et son humeur à la sienne propre, ou de disputer peut-être aux dépens de son devoir et de sa foi, pour l'exercice le plus innocent de sa propre volonté ! se faire un cloître de sa maison, former de nouvelles connoissances, abandonner les anciennes, renoncer peut-être à ses plus étroites amitiés, et le tout au gré de cet étranger, soit qu'on juge soi-même cette contrainte raisonnable ou non ! assurément, Monsieur, tous ces sacrifices ne peuvent être exigés d'une jeune fille, que pour un homme qu'elle puisse aimer. Si on l'y force, quel est son malheur ! que sa vie est misérable ! si un sort si triste peut mériter le nom de vie.

Le désir de mon cœur seroit de pouvoir vous obéir à tous. Quel plus doux plaisir pour moi, si je le pouvois ! « Commencez » par vous marier, a dit un de mes plus » chers parens, l'amour viendra après. » Mais c'est là une maxime bien révoltante. Dans les mariages formés par une affection mutuelle, il arrive mille choses qui peuvent n'en faire qu'un état tout au plus supportable ; que doit-il donc être lorsqu'un

mari, loin de pouvoir compter sur l'affection de sa femme, a des raisons d'en douter, par la persuasion où il est qu'elle lui auroit préféré tout autre homme, si elle avoit été maîtresse de son choix ? Combien de défiances, de jalousies, de froideurs, de préventions désavantageuses, doivent troubler la paix d'une union de cette espèce ? L'action la plus innocente, un simple regard, peuvent être mal interprétés : tandis que, de l'autre part, l'indifférence, pour ne rien dire de plus, prendra la place du désir d'obligèr, et si l'on se contraint à conserver encore les apparences, la crainte seule fera l'office qui doit être rempli par l'amour.

Pesez un peu sérieusement ces réflexions, mon cher oncle, et représentez-les à mon père avec la force qui convient au sujet, mais que la foiblesse de mon sexe et celle d'un âge sans expérience ne me permettent pas de donner à cette peinture. Employez tout le pouvoir que vous avez sur son esprit, pour empêcher que votre malheureuse nièce ne soit livrée à des maux sans remède.

J'ai offert de renoncer au mariage, si cette condition peut être acceptée. Quelle disgrace n'est-ce pas pour moi, de me voir privée de toute sorte de communication, bannie de la présence de mon père et de ma mère, ainsi oubliée et abandonnée de vous, Monsieur, et de mon autre oncle ;

de me voir interdire d'assister au service divin, qui paroîtroit la ressource la plus propre à me ramener au devoir, si j'avois eu le malheur de m'en écarter ? Se peut-il que ce soit là, Monsieur, la manière dont on doit s'y prendre pour persuader un esprit libre et sans détour ? Une si étrange méthode n'est-elle pas plus capable d'endurcir que de convaincre ? Je ne saurois vivre dans une si douloureuse situation : voir jusqu'aux domestiques qu'on avoit eu la bonté de soumettre à mes ordres, oser à peine me parler ; ma propre servante congédiée, avec des marques éclatantes de soupçon et de mécontentement qu'elle n'a pas méritées, et la servante de ma sœur établie l'arbitre de mes actions !

La rigueur pourroit être poussée trop loin. Oui, Monsieur, trop loin ; et chacun alors se repentiroit peut-être de la part qu'il y auroit eue.

M'est-il permis de proposer un expédient ? Si je dois être espionnée, bannie, renfermée, que ce fût du moins, Monsieur, dans votre maison. Alors les honnêtes gens du voisinage seront moins étonnés de ne plus voir à l'église une personne dont ils n'avoient pas mauvaise opinion, et de trouver sa porte fermée à leurs visites.

Je me flatte qu'il n'y a point d'objections à faire contre cette idée. Vous preniez plaisir, Monsieur, à me voir chez vous lorsque tout étoit heureux pour moi.

N'aurez-vous pas la bonté de m'y souffrir dans mes disgraces, jusqu'à la fin de ces malheureux troubles ? Je vous donne ma parole de ne pas mettre le pied dehors, si vous me le défendez, et de ne voir personne que ceux que vous me permettrez de voir, pourvu qu'on ne m'amène pas M. Solmes y continuer ses persécutions.

Procurez-moi cette faveur, mon cher oncle, si vous ne pouvez en obtenir une plus grande encore, qui seroit celle d'une heureuse réconciliation. Cependant, j'ose espérer aussi celle-là, si vous avez la bonté de plaider pour moi; et par-là vous mettrez le comble à ces anciennes bontés qui m'ont fait et me feront toute ma vie un devoir d'être votre respectueuse et reconnoissante nièce »

CL. HARLOWE.

RÉPONSE.

Dimanche au soir.

« Cest un grand chagrin pour moi, ma chère nièce, qu'il y ait quelque chose au monde que je sois forcé de vous refuser. Cependant, telle est la nécessité où je suis. Car si vous ne faites pas un effort sur vous-même, pour nous complaire dans un point sur lequel nous étions liés par des promesses d'honneur, avant que nous ayons pu prévoir une si forte opposition, vous ne devez point vous attendre à re-

devenir jamais ce que vous avez été pour nous tous.

En un mot, ma nièce, nous sommes une phalange en ordre de bataille. Vos lectures ne vous laissent ignorer rien, hors ce que vous devriez le mieux savoir. Ainsi cette expression vous fera juger que nous sommes impénétrables à vos persuasions, et retranchés dans une invincible persévérance. Nous sommes convenus entre nous, que tous céderont ou personne, et que l'un ne se laissera point fléchir sans l'autre. Ainsi vous connoissez votre destinée, et vous n'avez point d'autre parti que celui de vous rendre.

Je dois vous représenter que la vertu d'obéissance ne consiste pas à obliger pour être obligée à son tour, mais à faire le sacrifice de son inclination; et c'est en cela qu'il y a quelque mérite.

A l'egard de votre expédient, je ne puis vous recevoir chez moi, Miss Clary, quoique se soit une prière que je ne me serois jamais imaginé devoir vous refuser. Quand vous seriez fidelle à votre parole, de ne voir personne sans notre consentement, vous pourriez écrire à quelqu'un et recevoir de ses lettres. Nous savons trop bien que vous le pouvez et que vous l'avez fait. Notre honte et notre pitié n'en sont que plus grandes.

Vous offrez, Miss, de renoncer au mariage. Et nous, nous souhaitons de vous

voir mariée. Mais parce que vous ne pouvez obtenir l'homme où votre cœur s'est attaché, vous ne voulez aucun de ceux que nous vous offrons. Oh bien, Miss! comme nous savons que, de manière ou d'autre, vous êtes en correspondance avec lui, ou que du moins vous y avez été aussi long-temps que vous l'avez pu, et qu'il nous brave tous, audace qu'il n'auroit pas, s'il n'étoit pas sûr de vous, en depit de toute la famille; (ce qui n'est pas, vous pouvez bien le penser, une petite mortification pour nous) notre résolution est de le frustrer de ses espérances, et de triompher de lui, plutôt que de souffrir qu'il triomphe de nous. C'est vous dire tout dans un seul mot. Ne comptez donc pas sur moi pour votre avocat. Je ne veux point plaider pour vous; et en voilà bien assez de la part de votre oncle mécontent »

JULES HARLOWE.

P. S. Pour le reste, je m'en rapporte à mon frère Antonin.

A M. ANTONIN HARLOWE.

Samedi, 11 Mars.

MON TRÈS-HONORÉ ONCLE,

« Comme vous avez jugé à propos, en me présentant M. Solmes, de me le recommander particulièrement sous le titre d'un de vos meilleurs amis, et de me demander pour lui tous les égards qu'il mérite en

cette qualité, je vous supplie de lire avec un peu de patience quelques réflexions que je prends la liberté d'offrir à votre sérieuse attention, à l'occasion de ses prétentions sur moi, si je dois employer ce mot.

Je suis, dit-on, remplie de prévention en faveur d'une autre personne. Ayez la bonté, Monsieur, de vous souvenir que lorsque mon frère est revenu d'Ecosse, cette autre personne n'avoit point été rejetée de la famille, et qu'on ne m'avoit pas défendu de recevoir ses visites. Serois-je donc si coupable de préférer une connoissance d'un an à une de six semaines? Je ne puis m'imaginer que du côté de la naissance, de l'éducation et des qualités personnelles, on prétende qu'il y ait la moindre comparaison à faire entre les deux sujets. Permettez-moi, Monsieur, de vous faire seulement une question. Auroit-on jamais pensé à l'un, s'il n'avoit fait des offres qu'il me semble que la justice ne permet pas plus d'acceptet, qu'à lui de proposer; des offres que mon père, j'ose le dire, ne lui auroit jamais demandées, s'il ne s'étoit pas avancé de lui-même à les faire?

Mais on accuse l'un d'un grand nombre de défauts. L'autre est-il sans reproche? La principale objection qu'on fait contre M. Lovelace, et dont je ne prétends pas certainement le justifier c'est que ses

mœurs sont très-corrompues dans ses amours. Celles de l'autre ne le sont-elles pas dans ses haines ? et dans ses amours aussi, pourrois-je dire avec autant de justice; (puisque la différence n'est que dans l'objet) s'il est vrai que *l'amour de l'argent soit la racine de tous les maux.*

Mais si l'on me croit si fort prévenue, quelle est donc l'espérance de M. Solmes ? Dans quelle vue persévère-t-il ? Que dois-je penser de l'homme qui veut me forcer d'être à lui contre mon inclination ? Et n'est-ce pas une rigueur extrême dans mes parens de souhaiter me voir mariée à un homme que je ne puis aimer, tandis qu'ils s'obstinent à rester persuadés que j'ai le cœur pris en faveur d'un autre ?

Traitée comme je le suis, c'est ici le temps ou jamais de parler pour ma défense. Voyons sur quels fondemens M. Solmes peut s'appuyer. Croit-il se faire un mérite à mes yeux de la disgrace qu'il attire sur moi ? Se figure-t-il gagner mon estime en m'attirant la sévérité de mes oncles, les mépris de mon frère, les duretés de ma sœur, la perte de ma liberté, et la défense de voir personne, et de continuer mon ancienne correspondance avec la meilleure amie que j'aie dans mon sexe, une personne d'ailleurs irréprochable du côté de l'honneur et de la prudence ? On m'enlève une servante que j'aime, on me soumet à la surveillance d'une autre ; on

me fait une prison étroite et fâcheuse de ma chambre, dans la vue déclarée de me mortifier ; on m'ôte l'administration domestique, à laquelle je prenois d'autant plus de plaisir, que je croyois soulager ma mère de ces soins, pour lesquels ma sœur n'a pas de goût. On me rend la vie si ennuyeuse en traversant mes habitudes et mes goûts, qu'il me reste aussi peu d'inclination que de liberté, pour mille choses qui faisoient autrefois mes délices. Voilà les maux que cet homme m'attire. Ces mesures sont-elles donc jugées nécessaires pour m'humilier si bas, qu'elles me rendent propre à devenir sa femme? Et voilà uniquement sur quoi peuvent se fonder ses espérances ! Mais s'il compte réussir par cette méthode, je veux bien lui déclarer qu'il se trompe, s'il prend ma douceur et ma facilité pour bassesse d'ame, et pour disposition à l'esclavage.

Une grace que je vous demande, Monsieur, c'est de considérer un peu son caractère naturel et le mien. Quelles sont donc les qualités par lesquelles il espère se concilier mon estime ? Eh ! mon cher Monsieur, si je dois être mariée malgré moi, que ce soit du moins à quelqu'un qui sache lire et écrire ; — enfin, de qui je puisse apprendre quelque chose. Quel mari qu'un homme qui ne sait que commander, et qui a besoin de recevoir lui-même des instructions qu'il devroit être en état de donner à sa femme !

On me traitera de présomptueuse, on m'accusera de tirer vanité d'un peu de lecture et de facilité à écrire, comme on l'a déja fait il y a peu de jours. Mais si ce reproche, Monsieur, est bien fondé, l'assortiment proposé n'en est que plus inégal. Plus on me supposera d'estime de moi-même, moins j'en dois avoir pour lui, et moins nous sommes faits l'un pour l'autre. Oui, Monsieur, il faut que je le dise, je m'étois flattée que mes parens avoient de moi une opinion un peu plus relevée. Mon frère a dit un jour que c'étoit le cas même qu'on faisoit de mon caractère qui donnoit de l'éloignement pour l'alliance de M. Lovelace : comment, si cela est, peut-on penser à me donner un homme tel que M. Solmes ?

Si l'on fait valoir la grandeur de ses offres, j'espère qu'il me sera permis de répondre, sans augmenter votre mécontentement, que tous ceux qui me connoissent ont lieu de me croire (et quelques-uns me l'ont déja reproché) beaucoup de mépris pour ces motifs. Mon cher, mon cher Monsieur, que peuvent ces belles offres sur une personne qui a déja tout ce qu'elle désire ; qui a plus dans son état de fille qu'elle ne peut espérer qu'un mari laisse jamais à sa disposition ; dont la dépense d'ailleurs et l'ambition sont modérées, et qui, s'il lui restoit du superflu, aimeroit bien mieux en soulager

des misérables, que de le perdre autour d'elle dans un inutile emploi ? Ainsi lorsque ces petits motifs ont si peu de poids auprès de mon propre intérêt, peut-on se figurer que des projets incertains, des idées éloignées d'agrandissement de famille, dans la personne de mon frère et dans ses descendans, aient jamais sur moi beaucoup d'influence ?

La conduite que ce frère tient à mon égard, et le peu de considération qu'il a marqué pour la famille, en aimant mieux hasarder une vie que sa qualité de fils unique doit rendre précieuse, que de ne pas satisfaire des passions qu'il croit au-dessous de lui de chercher à subjuguer, et pour lesquelles j'ose dire que son propre repos et celui de ses proches demanderoient qu'on eût moins d'indulgence ; sa conduite, dis-je, a-t-elle mérité, de moi en particulier, que je fasse le sacrifice du bonheur de ma vie, et qui le sait ? celui peut-être de mon bonheur éternel, pour contribuer au succès d'un plan bâti sur des hasards chimériques, ou du moins sans vraisemblance, comme je m'engage volontiers à le démontrer, si l'on veut me permettre d'en faire l'examen.

J'appréhende, Monsieur, que vous ne me trouviez trop de chaleur ; mais n'y suis-je pas forcée par l'occasion ? Il paroît que c'est pour en avoir d'abord mis trop peu dans mes oppositions, que j'ai vu

pousser les choses au point où on les a portées. Passez quelque chose, je vous en conjure, à l'amertume d'un cœur qui se soulève un peu contre ses disgraces, et qui se connoît assez bien lui-même pour se rendre témoignage qu'il ne les a pas méritées.

Mais pourquoi me suis-je arrêtée si long-temps à raisonner, sur la supposition que je suis prévenue en faveur d'un autre, lorsque j'ai déclaré à ma mère, comme je vous le déclare aussi, Monsieur, que si l'on cesse de persister à me vouloir marier, sur-tout avec ce M. Solmes, je suis prête à prendre toutes sortes d'engagemens de ne jamais épouser l'autre, ni tout autre homme sans leurs consentemens ; c'est-à-dire, sans le consentement de mon père, de ma mère, de mes oncles, et de mon cousin Morden, en qualité d'exécuteur des dernières libéralités de mon grand-père en ma faveur. Car pour mon frère, en vérité, on ne permettra de dire que ses derniers traitemens ont été si peu fraternels, qu'ils ne lui donnent droit à rien de plus que mes civilités : et sur cette dette encore, je puis ajouter qu'il est fort en arrière avec moi.

Si je ne me suis pas expliquée assez nettement sur mon dégoût de M. Solmes, pour faire connoître que ce dégoût ne vient point de la prévention dont on m'accuse en faveur d'un autre, je déclare so-

lemnellement que M. Lovelace, fût-il le seul homme qui existât dans la nature, je ne voudrois pas être sa femme. Il est nécessaire pour moi de mettre cette vérité hors de doute dans quelqu'une de mes lettres à mes chers parens ; et à qui puis-je adresser mieux mes sincères et positives explications sur ce point, qu'à un oncle qui fait hautement profession de franchise et de sincérité ?

Cette raison m'encourage même à donner un peu plus d'étendue à quelques-unes de mes objections.

Il me paroît, comme à tout le monde, que M. Solmes a l'esprit extrêmement étroit, sans aucune sorte de capacité. Il est aussi grossier, aussi peu délicat dans ses manières que dans sa figure. Il n'a pas seulement une teinte d'avarice, il en a la passion à l'excès. Au milieu d'une immense fortune, il ne jouit de rien ; et son cœur insensible n'en soulage les maux de personne. Sa propre sœur ne mène-t-elle pas une vie misérable, qu'il pourroit rendre plus douce avec la moindre partie de son superflu. Et ne souffre-t-il pas qu'un oncle fort âgé, le frère de sa propre mère, mendie de la générosité des étrangers une chétive subsistance qu'il tire d'une demi-douzaine d'honnêtes familles ? Vous connoissez, Monsieur, mon caractère ouvert, franc, communicatif.

Quelle vie seroit la mienne, Monsieur,

dans le cercle étroit du cruel égoïsme, où sa diabolique avarice le tient enfermé, et dont il n'oseroit pas plus sortir qu'un exorciste du sien ? Jugez s'il me permettroit de m'en écarter plus que lui-même.

Un tel homme capable d'amour ! Oui, pour l'héritage de mon grand-père, qui est situé, comme il l'a dit à plusieurs personnes, (et comme il me l'a fait entendre à moi-même, avec cette espèce de plaisir que prend une ame basse à laisser voir que c'est son propre intérêt qui lui fait désirer quelque faveur d'autrui) dans un canton si commode pour lui, qu'il serviroit à doubler la valeur d'une grande partie de son propre bien. L'idée de cette acquisition, par une alliance qui relèveroit un peu son obscurité et la bassesse de son avarice, peut lui faire croire qu'il est capable d'amour, et lui persuader même qu'il en ressent. Mais ce n'est au plus qu'un amour subordonné. Les richesses ont été, sont et seront toujours sa passion dominante. Celles qu'il possède ne lui ont été laissées qu'à ce titre par un autre avare. Et l'on veut me faire renoncer à tous les goûts dont je fais mes délices, pour m'avilir à son niveau, ou pour mener la plus malheureuse vie du monde ! Pardonnez, Monsieur, la dureté de ces expressions. On est porté à ménager moins qu'on ne voudroit, les personnes qu'on a en aversion, losqu'on les voit vanter beaucoup plus qu'elles ne

méritent, et sur-tout un homme qu'on me presse d'accepter avec un excès de violence qui ne me laisse aucune liberté de choisir.

Quand cette peinture ne seroit pas aussi exacte que je crois qu'elle l'est, c'est assez que je me le représente sous ces couleurs, pour qu'il me soit impossible d'envisager jamais M. Solmes sous l'aspect dans lequel il m'est offert. Bien plus ; quand, à l'épreuve, il pourroit se trouver dix fois meilleur que je ne l'ai peint, et que je ne le crois de bonne foi, il ne laisseroit pas d'être dix fois plus désagréable pour moi qu'aucun autre homme du monde. Daignez donc, Monsieur, je vous en conjure, vous rendre l'avocat de votre nièce, pour la garantir du malheur de devenir la victime d'un homme dont la seule idée lui soulève le cœur.

Vous et mon autre oncle vous pouvez beaucoup pour moi auprès de mon papa, si vous avez la bonté de lui parler en ma faveur. Soyez bien persuadé, Monsieur, que ce n'est pas l'obstination qui me gouverne dans cette affaire. C'est l'aversion, c'est une aversion qu'il m'est impossible de vaincre. Dans le sentiment de l'obéissance que je dois à la volonté de mon père, je me suis efforcée de raisonner avec moi-même, et mon cœur s'est révolté contre moi. Il m'a reproché de le tenter en faveur d'un homme qui, dans la vue sous la-

quelle il se présente à moi, n'a rien de supportable à mes yeux, et qui, n'ignorant pas l'excès de mon aversion, ne seroit pas capable de persévérer comme il fait dans cette persécution, s'il avoit les sentimens d'un honnête homme.

Si vous trouvez que mes raisons méritent d'être écoutées, je vous conjure de les appuyer de votre crédit. Si vous n'approuvez pas ma lettre, je serai bien malheureuse ! Cependant la justice m'oblige à vous écrire avec cette franchise, pour apprendre à M. Solmes sur quoi il peut compter. Pardonnez-moi cette longue apologie, ennuyeuse pour vous. Souffrez qu'elle ait un peu de poids sur votre esprit et sur votre cœur. Vous obligerez à jamais votre, etc. »

CL. HARLOWE.

« Réponse de M. Antonin Harlowe.

Ma nièce Clary, vous auriez mieux fait de ne pas nous écrire, ou de n'écrire à aucun de nous. Pour moi en particulier, vous auriez mieux fait de ne pas gâter du papier pour le sujet sur lequel vous m'écrivez. Celui qui parle le premier dans sa propre cause, dit le sage, paroît avoir raison ; mais son voisin vient ensuite, et fouille son ame. Je serai ici votre voisin, et je vais fouiller votre cœur jusqu'au fond, du moins si votre lettre est écrite du fond

du cœur. Cèpendant je sais la difficulté de l'entreprise dont je me charge là, à cause de l'adresse (*) qu'on vous connoît dans l'écriture. Mais comme il est question de défendre l'autorité d'un père, pour le bien, l'honneur et la prospérité d'une famille d'où l'on est sorti, il seroit bien fâcheux qu'on ne pût renverser tous les beaux argumens par lesquels un enfant rebelle (combien j'ai de répugnance à coucher par écrit ce mot pour Miss Clary Harlowe!) veut soutenir son obstination.

Premièrement, ne convenez-vous pas, (et cela malgré la déclaration contraire que vous avez faite à votre mère, souvenez-vous de cela petite fille!) que vous préférez l'homme que nous haïssons tous, et qui nous le rend bien? Ensuite, quel portrait faites-vous d'un digne et honnête homme? Je m'étonne que vous osiez parler si librement d'un homme pour lequel nous avons tous du respect. Mais c'est peut-être par cette même raison.

Comme vous commencez votre lettre! parce que je vous ai recommandé M. Solmes, comme mon ami, vous l'en traitez plus mal. C'est le vrai sens de votre beau langage, Miss. Je ne suis pas si sot, que

(*) Chaque lettre portant le caractère de celui qui l'écrit, celle-ci se sent beaucoup du naturel grossier de l'oncle Antonin, que M. Lovelace a déja nommé *le matelot*.

je ne voie bien cela ! Un *putassier* reconnu doit être préféré à un homme qui aime l'argent ! Souffrez que je vous le dise, ma nièce, cela ne convient pas trop à une personne aussi délicate que vous l'avez toujours été réputée. Qui croyez-vous qui commet le plus d'injustices, d'un homme qui prodigue ou d'un homme qui épargne ? L'un garde son propre argent, l'autre dépense celui d'autrui. Mais votre favori est un vaurien par essence, et ce, sur preuves authentiques.

Votre sexe a le diable au corps. Je demande pardon à Dieu de l'expression. La plus délicate d'entre vous autres femmes préfèrera un infame roué, un put.... Je suppose qu'il ne faut pas répéter ce vilain mot. Le mot offenseroit, tandis que le vicieux qui est nommé par ce mot, plaira et sera choisi de préférence. Je ne serois pas demeuré garçon jusqu'aujourd'hui, si je n'avois remarqué ce tas de contradictions dans toutes tant que vous êtes. Autant de *tamiseuses de moucherons et d'avaleuses de chameaux*, comme dit fort bien la vénérable sainte écriture. Quels noms la perversité ne donne-t-elle pas aux choses ? Un homme prudent, qui a l'intention d'être juste à l'égard de tout le monde, est un avare, tandis qu'un abandonné, un vil débauché sera baptisé du nom de galant homme, d'homme poli ! oh ! je vous en réponds.

On ne m'ôtera pas de la tête que Lovelace n'auroit jamais autant de considération pour vous qu'il en affecte, sans deux raisons. Et quelles sont-elles ? Son dépit contre nous, c'en est une : l'autre, c'est votre fortune indépendante. Il seroit à souhaiter que votre grand-père, en vous laissant ce qu'il vous a laissé, ne vous eût pas accordé tant de pouvoir, comme je puis le dire. Mais il ne pensoit guère que sa petite-fille bien-aimée en eût abusé contre tous ses parens, comme elle l'a fait.

Que peut espérer M. Solmes, si vous avez le cœur prévenu ? Oui-dà ! est-ce bien vous, ma nièce Clary ? N'a-t-il donc rien à espérer de la recommandation de votre père, de votre mère et de la nôtre ? Non, rien du tout apparemment ! Cela est fort beau, en vérité. J'aurois pensé pourtant qu'avec un enfant respectueux, comme nous avons toujours cru que vous l'étiez, ce devoit être assez. Faisant fond sur votre obéissance, nous avons été en avant. Il n'y a plus de remède à présent, car nous ne voulons pas qu'on se moque de nous, ni de notre ami M. Solmes. C'est tout ce que j'ai à vous dire.

Si votre bien se trouve à sa convenance, que s'ensuit-il donc ? Cela prouve-t-il, ma nièce *le bel esprit*, qu'il n'ait point d'amour pour vous ? Il faut bien qu'il trouve quelque chose d'agréable avec vous, puisqu'il n'a rien d'agréable à se promettre de vous.

vous. Remarquez bien cela. Mais, dites-moi un peu, ce bien n'est-il pas notre bien en quelque sorte? n'y avons-nous pas tous un intérêt et un droit antérieur au vôtre, si l'on avoit égard au droit? D'où vient-il, si ce n'est du radotage d'un bon vieillard, (Dieu veuille avoir son ame!) qui vous l'a donné par préférence à tous tant que nous sommes? Par conséquent ne devons-nous pas avoir droit de choisir qui aura ce bien en mariage avec vous? Et pouvez-vous souhaiter en conscience que nous le laissions emporter à un drôle qui nous hait tous? Vous me recommandez de bien peser ce que vous m'avez écrit. Pesez bien cela vous-même, petite créature; et vous trouverez que nous avons plus à dire pour nous que vous ne vous en doutez.

A l'égard de la dureté, comme vous dites, avec laquelle on vous traite, prenez-vous-en à vous-même.... Il dépend de vous de la faire finir. Ainsi je regarde cela comme rien. On ne vous a bannie et confinée qu'après avoir tenté avec vous les prières et les bonnes raisons.... Remarquez bien cela. Et M. Solmes ne peut que faire à votre obstination. Remarquez cela aussi.

Pour la liberté de faire des visites et d'en recevoir, c'est une chose dont vous ne vous êtes jamais souciée. Ainsi c'est une peine qu'on n'a jointe aux autres que pour faire poids dans la balance. Si vous parlez du désagrément, c'en est un pour nous

comme pour vous. Une jeune créature si aimable, une fille, une nièce dont nous tirions vanité ! D'ailleurs, cet article dépend de vous comme le reste. Mais votre cœur se révolte, dites-vous, lorsque vous voudriez vous persuader à vous-même d'obéir à vos parens : belle description que vous faites là, n'est-ce pas ? et malheureusement que trop vraie, je l'avoue, de la manière dont vous allez. Mais moi, je suis sûr que vous pourriez aimer M. Solmes, si vous le vouliez bien. Il m'est venu dans l'esprit de vous commander de le haïr. Peut-être qu'alors vous l'en aimeriez mieux ; car j'ai toujours remarqué dans votre sexe une horrible perversité romanesque. Faire et aimer ce que vous ne devriez pas, c'est boire et manger pour vous autres femmes.

Je suis absolument de l'avis de votre frère, que si la lecture et l'écriture vont assez à l'esprit des jeunes filles, ce sont des choses trop fortes pour leur jugement. Vous dites qu'on pourra vous accuser d'être vaine, d'être présomptueuse ? c'est la vérité, ma nièce. Il y a de la présomption et de la vanité à mépriser un honnête homme qui sait lire et écrire aussi bien que la plupart des honnêtes gens ; c'est moi qui vous le dis. Et où avez-vous pris, s'il vous plaît, que M. Solmes ne sait ni lire, ni écrire ? *Mais il vous faut un mari qui puisse vous apprendre quelque chose* ! Ce que je sou-

haiterois, c'est que vous connussiez aussi bien votre devoir que vos talens. Voilà, ma nièce, le nouveau qu'il vous faut apprendre ; M. Solmes aura quelque chose, par conséquent, dont il pourra vous instruire. Je ne veux pas lui montrer votre lettre, quoique vous paroissiez le souhaiter, de peur qu'elle ne l'excite à devenir un maître d'école trop sévère, lorsque vous serez à lui.

Mais à présent que j'y pense, supposons que vous sachiez mieux écrire que lui ; eh bien ! vous en serez plus utile à votre mari. Cela n'est-il pas vrai ? Personne n'entend mieux que vous l'économie ; vous tiendrez tous ses comptes, et vous vous épargnerez à tous les deux la dépense d'un homme d'affaires. Je puis vous assurer que c'est un grand avantage dans une famille, car la plupart de ces gens d'affaires sont de vilains fripons qui se glissent quelquefois dans les biens d'un homme avant qu'il ait le temps de se reconnoître, et qui le forcent assez souvent de leur payer l'intérêt de son propre argent. Je ne vois pas pourquoi ces soins seroient au-dessous d'une bonne femme. Cela vaut mieux que de rester au lit jusqu'à midi, de passer les nuits à table, ou à manier des cartes, et de se rendre totalement inutile au bien d'une famille, comme c'est la mode aujourd'hui parmi vous autres. Je donnerois volontiers au diable toutes celles qui sont dans ce mau-

vais train ; si ce n'est, grace à ma bonne étoile, que j'ai le bonheur d'être resté garçon. Mais pour vous, l'administration est une partie dans laquelle vous êtes admirablement versée. Vous êtes fachée qu'on vous l'ait ôtée ici comme vous savez. Ainsi, Miss, avec M. Solmes, vous aurez toujours quelque chose à tenir en compte pour votre avantage et pour celui de vos enfans. Avec l'autre, vous auriez peut-être aussi quelque chose à compter, mais ce seroit ce qui vous passeroit par-dessus l'épaule gauche ; c'est-à-dire, ses dissipations, ses emprunts et ses dettes, qu'il ne paiera jamais. Allez, allez, ma nièce, vous ne connoissez pas encore le monde. Un homme est un homme. Vous ne feriez peut-être que partager un bel homme avec bien d'autres femmes et des femmes coûteuses, qui vous dépenseroient tout ce que vous auriez eu le soin d'épargner. Tenons-nous donc à M. Solmes, nous pour notre argent, et vous pour le vôtre, j'espère.

Mais M. Solmes est un homme grossier. Il n'a point ce qu'il faudroit pour votre délicatesse, apparemment, parce qu'il ne se met pas comme un petit-maître et un fat, et parce qu'il ne se répand pas en ridicules complimens, le poison des esprits femelles. Je vous assure, moi, que c'est un homme de sens. Personne ne raisonne plus à propos que lui avec nous. Mai

vous le fuyez avec tant de soin, qu'il n'a jamais occasion de se faire connoître. D'ailleurs, un homme qui est amoureux, fût-il le plus sensé des hommes, a toujours l'air d'un fou, sur-tout s'il se voit méprisé et traité aussi mal qu'il l'a été la dernière fois qu'il s'est trouvé dans votre compagnie.

A l'égard de sa sœur, elle s'est précipitée, comme vous le voudriez faire, malgré tous ses avertissemens. Il lui avoit déclaré à quoi elle devoit s'attendre, si elle faisoit le mariage qu'elle a fait : il lui tient parole, comme tout honnête homme y est obligé. Il en doit cuire, pour les fautes dont on est bien averti ; prenez garde que ce cas ne soit le vôtre. Remarquez bien cela.

Son oncle ne mérite de lui aucune faveur ; car il n'a rien épargné pour supplanter M. Solmes, attirer vers soi la succession de son frère sir Olivier, qui avoit toujours été destinée pour M. Solmes, leur neveu commun. Trop de facilité à pardonner ne fait qu'encourager les offenses. C'est la maxime de votre digne père, et si elle étoit mieux observée, on ne verroit pas tant de filles entêtées. La punition est un service qu'on rend aux pécheurs. Les récompenses ne doivent être que pour ceux qui les méritent ; et je suis d'avis qu'on ne sauroit châtier avec assez de rigueur les fautes volontaires.

Quant à son amour, il n'en montre

que trop, si vous le mesurez à ce que vous méritez par la conduite que vous avez tenue dans ces derniers temps. Je ne fais pas difficulté de vous le dire. Et c'est son malheur, comme il pourra bien arriver que ce soit quelque jour le vôtre.

Pour son avarice que vous appelez méchamment *diabolique*, mot assez libre, je vous en reponds, dans la bouche d'une jeune fille, il vous convient moins qu'à personne de lui faire ce reproche, vous à qui, de son seul mouvement, il propose de faire donation de tout ce qu'il possède au monde, preuve qu'avec tout son amour pour les richesses, il en a encore plus pour vous. Mais, afin qu'il ne vous reste aucun excuse de ce côté-là, nous le lierons par des articles que vous dicterez vous-même, et nous l'obligerons à vous assigner une somme honnête, dont vous disposerez entièrement à votre gré. C'est ce qu'on vous a déja déclaré, et ce que j'ai dit à Mde. Howe, cette bonne et digne dame, en présence de son orgueilleuse fille, dans la vue que cela vous fût rapporté.

Pour réfuter la prévention dont on vous accuse pour Lovelace, vous offrez de ne jamais le prendre sans notre consentement. N'est-ce pas nous dire clairement, que vous espérez toujours l'avoir de notre consentement, à force de nous bercer et de nous fatiguer ? Il conservera toujours les espérances, aussi long-temps qu'il vous

verra fille. Et pendant ce temps là, il faudra toujours nous voir tourmentés par vous, et être continuellement exposés à son insolence et à ses menaces. Souvenez-vous de dimanche dernier, petite fille! que seroit-il arrivé, si votre frère et lui s'étoient rencontrés? Faut-il vous dire aussi que vous ne ferez pas, d'un esprit tel que le sien, ce que vous pouvez espérer de faire du digne M. Solmes? Vous faites trembler l'un; l'autre vous fera trembler vous-même: remarquez bien cela. Vous n'aurez personne alors à qui vous puissiez avoir recours. S'il arrivoit quelque mésintelligence entre vous et M. Solmes, nous pourrions tous nous entremettre, et ce ne seroit pas sans effet; non. Mais avec l'autre, on vous diroit: *Tirez-vous d'affaire*, vous l'avez bien mérité. Personne ne voudroit ou n'oseroit ouvrir la bouche en votre faveur. Il ne faut pas, ma nièce, que la supposition de ces querelles domestiques vous épouvante. Le mois de miel, l'heureux mois du mariage n'est aujourd'hui que de quinze jours, et le jambon de Dunmow, suivant l'information que j'ai reçue, n'est plus réclamé des époux, quoiqu'au dire de quelques-uns il ne manquât jamais de l'être jadis (*).

(*) Allusion à une ancienne coutume angloise: on donnoit, dit-on, un jambon ou tranche de lard au couple qui avoit été marié un an entier, sans avoir ensemble aucune querelle.

C'est un drôle d'état, mon enfant, que le mariage, soit que les deux parties s'accouplent elles-mêmes, ou qu'elles suivent la direction de leurs parens. De trois frères que nous sommes, il n'y en a qu'un, comme vous savez, qui ait eu le courage de se marier. Et pourquoi, à votre avis? parce que l'expérience d'autrui nous a rendus sages.

N'ayez pas tant de mépris pour l'argent. Vous en apprendrez peut-être la valeur. C'est une connoissance qui vous manque, et que, de votre propre aveu, M. Solmes est capable de vous donner.

Oui, sûrement, je condamne votre *chaleur. Je ne passe rien* à des chagrins que vous vous attirez vous-même. Si je ne les croyois pas mérités, je serois volontiers votre avocat : mais c'est un de mes anciens principes, que les enfans ne doivent pas disputer contre l'autorité de leurs parens. Lorsque votre grand-père vous laissa son bien, quoique ses trois fils, un petit-fils et votre sœur ainée fussent existans, nous y acquiesçâmes tous. Par quelle raison? il suffisoit que notre père l'eût voulu. C'est à vous d'imiter cet exemple. Si vous n'y êtes pas disposée, ceux qui vous le donnent n'en sont que plus en droit de vous trouver inexcusable. Remarquez cela, ma nièce.

Vous parlez de votre frère d'un ton trop méprisant, et dans la lettre que vous

lui écrivez, vous n'êtes pas assez respectueuse, non plus que dans celle que vous écrivez à votre sœur. Votre frère, après tout, Madame, est votre frère, et d'un tiers plus âgé que vous. C'est un homme. Et lorsque vous avez tant de considération pour une connoissance d'un an, ayez la bonté, je vous prie, de ne pas oublier ce qui est dû à un frère, qui est, après nous trois, le chef de la famille, et de qui dépend en un mot, le nom, comme du devoir de votre complaisance dépend le plus noble plan qu'on ait jamais formé pour l'honneur de la famille dont vous sortez. Permettez-moi de vous demander si l'honneur de votre famille ne vous honore pas? Si vous ne le pensez pas, vous en êtes d'autant plus indigne. On vous fera voir le plan, à condition que, bon ou mauvais, vous promettiez de le lire sans préjugé. Si l'amour de ce libertin ne vous a pas troublé le cerveau, je suis sûr que vous l'approuverez. Mais si vous êtes folle, M. Solmes fût-il un ange, cela ne serviroit de rien; car le diable est l'amour, et l'amour est le diable, lorsqu'une femme se le met dans la tête. J'en ai vu plus d'un exemple.

Quand M. Solmes seroit le seul homme qui existât dans la nature, vous ne voudriez pas de lui. Vous ne voudriez pas, Miss! En vérité cela est charmant. Nous voyons combien il y a d'amertume en effet

dans votre esprit. Ne soyez pas surprise ; puisque vous en êtes à vos *vous ne voudriez pas*, que ceux qui ont de l'autorité sur vous disent à leur tour : nous voulons nous, que vous ayez M. Solmes. Et je suis du nombre. Remarquez bien cela. Et s'il vous convient de dire *non*, il nous convient à nous de dire *oui*. Ce qui est bon pour Monsieur est bon pour Madame. Mettez encore cela au nombre de vos remarques.

Je vous dirai tout humblement que j'appréhende bien que M. Solmes ne soit un homme, et un homme d'honneur. Gardez-vous par conséquent de le pousser trop. Il est aussi touché de pitié pour vous que d'amour. Il répète sans cesse qu'il vous convaincra de son amour par des actions, puisqu'il ne lui est pas permis de l'exprimer par des paroles ; et toute sa confiance pour l'avenir est dans votre générosité. Nous supposons en effet qu'il peut s'y fier. Nous l'exhortons à le croire, et cela soutient son courage ; de sorte que c'est à votre père et à vos oncles qu'il faut vous en prendre de sa constance, et ce doit être encore une marque de votre obéissance ; vous m'entendez ?

Vous devez sentir qu'en me disant, comme vous faites, qu'il y auroit de l'injustice à vous, à accepter les articles qui vous sont offerts ; votre réflexion tombe sur votre père et sur nous. Cela nous au-

roit étonnés autrefois ; mais aujourd'hui, non. Il y a, dans votre lettre, qnantité d'autres endroits qui ne méritent pas moins de censure ; mais nous les attribuons à ce que vous nommez l'amertume de votre cœur. Je suis bien aise que vous nous ayez fourni ce mot, parce que nous aurions été embarrassés à trouver le vrai nom. Je voudrois néanmoins qu'on eût pu lui en donner un plus favorable.

Je n'ai pas cessé de vous aimer tendrement, Miss ; et quoique ma nièce, je vous regarde comme une des plus charmantes demoiselles que j'aie jamais vues. Mais, sur ma conscience, je vous crois obligée d'obéir à votre père et à votre mère, et d'avoir de la complaisance pour mon frère Jules et pour moi. Vous savez fort bien que nous n'avons que votre avantage à cœur, pourvu qu'il s'accorde, bien entendu, avec l'avantage et l'honneur de nous tous. Que faudroit-il penser de celui d'entre nous qui ne chercheroit pas le bien commun, et qui voudroit armer une partie contre le tout ! Dieu nous en préserve vraiment ! Vous voyez que je suis pour le bien de tout le monde. Que me reviendra-t-il à moi, de quelque manière que les choses tournent ? Ai-je besoin du bien de personne pour moi ? Mon frère Jules n'en peut-il pas dire autant ? Et puis, ma nièce Clary, songez à ce qui vous en arriveroit.

Oh ! mais, vous ne pouvez pas aimer,

M. Solmes ! Je vous dis, moi, que vous ne savez pas de quoi vous êtes capable ! Vous vous encouragez vous-même dans votre dégoût. Vous permettez à votre cœur de se *révolter*..... Je vous assure que je n'aurois jamais cru ce petit cœur aussi avancé. Faites un effort sur lui, ma nièce, et *poussez-le en avant aussi vîte qu'il recule en arrière*. C'est ce que nous faisons nous autres à l'égard de nos matelots et de nos soldats, dans nos combats de mer et de terre aussi, sans quoi nous ne vaincrions jamais. Nous sommes tous certains que vous remporterez la victoire ; pourquoi ? parce que vous le devez. Oui, voilà ce que nous pensons, de quelque manière que vous en pensiez vous-même. Et de qui vous imaginez-vous que les pensées doivent avoir la préférence ? Il se peut que vous ayez plus d'esprit que nous ; mais si vous êtes plus sage, il est donc bien inutile à quelques-uns de nous d'avoir vécu trente ou quarante ans plus que vous.

Je vous ai écrit une lettre tout aussi longue que la vôtre : peut-être n'est-elle pas écrite si vivement, ni dans un style aussi poli que celui de ma nièce ; mais je suis persuadé que la force des argumens est de mon côté, et vous m'obligerez considérablement si vous me faites connoître par votre soumission à tous nos désirs, que vous en êtes persuadée aussi. Si vous n'en faites rien, vous ne devez pas comp-

ter trouver en moi un avocat, ni même un ami, quelque tendrement que je vous aime; car ce sera même un chagrin pour moi d'avoir le titre de Votre oncle.

ANT. H.

Mardi, à deux heures après minuit.

P. S. Vous ne devez plus m'envoyer de lettres que pour m'apprendre votre soumission. Mais je m'imagine que cette défense est inutile; car je suis sûr que mes argumens sont sans réplique: je sais qu'ils le sont. Aussi ai-je écrit nuit et jour depuis dimanche au matin, à l'exception des heures de l'église et autres temps pareils. Mais cette lettre, je vous le dis, est la dernière de la part de

ANT. H.

Fin du Tome premier.

TABLE DES SOMMAIRES

DU TOME PREMIER.

Fin de la Table du Tome Premier.



